U d'/of OTTAWA
39003001910784

ANNEXE DE LA BIBLIOTHÈQUE
uOttawa
LIBRARY ANNEX

Digitized by the Internet Archive
in 2012 with funding from
University of Toronto

http://archive.org/details/catchismeouintro03luis

ŒUVRES
DE GRENADE.

CATÉCHISME,

OU

INTRODUCTION AU SYMBOLE DE LA FOI.

Où il est traité des Moyens par lesquels les créatures peuvent s'élever à Dieu qui les a créées; — de l'excellence de la Religion chrétienne; — du Mystère de la Rédemption et de la certitude de la venue de Jésus-Christ.

COMPOSÉ EN ESPAGNOL

PAR LE R. P. LOUIS DE GRENADE,

DE L'ORDRE DE SAINT DOMINIQUE.

Traduit en français par M. GIRARD, conseiller du roi en ses conseils.

TOME TROISIÈME.

A LYON,

CHEZ PERISSE FRÈRES, LIBRAIRES

RUE MERCIÈRE, N. 33.

A PARIS,

CHEZ PERISSE FRÈRES, LIBRAIRES,

PLACE SAINT-ANDRÉ-DES-ARTS, N.° 11.

1825.

MINEXE DE LA BIBLIOTHÈQUE

BX
1752
.L8214
1825
V.3

LE

CATÉCHISME DE GRENADE.

SUITE DE LA

SECONDE PARTIE.

CHAPITRE XXVI.

Que presque tous les empereurs qui ont persécuté la religion chrétienne, ont péri malheureusement; et qu'au contraire ceux qui l'ont honorée, ont prospéré en toutes choses.

C'est aussi un autre grand témoignage de la vérité de notre foi, que presque tous ceux qui l'ont persécutée ont fini malheureusement; au lieu que ceux qui l'ont embrassée ont eu beaucoup de prospérité dans leurs royaumes ou dans leurs empires : je dis presque tous, et non pas tous, parce que, comme dit saint Augustin, la providence divine se gouverne de telle sorte dans la conduite du monde, que pendant cette vie elle ne châtie pas tous les méchans, ni ne les laisse

pas tous aussi sans châtiment ; car si elle les châtioit tous, les hommes pourroient s'imaginer que tout se termine en cette vie, et qu'il ne reste rien pour l'autre ; et si elle n'en châtioit aucun, ils s'imagineroient aussi qu'il n'y auroit point de providence qui prît soin des choses d'ici-bas. C'est pourquoi la sagesse divine qui conduit toutes choses pour le bien de ses créatures, punit certaines choses puissamment, afin que les hommes voient qu'il y a une providence, surtout lorsque les choses sont si graves, qu'elles semblent crier à Dieu et lui demander vengeance ; et diffère de punir les autres, afin que nous reconnoissions qu'il réserve ses châtimens pour l'autre vie, et que tout ne se termine pas en celle-ci. On remarque cette conduite dans la vie de quelques empereurs qui ont persécuté l'Eglise, lesquels n'ont pas reçu en ce monde ce qu'ils avoient mérité : néanmoins comme leur cruauté et leur méchanceté étoit excessive, la divine justice n'a pas permis que plusieurs d'entr'eux fussent exempts de châtiment même en cette vie, en quoi paroît merveilleusement la providence divine, qui se servoit des tyrans comme de ministres et d'instrumens pour fonder la foi de son Eglise, par le sang des martyrs, et pour embellir le ciel par la glorieuse troupe qu'ils composoient ; parce que s'il n'y avoit point eu de tyrans, il n'y auroit point eu de martyrs. Si Décius n'eût pas régné, Laurent n'auroit pas souffert ; s'il n'y avoit point eu de Décian, il n'y auroit point eu de Vincent ; et si Hérode n'eût jamais été, les Innocens n'eussent pas souffert le martyre : mais après s'être servi d'eux

en ce ministère, il les traitoit aussi dès ici-bas selon leur mérite, aussi-bien que Nabuchodonosor, dont il se servit comme d'une verge, ainsi que l'appelle Isaïe, pour en frapper son peuple; mais après en avoir tiré ce service, il jeta la verge au feu, c'est-à-dire, qu'il le détruisit et renversa tout son empire. Il traita de même presque tous les tyrans, dont les uns furent possédés par les démons, d'autres se tuèrent de leurs propres mains, d'autres furent déchirés par des bêtes farouches, d'autres moururent en se dévorant les mains de leurs propres dents, les autres se noyèrent, et les autres périrent par d'autres voies. Ainsi nous lisons dans le martyre de sainte Euphémie, noble vierge, que son mauvais juge l'ayant voulu forcer en la prison, il fut aussitôt possédé du diable; que le bourreau qui lui trancha la tête, fut aussitôt tué par un lion, et que le juge qui l'avoit condamnée, se donna la mort la nuit qui suivit son mauvais jugement, se rongeant lui-même de rage et de fureur : tout cela porta plusieurs infidèles, tant juifs que païens, à se rendre chrétiens.

La plupart des rois et des empereurs qui ont martyrisé les saints ont fini très-malheureusement. Entre ceux-là Hérode fut le premier, lequel, pour faire mourir l'enfant Jésus, ordonna le meurtre des Innocens. Sa maladie et sa mort, décrites par Josèphe, furent très-horribles; car après avoir souffert des douleurs extrêmes dans toutes les parties de son corps, après que les yeux lui furent sortis de la tête, il se tua enfin lui-même dans un bain à coups de couteau,

commandant avant de mourir qu'on immolât le troisième de ses enfans, comme il avoit fait mourir les deux autres. Le second Hérode qui fit trancher la tête à saint Jacques, et mit saint Pierre en prison, mourut rongé de vers durant sa vie même, ainsi qu'a écrit le même Josèphe, et saint Luc auparavant lui (*Act.* 12). Le troisième persécuteur de l'Eglise fut Néron, qui fit martyriser saint Pierre et saint Paul. Ce malheureux prince voyant qu'il ne pouvoit plus éviter de tomber entre les mains de ceux qui avoient conjuré contre lui, et qu'ils le cherchoient partout pour le tuer, il les délivra de cette peine, s'étant tué de ses propres mains. Le quatrième, qui fut Domitien, et qui fut celui qui bannit saint Jean, fut tué par les siens. Valérien très-cruel persécuteur de l'Eglise, ayant été vaincu en bataille par le roi des Perses, fut encore fait prisonnier : il lui fit arracher les yeux, et se servit de lui comme d'un marche-pied toutes les fois qu'il vouloit monter à cheval. Aurélien fut assassiné par ses propres domestiques; et Décius qui martyrisa saint Laurent, fut tué avec tous les siens. Dioclétien, prince très-cruel, et si insolent qu'il se faisoit adorer comme un Dieu, perdit à tel point le sens et le cœur, qu'il fut contraint de quitter la couronne et le sceptre, et de vivre comme le moindre du peuple. Maximien son compagnon à l'empire le quitta aussi pour vivre comme lui; mais encore ne lui fut-il pas permis de le faire, parce que Maxence son fils, qui vouloit s'élever à l'empire, le chassa de Rome, d'où il fut contraint de s'enfuir pour se réfugier sous la pro-

tection de Constantin, qui étoit son gendre. Il en fut reçu et traité très-honorablement, mais n'ayant pas laissé de machiner contre son bienfaiteur des trahisons qui furent découvertes, il en fut puni et par la mort et par l'infamie; car toutes ses statues et ses médailles furent tirées de leurs places, et toutes les inscriptions des lieux publics qui avoient été bâtis sous ses auspices, et qui portoient son nom, furent effacées pour y en mettre d'autres. Quant à son fils Maxence, qui ne fut pas moins héritier des vices et de la cruauté de son père, que de son empire, il mourut par un miracle particulier, et par une disposition expresse de Dieu; car ayant fait faire un pont artificiel auprès de Rome sur une rivière, afin que l'empereur Constantin arrivant, et voulant passer par-dessus, le pont vînt à se rompre, et qu'il se noyât dans la rivière; lui-même fut si étourdi et si insensé, que sans se souvenir de sa trahison, il piqua son cheval, le poussa sur le pont, d'où il tomba dans l'eau et se noya. Maximien aussi très-violent persécuteur de l'Eglise fut défait en bataille par le même Constantin, et se sauva par la fuite en se cachant parmi les valets de bagage; de quoi étant irrité contre les augures qui lui avoient promis la victoire, il les fit tous tuer. Mais Dieu ne se contenta pas de lui avoir fait souffrir cette honte, car il le châtia encore par une très-violente maladie, qui fut telle que ses entrailles vinrent à s'enfler et à se pourrir, et au dedans de sa poitrine il se fit un ulcère qui le consuma peu à peu, outre plusieurs autres qui étoient parsemés par tout son corps, dont il sortoit une abon-

dance inépuisable de vers et une puanteur si horrible, qu'il n'y avoit personne, sans excepter ses propres chirurgiens, qui pût en approcher. Voyant donc que ses médecins ne le pouvoient ni guérir ni soulager, au contraire qu'ils fuyoient son odeur abominable, il en fit tuer la plupart. Enfin il en vint un qui s'approcha de lui plutôt pour s'exposer à périr, que dans l'espérance de le guérir; celui-ci poussé par un mouvement particulier de Dieu, lui dit : Pourquoi vous trompez-vous, ô empereur, en pensant que les hommes peuvent détourner le cours des choses que Dieu a ordonnées? La maladie dont vous êtes atteint, n'est ni humaine, ni ne peut être guérie par les hommes. Mais souvenez-vous combien vous avez fait souffrir de maux aux serviteurs de Dieu, et de combien de cruautés vous avez usé contre ceux qui l'honorent, et vous pourrez savoir par ce moyen à qui vous devez demander des remèdes; pour moi je puis bien mourir comme les autres, mais vous ne guérirez pas pour cela. Alors Maximien commença à reconnoître qu'il étoit homme, et se remettant en mémoire les crimes qu'il avoit commis, il confessa qu'il avoit failli. A la fin ayant perdu la vue, et connoissant après cela plus clairement la grandeur de ses méchancetés, il mit fin par une misérable mort à son abominable vie.

Licinius, qui durant l'empire de Constantin posséda l'empire d'orient, et qui ne persécuta pas moins l'Eglise qu'avoient fait ses devanciers, s'étant aussi soulevé contre Constantin, fut par lui tué en une bataille. Après ceux-ci Julien l'apostat, qui par une nou-

velle manière d'attaquer l'Eglise, lui fit plus de mal que n'avoient fait tous ceux qui l'avoient précédé, vit finir en bien peu de temps son empire et sa vie; car il fut tué à la guerre contre les Perses, laissant son armée en très-grand péril, sans que ni ses dieux, ni ses augures, ni ses magiciens, en qui il avoit mis toute sa confiance, lui pussent servir de rien. Et pour Valens, arien et grand persécuteur des catholiques, il fut défait par les Goths dans une bataille; et s'étant caché dans une petite cabane de bergers, ses ennemis y mirent le feu, il y fut brûlé, comme ses actions l'avoient mérité.

Telles furent les fins malheureuses de tous ceux qui prirent les armes contre la religion chrétienne; ce qui ne rend pas un foible témoignage de sa sainteté et de sa pureté.

Ce même argument reçoit aussi une très-grande force par la prospérité et par les victoires de ceux qui l'ont honorée et servie. Le plus remarquable entre ceux-ci a été l'empereur Constantin, qui honora Jésus-Christ avec tant de zèle, et fut tellement favorisé et assisté par sa grâce, qu'il sembloit qu'il y eût entr'eux une sorte de concurrence; en Constantin à servir Jésus-Christ, et en Jésus-Christ à faire des grâces et des faveurs à Constantin, à qui toutes choses réussissoient. Car il eut premièrement le bonheur en trois diverses batailles, de vaincre et de défaire trois empereurs qui s'étoient soulevés contre lui, qui furent Maximien, Licinius et Maxence. Ensuite de ces victoires, il conquit dans leurs propres terres les Sarmates et les

Goths, et subjugua toutes les nations barbares, à l'exception de celles qui étoient auparavant en paix avec lui; quelques-unes même sans combat se rendirent à lui, parce que Dieu soumettoit et humilioit d'autant plus les peuples sous son sceptre, qu'il se soumettoit lui-même plus humblement à Dieu.

Que dirai-je encore des deux Théodoses, du premier qui fut très-pieux et très-catholique, et de son neveu, qui le fut encore davantage? Ils vainquirent tous deux en bataille, non-seulement par les armes, mais aussi par des miracles évidens, les tyrans qui s'étoient élevés contre leur empire, ainsi qu'il est écrit bien au long en l'histoire qui est divisée en trois parties.

L'empereur Héraclius ne mérite pas moins d'être mis en ce nombre; celui-ci trouvant l'empire fort abattu par les armes de Cosroès, roi des Perses, fut réduit à telle extrémité, qu'il se vit contraint de lui demander la paix, laquelle il lui refusa, enflé des victoires qu'il avoit obtenues. Alors ce bon empereur accablé sous le poids de l'affliction, et réduit au danger de perdre l'empire et la vie, eut recours à la source de tous les remèdes, c'est-à-dire, à notre Seigneur. Il rechercha donc sa faveur par ses jeûnes et par ses prières; et armé de ces fortes et puissantes armes, il alla attaquer son ennemi, duquel il demeura victorieux en trois batailles consécutives qu'il lui donna. Le barbare sentant ses forces abattues par ces disgrâces, chercha son remède dans sa fuite au delà du fleuve Tigris, nommant pour compagnon de son royaume le plus jeune de ses enfans; de quoi l'aîné se sentant offensé, il tua

son père et son frère même, Dieu l'ayant sans doute ainsi permis pour venger la mort de plusieurs milliers de chrétiens que ce barbare avoit fait mourir en la terre sainte. Enfin cet aîné reçut de la main d'Héraclius même le royaume de Perse, et la paix que son père avoit refusé de lui donner, en rendant à l'empire les terres que le père avoit conquises. Nous voyons clairement en cette histoire les bons succès de l'empereur catholique, et les adversités qui arrivèrent au persécuteur de Jésus-Christ, et à celui qui avoit inhumainement versé le sang des chrétiens; car nous ne pouvons pas nous imaginer une calamité plus grande que celle de recevoir la mort par les mains de celui à qui on a donné la vie; et il étoit très-juste que le fils se révoltât contre le père, puisque le père s'étoit révolté contre son Créateur, qui est le véritable et le commun père de toutes les créatures.

Par tout ce que nous venons de dire, on doit reconnoître la vérité de cette parole du Tout-Puissant, lorsqu'il dit : *J'honorerai ceux qui m'honorent; et ceux qui me méprisent seront déshonorés et méprisés.* Et pour conclusion de toute cette partie, je dirai qu'entre les autres témoignages de notre foi, on peut ajouter celui-ci; savoir, les calamités et les malheurs de ceux qui l'ont persécutée; comme au contraire les prospérités et les faveurs célestes de ceux qui ont eu du respect pour elle, parce que Dieu rend quelquefois témoignage à la vérité par les peines et les châtimens des méchans, aussi bien que par les prospérités et par les faveurs des gens de bien.

CHAPITRE XXVII.

Quinzième excellence de la religion chrétienne, qui est la confirmation de la foi par plusieurs grands miracles.

Après le témoignage des saints docteurs et des martyrs, il en succède un autre encore plus grand, qui est celui des miracles. Pour comprendre ceci, il faut auparavant savoir, que la providence divine (qui dispose toutes choses avec douceur, et les ordonne en nombre, poids et mesure, c'est-à-dire, dans une extrême égalité et avec une extrême sagesse) ne devoit pas obliger l'homme à croire des choses qui sont au-dessus de la raison, et qui excèdent toutes les lois de la nature, sans quelques moyens efficaces et proportionnés pour les croire; car les choses qui surpassent le pouvoir de la nature, se doivent prouver par des moyens surnaturels; ces moyens sont les miracles et les prophéties, dont nous allons ici traiter. Parce que les miracles sont des œuvres de Dieu seul, qui a donné des lois à toutes les créatures qu'il a faites, dont aucune ne peut être dispensée, si ce n'est par la vertu de celui-là seul qui les a établies. Ceci s'appelle faire des miracles, comme de commander au feu de ne pas brûler (ce qui fut fait en faveur de ces trois jeunes hommes qui furent jetés dans la fournaise de Babylone); de commander à l'eau de ne pas couler en bas,

comme il arriva lorsque Dieu commanda au fleuve du Jourdain d'arrêter ses eaux, afin que son peuple passât au travers à pied sec.

Ces miracles sont bien des preuves si certaines et si constantes de la foi, qu'il n'y a point de démonstration mathématique qui approche de cette certitude, parce qu'un miracle qui se fait pour confirmer la doctrine que l'on publie, annonce que Dieu est témoin de cette doctrine, n'y ayant personne qui puisse faire des miracles que lui, ou ses saints par lui. Or, les témoignages de Dieu surpassent tous les autres témoignages, et tous les argumens véritables qui peuvent venir d'ailleurs. C'est de là qu'a procédé la foi de plusieurs personnes, et la connoissance du vrai Dieu, comme il est justifié par une infinité d'exemples de l'ancien et du nouveau testament. Nous lisons de Naaman, prince de Syrie, qui étoit lépreux, qu'Elisée l'ayant soudainement guéri de sa lèpre, le guérit aussi d'un autre mal beaucoup plus grand, qui étoit la lèpre de l'infidélité; parce qu'étant convaincu par ce miracle si évident, il confessa que le seul Dieu d'Israël étoit le vrai Dieu, et que ce seroit le seul Dieu qu'il adoreroit dorénavant. Nabuchodonosor, roi de Babylone, ayant fait jeter dans la fournaise les trois jeunes hommes, et voyant qu'ils n'en avoient pas reçu le moindre dommage, ni en leurs habits, ni en leurs vêtemens, touché d'un si grand miracle, ne crut pas seulement que le Dieu d'Israël étoit le vrai Dieu, mais envoya par tout son empire un édit général, par lequel il ordonna que tous ceux qui proféreroient quelque blasphème

contre Dieu, fussent aussitôt punis de mort, et leurs maisons détruites. Lui-même encore voyant que Daniel lui avoit révélé le songe qu'il avoit mis en oubli, et qu'il le lui avoit expliqué, reconnut la même vérité, disant : Votre Dieu est véritablement le Dieu des dieux, et le maître des rois. La même chose arriva à Darius, successeur de Nabuchodonosor en la même monarchie; celui-ci poussé et pressé par des personnes méchantes et envieuses, de faire précipiter Daniel dans la fosse aux lions; et ayant vu qu'après y avoir passé une partie du jour et de la nuit, il n'en avoit reçu aucune atteinte, ni aucune blessure, il reconnut tellement la toute-puissance du vrai Dieu, qu'il envoya une commission royale par tout son empire, contenant ces paroles : Paix soit avec vous, etc. J'ai fait un décret, par lequel j'ai ordonné, que toutes sortes de personnes, dans tout mon royaume, tremblent et craignent le Dieu de Daniel, parce que c'est le Dieu vivant et éternel dans tous les siècles, de qui le règne ne sera jamais diminué, et dont le pouvoir est éternel. Il est le Sauveur et le libérateur des siens, et c'est lui qui fait des merveilles au ciel et en la terre.

Ces exemples sont de l'ancien Testament; mais dans le nouveau, entre plusieurs autres, nous avons ceux qui crurent en notre Sauveur, lorsqu'ils virent qu'il ressuscita Lazare, qui étoit mort depuis quatre jours. Nicodème crut aussi, lorsqu'il confessa que Jésus-Christ étoit le Messie venu des cieux, convaincu par la force des miracles qu'il faisoit. L'officier de Capharnaüm y crut aussi, lorsqu'il vit qu'à la même

heure que le Sauveur lui dit : Allez-vous-en, votre fils est vivant ; il trouva que son fils avoit recouvré la santé. Tout ceci nous fait voir que les miracles sont des moyens suffisans pour prouver la vérité de la foi, et pour exciter les hommes à la croyance ; ou si déjà ils en sont persuadés, pour s'y conformer davantage ; ce qui est un très-grand bien, comme nous dirons ci-après. C'est pourquoi les hommes sages font grand cas d'un miracle bien avéré. Aussi ai-je ouï dire à un de ceux-là, que pour voir un miracle bien certain, il iroit de bon cœur jusqu'à Jérusalem. Mais j'espère avec l'aide de Dieu, que sans tant de peine j'en proposerai ici non un seul, mais plusieurs, qui ne seront pas moins certains, que s'ils avoient été vus de nos yeux mêmes.

Or, bien que la vérité qui se confirme par ce témoignage, soit par-dessus toute raison, et par-dessus tout entendement humain, on ne doit pas laisser pour cela de la croire, à cause de l'autorité infaillible du témoin qui l'affirme, qui est Dieu, ouvrier de tout ce miracle. Nous voyons que ceci a été accompli en l'adoration de ces trois saints Mages (*Matth.* 2), lesquels étant venus d'orient pour adorer le nouveau roi des Juifs, se prosternèrent en terre pour adorer avec un respect extrême l'Enfant enveloppé dans de méchans haillons, et lui offrir les présens qu'ils avoient apportés, encore qu'ils ne vissent dans le lieu où il étoit, ni meubles, ni compagnie, ni serviteurs, ni autre chose qui portât aucune marque ni apparence de royauté ; au contraire, voyant partout et en toutes choses

une extrême pauvreté et une extrême bassesse. Comment est-ce que des gens si sages purent croire une chose si éloignée de toute la raison et de toute la prudence humaine? Il est certain que c'est parce qu'ils avoient un autre plus grand témoignage, qui étoit l'étoile qui les avoit conduits; et ils crurent que celui-là étoit le maître des étoiles, qui étoit servi et certifié par les étoiles.

Mais avant que d'entrer en la relation des miracles, je dois avertir le lecteur chrétien, qu'encore que les miracles soient par eux-mêmes, comme nous avons dit, des argumens suffisans pour convaincre nos entendemens, et nous obliger à croire; néanmoins, pour embrasser cette foi, il est encore nécessaire d'être assisté d'un concours et d'une faveur particulière de Dieu; parce qu'étant un don de Dieu, comme dit l'Apôtre (*Phil.* 1), il est nécessaire que ce soit lui-même qui touche notre entendement, et qu'il le captive et l'assujétisse à embrasser avec humilité les choses de la foi. De là vient que plusieurs de ceux qui virent les miracles du Sauveur et de ses apôtres, ne crurent pas pour cela; parce qu'étant aveuglés par leur méchanceté, ils ne se disposèrent pas de telle sorte, qu'ils fussent capables de recevoir cet attouchement particulier de Dieu. C'est pourquoi ceux qui liront les miracles que nous allons raconter, ne les doivent pas lire par une simple curiosité, mais avec humilité et dévotion, afin de mériter par ce moyen que Notre Seigneur augmente la foi qu'ils ont reçue, qui est un trésor inestimable.

Il est aussi nécessaire d'avertir le lecteur qu'il y a deux sortes de foi; l'une infuse, de laquelle nous avons déjà parlé, qui est celle que le Saint-Esprit répand et fait descendre dans les âmes. Et l'autre humaine, qui est la croyance que nous donnons aux personnes, ou aux raisons des hommes. Il faut donc savoir qu'en la foi infuse il n'y a pas le même milieu qui se trouve dans les vertus morales, non plus qu'en la charité; parce que comme pour aimer Dieu il n'y a ni milieu, ni mesure, il n'y en a pas non plus à le croire; parce que plus nous l'aimerons, plus nous croirons en lui; et plus notre charité sera parfaite, plus notre foi le sera aussi. Mais en la foi humaine il y a un milieu, comme dans toutes les autres vertus morales, qui sont entre deux extrêmes; ce qui se voit par exemple dans la vertu de libéralité, qui tient le milieu entre l'avarice et la prodigalité. Cette foi humaine, de laquelle nous parlons, est tout de même au milieu de deux autres extrêmes, qui sont la crédulité et l'incrédulité, et ce milieu est défini par la prudence, autant en cette vertu qu'en toutes les autres. C'est cette prudence, ainsi que saint Bernard l'appelle, qui est comme la supérieure ou la gouvernante des vertus, puisque c'est elle qui les conduit et leur assigne ce milieu, dans lequel la vérité consiste. Or, ces deux extrêmes, savoir la crédulité et l'incrédulité, sont tous deux vicieux, parce que c'est un vice et une légèreté de cœur de croire trop facilement, comme c'est aussi un vice de ne croire pas, lorsque selon les règles de la prudence la chose mérite d'être crue. Entre ces vices je vois

que celui de l'incrédulité est extrêmement blâmé dans l'Ecriture, à ce point même que le Sauveur, qui étoit un exemple très-parfait de douceur et de mansuétude, s'indigna si fort contre ce vice, qu'il dit : *O génération mauvaise et incrédule, jusqu'à quand serai-je parmi vous* (*Matth. Marc. ult.*)? Et dans saint Marc, il reprend l'incrédulité de ceux qui n'avoient pas cru à sa résurrection. Et l'Apôtre, dans l'Epître aux Hébreux, les avertit de prendre bien garde qu'entr'eux il n'y ait aucune racine d'incrédulité, disant : Qu'à cause de ce péché, Dieu avoit juré que ceux qui auroient été incrédules n'entreroient pas en la terre qu'il leur avoit promise; tellement qu'ils moururent tous dans le désert. Notre Seigneur permit néanmoins que saint Thomas tombât en cette extrémité, pour la confirmation de notre foi; parce que tous ses compagnons lui ayant dit, comme témoins oculaires, qu'ils avoient vu le Sauveur ressuscité, il étoit fort convenable, et selon toute la raison, de les croire, surtout ayant vu peu de jours auparavant Lazare ressuscité par le même Sauveur. La raison pour laquelle ce vice est si fort blâmé, est sans doute parce qu'il procède de beaucoup de malice, et de fort peu de foi, à cause que c'est une espèce de malice de croire que tous les hommes mentent, et feignent de faire des miracles; et que c'est une marque de peu de foi, de ne pas croire les choses qui confirment notre foi. Car, comme lorsque nous croyons un homme fort vertueux, nous croyons de lui toutes les actions vertueuses qui s'en disent; ainsi le chrétien qui est bien confirmé

confirmé et bien fondé en la foi de nos mystères et des miracles sur lesquels elle a été fondée, doit croire les autres miracles semblables à ceux dont il est déjà persuadé. C'est donc par cette raison que celui qui ne veut point errer, doit en ceci suivre le jugement de la prudence, ne croyant ni légèrement, et sans fondement, ce qui est un extrême vicieux; ni pour fuir cet extrême, tomber en celui de l'incrédulité, qui est encore plus dangereux; afin, comme l'on dit, qu'il ne tombe point de Scylla en Carybde.

Pour fuir ces dangereuses extrémités, il faut croire ce qui est appuyé sur des fondemens certains et solides, et sur de bonnes raisons qui le rendent croyable; car encore qu'en ceci il puisse y avoir de l'erreur, celui-là néanmoins ne manquera pas en croyant ce qui lui a été proposé sur des argumens pertinens. Et ce que nous venons de dire, suffira pour entendre quelle croyance nous devons donner à ce que nous dirons.

§ 1.

Relation particulière de quelques grands miracles.

Il faut venir maintenant au témoignage des miracles, par lesquels notre foi a été fondée. Ils sont en si grand nombre, que si nous voulons considérer ceux qui sont écrits dans les vies des saints, nous pouvons dire qu'il y en a plus qu'il n'y a d'étoiles au ciel; mais je ne prétends en choisir qu'un petit nombre, aussi seront-ils tellement certains et tellement vérifiés, qu'il

n'y aura point d'homme de bon sens, pour infidèle ou impie qu'il soit, qui en puisse douter.

Je mets pour le premier, et pour le plus avéré, l'éclipse qui arriva lorsque notre Sauveur souffrit la mort sur la croix. Cette éclipse dura plus de trois heures, ainsi que les évangélistes le témoignent, et particulièrement saint Matthieu (*c.* 27). Il écrivit son Evangile en langue hébraïque peu d'années après la Passion du Sauveur, et dit que cette éclipse fut universelle par toute la terre. Je dis donc maintenant, que cet évangéliste, et les autres qui font mention de cette merveille, ont écrit leurs Evangiles pour être la lumière et le fondement de notre foi; et c'est par là qu'ils ont donné connoissance au monde des merveilles de notre Sauveur. Cela posé, il n'y a nulle apparence qu'ils eussent osé écrire une chose si fausse, que tout le monde en pût clairement connoître la fausseté; parce que de la même chose ils eussent ruiné leur doctrine, et détruit tout ce qu'ils vouloient établir. Que si cette éclipse si universelle n'eût pas été véritable, comment est-ce que les évangélistes l'eussent voulu écrire? tout le monde ne se fût-il pas moqué d'eux? et n'eussent-ils pas eu autant de témoins contr'eux qu'il y avoit d'hommes au monde? Car chacun eût pu dire: Voilà le plus impudent mensonge qui ait jamais été dit; parce que moi et un tel, et un tel, étions en vie durant ce temps-là, et nous n'avons point vu une telle éclipse; ce que nous eussions pu facilement voir, puisqu'il est dit qu'elle dura trois heures. Il faut donc conclure par cette raison, qu'il n'y a point d'entendement

humain qui puisse s'imaginer que les évangélistes aient inventé ce miracle. Ajoutons à cet argument si clair, qu'il y a même des auteurs païens qui font mention de cette si grande et si nouvelle éclipse, comme nous dirons bientôt; de là vient que le bienheureux martyr Lucien étant pressé par le juge de rendre raison de la religion qu'il professoit, entre les autres argumens qu'il allégua en sa faveur, ce fut cette éclipse, et voici ses paroles : Cherchez, dit-il, en vos histoires, et vous trouverez qu'au temps que Pilate gouvernoit la Judée, et que Jésus-Christ étoit sur la croix, le soleil s'obscurcit, et que la clarté du jour fut interrompue par des ténèbres fort épaisses; il faut donc conclure que cette histoire étoit véritable, et approuvée par tout l'univers. Nous disons donc que ceci est un des plus fameux et des plus illustres miracles qu'il y ait eu au monde, parce que trois choses concourent en cette grande occasion, et qu'elles sont toutes trois miraculeuses. La première, que cette éclipse fut le quatorzième jour de la lune précisément, qui étoit le temps auquel la loi commandoit de célébrer la pâque de l'agneau; et pour lors la lune étoit en lieu tout-a-fait opposé au soleil, parce que le soleil étoit en orient, et la lune en occident; tellement qu'il étoit impossible que le soleil se pût éclipser par une voie naturelle, puisque, comme chacun sait, l'éclipse du soleil se fait lorsque par le cours de ces deux planètes il se rencontre que la lune vient à être directement sous le soleil, ce qui obscurcit sa clarté. C'est aussi ce qui fit dire à saint Denis, ayant vu une si étrange merveille:

Ou que le Dieu de la nature souffroit, ou que toute la machine du monde se renversoit. Le second miracle fut la longue durée de cette éclipse, qui dura l'espace de trois heures, depuis Sexte, lorsque notre Seigneur fut crucifié, jusqu'à None, lorsqu'il expira sur la croix; parce que les autres éclipses ordinaires ne durent qu'à grand'peine la dixième partie d'une heure; car le soleil ayant son mouvement très-rapide, il se dégage facilement de la lune, et en passant outre, rend bientôt sa lumière au monde. Le troisième miracle, fut l'étendue de cette éclipse, qui fut universelle par tout le monde; ce qui ne peut être naturellement, parce que le soleil étant plusieurs fois plus grand que la lune, il est impossible qu'elle le puisse entièrement obscurcir; c'est pourquoi l'on ne voit l'éclipse que dans la seule partie du monde où la lune est directement au-dessous du soleil, laissant l'autre partie découverte aux autres régions.

C'est donc pour ces raisons que cette éclipse a été un des plus admirables et des plus importans miracles qu'il y ait jamais eu au monde, et le plus puissant non-seulement pour confirmer la vérité de notre foi (dont on vit un très-prompt effet, puisque ceux qui étoient présens à la Passion, voyant cette merveille et le tremblement de la terre, se convertirent en frappant leurs poitrines,) mais aussi pour exciter les cœurs à la dévotion, et à l'admiration par la vue d'un miracle si grand et si proportionné à la dignité et à la majesté de la personne qui souffroit. Car que pouvoit-il y avoir de plus juste et de plus légitime, que dans le temps que

le Seigneur du ciel et de la terre souffroit la mort, ces deux principales créatures témoignassent tout le sentiment dont elles étoient capables, et que le soleil et la lune en particulier, et toutes les étoiles du ciel, qui sont les plus nobles de toutes les créatures de ce monde, cachassent leur lumière pour ne voir pas l'horrible cruauté qui étoit exercée contre leur Créateur. Elles cachèrent leur lumière, et se couvrirent de ténèbres, comme si elles eussent voulu se vêtir de deuil, à cause de la mort de leur maître. Elles cachèrent leur lumière, pour couvrir par leurs ténèbres ce corps très-sacré, qui étoit étendu tout nu sur la croix. Elles cachèrent leur lumière, pour refuser le bénéfice de leur clarté au monde, dans lequel il se commettoit une cruauté si exécrable. Enfin elles cachèrent leur lumière, pour annoncer dans tout le monde la gloire de leur maître qui souffroit, et pour rendre témoignage que c'étoit le vrai maître de tous les astres du ciel, puisqu'en ce temps-là ils lui rendoient du service. Une seule étoile rendit témoignage de la gloire de ce Seigneur à sa naissance; mais à présent qu'il meurt, toutes les étoiles témoignent sa dignité, parce que c'est bien plus, qu'un Dieu soit mort pour les hommes, que d'être né pour eux.

Nous avons un témoignage dans les livres des païens mêmes de ce miracle de l'éclipse, et du tremblement de terre; car Phlégon, auteur grec, naturel d'Asie (duquel Suidas fait mention expresse), dit une chose merveilleuse, qui est, qu'en la quatrième année de l'Olympiade deux cent et dix-huit, sous l'empire de

Tibère, qui fut le temps auquel Jésus-Christ souffrit, il y eut une éclipse de soleil la plus grande qui fût jamais vue, ni dont on eût ouï parler ni écrit, laquelle avoit duré depuis l'heure de Sexte jusqu'à None. Il dit encore qu'au même temps il y eut un si grand tremblement de terre en Asie et en Bithynie, que plusieurs grands édifices en avoient été ruinés; il semble encore qu'outre Phlégon, qui fut de ce temps-là, Pline ait voulu parler de ce même tremblement de terre, lorsqu'en son second livre de l'histoire naturelle il dit, que le tremblement de terre arrivé au temps de l'empereur Tibère, fut le plus grand qui ait jamais été, et qu'il renversa et ruina douze cités de l'Asie, sans compter plusieurs autres édifices. De sorte que ces auteurs païens ne laissent pas de faire mention de ces miracles, bien qu'ils n'en sussent pas la cause. Josèphe, juif de nation, a raconté aussi l'autre miracle du voile qui se déchira dans le temple.

Un autre miracle fort semblable à celui-ci, a été le miracle de la descente du Saint-Esprit le jour de Pentecôte, en forme visible de vent et de feu. Cette descente fut accompagnée d'un grand bruit, et donna aux disciples le don de toutes les langues. Ce fut par la vertu de ce don qu'ils commencèrent à prêcher les merveilles de Dieu dans toute l'étendue du monde. Saint Luc dit de cette merveille, qu'elle eut pour témoins des hommes de toutes les nations qui sont sous le ciel, lesquels faisoient leur demeure à Jérusalem; parce que les dix tribus d'Israël ayant été réduites en servitude par le roi des Assyriens, qui étoit le mo-

narque du monde, elles se dispersèrent peu à peu par toutes les nations de la terre, et par ce moyen elles savoient les langues de tous les pays où elles s'étoient répandues. Ceux d'entre ces gens-là qui adoroient Dieu, et qui ne s'étoient point souillés dans la compagnie des idolâtres, vinrent habiter à Jérusalem, où étoit le saint temple, et où seulement l'on pouvoit offrir les sacrifices, et célébrer la pâque de l'agneau. Saint Luc dit donc que tous ceux-ci ayant vu cette merveille, en demeurèrent étonnés et confus de telle sorte, qu'ils disoient entr'eux. Quoi donc, tous ceux qui parlent ainsi ne sont-ce pas des Galiléens? Comment donc les entendons-nous parler le langage des pays où nous sommes nés? L'évangéliste fait ensuite le dénombrement de toutes les nations des hommes qui se rencontrèrent en ce temps-là dans Jérusalem. Pour faire toucher au doigt la vérité de ce miracle, nous nous servirons de la même raison qu'en celui de l'éclipse; parce que si la chose n'avoit pas été, l'évangéliste eût eu pour témoins contre lui des hommes de toutes les nations du monde, qui eussent dit sans doute: Voilà une grande fausseté; car toi et moi étions à Jérusalem au temps qu'on dit que cela arriva, qui fut en la dix-huitième année de l'empire de Tibère, et jamais telle chose ne nous apparut. Tellement que par là l'évangéliste eût entièrement ôté le crédit à son Evangile; ce qui ne peut pas, comme j'ai dit, tomber dans aucun entendement humain. C'est pourquoi nous avons grande raison de poser ceci pour l'un des plus évidens miracles de notre religion, et des plus

convaincans pour son augmentation. Car si le Sauveur prétendoit que son Evangile fût prêché par tout l'univers, et s'il l'avoit ainsi commandé à ses disciples, comme les évangélistes l'assurent, il étoit très-convenable et très-nécessaire qu'il leur donnât connoissance de toutes les langues du monde, afin qu'ils le pussent publier dans toute son étendue. De sorte que comme la providence divine avoit disposé le monde en tel état qu'il y avoit une paix universelle, et qu'il étoit entièrement assujéti à l'empire romain, si bien que tous les hommes ensemble ne faisoient qu'un peuple, afin que par ce moyen l'Evangile pût en toute liberté parcourir toutes les nations, parce que si les royaumes eussent été divisés comme ils sont maintenant, la chose n'eût pas été possible; il étoit nécessaire aussi que les prédicateurs de ce même Evangile sussent toutes les langues, afin de les prêcher à toutes les nations; parce que c'est de cette manière et par de tels moyens que la providence divine a accoutumé de disposer, et de conduire les choses à leur fin. C'est pourquoi il pacifia le monde, afin que la prédication de l'Evangile fût portée dans toute son étendue; et il donna aussi la connoissance des langues, afin qu'il fût prêché dans toutes les nations que le monde contient.

§ 3.

Miracles de la croix du Sauveur.

Ensuite de ce miracle de l'éclipse du soleil en la passion du Sauveur, et de celui de la descente du Saint-

Esprit, il n'est pas juste de passer sous silence les miracles de la croix sur laquelle notre Rédempteur souffrit, puisqu'étant l'étendard et la bannière royale, avec laquelle notre prince souverain triompha du prince de ce monde, et le bâton dont il brisa la tête de l'ancien serpent, ainsi qu'il avoit été prophétisé depuis le commencement du monde, il étoit bien juste que le Rédempteur glorifiât cette même croix, par laquelle il avoit opéré notre salut, afin de faire voir combien grande étoit la gloire qui étoit cachée sous le voile de cette ignominie. Or, en premier lieu, le miracle qui arriva en l'invention de cette divine croix, qui étoit ensevelie sous la terre avec celles des deux larrons, est fort connu de tout le monde; car il eût été impossible de la connoître et de la distinguer, sans le miracle qui fut fait par elle, et par la soudaine guérison qu'elle causa à une femme de condition qui étoit en danger de mourir.

Le miracle aussi qui arriva en l'exaltation de la même croix est fort public, lorsque l'empereur Héraclius, revêtu de ses habits impériaux, la portoit sur ses épaules; car étant arrivé à la porte par laquelle notre Sauveur avoit passé avec cette même croix, il ne put jamais aller plus avant, qu'ils ne se fût dépouillé de ses habits impériaux, et qu'il n'en eût pris de fort simples.

Un autre miracle qui n'est pas moins certain, ni moins public, est celui qui arriva lorsque Constantin et toute son armée virent la croix dans le ciel vers la partie méridionale, avec cette inscription : *Constan-*

tin, tu vaincras par ce signal. Eusèbe écrit qu'il ouït raconter ce miracle à l'empereur même, en présence de plusieurs, et qu'il l'affirma avec serment. Sans même ce témoignage, l'admirable conversion de cet empereur suffiroit pour nous confirmer la vérité de ce miracle. Tous les empereurs romains qui l'avoient précédé, avoient été idolâtres, et très-cruels persécuteurs du nom de Jésus-Christ; au lieu que celui-ci le reconnut, l'adora pour vrai Fils de Dieu, lui bâtit plusieurs temples, qu'il orna et enrichit, et honora ses prêtres; et avec cette glorieuse enseigne dont il ornoit ses drapeaux, il vainquit trois empereurs tyrans en trois diverses batailles, et soumit à son empire plusieurs nations barbares. Or, cette conversion admirable d'un si grand monarque, qui abjurant les idoles de tous ses prédécesseurs, adora et reconnut pour son vrai Dieu, Créateur du ciel et de la terre, un homme flagellé et crucifié, et tenu pour fils d'un charpentier, est sans doute un témoignage suffisant de la vérité de ce miracle, étant impossible qu'une si grande conversion se fût faite, sans une si grande confirmation de la vérité de la foi.

Mais outre tous ces miracles, j'en raconterai encore un autre très-connu, et si certain, qu'il n'y aura point de calomnie qui l'ose contredire. Ce miracle arriva au temps de l'empereur Constance, fils du grand Constantin dont nous venons de parler, et il a été écrit par Cyrille, patriarche de Jérusalem, dans une de ses lettres, en ces propres termes:

Au très-religieux empereur Constance, Cyrille,

évêque de Jérusalem, salut en Notre-Seigneur. Je vous écris de Jérusalem cette première lettre, très-religieux empereur, et il étoit bien raisonnable que je vous l'envoyasse et que vous la reçussiez; vous ne la trouverez pas remplie de mensonges, mais bien de très-véritables prodiges du ciel, qui sont arrivés dans cette ville sous votre règne. Ce n'est pas que je prétende par ces signes vous donner une nouvelle connoissance de Dieu, puisqu'il y a long-temps que vous l'avez, mais pour vous y confirmer davantage; c'est aussi afin que ayant reçu de votre père la succession à l'empire, et qu'ayant été honoré par la bonté de Dieu des couronnes du ciel, vous lui en rendiez les grâces qui lui sont dues. Ce sera aussi le moyen de faire que vous en gouvernerez votre empire avec beaucoup plus de confiance, et que vous remporterez plus facilement l'avantage sur vos ennemis, voyant les miracles signalés que Dieu fait en votre temps, et reconnoissant par là combien vous êtes chéri et bien-aimé de la bonté divine. Vous vous souviendrez bien que pendant la vie de votre très-religieux père, le très-glorieux signe de la croix fut trouvé à Jérusalem; et à présent sous votre empire Dieu a voulu, en récompense de votre grande religion et de votre piété, opérer un très-grand miracle, ayant fait paroître au ciel ce même glorieux signe, avec une grande splendeur. Car dans ces saints jours de la Pentecôte, le sixième de mai, à l'heure de tierce, il apparut au ciel une croix d'une notable grandeur, toute faite de lumière, laquelle s'étendoit depuis le très saint lieu de Golgotha, où le Seigneur fut crucifié, jusqu'au

mont d'Olivet ; elle ne fut pas seulement vue d'un, ni de deux hommes, mais de tout le peuple de cette ville, et n'apparut pas encore de telle sorte, qu'elle disparût incontinent; au contraire, elle subsista plusieurs heures à la vue de tout le monde, beaucoup plus resplendissante que le soleil; et si elle n'eût été ainsi éclatante, la clarté du soleil, qui efface celle de la lune et des étoiles, auroit aussi éteint celle-ci, de sorte qu'on ne l'auroit su voir. Cela a fait que tous les habitans de la ville, autant ravis d'admiration que de joie, sont accourus à l'église, hommes, femmes, vieux et jeunes, tant ceux de la ville que les étrangers, tant les chrétiens que ceux de diverses nations et sectes qui se sont trouvés ici, et tous ensemble d'une commune voix louoient et reconnoissoient Jésus-Christ notre Rédempteur pour le vrai Fils de Dieu, et pour le seul qui pouvoit faire des miracles; voyant par leur propre expérience que la vérité de la religion chrétienne n'étoit pas fondée sur des paroles, ni sur des argumens de la sagesse humaine, mais en la démonstration de la toute-puissance de Dieu et de son Saint-Esprit, et qu'elle étoit non-seulement témoignée par la prédication des hommes, mais aussi confirmée du ciel par des témoignages divins. C'est pourquoi nous qui faisons notre demeure dans cette cité, ayant vu de nos yeux un si grand miracle, en avons rendu et rendons grâces au Roi souverain, et à son Fils unique, que nous adorons, et à qui nous offrons nos prières en ces saints lieux, pour la prospérité de votre religieux empire. Nous avons cru que nous étions obligés

non-seulement de ne pas passer sous silence cette vision céleste, mais encore de rendre compte à votre piété d'une chose si récente, afin que par le souvenir de ce miracle, la foi et l'espérance en notre Seigneur Jésus-Christ, qui ont déjà pris de si bons fondemens dans votre âme, y soient de plus en plus confirmées, et que connoissant Dieu pour votre protecteur, vous ayez toujours sa croix pour votre défense, et pour la bannière royale de votre empire. Voilà les paroles de Cyrille. Après cela, qui sera l'homme qui puisse douter de la vérité d'un si grand miracle? Car avec quel front est-ce qu'un patriarche si célèbre auroit pu raconter un faux miracle à un si grand empereur, non d'une chose fort ancienne, mais d'une chose toute récente? Il est bien certain au moins que si elle n'eût été très-avérée, l'empereur en fût demeuré offensé, et que le patriarche en eût été mésestimé et déshonoré, et outre cela eût eu autant de témoins pour le convaincre de mensonge, qu'il se fût trouvé d'habitans ou d'étrangers dans cette grande cité.

Quelques-uns des miracles faits par notre Sauveur ont été si publics et si connus, qu'il seroit superflu de les mettre en ce lieu, comme la résurrection de Lazare, et la nourriture qu'il donna une fois à quatre mille hommes avec sept pains, dont il resta sept corbeilles pleines de morceaux de pain. Une autre fois il rassasia avec cinq pains cinq mille hommes, sans compter les femmes et les enfans, et il y eut de reste douze corbeilles de pain. Il seroit donc inutile de rapporter ici ces miracles, parce qu'étant tous publics,

jamais les évangélistes n'eussent osé avancer des choses qui n'étant pas véritables, eussent pu les faire convaincre de fausseté par autant de témoins qu'il y avoit alors d'hommes vivans; ce qui eût absolument ruiné et détruit leur évangile et leur doctrine, comme nous avons dit ailleurs.

Enfin les miracles de notre Sauveur furent en si grand nombre et si connus, que même les Juifs ne les peuvent nier. Josèphe, l'un des auteurs de cette nation, en rend témoignage, comme nous verrons ci-après, disant que Jésus-Christ fit des actions merveilleuses. Les maîtres des Hébreux en rendent les mêmes témoignages dans un livre qu'ils ont composé de Jésus de Nazareth : ils y confessent qu'il a ressuscité un mort et guéri un boiteux, comme rapporte Nicolas de Lyra dans les livres qu'il a écrits contre eux; mais ils rendent une plaisante raison de cette vertu, et disent que l'arche du testament fut une fois mise sur une pierre, et que sous l'arche il y avoit une déclaration de la manière dont il falloit prononcer les quatre lettres du nom de Dieu; et parce que Jésus-Christ étant instruit par cette écriture, le savoit prononcer, il faisoit ces miracles. Voilà une des fables qu'ils composent et qu'ils inventent, lorsqu'ils ne peuvent plus nier la vérité; car il est certain et indubitable que c'est Dieu seul qui de soi-même ou par ses saints fait les miracles, non pas pour savoir prononcer les lettres du nom de Dieu; mais par la foi, par les mérites, ou par les prières des saints.

§ 4.

Miracles rapportés par les saints docteurs.

Ensuite de ces miracles, j'en veux rapporter ici d'autres, qu'il n'y aura point d'homme de bon sens, quoiqu'infidèle, qui les puisse nier avec raison; car entre une infinité d'histoires miraculeuses, dont toutes les vies des saints sont remplies, et sur lesquelles notre religion est fondée, je ne ferai choix que d'un petit nombre, qui sont rapportées par de très-doctes, très-saints et très-graves Pères de l'Eglise, qui assurent en avoir été témoins oculaires. Car qui pourra douter de la foi de tels personnages, comme saint Augustin, saint Jérôme, saint Chrysostôme, saint Ambroise, saint Cyprien, saint Bernard, et autres semblables, dont la sainteté et l'autorité nous sont assez connues par leurs écrits, ou s'imaginer qu'ils aient inventé de faux miracles? Ce seroit une espèce de blasphème, et la chose du monde la plus indigne de leur sainteté et de leur autorité.

Mais avant que d'entrer dans l'histoire de ces miracles, il sera bien à propos, ce me semble, de déclarer l'utilité qui s'en peut retirer, afin qu'ils soient lus avec plus de plaisir et d'édification. Le premier avantage et qui fait plus à notre dessein, est la confirmation de notre foi qui a été reçue dans le monde par la force des miracles, comme nous dirons bientôt; car comme un clou que nous voulons ficher dans du bois, entre plus avant à chaque coup de marteau que nous

donnons; ainsi chaque miracle a été comme un coup de marteau, par lequel le Saint-Esprit a confirmé et enfoncé (pour ainsi dire) l'habitude de la foi dans les âmes. Cette noble habitude se fortifie d'autant plus que les miracles sont plus évidens, et qu'ils sont en plus grand nombre : elle devient une loi si forte et si vigoureuse, qu'elle nous fait presque voir des yeux et toucher des mains les mystères qu'elle publie; ce qui est d'une utilité inestimable, comme nous verrons bientôt.

Mais ce n'est pas en ceci seulement que consiste le fruit des miracles, comme quelques-uns pensent : il y en a plusieurs autres; car souvent Notre Seigneur fait des miracles pour quelques grandes nécessités de ses serviteurs, auxquelles il n'y a que lui seul qui puisse remédier, et pour guérir quelques-unes de leurs infirmités incurables; en quoi paroît visiblement la grandeur de sa bonté et de sa miséricorde, et l'affection paternelle qu'il a pour eux, considérant du plus haut de son trône leurs nécessités, et leur donnant des remèdes surnaturels; ce qui les enflamme grandement en son amour.

Il fait d'autres fois des miracles pour faire honorer ses saints, permettant que non-seulement les reliques de leurs os, mais aussi les plus petites pièces de leurs habits fassent des miracles, et guérissent des maladies incurables; afin que par cet indice l'on connoisse la grandeur de l'amour qu'il a pour ses fidèles serviteurs, et le désir de faire honorer ceux qui l'ont honoré, puisqu'il ne fait pas seulement cet honneur à leurs

leurs personnes, mais encore aux choses qui ont touché leurs corps. C'étoit pour cette raison que le mouchoir de saint Paul guérissoit toutes sortes de maladies, et que l'eau dont saint Edouard, roi d'Angleterre, s'étoit lavé les mains, donnoit la vue aux aveugles. Voilà l'un des plus signalés fruits des miracles, parce qu'il nous fait connoître combien est bon et favorable le Seigneur de qui nous dépendons, et combien il aime les siens; et c'est en effet un très-puissant motif pour porter les âmes dévotes à aimer et servir un maître qui dès cette vie même favorise ainsi ses serviteurs : d'où l'on peut juger des grands biens qu'ils recevront d'un si puissant Seigneur, lorsqu'ils seront dans le ciel. Voilà quels sont les trois fruits que le lecteur pieux peut recueillir de la lecture de ces miracles.

Entre tous les miracles, je mettrai au premier rang ceux que l'apôtre saint Paul a faits, dont il appelle à témoin ceux à qui il écrivoit, les ayant faits au milieu d'eux. Ainsi écrivant aux Thessaloniciens (*cap.* 1), il leur recommande de se souvenir que ce n'étoit pas seulement par des paroles qu'il leur avoit persuadé la vérité de son Evangile, mais aussi par des miracles, et par la faveur et la grâce du Saint-Esprit, qui y étoit intervenue. Il donne encore un plus évident témoignage de ces miracles, écrivant à ceux de Corinthe, prouvant son apostolat par cet argument : Voici ses paroles (2 *Cor.* 2) : *Si je ne suis pas apôtre pour les autres, je le suis au moins pour vous, qui avez eu les marques de mon apostolat, par les travaux que j'ai supportés avec beaucoup de patience, et par les*

miracles, les signes et les prodiges que j'ai faits parmi vous. Je veux maintenant raisonner sur ces miracles, comme j'ai fait sur les autres que j'ai déjà rapportés. Je dis donc : si ce que l'Apôtre disoit n'eût pas été véritable, lui-même se seroit ruiné de réputation et se seroit déshonoré, parce que ceux de Thessalonique et de Corinthe auroient aussitôt dit : Voilà une insigne fausseté, puisque vous n'avez fait aucun miracle parmi nous. Mais les actions de cet apôtre ont été telles et si grandes, qu'elles ont toutes été miraculeuses : sa conversion fut miraculeuse, le fruit de ses prédications miraculeux, la sublimité de sa doctrine miraculeuse, aussi-bien que la pureté de sa vie ; sa patience dans les travaux miraculeuse, puisqu'en divers lieux et en divers temps il fut flagellé sept fois, pris et arrêté plusieurs fois, et autant de fois persécuté par les Juifs et par les gentils : mais surtout sa charité fut miraculeuse, puisqu'il fit un serment solennel, qu'il voudroit être séparé de Jésus-Christ pour ceux qui l'avoient tant de fois flagellé et persécuté; enfin toutes les actions de ce grand apôtre ont été telles, qu'elles seules pourroient suffire pour la confirmation de notre foi. Ceux qui voudront voir un sermon que nous avons composé sur la fête de saint Pierre et de saint Paul, pourront encore mieux connoître cette vérité.

Je veux mettre ensuite de ceci un très-célèbre miracle, que saint Chrysostôme rapporte dans la seconde des cinq homélies qu'il prononça contre la perfidie des Juifs. Au commencement de son discours, il est

en admiration du grand concours de peuple qui avoit accouru à ce sermon; et là, entre les autres choses remarquables, il rapporte un miracle signalé qui arriva de son temps, duquel, dit-il, tous ceux qui étoient présens pouvoient rendre témoignage, n'étant survenu que peu d'années auparavant. Il rapporte donc que l'empereur Julien l'apostat (qui surpassa en méchanceté tous les autres tyrans qui l'avoient précédé) voulut que les Juifs sacrifiassent à ses idoles : et pour cet effet, il demanda pourquoi ils ne sacrifioient pas à Dieu, comme ils faisoient au temps passé? Il leur demandoit ceci, croyant que de l'usage de sacrifier à Dieu, il les pourroit facilement porter à sacrifier aux idoles : ils lui répondirent qu'il ne leur étoit pas permis de sacrifier hors de Jérusalem sous peine d'être violateurs de leur religion, s'ils offroient des sacrifices dans une terre étrangère; c'est pourquoi si vous désirez, lui dirent-ils, que nous sacrifiions à notre Dieu, il faut auparavant rebâtir le temple de Jérusalem et y élever un autel, alors nous y sacrifierons comme nous faisions autrefois. Cette réponse plut si fort à cet apostat, qu'il les secourut de ses deniers pour commencer l'ouvrage, et commanda qu'on fît venir des principaux ouvriers de l'empire pour conduire le dessein. Les Juifs accoururent de toutes parts à cette nouvelle, croyant que cette faveur de l'empereur leur ouvroit la voie pour réparer leur république et leur temple, comme il leur étoit arrivé du temps du roi Cyrus, après la captivité de Babylone. On commença donc l'ouvrage, on ouvrit des tranchées fort profondes

pour jeter les fondemens d'un si grand édifice; et comme l'on étoit déjà près d'élever les murailles, il sortit des fondemens mêmes de grandes flammes qui chassèrent les ouvriers, et interrompirent tout le travail qui étoit commencé; ce que l'empereur ayant appris, il fit quitter l'entreprise, quoiqu'il s'y fût attaché avec beaucoup de chaleur, craignant peut-être que ce feu ne vînt à fondre sur lui-même. Que si vous étiez à présent à Jérusalem, dit le saint docteur, vous verriez ces fondemens encore ouverts pour marque de cette vérité, de laquelle nous pouvons tous être témoins, la chose étant arrivée de notre temps, et depuis fort peu d'années. En quoi il faut remarquer, dit le même saint docteur, que cette merveille n'est pas arrivée dans le temps des empereurs chrétiens, et lorsqu'on eût pu s'imaginer qu'ils avoient fait faire cela à dessein; mais dans un temps que nos affaires étoient infiniment déchues, que nous avions tous perdu la liberté, et que nous étions en grand danger de perdre la vie; lorsque l'idolâtrie florissoit, et que les pauvres chrétiens étoient les uns en fuite sur les montagnes, et que les autres étoient cachés dans leurs maisons sans oser paroître en public. Tout ceci est de saint Chrysostôme. Qui est-ce qui osera soupçonner qu'un docteur de si grande autorité et de si grande sainteté, en présence d'un si grand auditoire et de tant de témoins, eût osé avancer une chose qui ne se trouvant pas véritable, eût excité contre lui les cris de toute l'assemblée, et peut-être jusqu'à le lapider?

Rufin raconte ce miracle plus au long, (1) et ajoute

(1) Eccl. hist. l. 10. c. 11.

encore que les tranchées des fondemens étant ouvertes, la nuit qui précéda le jour qu'on devoit commencer d'élever les murailles, il survint un si grand tremblement de terre, que non-seulement il renversa les pierres et les autres matériaux qu'il dispersa çà et là ; mais qu'il démolit aussi plusieurs maisons et autres édifices de la ville, et que les portes mêmes du temple (où les Juifs directeurs des ouvrages faisoient leur demeure) tombèrent par terre, et écrasèrent tous ceux qui se rencontrèrent dessous. Le matin étant venu, ceux qui étoient échappés de l'orage, crurent être en assurance, de sorte qu'ils accoururent tous pour retirer les corps de ceux qui avoient été ensevelis sous les ruines; mais y ayant au même lieu une petite maisonnette souterraine, proche des portes renversées, où les ouvriers serroient leurs ferremens et les autres choses nécessaires pour leurs ouvrages, il en sortit soudainement un feu épouvantable, qui passa par toute la place, blessant et brûlant de part et d'autre tous ceux qu'il rencontra. Ce feu sortit plusieurs fois de la même manière, châtiant le même jour et à diverses reprises avec ses flammes ce peuple incrédule. Ceux qui survécurent à cette effroyable tempête, confessoient hautement qu'il ne falloit plus sacrifier qu'à Jésus-Christ. Et afin que chacun reconnût que c'étoit lui seul qui étoit la cause de ce miracle, et que ce n'étoit pas une chose arrivée par hasard, on vit la nuit suivante le signe de la croix empreint sur leurs vêtemens si à découvert et si bien affermi, que bien que quelques-uns par leur incrédu-

lité le voulussent cacher ou l'arracher, ils n'en purent jamais venir à bout ; ceci les effraya de telle sorte, que non-seulement ils s'abstinrent de ce qu'ils avoient entrepris, mais que ceux mêmes qui faisoient leur demeure à Jérusalem s'en retirèrent. Julien sut fort bien tout ceci ; mais demeurant endurci en son cœur comme un autre Pharaon, il persévéra dans son blasphème. Tout ceci est écrit par Rufin dans le premier des deux livres qu'il a ajoutés à l'histoire d'Eusèbe ; et il rapporte cela comme une chose connue de tout le monde, et arrivée peu d'années auparavant. Il étoit donc bien difficile de rien déguiser, parce que s'il y eût eu le moindre soupçon de déguisement, il eût eu contre lui pour témoins une infinité de personnes vivantes. Qu'on juge donc combien est grand cet argument de notre foi, par l'accomplissement que nous y voyons de la prophétie de Daniel, qui dit : Qu'après la mort de Jésus-Christ Jérusalem devoit être détruite et désolée, et que cette destruction dureroit jusqu'à la fin.

Le même saint Chrysostôme raconte deux autres miracles fort publics (1), qui arrivèrent en même temps ; l'un fut, qu'un oncle de ce méchant prince, qui s'appeloit aussi Julien, mourut mangé des vers ; et un des principaux officiers de sa maison, et qui avoit la charge de ses finances, mourut subitement. L'histoire ecclésiastique rapporte la cause de ces deux morts, qui fut, que ces deux hommes étant entrés dans une église de chrétiens, dans laquelle il y avoit

(1) Chrysost. hom. 4. super Matth. opera perfecta.

beaucoup de vases d'argent et d'autres riches ornemens, ils commandèrent qu'on les apportât devant eux, et alors ce mauvais oncle du très-méchant Julien, s'assit fort indécemment et par mépris sur ces sacrés ornemens; et pour l'officier, montrant les vases d'argent qui servoient à l'église, il dit avec le même mépris : Voyez avec quelle vaisselle on sert le Fils de Marie. Mais ces deux impies ne portèrent pas loin la peine due à leurs blasphèmes; car celui ci vomit incontinent par la bouche tout ce qu'il avoit de sang, et mourut : pour l'autre, il tomba dans une infirmité si horrible, que toute sa chair fut consumée par les vers, les médecins ne pouvant guérir celui que la main du très-haut punissoit. Sa femme qui étoit chrétienne, lui dit : Considérez, seigneur, que votre maladie vient d'en haut, et que vous avez injurié et offensé Jésus-Christ; de sorte que c'est à celui qui vous a frappé que vous devez demander votre guérison : ce fut de la sorte que cet ennemi de Jésus-Christ finit misérablement sa vie, passant des peines temporelles aux éternelles. Ce saint docteur prêcha ces deux miracles en pleine assemblée du peuple, qui les recevoit comme des choses récentes et connues de tous. Il faut donc croire qu'il ne disoit pas un mensonge, puisque toute l'assistance l'auroit contredit et convaincu sur-le-champ. Il faut venir maintenant à saint Jérôme, qui rapporte un miracle très-célèbre et fort public; c'est que Notre-Seigneur voulut que la forme de ses pieds demeurât imprimée sur le mont d'Olivet, d'où il monta au ciel au jour glorieux de son ascen-

sion. Et quoique chaque jour les fidèles tirassent de là beaucoup de terre comme étant une très-précieuse relique, néanmoins ces glorieuses marques conservoient toujours la même figure. Il ajoute encore qu'au même lieu les fidèles bâtirent un temple voûté; mais cette partie d'en haut du temple, par où le très-sacré corps monta au ciel, ne pût jamais être couverte par la voûte, et ainsi demeura toujours ouverte. Ce miracle si remarquable est rapporté dans les scolies de la vie de sainte Paule, et saint Jérôme y est allégué comme auteur de ce récit.

Il rapporte aussi lui-même dans une épître qu'il écrit à une femme de condition, nommée Leta (1), un autre miracle signalé, et le raconte en ces termes: Himétius, gentilhomme romain, oncle de la vierge Eustochium, ayant beaucoup de déplaisir que cette fille qui étoit sa proche parente ne voulût pas se marier, et pensant vaincre sa sainte résolution, aussi-bien que celle de sa mère sainte Paule, pria sa femme nommée Prétexte, de prendre soin de bien vêtir cette fille, de la bien friser et de la bien coiffer. Cette femme s'étant mise en devoir d'exécuter les ordres de son mari, un ange lui apparut en songe avec un visage terrible et épouvantable, et lui dit: Comment est-ce que tu oses faire plus d'état des ordres de ton mari, que de ceux de Jésus-Christ? Comment as-tu été si téméraire que d'oser toucher de tes mains sacriléges les cheveux d'une vierge consacrée à Dieu? apprends qu'elles sécheront bientôt pour la punition de ce pé-

(1) Hier. ad Lætam.

ché, afin que par ce châtiment tu connoisses la faute que tu as faite; que dans cinq mois d'ici tu descendras aux enfers, et que si tu persévères en ce péché, tu perdras ton mari et tes enfans. Ce saint docteur raconte tout ceci, qui fut exécuté comme l'ange l'avoit prononcé; et ajoute que c'est de la sorte que Dieu tire vengeance de ceux qui osent profaner son saint temple, et qu'il défend ses perles précieuses, qui sont les vierges consacrées à sa divinité. Tout ceci étant rapporté par ce saint docteur, qui sera assez impie pour soupçonner qu'il ait voulu supposer en cela quelque chose, puisque ces mots et ces accidens furent fort connus, étant arrivés à des personnes fort remarquables, au temps que saint Jérôme écrivoit?

§ 3.

Suite de la même matière.

Après saint Jérôme, il faut venir au glorieux docteur, et à cette grande lumière de l'Eglise, saint Augustin, lequel entre les autres témoignages de notre foi, met aussi ceux des miracles : laissant à part les anciens, il en raconte plusieurs qui se firent de son temps, par le moyen des reliques du glorieux prince des martyrs saint Etienne, de la plupart desquels il fut lui-même témoin. Ce qui sera facile à voir à ceux qui voudront lire le vingt-deuxième livre de sa Cité de Dieu; mais entre les autres j'en veux raconter un très-remarquable, qu'il écrit fort au long. Il dit donc qu'arrivant par mer à Carthage avec son cher Alipius,

il vint loger dans la maison d'un homme de condition, fort pieux, et dont toute la famille vivoit fort saintement. Pour nous autres, dit-il, nous n'étions pas encore clercs, mais nous avions commencé à servir Dieu; cet hôte où nous étions logés ressentoit de grandes douleurs à une cuisse, où il y avoit eu plusieurs trous qui avoient été guéris avec des cautères de feu, et cette guérison lui causoit des douleurs insupportables; néanmoins il y avoit encore un de ces petits trous qui étoit resté à cautériser par la négligence des médecins; et les chirurgiens ne croyoient point qu'il se pût guérir autrement que par le cautère. Sur cela il se passa plusieurs contestations entre les médecins, que je laisse à part pour éviter la prolixité. Enfin, la plaie commença à s'agrandir et à se découvrir à tel point, que tous les médecins conclurent qu'il falloit encore une fois cautériser la cuisse; et il fut arrêté que le lendemain on feroit cette opération. Cette résolution affligea le malade, et toucha si sensiblement toute sa famille, qu'il sembloit que le chef en fût déjà mort, sans que nous pussions leur donner de la consolation, quelque soin que nous y apportassions. Il étoit visité chaque jour par le saint évêque Saturnin, par le prêtre Gelose et par les diacres de l'église de Carthage, entre lesquels étoit l'évêque Aurélius, que je nomme ici par respect; tous deux ensemble nous parlâmes souvent des œuvres merveilleuses de Dieu, et je m'assure qu'il se souviendra fort bien de celle-ci; étant donc, suivant sa coutume, venu visiter le soir ce pauvre malade, celui-ci le pria de se trouver le

lendemain présent, non pas à sa douleur, mais à sa mort, parce qu'il ne doutoit point que l'excès de la douleur ne le fît mourir entre les mains des chirurgiens. Ce prélat et tous les assistans le consolèrent et l'exhortèrent à mettre sa confiance en Dieu, et à se conformer courageusement à sa volonté. Aussitôt nous nous mîmes tous en oraison, et lui-même sortant de son lit se mit aussi en prières; mais je n'ai point de paroles qui soient capables d'exprimer de quelque sorte, avec quelle affection, avec quels sentimens, avec quelle abondance de larmes, avec combien de soupirs et de sanglots il faisoit son oraison; c'étoit au point que tous ses membres trembloient et avec une telle force qu'à peine il pouvoit respirer. Je ne sais pas si les autres prioient ou non, ou si leur intention étoit détournée par la compassion des souffrances du malade; mais pour moi je puis dire que je ne pouvois bien faire ma prière, et que je ne fis que dire brièvement en mon cœur : Seigneur, à quelles prières de vos serviteurs êtes-vous attentif, si vous ne l'êtes pas à celles-ci? ne me semblant pas qu'il manquât rien à celle de ce pauvre patient, sinon qu'il expirât dans la ferveur de sa prière. A la fin nous nous levâmes tous, et après avoir reçu la bénédiction de l'évêque, nous nous retirâmes, le malade ayant prié ces Pères de revenir le lendemain pour être présens au mal qu'on lui devoit faire souffrir. Le jour qu'il appréhendoit si fort vint à paroître; les serviteurs de Dieu vinrent comme ils avoient promis; les médecins entrèrent et apprêtèrent tout ce dont ils avoient besoin pour faire leur

opération ; ils tirèrent leurs ferremens épouvantables, tout le monde étant étonné et en suspens dans l'attente de cette douloureuse opération ; les principaux médecins consoloient et confortoient le malade qui tomboit dans la défaillance, et lui ayant ordonné de s'étendre sur le lit, ils disposèrent les membres en la situation où ils devoient être mis pour les cautériser. Ils délièrent donc les bandes dont les plaies étoient liées, et ayant découvert la partie où elles avoient été, le chirurgien ayant en main son fer, commença à regarder attentivement le lieu où elles étoient ; il chercha des yeux, et toucha des doigts par tous les endroits qu'il pût ; et par une merveilleuse vertu de Dieu, il trouva la cuisse très-saine, et sans aucun ulcère. Mais la joie, les voix de louange, et les actions de grâces qui furent rendues à ce tout-puissant et très-miséricordieux Seigneur, accompagnées d'une infinité de larmes de joie de ceux qui étoient présens, ne se peuvent pas expliquer par mes paroles ; aussi ne l'entreprendrai-je pas, et il vaut bien mieux laisser cela au jugement du lecteur.

Saint Augustin ajoute, dans le neuvième livre de ses confessions, deux autres miracles à ce premier qui est si remarquable, en parlant à Dieu en ces termes : Je n'ai point oublié, ni je ne puis taire la rigueur avec laquelle vous me châtiâtes, ni le prompt et merveilleux secours de votre miséricorde à me guérir ; j'étois travaillé en ce temps-là (qui étoit avant son baptême,) d'une très-vive douleur de dents, dont la violence étoit si grande, qu'elle ne me laissoit pas seule-

ment parler. Il me vint alors en pensée d'exhorter tous ceux qui étoient avec moi de prier Dieu pour mon soulagement, et je leur donnai un formulaire de la prière par écrit afin de le lire. Il arriva qu'aussitôt qu'avec humilité de cœur nous eûmes fléchi les genoux, la douleur cessa; mais quelle douleur ? de quelle manière est-ce qu'elle cessa ? Je vous confesse, mon Seigneur et mon Dieu, que j'en demeurai surpris d'étonnement, n'ayant jamais depuis le jour de ma naissance jusqu'alors éprouvé rien de semblable; et ce fut par là que se manifestèrent premièrement au fond de mon cœur, les marques de vos merveilles : et me réjouissant en ma foi, je me mis à louer votre saint Nom. Mais cette foi ne me donnoit pas une assurance entière du pardon de mes fautes passées, qui ne m'avoient pas été remises par le baptême que je n'avois pas encore reçu.

Le même Saint raconte au même livre un autre miracle bien plus illustre et plus public, disant : en ce temps-ci, Seigneur, vous révélâtes à votre serviteur Ambroise le lieu où avoient été cachés les corps de vos martyrs Gervais et Protais, lesquels jusque là vous aviez tenus enfermés dans le trésor de vos secrets, et conservés durant le cours de tant d'années sans corruption, pour les tirer de là fort à propos, puisque ce fut pour réprimer la rage et la persécution de Justine, arienne, mère de l'empereur Valentinien; parce que ces corps ne furent pas sitôt tirés du sépulcre, pour être portés en procession solennelle à l'église appelée Ambrosienne, que non-seulement ceux qui

étoient tourmentés par les esprits malins furent délivrés, ainsi que les démons mêmes le confessèrent; mais aussi qu'un des voisins de cette ville-là, homme fort connu, qui, depuis plusieurs années étoit aveugle, entendant le bruit et les réjouissances du peuple, et en ayant demandé et appris la cause, il se mit à sauter de joie, et commanda à celui qui le menoit de le conduire à la tombe où on alloit porter les Saints. Lorsqu'il y fut arrivé, il demanda que l'on fît toucher son mouchoir à ces précieuses reliques; et cela fait, il en essuya ses yeux, lesquels à l'heure même et en présence de tout le peuple furent ouverts. Le bruit de ce miracle se répandit aussitôt; ce bruit fut en même temps suivi de vos louanges, et en même temps la fureur de votre ennemie cessa; car encore qu'elle ne reçût pas la santé de la foi, au moins pour cette fois elle fit cesser la fureur de sa persécution. Tout ceci est rapporté par saint Augustin, au temps duquel ce miracle si célèbre arriva : il est bien évident, et les plus incrédules n'oseroient pas dire qu'un si grand docteur, un si grand prélat et un si grand saint, eût voulu inventer ce miracle, vu même qu'il avoit été si public, et qu'il étoit arrivé de son temps.

A ce miracle il s'en joignit deux autres, qui ne furent ni moins illustres, ni moins véritables. L'un est, que ces saints corps se trouvèrent tout entiers, quoiqu'il y eût plus de deux cents ans qu'ils avoient été ensevelis, car ils avoient souffert au temps de l'empereur Néron; l'autre fut la révélation qui fut faite à saint Ambroise du lieu où ils étoient, et en cela nous

pouvons voir la grandeur de la bonté, de l'amour et des caresses que Dieu prodigue à ses Saints, par le grand soin qu'il prit de leurs sacrés corps, non-seulement pour leur sépulture, mais aussi afin qu'ils fussent ensevelis avec magnificence, et en un lieu très-honorable; sur ce fondement, quel cas devons-nous croire qu'il fera des âmes; quel traitement, et quel honneur ne leur fera-t-il point, puisqu'il a pris un si grand soin des corps qui ne sont que de boue?

Ensuite de ce grand miracle, ce saint docteur en raconte dix-neuf ou vingt autres, qui se firent par la vertu des reliques du glorieux martyr saint Etienne, comme nous avons dit, desquels je ne rapporterai qu'un seul, parce qu'il regarde une chose spirituelle.

Il dit donc, que dans la ville de Calame il y avoit un homme de grande condition, nommé Martial, fort âgé et fort ennemi de notre religion; il avoit une fille et un gendre, tous deux fort catholiques et fort vertueux; sa fille et son gendre voyant l'aveuglement du vieillard, et ressentant une douleur extrême de sa perte, le prièrent de se rendre chrétien; à quoi non-seulement il résista, mais il les chassa encore d'auprès de lui avec beaucoup d'indignation. Alors le gendre extrêmement affligé de ce grand endurcissement, eut recours aux reliques de saint Etienne, et avec beaucoup de larmes et de profonds soupirs lui demanda la lumière pour cette âme si aveuglée. Après avoir fait sa prière, il ramassa quelque peu de fleurs qu'il y avoit sur l'autel du Saint, et les mit de nuit sous le chevet du lit de son beau-père. Le matin, à son réveil, le vieil-

lard envoya prier l'évêque de venir chez lui ; mais il étoit avec moi à Hippone. Comme il eut appris son absence ; il fit venir les prêtres pour leur dire qu'il vouloit être chrétien ; tous en étant étonnés et réjouis, il fut incontinent baptisé. Le reste de sa vie, il n'eut presque que ces paroles à la bouche, Jésus, mon Seigneur, recevez mon esprit ; et en proférant les mêmes paroles il finit sa vie peu de temps après, ne sachant pas lui-même sans doute, que ce furent les dernières paroles que ce saint martyr proféra en mourant.

Après le récit de ces miracles et de quelques autres, ce saint docteur témoigne son affliction de n'en pouvoir raconter plusieurs autres dont il avoit connoissance, et dit : que ferai-je maintenant que je suis contraint de mettre fin à ces livres ? Il me déplaît infiniment de passer sous silence plusieurs autres miracles ; et certainement ceux qui sauront ce que je ne veux pas dire, auront le même déplaisir. Mais il est certain que si je voulois écrire les seuls miracles qui ont été faits en la ville de Calame par la vertu de ce saint martyr, il faudroit que j'en remplisse plusieurs livres, parce qu'ils sont infinis. Pour ceux qui avoient été opérés en la seule ville d'Hippone lorsque j'écrivois ceci, on en avoit déjà mis soixante et dix par écrit, outre plusieurs autres qui ne l'étoient pas. A Uzali, qui est une ville voisine de celle d'Utique, où les reliques de ce saint avoient été portées plutôt que parmi nous, les mêmes choses sont arrivées.

Je prie maintenant le lecteur chrétien de s'arrêter un

un peu en cet endroit, et de considérer la bonté immense, la douceur et l'amour de Dieu pour ses saints, puisque non content de la gloire qu'il leur a octroyée en l'autre vie, il leur accorde tant de sortes d'honneurs dès celle-ci. Il n'y a que Dieu qui de sa seule autorité puisse faire des miracles ; et toutefois, bien qu'il y eût près de trois cents ans que ce Saint avoit souffert le martyre pour l'amour de lui, il semble qu'il ne pouvoit se contenter de faire par lui des miracles, en quelque part qu'il y eût de ses reliques, puisque même les fleurs qui avoient été sur son autel étoient capables de donner le salut, comme nous avons vu, à une âme perdue, en la retirant de l'enfer pour la mettre en état de salut, par la grâce du saint baptême. Qui est-ce après ceci qui n'aimera point cette bonté ? qui ne voudra point servir celui qui honore de la sorte ceux qui le servent ? qui ne sera point content de mourir pour le service de celui qui fait rendre tant d'honneur à ceux qui l'honorent ? Quelle gloire ne donnera point aux âmes de ses serviteurs en l'autre vie, celui qui fait tant d'estime de la poussière de leurs corps ? Enfin, que ne doivent point espérer les bons serviteurs d'un Maître si fidèle, si bon, si libéral, si reconnoissant, qui aime si tendrement, et qui honore si fort les siens ? C'est pour ce sujet que j'ai dit dès le commencement, que les miracles ne servoient pas seulement pour la confirmation de notre foi, mais aussi pour faire paroître la grandeur de l'amour que Dieu a pour ses saints, et le désir qu'il a de les honorer, puisque par leurs

seules cendres, et par les reliques de leurs corps il fait des choses si merveilleuses.

Saint Ambroise rapporte encore un autre miracle fort public; il arriva en la translation des corps de saint Gervais et saint Protais, qui souffrirent sous l'empire du cruel Néron en la ville de Milan. Ces saints corps étoient ensevelis en un lieu vil et méprisé; mais ce Seigneur qui fait tant d'état de la gloire de ses saints et de leurs reliques, révéla à saint Ambroise, évêque de la même ville de Milan, le lieu de leur sépulture, afin que les retirant de là, il les transportât en un autre lieu convenable à la dignité de deux si grands martyrs. Le saint pasteur ayant eu cette révélation, s'en alla avec quelques autres évêques et avec tout son clergé; et creusant au lieu désigné, ils trouvèrent les corps des saints martyrs avec un livre sous leurs têtes, où étoit contenue la relation de leur martyre. Comme ils furent tirés de là, et tandis qu'on les portoit à l'église avec une solennelle procession de toute cette grande ville, il survint un aveugle qui, après avoir touché leurs reliques, reçut soudainement la vue en présence de tout le peuple. Saint Ambroise fit là-dessus un excellent sermon, par lequel il confondit les ariens, prouvant contr'eux, et publiant la grandeur de cette merveille. Saint Augustin se trouva aussi présent à ce miracle, duquel, comme nous avons vu, il rend témoignage au vingt-unième chapitre de la Cité de Dieu, et dit qu'il fut fort connu, soit à cause que la ville de Milan est fort grande, soit encore à cause qu'en ce temps-là toute la cour de l'empereur y étoit.

Il fait aussi mention du même miracle au livre de ses confessions, où il dit que Justine, mère de l'empereur, arienne, et par conséquent ennemie des chrétiens, jusques à la persécution, touchée de ce miracle, cessa sa persécution, quoiqu'elle ne quittât pas son hérésie.

§ 4.

Suite des mêmes miracles.

Nous ne manquons pas non plus du témoignage du glorieux pape saint Grégoire, qui a écrit quatre livres des saints d'Italie, en forme de dialogues. Dans ces livres il rapporte plusieurs miracles qu'il avoit appris par la relation de personnes très-dignes de foi, telles que devoient être celles à qui ce très-prudent et très-saint pontife avoit donné croyance, jusques à composer ses livres sur leurs témoignages. Mais parmi cette multitude de miracles, j'en raconterai un seul qui regarde sa personne. Il dit donc qu'il avoit une infirmité qui lui faisoit souffrir des foiblesses si grandes, qu'il falloit le secourir avec une promptitude extrême, en lui donnant quelque chose à manger; cependant la veille de Pâques survint, et le saint homme dit, que le déplaisir de ne pas jeûner à cette sainte vigile, le toucha beaucoup plus que sa propre infirmité; ce qui l'obligea d'avoir recours à un autre saint homme (dont il a depuis écrit dans ses dialogues la vie et les miracles), afin qu'il pût obtenir pour lui de Notre-Seigneur la force de pouvoir jeûner ce jour-là. Le Saint le servit en cela de telle sorte, que le jour étant arrivé, il se

trouva si fort, qu'il eût été en état tout ce jour et le suivant, de subsister sans rien manger. Il dit ensuite que par cette soudaine et miraculeuse santé qu'il reçut, il se confirma davantage en la foi des miracles qu'il a écrits de ce saint homme.

Théodoret aussi, auteur grave et ancien, a écrit une autre histoire des saints moines qui étoient de son temps, dans laquelle il raconte leurs grandes vertus et leurs miracles. Entre les autres, il écrit cette admirable vie de saint Siméon, qui vivoit sur une colonne. Ce docteur avoit été de ses plus particuliers amis, et il se glorifie d'avoir été témoin oculaire de ses miracles et de ses prophéties. Entre ces miracles, il en raconte un bien particulier qu'il avoit vu de ses yeux: un soldat paralytique fut présenté à ce Saint par son capitaine, afin qu'il lui donnât la santé, comme il faisoit à une infinité d'autres malades. Le saint homme lui demanda seulement du haut de sa colonne : croyez-vous en la très-sainte Trinité, le Père, le Fils, et le Saint-Esprit? Le soldat ayant répondu qu'oui, le Saint ne fit que lui dire : levez-vous donc au nom de Jésus-Christ; prenez sur vous votre capitaine, et vous en allez avec lui. Il n'eut pas dit ce peu de paroles, que cet homme perclus prit entre ses bras son capitaine, quoique ce fût un homme de grande taille et pesant, et l'emporta; et en cela le Saint imita les paroles que le Sauveur dit au paralytique de la Piscine : levez-vous, prenez votre couche et allez-vous-en.

L'on voit par ce que je viens d'écrire, que mon dessein a été de rapporter seulement des miracles si

certains, qu'il n'y eût point d'homme de sain jugement qui les pût désavouer, ayant tous pour témoins oculaires des docteurs très-saints et très-sages. Celui que je vais encore ajouter de saint Jean Climaque, est de même nature. Ce Saint, après avoir vécu dix-neuf ans sous la conduite d'un fort saint homme, vécut encore depuis sa mort dans la solitude quarante ans entiers dans une grande sainteté. Entre les livres qu'il a composés, il a fait un traité de l'obéissance, où dans le quatrième chapitre, parlant aussi de quelques autres vertus signalées qu'il reconnut dans un saint monastère de ce temps-là, il raconte le miracle que je vais rapporter avec les mêmes termes dont il s'est servi.

Notre-Seigneur ne voulut pas, dit-il, que je partisse de ce monastère, sans être bien muni des oraisons d'un saint et admirable homme nommé Ména, qui tenoit la seconde place après l'abbé, dans la conduite du monastère. Il mourut sept jours seulement avant que j'en partisse, après avoir vécu cinquante ans dans ce monastère, et après avoir servi dans tous les offices; trois jours après sa mort, comme nous célébrions l'office que l'on a accoutumé de faire pour les trépassés, pour l'âme d'un si vertueux Père, le lieu où son saint corps reposoit se trouva soudainement tout rempli d'une odeur et d'une suavité merveilleuse. L'abbé permit alors qu'on découvrît l'endroit où ce corps sacré reposoit; ce qui ne fut pas sitôt fait, que nous vîmes tous qu'il découloit de ses précieux pieds, comme de deux fontaines, une liqueur d'une très-agréable odeur. Alors le père supérieur du monastère

se tournant vers nous tous, dit : Vous voyez, mes frères, que les sueurs de ses fatigues et de ses travaux ont été reçues de Dieu comme un parfum très-précieux. Tous les Pères du même couvent nous racontoient de très-grandes et excellentes vertus de ce bienheureux père Ména; mais entre les autres, ils nous disoient que leur supérieur voulant éprouver sa patience, un jour comme il revenoit de dehors, Ména se prosternant devant lui selon la coutume pour lui demander sa bénédiction, le Père le laissa ainsi prosterné en terre depuis l'entrée de la nuit jusqu'à l'heure de matines, et qu'à cette heure-là seulement il lui donna la bénédiction, et lui permit de se relever de terre, lui faisant une sévère réprimande, comme à un homme impatient, et qui faisoit toutes choses par vanité et par ostentation. Le saint Père savoit bien avec quel courage il souffriroit ceci; et ce fut pour cette raison qu'il voulut donner cet exemple public pour notre commune édification. Un des disciples de ce saint homme Ména, qui savoit tous les plus particuliers secrets de son maître, dont quelquefois il nous faisoit part, étant pressé par mes instantes prières de me dire, si étant ainsi couché par terre et si longtemps, il n'avoit point été vaincu du sommeil jusqu'à s'endormir, il nous assura qu'étant en cet état il avoit récité tout le psautier de David : ce sont les propres paroles de saint Jean Climaque.

Saint Grégoire de Nazianze étoit plus ancien que celui-ci; à cause de son grand savoir il mérita d'être surnommé le théologien, et il fut archevêque de

Constantinople, quoiqu'il acquit bien plus de gloire de quitter cette dignité, que de l'avoir acquise; et saint Jérôme tient à grand honneur de l'avoir eu pour maître. Cet homme si saint et si vertueux, et tel que ses écrits et sa vie nous le font juger en un sermon qu'il fit après la mort d'une de ses sœurs, nommée Gorgonia, femme de très-sainte vie, dit: Qu'il pouvoit bien alors déclarer un miracle qu'il avoit gardé sous le sceau du secret toute sa vie, qui fut, que cette sainte fille, sa sœur, souffrant une terrible infirmité à laquelle les médecins ne pouvoient trouver aucun remède, se leva une nuit le mieux qu'elle put, entra dans l'oratoire, et se mit à genoux devant l'autel où le Saint Sacrement reposoit : là, toute remplie de foi et d'espérance, elle dit au Seigneur, qu'elle croyoit présent en cette sacrée hostie : Seigneur, je suis résolue de ne me lever point d'ici que vous ne m'ayez rendu ma santé; presqu'aussitôt elle se leva entièrement guérie, les médecins étant fort étonnés d'une si prompte guérison, sans qu'ils en pussent imaginer la cause. C'est avec une foi pareille que ce Seigneur très-clément veut être prié; et c'est à une telle foi, comme il dit lui-même, qu'il n'y a rien d'impossible.

Ce saint docteur garda ce miracle en secret durant la vie de sa sœur; mais il en raconte un autre dans le même sermon, qui fut, dit-il, publié, non-seulement dans la ville où elle faisoit sa demeure, mais qui s'étendit aussi bien loin au dehors. La chose arriva de cette sorte : Elle alloit dans un chariot, et les mules qui le tiroient s'épouvantèrent de telle sorte, que

courant avec fureur, elles traînèrent le corps de cette dame avec tant de violence, qu'elles brisèrent misérablement tous ses membres, tant les extérieurs que les intérieurs. Cette sainte femme étoit si soigneuse de garder la bienséance et l'honnêteté, que jamais elle ne voulut consentir que ni les médecins ni les chirurgiens vissent son corps; mais toute remplie de foi et d'amour pour le Seigneur qu'elle aimoit de tout son cœur, elle se tourna vers lui, et lui demanda qu'il lui plût d'être son médecin et de la guérir. Son oraison ne fut pas plutôt achevée, qu'elle se trouva parfaitement guérie. Par là nous voyons, dit le saint docteur, que Notre-Seigneur fit en ceci plus qu'il n'avoit promis par son prophète, lorsqu'il dit : Que s'il venoit à tomber il ne se briseroit point, parce qu'il mettroit sa main par-dessous; mais ici il passe bien plus avant, puisqu'il donne une subite guérison à un corps tout brisé par la chute. O admirable calamité, dit ce Saint, qui mérite d'être louée éternellement ! O douleur et maladie beaucoup plus excellente que la santé même ! O combien véritablement le Seigneur a accompli en ceci sa promesse, lorsqu'il a dit : Le Seigneur fera la blessure, mais il en donnera aussi la guérison ! Ce miracle, comme nous avons dit, fut fort public, parce que le bruit en fut incontinent répandu dans des lieux fort éloignés, tellement qu'il étoit écouté et raconté de toutes sortes de personnes. Ces paroles sont de ce saint docteur qui, étant dans une haute réputation de sainteté et de doctrine, n'eût pas osé dire dans un auditoire public des choses con-

traires à la vérité, puisqu'il avoit non-seulement son assemblée, mais tous les pays voisins tout prêts pour le convaincre de mensonge; et en cela on peut voir aussi que je ne rapporte point de miracles qui ne méritent d'être crus par quelque personne que ce soit, qui en veuille équitablement juger.

Saint Cyprien a été plus ancien que tous les autres docteurs dont je viens de parler : il fut en sa vie, en sa mort et en ses écrits toujours martyr, et ne cessa jamais d'encourager les martyrs (comme nous voyons par les épîtres très-élégantes qu'il leur écrivoit lorsqu'ils étoient en prison.) Ce grand Saint, dans un sermon qui est intitulé *De lapsis*, rapporte quelques miraculeux exemples des châtimens qu'avoient soufferts certaines personnes qui s'étoient approchées de la communion indignement, et sans s'y être préparées par une pénitence convenable. Il rapporte aussi dans ses épîtres certaines révélations, par lesquelles Notre-Seigneur avoit prédit et donné des avis importans à son Eglise, lorsque quelque grande persécution devoit arriver; mais en un sermon qu'il fit pour exhorter les chrétiens à ne point craindre la mort, il dit : Que Notre-Seigneur par sa bonté infinie lui avoit expressément ordonné de prêcher aux fidèles, pour leur défendre de pleurer leurs frères après leur trépas, et de prendre le deuil pour eux, parce qu'ils avoient déjà reçu dans le ciel des robes blanches; qu'ils devoient croire qu'ils ne les avoient pas perdus, mais qu'ils étoient allés devant prendre possession du royaume céleste.

Parmi un si grand nombre de si graves docteurs, il n'est pas raisonnable de passer sous silence le très-doux et très-saint Bernard, qui reçut d'autant plus de grâce et de vertu pour faire des miracles, qu'il fut plus humble et plus éloigné de toute sorte de vanité. Cette vertu fut si grande, que même un plat où il avoit mangé fut suffisant pour donner la santé à un malade, tant Notre-Seigneur fait d'estime de toutes les choses qui sont à ses saints, et tel est l'honneur qu'il leur rend. Une autre fois le saint homme prêchant contre une hérésie diabolique, qui s'étoit élevée en son temps, commanda qu'on apportât devant lui une corbeille de pain, et poussé d'une grande foi et d'un zèle très-ardent de la gloire de Dieu et du salut des âmes, il dit à tout le peuple qui étoit présent : Pour preuve et pour confirmation de la foi que je vous ai prêchée, et pour faire voir la fausseté de cette nouvelle hérésie, je vous dis que tous ceux qui mangeront de ce pain guériront de quelque maladie qui les travaille. L'évêque qui étoit dans l'assemblée, craignant pour le succès d'une promesse qui s'étendoit si loin, dit : Cela s'entend de ceux qui le mangeront avec la foi. A quoi le saint homme ajouta aussitôt : Je ne dis pas cela, mais je dis que tous ceux qui en mangeront guériront; ce qui arriva en effet. Il y a cinq livres qui ont été écrits de la vie de ce saint, l'un desquels traite des miracles qu'il fit durant sa vie, dont le nombre s'élève à plus de cent soixante.

Quel homme pourra-t-on trouver si incrédule, et si ennemi de la foi, qui croie qu'on a inventé à plaisir

tous ces miracles? Néanmoins je n'en veux prendre qu'un seul, qui est rapporté dans la vie qu'il a écrite de saint Malachias, où il dit : Que le corps de ce saint évêque étant près d'être enseveli dans son monastère de Clairvaux où il mourut, comme ses moines célébroient l'office de la sépulture, il vit là un jeune garçon qui avoit le bras démis, et qui ne pouvoit le mouvoir, ni s'en servir aucunement. Le saint prit alors le garçon par la main, et le mena au lieu où étoit le corps du défunt, le lui fit toucher, et aussitôt il fut guéri. Ceci se fit par l'entremise du même glorieux saint Bernard, qui voulut faire par la vertu du Saint ce qu'il pouvoit bien faire par lui-même; mais comme il étoit véritablement humble, il se voulut priver de cet honneur pour le rendre au saint et en glorifier ses funérailles.

§ 5.

Suite de la même matière.

Venons maintenant aux saints qui ont été plus proches de notre temps, tels qu'ont été les deux glorieux pères fondateurs de deux ordres très-signalés, saint Dominique et saint François, lesquels ont fleuri en même temps, et dont les vies sont toutes remplies de vertus et de miracles. Je laisse à part plusieurs autres miracles qu'on écrit de notre glorieux père saint Dominique, par la preuve desquels peu de temps après sa glorieuse fin il fut canonisé, et son sacré corps transféré en un autre lieu digne de sa sainteté. Mais qui

osera nier ce fameux miracle dont il eut pour témoin toute la ville de Rome, lorsqu'il ressuscita le cousin d'un cardinal, qui s'étoit tout brisé par une chute de cheval? Le cardinal même y fut présent, tous ses domestiques, toutes les religieuses d'un célèbre monastère, et plusieurs autres personnes; de sorte qu'il ne se mit pas en peine de faire sortir dehors ceux qui étoient présens (comme fit saint Pierre lorsqu'il voulut ressusciter cette sainte veuve); mais en disant la messe devant tout le monde, il fut ravi en esprit; et la messe étant achevée, il s'approcha du corps, et disposant les membres brisés en leur ordre, il le prit par la main, et par la vertu du nom de Jésus-Christ, appelant le mort par son nom, il le fit revenir en vie; laissant dans un très-profond étonnement tous les assistans par la vue d'un si grand miracle. Si ceci n'étoit pas véritable, qui pourroit avoir l'effronterie d'écrire une chose, qui seroit regardée comme un mensonge par toute la ville de Rome? C'est donc de cette sorte, et par de semblables signes de sainteté que Dieu autorise ses saints, lorsqu'il les destine pour être patriarches et fondateurs des ordres qu'il lui plaît d'instituer pour l'édification de son Eglise.

Puisque j'ai parlé de la sainteté du père, il me sera permis de dire aussi quelque chose de celle de ses glorieux enfans, tel que fut saint Vincent Ferrier. Et je supplie le lecteur chrétien de vouloir jeter les yeux sur sa vie, il y verra sans doute que l'esprit des apôtres, et que celui de saint Paul même ne finit pas avec sa vie. Car en effet, l'esprit de ce grand apôtre res-

suscita en la personne de ce glorieux père; il alla prêchant et publiant comme lui la foi de Jésus-Christ par toutes les nations, et cela avec un fruit inestimable, ayant opéré une infinité de conversions de fidèles et d'infidèles : et les miracles lui furent aussi faciles et aussi ordinaires, que de porter la main à la tête. Il donna souvent à manger à un grand nombre de personnes qui le suivoient avec très-peu de vivres; de sorte que lors de sa canonisation, l'on compta huit cent soixante miracles qu'il avoit faits hors d'Espagne. Qui sera donc si impudent ou si incrédule, que d'oser dire que tous ces miracles ont été inventés, puisque s'il y en a un seul de véritable, il suffit pour la confirmation de notre foi ? On ne comprend point, comme j'ai dit, les miracles qu'il fit en Espagne, qui furent en beaucoup plus grand nombre, comme y ayant prêché plus long-temps; je ne parle point des consolations qu'il reçut de Notre-Seigneur en tant de voyages, et parmi tant de travaux qu'il supporta pour sa gloire et pour son amour. Il lui révéla même qu'il devoit être canonisé, et mis au catalogue des saints, et par qui, et en quel temps cela devoit arriver. De sorte qu'un très-vertueux jeune homme de la ville de Valence, qui fut depuis le pape Calixte, étant venu un jour prendre sa bénédiction, Notre-Seigneur lui révéla qu'il devoit être pape, et qu'il le devoit canoniser; il en dit même quelque chose sur l'heure au jeune homme, lui recommandant bien fort l'étude des lettres, mais beaucoup plus celle de la vertu. Saint Bernardin étant à l'un de ses sermons, il dit tout haut : Il y a ici un

père de l'ordre de saint François, que Dieu choisira pour porter la lumière à toute l'Italie; et quoiqu'il soit plus jeune que moi, il sera néanmoins plutôt honoré que moi dans l'Eglise de Dieu; ce qui se vérifia, puisqu'il fut canonisé six ans avant lui. Mais je ne veux plus parler que d'une seule de ses vertus, parce qu'elle est rare et singulière; c'est que ne se contentant pas du travail des prédications qu'il faisoit chaque jour, et de ses continuels voyages, il avoit encore accoutumé de se donner chaque jour la discipline; et lors même qu'il étoit réduit par ses maladies à garder le lit, il prioit quelqu'un de ses compagnons de la lui donner, le conjurant de la part de Jésus-Christ de ne le pas épargner; telle étoit la dévotion et la constance de ce saint homme, dans les bons desseins qu'il s'étoit proposé d'accomplir. Que ne devoit point faire ce Seigneur si fidèle et si reconnoissant, en faveur et pour l'honneur de celui qui le servoit avec tant de ferveur et de persévérance?

Puisque nous avons parlé brièvement du fils, il ne faut pas oublier la fille, surtout une fille aussi illustre qu'est la bienheureuse vierge sainte Catherine de Sienne. Or, en sa vie combien trouverons-nous de miracles véritables et admirables! Sa vie a été écrite par frère Raimond son confesseur, qui arriva par ses vertus et par ses mérites à être général de notre ordre; et il sut par la bouche même de la vierge plusieurs choses qu'il a écrites. Au commencement des trois livres qu'il a écrits de sa vie, il fait un serment solennel de ne rien mettre en avant, sans déclarer la

manière dont il l'avoit appris; et assure qu'il y en avoit plusieurs dont il avoit été témoin oculaire. Entre tous ces miracles, je ne ferai mention que d'un seul, parce qu'il a été fort public; et qu'il a même été autorisé et approuvé par le pape Pie II en la bulle de sa canonisation. Ce miracle a donc été, que la vierge demeura sans rien prendre par la bouche (excepté le seul Saint Sacrement) depuis le jour des Cendres jusqu'au jour de la Pentecôte, c'est-à-dire pendant plus de trois mois; depuis ce temps-là jusqu'à sa mort elle persévéra dans la même abstinence, bien que pour éviter le scandale, les grandes persécutions qu'on lui suscitoit, et le jugement des ignorans qui s'élevoient contre elle, elle mâchât certaines herbes cuites, dont elle tiroit seulement le suc. Après qu'elle avoit achevé ce repas, elle prenoit une plume qu'elle mettoit en la bouche pour rendre ce qu'elle avoit avalé, parce que son estomac travailloit fort tandis qu'elle retenoit ce peu d'aliment. Ceci étoit une espèce de martyre, dont notre Seigneur voulut que cette sainte fille qu'il avoit choisie pour une de ses épouses, fût travaillée tout le temps de sa vie. J'ai rapporté ce seul miracle, parce qu'il a été fort public, fort curieusement examiné par ses confesseurs, et qu'il en a été fait des recherches fort exactes, à cause de la nouveauté de la chose qui étoit si fort au-dessus de la nature; tellement qu'il n'y a point de lieu d'en douter, la chose étant principalement, comme j'ai dit, autorisée dans la bulle dont j'ai fait mention.

Et pour ce qui regarde les plaies du bienheureux

père saint François, (la chose étant si nouvelle et si admirable, de voir les mêmes marques que le Fils de Dieu et le Seigneur de toutes les choses créées porta sur son corps, empreintes sur un homme vêtu de haillons) quel examen, quelles enquêtes ne s'en firent point durant sa vie? car on faisoit jurer sur les saints Evangiles ceux qui pouvoient en rendre témoignage, comme témoins oculaires; quoique pour la preuve de ce miracle on n'eût point besoin d'autre témoignage que de celui des yeux; car après le trépas du Saint, tous ceux qui s'y trouvèrent présens, virent sur son corps glorieux cette grande merveille; elle fut aussi vue par la bienheureuse vierge sainte Claire, et par toutes ses religieuses; ce saint corps ayant été passé au travers de leur monastère, par ceux qui le portoient au lieu de sa sépulture.

J'ai voulu rapporter seulement ici ce peu de miracles si dignes de foi, tant pour la gloire de la religion chrétienne, qui a un si grand nombre de témoins, que pour convaincre l'incrédulité de ceux qui ajoutent peu de foi aux miracles; s'ils désirent des témoignages encore plus certains, qu'ils lisent les bulles de la canonisation des saints: l'Eglise dans ces occasions-là fait une extrême diligence et se sert de personnes de grande autorité (ainsi qu'on peut voir dans la bulle de la canonisation de sainte Catherine de Sienne, outre l'assistance du Saint-Esprit, qui ne permet pas que l'Eglise erre dans une chose si importante); là on pourra trouver plusieurs miracles fort authentiques. L'on peut lire aussi les vies de quelques saints, écrites par

de

de très-graves auteurs, comme par saint Athanase, celle du grand saint Antoine; par saint Jérôme, celle de saint Hilarion; par saint Bernard, celle de saint Malachias; par Théodoret, celle de saint Siméon de la colonne et plusieurs autres; par Sulpice Sevère, celle de saint Martin, tous lesquels furent contemporains des saints dont ils ont écrit les vies et les miracles, et les deux derniers leurs amis particuliers, et les témoins oculaires des miracles dont ils ont fait l'histoire. Quelques-uns de ces miracles ont été si publics, que tous ceux qui vivoient de ce temps-là, en pouvoient rendre témoignage, comme est celui que je vais raconter. Dans le territoire de Sens, il y avoit un village aux environs duquel il éclatoit toutes les années de si grands orages de grêle, qu'ils ruinoient toutes les semences et tous les travaux des laboureurs. Ces pauvres gens affligés de leur perte, eurent recours à saint Martin; il pria pour eux, afin qu'ils fussent garantis de ce fléau, et durant l'espace de vingt ans, que ce saint vécut dans le pays, personne n'y vit de grêle. Notre-Seigneur, pour faire voir que ceci ne se faisoit pas par hasard, mais que c'étoit une grâce accordée aux mérites du Saint, fit revenir les mêmes orages après sa mort. Sulpice écrit que ceci arriva de son temps. Est-il donc croyable que cet écrivain ait voulu supposer une chose si connue et si publique?

L'on pourra lire aussi le voyage de ces sept religieux de la Palestine, qui allèrent visiter les saints moines d'Egypte, dont nous parlerons ci-après. Cette relation se trouve dans le livre des vies des saints Pères,

et là on apprendra les miracles que ces saints virent, et dont ils firent eux-mêmes l'expérience. Le premier de ces saints Pères d'Egypte, dont la vie est écrite en cet ouvrage, est saint Jean d'Egypte; c'est ce saint père qui avoit accoutumé de révéler à l'empereur Théodose le succès de ses guerres, ainsi qu'il est rapporté dans les histoires ecclésiastiques; et ce fut lui-même qui guérit l'un de ces sept compagnons, que les autres conduisoient malade; il leur révéla que ce même jour il étoit venu une nouvelle à Alexandrie, que l'empereur Théodose avoit vaincu le tyran Eugénius; que bientôt après ce bon empereur devoit quitter la vie, et que Palladius, qui étoit l'un des sept pélerins, devoit être fait évêque, comme en effet il le fut depuis de Cappadoce. Le même saint leur ayant demandé s'il n'y avoit point quelqu'un parmi eux qui eût des ordres sacrés; et ayant répondu que non, il en montra un avec le doigt, et dit : celui-ci est diacre; ce qui n'étoit su que d'un seul de ses compagnons, parce que ce diacre pour plus grande humilité, en avoit fait un secret aux autres. Palladius écrivit en grec l'histoire de ce pélerinage, et un autre des mêmes frères l'écrivit en latin. Et la sainteté jointe à la conformité des historiens en toutes les choses qu'ils écrivent, outre le témoignage de sept personnes de cette condition, ne permet pas de soupçonner en tout ceci la moindre imposture. Voici qui suffira, quant aux miracles anciens; et par là nous pouvons juger qu'en la religion chrétienne les miracles ne sont pas en petit nombre; il semble au contraire qu'il y ait eu

une pluie de miracles sur elle. Mais il n'est pas juste de passer sous silence quelques-uns de notre temps qui sont fort connus, lesquels confirmeront la vérité des anciens.

§ 6.

Miracle que l'empereur Antoninus Pius raconte lui-même.

Ensuite des miracles que nous venons d'écrire, rapportés par de très-saints personnages qui en ont été les témoins oculaires, je ne puis m'empêcher de parler d'un autre non moins illustre, écrit par nos propres ennemis, qui sont des témoins non suspects, à cause que ce sont des auteurs païens, lesquels écrivant les vies des empereurs romains, ont rapporté ce miracle. Entre ces auteurs, Ammien Marcelin le raconte en la vie de l'empereur Marc Antonin. Il est aussi rapporté par Justin, philosophe et martyr, en une apologie qu'il fait de notre foi, adressée au même empereur, à la fin de laquelle il ajoute trois épîtres de trois empereurs, écrites en faveur des chrétiens; dont la troisième est de l'empereur Marc-Aurèle Antonin, écrite au sénat de Rome, en ces termes :

L'empereur César, Marc-Aurèle Antonin, germanique, partique, sarmatique, au sacré sénat et au peuple romain, salut. Nous avons cru vous devoir rendre compte de nos travaux, et du succès de la guerre d'Allemagne, aussi-bien que des périls et des difficultés dans lesquelles nous nous sommes rencon-

trés. Dans un espace de neuf milles, je me trouvai environné de soixante et quatorze dragons, que les ennemis portoient en leurs enseignes. Mes espions m'en ayant donné avis, et à Pompéien mon maréchal de camp, je me vis dans une grande extrémité, avec toutes les légions de mon armée; me trouvant investi d'une multitude infinie d'ennemis, dont le nombre étoit de neuf cent soixante quinze mille tous bien armés, ne me trouvant pas en état ni avec des forces suffisantes pour rompre un si grand nombre de barbares, j'eus recours avec toute sorte de dévotion aux dieux de notre patrie, qui ne me donnèrent aucun secours. Mes périls croissant sans espoir d'en pouvoir sortir, je fis appeler ceux que nous appelons chrétiens, dont le nombre étoit fort grand dans mon armée, et que je traitois fort durement; ce que je ne devois pas faire à cause du pouvoir admirable que j'ai depuis reconnu en eux; car je ne leur eus pas plutôt parlé, quoiqu'avec aigreur, qu'ils commencèrent incontinent de travailler pour notre secours. Ce ne fut ni avec des flèches, ni avec des armes, ni avec des trompettes, tout cet appareil étant fort éloigné de leur manière d'agir; ils ne demandèrent que la seule faveur de leur Dieu qu'ils portent dans leur conscience. Nous devons bien croire qu'ils le portent pour toutes sortes d'armes et de défense dans leur sein; puisque nous qui les persécutons comme impies, c'est-à-dire, comme ennemis de toute religion, nous n'avons su les abolir. S'étant donc prosternés en terre, ils firent leur prière, non-seulement pour moi, mais aussi pour mon

armée, demandant l'assistance de Dieu contre la faim et la soif que nous souffrions. Il y avoit déjà cinq jours passés que l'eau nous avoit manqué, et nous étions en pays ennemi et dans le cœur de l'Allemagne. Mais ils n'eurent pas sitôt fléchi les genoux, et fait leur oraison à un Dieu que j'avoue ne point connoître, qu'il tomba du ciel à l'heure même sur nous, une pluie très-fraîche, et sur nos ennemis un orage de grêle et de tonnerre. Et en cela nous reconnûmes le secours invincible d'un Dieu très-puissant. C'est pourquoi nous permettons dès à présent à ces gens-là d'être chrétiens, afin qu'ils n'attirent point contre nous par leurs prières une pareille tempête; en conséquence je veux et ordonne, qu'à l'avenir il ne soit imputé à crime à personne de faire profession de la religion chrétienne; et si quelqu'un accuse un chrétien pour le seul titre de chrétien, je veux que l'accusé soit exempt de toute peine, s'il n'a point commis d'autre crime, et que l'accusateur soit brûlé tout vif. J'ordonne de plus que ce décret, et celui du sénat, demeure ferme et inviolable, et qu'il soit affiché en la place de Trajan, afin qu'il soit vu et lu publiquement, et envoyé dans toutes les provinces par la diligence de Vestasius Pollion, gouverneur de la ville. Je permets aussi à toutes personnes de traduire cet édit conformément à l'original publié et affiché dans la place susdite.

Voilà quelle fut la lettre de l'empereur, dans laquelle il expose lui-même ce miracle si fameux et si magnifique. Notre Roi et Seigneur souverain voulut confirmer par là les vérités de notre sainte foi, faire voir

l'efficace de la parfaite oraison, et avec combien de raison il est appelé le Dieu des armées, puisqu'en un moment, et sans arc ni flèches, il eut le pouvoir de défaire une aussi grande armée qu'étoit celle des ennemis de l'empire.

§ 7.

De quelques autres miracles signalés de notre temps.

Outre les miracles rapportés par les saints que je viens d'alléguer, j'ai jugé à propos d'en raconter aussi quelques-uns de notre temps, afin de convaincre ceux qui ne veulent pas donner croyance aux miracles de l'antiquité ; par ce moyen nous pourrons peut-être convaincre leur incrédulité, et augmenter la foi et la croyance que l'on doit ajouter à ceux qui ont été déjà racontés.

Je mets entre ceux-ci, pour un des plus connus, celui des saints corporaux de Daroc, qui subsiste encore aujourd'hui. Il y a un livre écrit sur ce miracle, dédié à l'empereur Charles-Quint, et à l'impératrice sa femme, lesquels allèrent visiter et adorer le Seigneur, qui est dans ces corporaux. Je ne veux que redire brièvement ce qui est contenu plus au long dans ce livre, et ce qui est connu de tout le monde. Au royaume de Valence, l'an de notre Seigneur mil deux cent trente-neuf, une grande armée de Maures vint fondre sur une fort petite troupe de chrétiens, du nombre de mille seulement, qui s'étoient retirés dans un château ; voyant qu'en un si petit nombre, et étant

si éloignés de Valence, d'où ils eussent pu tirer du secours, il étoit impossible qu'ils ne fussent vaincus par une si grande armée ennemie, sans un miracle et sans quelque faveur particulière du ciel, six des chefs principaux de cette petite troupe, se mirent en devoir de l'obtenir, en se confessant et recevant le Saint Sacrement, parce que le nombre des prêtres étant petit, pour ce qu'il y avoit de soldats catholiques, et les ennemis fort proches, il étoit impossible que tous se pussent mettre en cet état. Comme ils se furent confessés, et tandis qu'ils entendoient la messe, les six formes ou hosties étant déjà consacrées pour communier, l'alarme vint que les Maures étoient déjà sur eux; ils furent donc contraints de quitter la communion pour courir aux armes. Alors le prêtre qui disoit la messe enveloppa les six formes dans les corporaux, et à grande hâte les cacha sous une pierre. Mais notre Seigneur voyant la disposition et la bonne intention que ces fidèles capitaines avoient eue de le recevoir, et ayant égard à la confiance qu'ils avoient eue en lui, et au secours qu'ils lui avoient demandé avec tant de ferveur, leur donna tant de courage et tant de valeur, et à toute leur troupe pour l'amour d'eux, qu'en fort peu de temps ils défirent les Maures avec grand carnage, et mirent les autres en fuite. A leur retour, en reconnoissance de leur victoire, et du bien signalé qu'ils avoient reçu de la bonté de Dieu, ils voulurent achever ce qu'ils avoient si bien commencé, et recevoir le Saint Sacrement. Et le prêtre, pour cet effet, s'en alla au lieu où il avoit caché les corporaux, pour

les en retirer. Mais en les dépliant sur l'autel, il vit les formes teintes en partie de sang, et attachées aux corporaux, ainsi qu'on les voit encore à présent. Ce mystère étant reconnu, et les corporaux découverts, l'admiration fut grande, aussi bien que la dévotion, et il y eut beaucoup de larmes répandues, chacun glorifiant le Seigneur pour une si grande merveille. En ce même temps les Maures vinrent à se rallier, et assemblant tout ce qu'ils purent tirer des places voisines, ils retournèrent une seconde fois sur les chrétiens. Mais ceux-ci ayant repris de nouvelles forces par la grâce qu'ils venoient de recevoir, prièrent le prêtre de se mettre en un lieu élevé, tenant les corporaux étendus, afin qu'ils pussent être vus de toute leur petite armée, qui en seroit d'autant plus animée au combat. La chose ainsi disposée, ils se jetèrent sur les ennemis avec tant de furie, et firent si grand effort, que toute la terre fut couverte de sang et de corps morts. Cette victoire ayant mis fin à la guerre, il commença d'y avoir contestation pour savoir où l'on mettroit cette précieuse relique, parce que chacun en vouloit honorer son pays. Il y eut sur cela beaucoup de chaleur; mais le général de l'armée dit prudemment, que puisque la chose venoit de Dieu, c'étoit à lui aussi à déclarer le lieu où il auroit agréable qu'elle fût déposée. Cet avis fut suivi, et on demeura d'accord qu'il falloit par le sort connoître la volonté de Dieu. On jeta donc le sort par trois diverses fois; et toutes les trois fois il tomba sur Daroc, d'où étoit le prêtre qui avoit consacré les formes. Mais encore n'en furent-ils

pas satisfaits; ils s'avisèrent donc d'un autre moyen, qui fut de chercher une mule bien privée, qui n'avoit jamais cheminé sur les terres des chrétiens; et les corporaux ayant été mis dans un petit coffret bien attaché sur elle, il fut résolu de la laisser aller partout où elle voudroit, et que le lieu où elle s'arrêteroit, seroit celui où seroit mis ce précieux dépôt. La petite mule alloit devant, les prêtres venoient après avec leurs cierges allumés, et ensuite les soldats avec leurs capitaines. Par tous les lieux où ils passoient on voyoit venir au-devant le clergé et le peuple qui chantoient des hymnes à la louange de Dieu, et qui présentoient à la mule de l'avoine, de l'orge et d'autres choses, afin que trouvant de quoi se repaître elle s'arrêtât plutôt, et que ceux du lieu où elle se seroit arrêtée jouissent de ces précieuses reliques. Mais pour tout cela, la mule ne s'arrêta en aucun lieu qu'elle ne fût arrivée à Daroc, où elle entra par les portes d'un hôpital qui étoit hors de la ville. Là même il arriva une autre merveille, qui fut que la mule entrant dans l'église, fléchit les genoux et expira; notre Seigneur n'ayant pas voulu, comme il n'étoit pas raisonnable, qu'une bête qui avoit servi à un tel ministère, servît jamais à aucun usage de la vie humaine. Ce fut de cette sorte que les corporaux demeurèrent à Daroc, où il est venu depuis, des rois, des princes, et plusieurs grands seigneurs pour voir cette merveille, et pour adorer le Seigneur qui est dans ces corporaux. On envoya encore quelque temps après des députés du lieu vers le pape Urbain quatrième pour lui rendre compte de la chose,

et il donna de grandes indulgences à ceux qui visiteroient ces reliques; d'autres papes les ont non-seulement confirmées, mais augmentées, comme il appert par les bulles qui sont dans les archives de l'église de Daroc. Vingt années après on institua la fête du Saint-Sacrement; et voilà sommairement l'histoire de ce miracle. Pour en prouver la vérité, il ne faut point d'autres témoins que les yeux de ceux qui le voient chaque jour, lorsqu'on tire ces corporaux, afin d'adorer le Seigneur qui y est enfermé. En ceci on peut remarquer deux miracles; l'un est, que ces formes sont aujourd'hui aussi entières, et avec aussi peu de corruption, après plus de trois cents ans, qu'elles étoient lorsqu'elles furent consacrées, ce qui est naturellement impossible. L'autre est, qu'elles sont teintes et marquetées de sang. Venez donc, hérétiques sacramentaires; et si vous ne voulez pas croire les saintes Ecritures, croyez au moins vos propres yeux; et après avoir vu une si grande merveille, adorez conjointement avec nous le Seigneur qui est là présent; il y a peut-être voulu demeurer jusqu'à ce jour, afin que votre hérésie n'ait point d'excuse devant lui.

Un autre miracle qui n'est ni moins illustre, ni moins assuré, est écrit fort au long dans la seconde partie de l'histoire pontificale au chap. 14 page 81, où je renvoie le pieux lecteur, la chose méritant bien d'être lue avec attention; néanmoins je ne laisserai pas d'en dire ici sommairement quelques circonstances. Dans la ville d'Eromesta, qui est de l'évêché de Palencia au royaume de Castille, un homme appelé

Pierre Fernandez, devoit une somme d'argent à un autre qui n'avoit aucun moyen de se faire payer qu'en obligeant son débiteur par une sentence d'excommunication; il y fut donc condamné par cette voie; mais après cela ce débiteur croyant qu'il en étoit quitte, il ne se mit point en peine de se faire absoudre de la censure. Cet homme long-temps après fut réduit à l'extrémité par une maladie, et son curé accompagné d'un grand nombre de gens, lui porta le saint Sacrement; les prières ordinaires étant faites, et le curé lui voulant donner l'hostie qui étoit sur une patène d'argent, il ne put la retirer de là, quelque effort qu'il pût faire. Etonné de ceci, aussi-bien que tous les autres assistans, il les pria tous de sortir, croyant que ceci pouvoit être arrivé pour quelque péché qui restoit au pénitent à confesser. Il lui demanda donc s'il n'avoit rien oublié à dessein dans ses confessions précédentes, à quoi il lui répondit que non; paroissant affligé et étonné de ceci aussi-bien que le prêtre, celui-ci s'avisa de lui demander s'il n'avoit point encouru quelque excommunication dont il n'eût pas été absous; alors le malade s'aperçut de sa négligence passée, et ayant été absous de la sentence d'excommunication dont nous avons parlé, il communia sous une autre forme, la première ayant été conservée pour mémoire de ce miracle. Elle est toujours demeurée au même état, et le saint Sacrement se voit encore aujourd'hui sur la même patène, sans aucune corruption, comme si la chose ne faisoit que d'arriver. Ce très-saint mystère est visité de beaucoup de personnes, et moi (dit

l'historien Illescas) quoique très-indigne, j'ai eu en mes mains la patène avec une grande admiration, de voir qu'après six-vingts ans les espèces du pain soient demeurées sans aucune corruption. En ceci on peut remarquer encore deux miracles; l'un est cette attache de la forme à la patène, et l'autre d'être après un si long temps exempte de corruption. Tous ces miracles ne servent pas seulement pour nous porter à rendre la révérence et l'adoration qui est due au saint Sacrement, mais aussi pour nous faire avouer l'efficace des censures ecclésiastiques, qui sont deux choses que les hérétiques nient également; je ne sais comment ils ne demeureront point confus à la vue d'un miracle si palpable et si public, puisqu'ils pourront le voir de leurs yeux s'ils en ont la curiosité.

Dans la même seconde partie de l'histoire pontificale, au paragraphe 3, page 436, il est fait mention d'un autre signalé miracle de ce même très-saint Sacrement; il arriva au royaume de Pologne presque en nos jours, et il causa la conversion de plusieurs hérétiques à notre sainte religion. C'est un miracle qui ne mérite pas moins d'être lu que le précédent, et je renvoie le lecteur chrétien à ce qui en est écrit.

Un autre miracle encore se conserve jusqu'à ce jour en Italie en un lieu appelé Montfalcon, et dans un monastère de religieuses Augustines. Il est autorisé par le cardinal Siripando, lequel en a rendu un célèbre témoignage, étant général de l'ordre des Augustins, comme ayant été vu et rapporté par plusieurs personnes très-dignes de foi, ecclésiastiques et séculières;

entre celles-là nous devons faire fondement sur le rapport du seigneur dom George de Zayde, évêque de Visco, qui dit : Qu'en ce monastère il y eut une sainte religieuse, très-dévote à la sacrée passion. Après son décès, par une particulière volonté de Dieu, le cœur lui fut tiré, et ouvert en deux parties, dans lesquelles se voient gravés encore aujourd'hui tous les instrumens de la sacrée passion. Avec cela on trouva dans la boursette du foie trois petites boules de la grosseur chacune d'une petite noisette, lesquelles étant brisées, on trouva qu'une seule des trois pesoit autant que les deux autres ensemble, et autant l'une que toutes trois; parce que le poids de l'une ayant été pris en quelque autre matière, et ce poids d'une étant mis contre les trois autres, autant pesa la seule que toutes les trois ensemble. Ce qui nous déclare le mystère des trois personnes divines, lesquelles n'ont qu'une même essence en trois personnes; de sorte que l'une n'a pas moins que toutes les trois, l'essence de l'une étant la même que celle de toutes les trois.

§ 8.

Le miracle du sang de saint Janvier est aussi fort connu dans le même pays d'Italie. Ce glorieux martyr fut décapité en un lieu distant de Naples d'environ deux lieues, et par dévotion une femme ramassa à terre un peu du sang de ce Saint, qu'elle mit dans une fiole, où on voit clairement qu'il est dur comme une pierre. Toutes les années et le premier samedi de mai on met la tête de ce Saint en un certain lieu de la

ville de Naples, et dans une procession solennelle on porte par toute la ville cette petite fiole, où est ce sang ainsi pris et durci; lorsque la fiole approche du lieu où l'on a mis la tête du Saint, chacun peut voir que le sang commence à se fondre, de sorte que ce qui étoit naguère extrêmement dur, vient à se mouvoir peu à peu dans le petit vase, avec une certaine écume, comme si l'on ne faisoit que tirer tout fraîchement ce sang du corps du Saint. Après cela la procession continuant toujours, et tout le peuple y assistant, on porte la tête et le sang liquide, et l'on pose le tout au lieu accoutumé, qui est la grande église de Naples, en une chapelle où il y a plusieurs autres corps saints; mais aussitôt que ce sang est éloigné de la tête, et remis en son lieu ordinaire, il se rendurcit comme auparavant. Ceci n'arrive pas seulement le jour que nous venons de dire, car toutes les fois qu'on met le sang près de sa tête il redevient liquide, et l'on voit mouvoir parmi le sang quelques petits fétus qui s'y trouvèrent mêlés, lorsque cette pieuse femme le ramassa. Il n'est pas juste que le lecteur chrétien passe légèrement là-dessus, sans faire un peu de réflexion sur l'amour et sur les soins de la providence divine : d'un côté il doit considérer combien Dieu honore ses saints, puisqu'après tant d'années que le martyr l'a honoré par sa passion, Dieu renouvelle encore ce miracle, afin que le Saint en soit honoré davantage; et de l'autre, que Dieu veut éclairer et vaincre ceux qui ne veulent pas croire les miracles, ayant celui-ci presque toujours devant les yeux.

Nous ne saurions non plus nous empêcher de reconnoître, et d'avouer pour un miracle connu de tout le monde, la vertu que les rois de France ont de guérir les écrouelles, qui est un mal contagieux et incurable; mais ce Seigneur dont la providence sait si bien pourvoir de remèdes toutes ses créatures, outre plusieurs sortes d'herbes qu'il a créées pour la guérison des infirmités de nos corps, il a voulu qu'un mal qui étoit d'ailleurs, comme j'ai dit, incurable, trouvât son remède dans les mains de ces grands princes, et dans ces princes très-chrétiens, tels que sont les rois de France, non-seulement successeurs et héritiers du royaume, mais aussi de la foi de saint Louis, qui a été un très-glorieux roi de ce florissant état. Pour preuve que c'est un miracle, c'est que sans médicament, sans purgation, ni saignée, ou aucun autre remède, ils guérissent le mal par le seul attouchement, en disant seulement : *Dieu te guérisse, le roi te touche.* Le jour de cette merveille ces princes ont accoutumé de se confesser et de communier, se préparant avec toute sorte de dévotion à se rendre dignes que Dieu daigne faire par leurs mains cette guérison merveilleuse.

§ 9.

De quelques autres miracles fort bien vérifiés qui sont arrivés de nos jours.

L'on ne sauroit me blâmer si dans cette relation de miracles je fais mention de ceux que j'ai sus et vérifiés avec toute sorte de diligence : j'ai pour exemples

de mon dessein plusieurs auteurs, tant anciens que modernes, qui n'ont pu consentir que la mémoire des choses merveilleuses arrivées de leur temps se perdît, se ressouvenant de cette parole que Tobie dit à l'ange Raphael : *Il est fort bon de tenir cachés les secrets des rois ; mais il est fort louable de publier les œuvres et les merveilles de Dieu.* Suivant donc cet avis, je m'en vais rendre témoignage des œuvres de Dieu, que j'ai vues en ce royaume très-catholique de Portugal.

En la ville d'Ebora il y a un monastère de religieuses Augustines appelé Sainte-Monique, où est une image de l'enfant Jésus; c'est une coutume de ces religieuses, qu'après la fête de la Nativité, celle qui peut la première prendre cette image, la mette dans son oratoire, et lui fasse chaque jour quelque oraison; au bout de l'année elle lui fait une petite robe, et le remet au même lieu où elle l'avoit pris. Il y eut dans ce même monastère une religieuse de grande vertu, qui est encore vivante, laquelle pendant douze ans avoit souffert plusieurs grandes infirmités. Au bout des trois premières années de ses maladies, les nerfs qui sont au-dessous du genou vinrent à se retirer de telle sorte, qu'elle ne pouvoit marcher qu'à quatre pieds, ou avec des béquilles. Cette infirmité dura près de huit ans; il n'y a presque point de remèdes ni d'emplâtres qu'on n'employât, quoiqu'inutilement, pour amollir et étendre ces nerfs. On la fit porter à des bains d'eaux chaudes, fort propres pour ces sortes de maladies, mais elle n'en reçut non plus aucun soulagement;

gement; tous ces remèdes ayant été inutilement tentés, et les médecins désespérant d'y pouvoir plus rien avancer, avoient cessé depuis quelques années d'y rien faire. Cette pauvre fille souffroit encore une autre fâcheuse infirmité, qui étoit qu'à tous les premiers jours de chaque mois elle se trouvoit atteinte d'épilepsie si violemment, que plusieurs des autres religieuses ne la pouvoient tenir qu'avec beaucoup de peine. La fête de Noël étant enfin venue, cette religieuse tâcha d'avoir l'image de l'enfant Jésus, pour faire la même dévotion que ses autres sœurs avoient accoutumé de faire. Avant la fête, elle se prépara avec beaucoup de dévotion et de foi, à recevoir du ciel le remède qu'elle ne pouvoit trouver sur la terre; et en cet état elle conçut une grande espérance que notre Seigneur lui donneroit la guérison; ce qu'elle dit à une religieuse qui avoit été sa maîtresse; mais celle-ci ne fit pas grand cas de cette espérance. La fête néanmoins étant venue, tandis que la grande messe se disoit, cette pauvre religieuse étoit assise à son ordinaire auprès des barreaux du bas chœur. Comme l'épître commença, elle se sentit soudainement guérie; mais elle n'en voulut rien dire, pour ne pas troubler l'office; et lorsque la messe fut finie elle se leva sur ses pieds, et dit aux mères : *Je suis guérie par la bonté et par la miséricorde de l'enfant Jésus.* Alors une d'entre elles qui portoit un bâton à la main, le lui présenta, croyant qu'elle en auroit besoin pour marcher, encore qu'elle fut guérie; elle le prit à la vérité, et commença d'aller par le chœur, mais voyant que sans aide elle se pou-

voit soutenir, elle le quitta. Alors il y eut tant de larmes et tant de sanglots parmi les religieuses, elles donnèrent tant de louanges et de bénédictions à l'auteur de cette grâce, et leur admiration fut si grande de voir marcher de son pied celle qu'on n'avoit vu depuis huit ans cheminer qu'avec des béquilles, que le bruit et le murmure qui s'en fit au chœur, fit incontinent connoître au peuple qui étoit dans l'église qu'il s'y passoit quelque chose d'extraordinaire; tout ce jour-là les religieuses furent dans un très-profond étonnement, par la considération de ce miracle; mais celle que nous avons dite avoir été la maîtresse de cette religieuse, s'en alla vers l'enfant Jésus qui étoit dans le même chœur, et versant un ruisseau de larmes de joie et de dévotion, prit le saint enfant entre ses bras, ne pouvant se lasser de le baiser, lui disant : *Mon Seigneur, vous avez guéri la Cervera, vous avez guéri la Cervera*, qui étoit le nom de la religieuse, qu'elle répéta plusieurs fois. Mais ce saint et sacré enfant ne se contentant pas d'avoir usé de cette miséricorde, parce que ses œuvres et ses grâces sont toujours parfaites, il la guérit aussi de son épilepsie. Et le premier jour de janvier étant bientôt après venu, qui étoit le temps qu'on craignoit cet accident, elle n'en fut point attaquée, au contraire elle alla ce même jour réveiller ses compagnes pour les Matines, et battre les tablettes selon la coutume, sans qu'alors, ni jamais depuis, elle fût attaquée de cet accident. Ce miracle fut aussitôt publié par toute la ville, et par toutes les contrées voisines, et il s'en fit une information juri-

dique par le juge ordinaire du lieu, laquelle j'ai lue; n'étant pas même satisfait par ce seul argument de la vérité, je voulus encore que mes yeux fussent témoins de la chose; je m'en allai donc au monastère, et ayant fait appeler au bas chœur les mères du couvent, cette religieuse se trouva parmi elles; je la priai de marcher devant moi, ce qu'elle fit aussi-bien que si jamais elle n'avoit eu de mal; elle est encore vivante, et sa santé rend témoignage de ce miracle. Cette même religieuse avoit dans ce couvent une tante qui en étoit supérieure, mais elle faisoit bien plutôt office de mère que de tante à l'égard de cette pauvre infirme; de sorte que durant le cours de tant d'années elle l'avoit gouvernée et traitée avec les mêmes soins que si elle eût été sa propre fille. Cette bonne mère long-temps après cette guérison, étoit toujours dans un profond étonnement; et comme les autres religieuses lui disoient: Ma mère, qu'est-ce ci? nous sommes toutes en joie de ce que nous avons vu, et vous qui en devriez ressentir plus que nous toutes, vous êtes seule triste et pensive? A quoi elle leur répondoit : Mes mères, je suis toute hors de moi du miracle que j'ai vu, et de la grande grâce que notre Seigneur m'a faite. Voilà brièvement quel fut le miracle qui arriva le jour de la naissance de l'enfant Jésus; mais si quelqu'un pouvoit ouïr raconter à ces religieuses cette histoire avec toutes ses circonstances, comme je l'ai ouïe, je ne crois point que pour dur qu'il eût le cœur, il s'empêchât de jeter des larmes de dévotion et d'admiration.

Ce miracle ne fut pas seul, il fut suivi de plusieurs

autres, entre lesquels je n'en veux choisir qu'un, parce qu'il est fort remarquable et fort public, et que j'en ai eu une fort particulière connoissance. Une femme très-vertueuse, douce et paisible, faisoit sa demeure auprès du même monastère; il y avoit déjà quatre ans qu'elle étoit au lit percluse des jambes, et souffroit outre cela plusieurs autres maux très-violens; de sorte que toutes les fois qu'elle vouloit se confesser, ou communier, il la falloit porter dans une chaise à l'église de ce monastère. Un jour comme elle s'y en alla selon sa coutume, le prêtre ayant achevé de la communier, lui dit : Attendez un peu, et je m'en vais vous offrir à l'enfant Jésus. Le prêtre prit donc sur l'autel le saint Enfant, et le tenant entre ses mains, la bonne femme s'approcha, et lui toucha des mains le bas de la robe; alors il lui sembla qu'il lui fut dit intérieurement, *Lève-toi.* Elle commença donc à se lever, et son père qui étoit auprès d'elle croyant qu'elle étoit attaquée de ses accidens ordinaires, accourut pour la soutenir; mais elle lui dit : Il n'est pas nécessaire, mon père, je me leverai bien toute seule. Ainsi elle se leva pleine de santé, après avoir été si long-temps percluse, et s'en retourna parfaitement rétablie dans sa maison. Tous ceux qui étoient dans l'église étant ravis et étonnés, l'accompagnèrent chez elle, ne pouvant assez louer Dieu de ce qu'ils voyoient revenir à pied celle que peu d'heures auparavant ils avoient portée dans une chaise. Tout le peuple fut témoin de ce miracle; j'ai voulu m'informer depuis de la qualité de la maladie, et l'apprendre

du médecin qui traitoit cette pauvre malade, nommé Frégose, lequel comme témoin oculaire me raconta bien particulièrement toutes les circonstances tant de la durée de ce mal, que de sa cause. Ne m'étant pas encore contenté de cela, j'allai quatre ou cinq fois au logis de la malade, pour jouir plus souvent du plaisir que me causoit le récît de ce miracle, que j'entendois raconter avec toutes les circonstances de la maladie et de la guérison. Je me souviens même que la dernière fois j'y allai seul pour m'informer si retournant à sa maison elle ne portoit point un bâton à la main, parce que les guérisons miraculeuses que Dieu fait doivent être toutes parfaites; elle me répondit aussi qu'elle n'en avoit point. Un autre des plus fameux médecins de la ville nommé Aries Diaz, qui avoit eu connoissance de cette maladie, étonné d'une chose si merveilleuse, l'alla visiter, et demanda à la voir, afin qu'il pût de ses propres yeux reconnoître ce que la renommée avoit déjà porté à ses oreilles; il eut ce contentement, et il s'en retourna très-satisfait, donnant à Dieu des louanges et des bénédictions infinies, d'avoir eu le bonheur de voir ce qu'il avoit vu.

§ 10.

Suite de la matière des miracles.

Je ne veux pas perdre de vue l'enfant Jésus, qui ne laisse pas, quoiqu'enfant, d'être tout-puissant à faire des merveilles; celle que je vais raconter est de ce nombre : il n'y a pas encore dix ans qu'elle arriva dans

un monastère de religieuses de saint Bernard, qui est dans la ville de Coz, sur les confins d'Alcobaça ; dans ce monastère une novice de l'âge de douze ans tomba malade au commencement du mois d'octobre. Il seroit superflu de raconter tous les accidens qui lui survinrent en cette maladie, soit d'épilepsie, ou d'autres très-fâcheux, auxquels les médecins ne pouvoient trouver de remède; les religieuses étoient dans une grande désolation de voir souffrir de jour et de nuit de si grands maux à cet enfant, sans lui pouvoir donner ni soulagement, ni remède; ce mal lui dura depuis la saint Martin jusqu'à Noël, auquel temps les religieuses avoient accoutumé de dresser la figure de la sainte crèche, avec l'enfant Jésus couché dedans, et sa sainte mère auprès de lui. Ces bonnes filles demandèrent à la malade si elle vouloit qu'elles la portassent, et la présentassent à l'enfant Jésus, qui étoit dans cette crèche; comme elle eut répondu qu'oui, elles la prirent entre leurs bras, parce qu'elle ne pouvoit marcher, et l'ayant offerte au saint Enfant, elles le lui mirent entre les mains, et alors la malade ayant jeté les yeux vers l'image de la Vierge, commença à lui dire : Sainte Vierge, je ne vous le rendrai jamais que vous ne m'ayez rendu la santé, afin que je vous puisse servir, et répétant plusieurs fois les mêmes paroles, les religieuses l'exhortoient à continuer, et lui disoient : *Continuez, ma fille, continuez.* Peu après la malade se prosterna en terre, et demeura assez long-temps en cet état comme si elle eût été endormie, jusqu'à ce que les religieuses qui étoient présen-

tes, craignant qu'il lui fût arrivé quelque mal, la vinrent réveiller, et alors elle leur dit : *Pourquoi me réveillez-vous? je voyois tout à cette heure une autre dame, un autre enfant, et une autre crèche bien différente de celle qui est ici.* Et ayant dit ce peu de paroles, par la vertu admirable de ce saint Enfant, et de cette mère de miséricorde, qui eut compassion des maux que cette pauvre et innocente fille souffroit dans un âge si tendre, elle se leva aussi saine que si jamais elle n'eût ressenti de mal. Les religieuses ne pouvant assez admirer une si grande merveille, ni se lasser de rendre grâces à Dieu d'un tel bien. L'abbesse du monastère commanda aussitôt d'écrire exactement toute l'histoire; je l'ai lue, et l'ai eue en mon pouvoir. Il y a deux ans que le sérénissime cardinal Infant don Henri, qui règne maintenant, étant en Alcobaça, et ayant été visiter ce monastère, les religieuses lui présentèrent cette fille, en la personne de laquelle Dieu avoit fait ce miracle le même jour qu'il avoit voulu naître en ce monde pour notre salut.

Je vais raconter un autre miracle qui n'est pas moins public que celui-ci, et qui ne nous fait pas moins paroître l'amour et le soin que notre Seigneur prend de ses saints. En nos jours il y eut une femme romaine à qui Dieu se communiquoit fort souvent; entre les autres mortifications dont elle affligeoit son corps, l'une étoit de porter une ceinture de fer sur sa chair; après son décès son confesseur qui connoissoit sa sainteté, prit cette chaîne comme une chose dont il faisoit beaucoup d'estime. Le révérend père François Foret,

après la conclusion du concile de Trente, étant allé à Rome et étant lié d'une amitié particulière avec ce père confesseur, reçut de lui pour un présent de grand prix, un chaînon de cette chaîne. Et ce même père Foret étant revenu en ce royaume de Portugal avec la charge de provincial de notre province, arriva à Avero, où il y a un célèbre monastère de religieuses de notre ordre; comme il alla visiter la maison, il sut qu'il y avoit une religieuse de condition, qui étoit tellement malade, que tous les médecins du lieu, et d'autres même que l'on avoit fait venir de Porto, avoient désespéré de sa guérison, tellement que l'on avoit déjà donné ses habits aux pauvres, selon la coutume du monastère. Elle étoit paralytique de tout un côté, et avoit sur la région du foie une dureté, et aux lèvres de certaines écailles jaunes; tout cela accompagné d'une si grande foiblesse, que pour faire seulement son lit il la falloit soulever dans un drap, ne pouvant être remuée par aucun autre moyen. Le père Provincial la voulut aller visiter, pour l'exhorter à se résoudre courageusement aux volontés de notre Seigneur, quelque chose qu'il pût désirer de sa soumission. Avec cela il lui laissa ce chaînon dont j'ai parlé, lui disant qu'il avoit été à une sainte femme, et se retira à son couvent qui étoit proche de là; dès qu'il fut sorti, la malade mit le fer à son oreille du côté atteint de paralysie, et dont elle n'entendoit rien; mais aussitôt elle ouït, et dit à son infirmière : Ma sœur, j'entends; l'autre lui dit : Mettez-le donc sur la dureté du foie; elle le fit, et aussitôt par la vertu du Seigneur tout-

puissant, et par les mérites de sa servante, cette dureté fut dissipée, et elle se sentit parfaitement guérie. Cela fut incontinent publié par tout le couvent; toutes les religieuses accourent auprès d'elle, l'habillent d'habits empruntés, parce qu'on avoit déjà donné les siens, et toutes s'en vont au chœur avec la malade, qui alloit de son pied, pour rendre grâces à Dieu de ce miracle, non sans beaucoup de larmes et de sanglots; elles en firent aussitôt porter la nouvelle au Provincial, qui ne faisoit que de se mettre à table; il n'en fut pas sitôt levé qu'il s'en alla au monastère, et la religieuse vint au parloir entièrement guérie, et demeura depuis en cet état. J'ai su ceci de la propre bouche du père Provincial, et de son compagnon, qui étoit très-digne de foi; le prieur du couvent d'Avero, vicaire des mêmes religieuses, me l'a confirmé depuis, ayant parlé plusieurs fois avec lui de ce miracle. Pour me satisfaire encore davantage, j'écrivis à la mère prieure de ce couvent, pour la prier de me faire savoir au long toute cette histoire; elle le fit en effet, et elle m'en envoya la relation confirmée par le témoignage des mères principales; j'en ai l'écrit entre mes mains, à la fin duquel elles rendent grâces à Dieu de leur avoir fait voir en leurs jours une si grande merveille. Elles m'ont fait voir aussi bien clairement à moi-même combien notre très-saint et très-sacré Maître aime et honore ses fidèles serviteurs; combien il donne de pouvoir et de vertu aux choses qui ont touché leurs corps, puisqu'après un si long temps et dans une telle distance de lieux, il a voulu que cette petite pièce de fer eût plus

de pouvoir que tous les remèdes et toutes les lois de la nature, donnant soudainement et parfaitement la santé à une personne qui ne la pouvoit espérer ni de la nature ni des remèdes.

Près de la même ville d'Avero est celle de Porto, où il y a environ six ans qu'il arriva un des plus célèbres miracles qui se soient vus non-seulement en ce royaume, mais en tout ce siècle. En la maison de deux sœurs, femmes très-vertueuses, il y avoit une jeune fille aveugle, à laquelle toutes sortes de remèdes avoient été inutiles; il arriva un jour qu'une autre fille apporta en cette maison une nappe dans laquelle le crucifix du monastère de saint Dominique de la même ville de Porto avoit été enveloppé pour le laver. Alors l'une des deux sœurs prenant la nappe entre les mains, dit ces paroles : *Seigneur Jésus, puisque vos plaies sont ouvertes pour tout le monde, ayez agréable d'ouvrir les yeux de cette pauvre enfant aveugle.* Ayant proféré ces paroles avec une grande foi et une grande dévotion, elle mit la nappe sur les yeux de l'enfant, et soudainement par la vertu de ces précieuses plaies, ses yeux s'ouvrirent, et elle reçut la vue dont elle avoit été privée. Ces deux bonnes sœurs vouloient tenir ceci secret, mais il ne leur fut pas possible, l'aveuglement n'étant pas moins connu des voisins que le recouvrement de la vue. Le juge ordinaire en fut donc informé, et pour vérifier la chose, il appela un grand nombre de témoins, qui par leurs dépositions rendirent le miracle fort avéré. Alors d'un commun consentement tant de l'état ecclésiastique

que du séculier, on fit une procession générale et fort solennelle, toutes les cloches sonnant, dans laquelle la fille fut portée entre les bras avec une guirlande sur la tête, à la vue de toute la ville, afin que tous en commun rendissent grâces à notre Seigneur, du secours qu'il lui plaît de donner aux nécessités de ceux qui avec foi et dévotion implorent son assistance. Il se fit depuis plusieurs autres miracles avec la même nappe; mais je ne les mets pas ici, parce qu'ils sont moins publics que celui que je viens de raconter.

J'en ajouterai encore un autre fort public aussi. Le docteur Guévara, qui est un témoin fort digne de foi, conduisoit la conscience d'une religieuse du monastère de Celes, où il y a un grand nombre de filles Bernardines; celle-ci avoit depuis trois ans une jambe tout-à-fait desséchée, et dont elle ne se pouvoit aider. Le jour étant arrivé où l'on célèbre en ce royaume la fête de la sainte reine de Portugal, dont on a imprimé la vie et les miracles; cette religieuse qui avoit une dévotion particulière à cette sainte reine, prit résolution de se lever pour aller à ses matines, où elle fut portée dans une chaise, n'étant pas possible qu'elle y pût aller autrement. Durant les matines mêmes, elle se trouva tout-à-coup guérie, rendant grâces à Dieu et à cette sainte reine, par les mérites de laquelle la santé lui avoit été rendue; toutes les religieuses du couvent sont autant de témoins de ce miracle.

Puisque j'ai commencé à parler de cette reine, je ne veux pas oublier une chose très-digne d'être sue, et qui est écrite dans sa vie. Elle avoit un page fort ver-

tueux et fort fidèle, par les mains duquel elle faisoit ses aumônes; mais un autre page fort mal né et fort vicieux, rendit de si mauvais offices à ce vertueux garçon auprès du roi, qu'il résolut de le faire tuer; pour cet effet il commanda à un maître de forge, que lorsqu'à certain jour et à certaine heure il enverroit un de ses pages à sa forge, il le jetât dans le feu. Il ne manqua pas au jour et à l'heure prescrite d'envoyer le page; mais ce jeune homme qui avoit accoutumé de s'arrêter, lorsque passant près des églises il entendoit sonner la cloche qui se sonne à l'élévation du Saint Sacrement, qui y entroit et y demeuroit jusqu'à la consomption de l'hostie, le fit si souvent et si long-temps dans quelques églises qui étoient sur son chemin, Dieu l'ayant permis de la sorte, que l'heure marquée se passa. Alors le roi impatient de savoir le succès de la chose, envoya l'autre mauvais page pour savoir du maître de la forge s'il avoit fait ce qu'il lui avoit mandé; le forgeron croyant que c'étoit celui qui lui avoit été recommandé, le prit et le jeta dans la forge; de cette sorte le juge souverain favorisa la cause de l'innocent, et châtia le méchant selon son mérite, renvoyant sur sa tête la peine de la trahison qu'il avoit tramée pour l'autre, comme il le permet ordinairement. Le roi par cet événement fut détrompé, et ce succès si inopiné ne lui fit pas moins connoître l'innocence de l'un, que le crime de l'autre. Je ne rapporte pas ici cette action pour un miracle, mais pour une histoire qui mérite bien d'être connue.

§ 11.

De quelques autres miracles plus récens.

Mais parce que les miracles plus récens, et qui ont pour témoins des personnes qui y ont été présentes, sont plus pressans pour émouvoir les cœurs, je prie le lecteur chrétien de ne se pas ennuier si j'en ajoute encore trois aux autres que j'ai déjà rapportés; ils sont tellement récens, que j'ai été obligé de demander licence aux personnes intéressées de les raconter. Celui qui tiendra le premier rang est si grand, si véritable et si public, que si j'etois païen, sans mentir il suffiroit tout seul pour me convertir à la foi chrétienne, comme fit autrefois la guérison de la lèpre de Naaman, faite par le prophète Elisée. Il y a dans cette ville de Lisbonne une dame nommée Catherine de Zaïde, dame de la maison de Villaverde, dont les vertus ne se doivent pas écrire en ce lieu, parce que nous ne louons jamais les saints qu'après leur mort; les louanges en cet état-là ne nuisant plus ni à ceux qui louent, ni à ceux qui sont loués. Cette dame à l'âge de treize à quatorze ans fut attaquée d'une maladie qui étoit accompagnée d'accidens si violens, qu'elle étoit souvent en danger d'en mourir; et un jour elle en fut tellement pressée qu'on la tenoit pour morte. En ce même temps une femme qui l'avoit élevée, et qui attendoit d'elle la subsistance de sa vie et de sa famille, s'en alla à une chapelle de Notre-Dame; et là cette pauvre femme fondant en larmes, demanda la vie de cette

petite malade, ce que nous devons croire que la sainte Vierge lui accorda; de sorte que peu à peu elle se remit après trois mois et demi de maladie, mais elle demeura paralytique de tout le côté gauche, et avec un tremblement si grand en toute cette partie, que si quelqu'un lui vouloit retenir le bras, elle le faisoit trembler avec elle. Ceci dura environ neuf mois, pendant lequel temps tous les meilleurs médecins de cette ville employèrent toutes sortes de remèdes sans la pouvoir guérir; elle avoit néanmoins toujours espérance en la Vierge, qui l'ayant guérie d'une maladie désespérée, et ne faisant jamais ses grâces imparfaites, lui donneroit sans doute une parfaite santé. Ces neuf mois de maladie étant passés, elle fut conduite dans un monastère de Carmes, qui est dans sa terre même, et dont l'église se nomme Notre-Dame des Reliques, où il y a grande dévotion et grand concours de pélerins. Comme elle étoit devant l'image de la Vierge, elle ouït derrière elle une vieille qui demandoit avec grande ferveur et avec grande instance la guérison d'un de ses enfans malade; elle prit sur cela l'occasion de faire aussi son oraison à la Vierge, lui disant: Sainte Vierge, si j'avois autant de dévotion que cette bonne femme, vous me donneriez sans doute la santé. A peine avoit-elle proféré ces paroles et quelques autres en grande dévotion, et avec beaucoup d'espérance, que soudainement par la vertu de cette Vierge, qui est la mère de miséricorde, elle se trouva entièrement guérie, de quoi elle demeura tellement étonnée, qu'elle ne savoit où elle étoit. Enfin elle se

leva toute seule, et de son pied s'en alla trouver la comtesse sa mère, qui étoit dans la même église, et qui ne fut pas moins surprise de cette merveille. Tout le peuple qui étoit en grand nombre à l'église, parce que c'étoit un jour de dimanche, commença de crier : Miracle, Miracle; ce que voyant les pères du monastère, ils se mirent aussitôt à chanter en actions de grâces le *Te Deum laudamus*. Le jour suivant le clergé de la ville fit une procession solennelle pour ce sujet; la bonne fille y assista et la suivit à pied, bien que depuis neuf mois entiers il soit très-certain qu'elle n'avoit pas fait un pas sans avoir un bâton d'un côté, et sans être soutenue par le bras, de l'autre; mais elle fut cette fois si bien guérie, qu'elle disoit ordinairement depuis, que la santé que Notre-Dame donnoit, tenoit à chaux et à ciment : un grand témoignage de ceci, est qu'elle demeure aujourd'hui chaque jour à genoux dans l'église, depuis le matin jusqu'à dix ou onze heures, sans s'asseoir ni se lasser. En mémoire de ce bienfait, cette bonne dame, chaque année, au jour du recouvrement de sa santé, fait une fête solennelle à la Vierge, et tous ses domestiques la célèbrent en reconnoissance de ce miracle, qui a pour témoins tous les habitans du lieu, et toute la famille de cette dame, aussi-bien que les religieux de ce monastère. Au bruit d'une merveille si publique, il se fit un grand concours de peuple de tous les lieux voisins, pour voir un effet si admirable de la compassion qu'avoit eue la sainte Vierge, d'une si longue et si violente maladie. En ceci nous pouvons voir que notre Seigneur ne fait

pas seulement des miracles pour la confirmation de la foi, mais qu'il en fait encore pour la guérison de quelques nécessités, ou de quelques maladies qui ne dépendent point des remèdes humains, ainsi que nous voyons par les quatre exemples que nous venons de raconter; et cela arrive principalement lorsque l'innocence de la vie et la pureté virginale se trouvent jointes à la maladie, ainsi qu'il arriva à ces quatre personnes; cette précieuse vertu étant la plus agréable de toutes à la Vierge des vierges, et à l'Agneau que les vierges accompagnent partout où il va.

Quoique cet autre miracle que je vais raconter soit fort public et fort connu, je n'ai pas laissé néanmoins de mettre en doute si je le devois rapporter ici, étant d'ailleurs comme il est, sur un sujet bien différent des autres. Mais me ressouvenant aussi qu'il a du rapport à celui que fit saint Benoît, remettant en son entier un vase de terre qui s'étoit brisé entre les mains de sa nourrice; à un autre semblable qui se trouve en la vie de saint Antonin; et à un troisième encore, que saint Grégoire rapporte en ses dialogues, j'ai cru que je ne devois pas faire difficulté de le mettre ici, à cause du rapport qu'il a avec ces autres; mais principalement parce que les personnes à qui la chose est arrivée, sont encore vivantes. Un gentilhomme, habitant de la ville de Sétubal, vouloit aller se récréer à la pêche, et avoit commandé à une de ses servantes de lui apporter une ligne qui étoit fort bonne. Cette pauvre fille voulant nettoyer cette ligne qui étoit couverte de poussière, appuya contre terre le bout le plus délié,

et

et frotta si rudement, qu'elle se rompit en telle sorte qu'il en sauta deux pièces, chacune de la grandeur d'un doigt. La dame qui vit cela, craignant que son mari ne s'en mît en colère, recourut à la Vierge, et aux prières d'une nourrice qu'elle avoit eue, laquelle étoit depuis peu de temps décédée, et dont la sainteté et les miracles avoient déjà répandu une si bonne odeur, qu'il y auroit matière pour en dire beaucoup de choses. J'avois traité fort familièrement avec elle, et remarqué tant de ferveur en l'amour de Dieu, qu'elle me disoit quelquefois : toute l'eau de la mer que je vois, ne seroit pas suffisante pour éteindre le feu qui brûle dans mon cœur. L'oraison de cette dame étant finie, le gentilhomme qui étoit sur le portail de sa maison, demanda sa ligne; et comme on la lui portoit, elle se remit en son entier durant le chemin, au même état qu'elle étoit auparavant, et avec le même fil blanc dont l'hameçon étoit attaché. Un petit enfant de cette dame qui étoit hors de la maison, voyant la ligne en son entier, rentra en courant pour dire à sa mère, madame, la ligne est entière, la ligne est entière; sur quoi elle lui donna un soufflet, lui disant, vous aurez cela, petit fripon, pour vous apprendre à mentir une autre fois. Au même temps vint une servante, laquelle ayant vu la ligne en son entier, accourut vers sa maîtresse tout étonnée, pour lui dire la même chose, à quoi la dame répondit : Vous voulez donc mentir aussi bien que ce brouillon? Si j'ai ici les pièces rompues de la ligne, comment voulez-vous qu'elle soit en son entier? Alors une tante de cette dame sortit aussi

dehors pour savoir au vrai ce qui en étoit, et voyant que la chose étoit certaine, elle rentra si étonnée qu'elle sembloit être hors d'elle. Le gentilhomme ayant appris tout ceci, et surpris d'une si grande merveille, conserva la ligne comme une chose sacrée, et sur laquelle Dieu avoit mis sa main, sans l'employer davantage à ses usages ordinaires. J'ai eu les pièces rompues durant quelques années en mon pouvoir, pour mémoire de ce miracle; encore que la chose soit certainement admirable, elle ne sera pas néanmoins incroyable à ceux qui connoîtront la vertu et la bonté de la dame, aussi-bien que la sainteté de la nourrice qui l'avoit élevée, et à laquelle elle avoit eu recours. Nous jugerons facilement par cet exemple combien Notre-Seigneur est un bon père, et combien il est tendre pour les siens, puisqu'il les assiste si amoureusement lorsqu'ils le réclament, non-seulement dans les grandes occasions, mais aussi dans les plus petites, comme celle-ci. Je veux confirmer cette vérité par un exemple de saint Boniface, qui est rapporté par saint Grégoire au premier livre de ses dialogues. Ce saint étant encore enfant, étoit assis devant la porte de son logis, d'où il vit un renard qui avoit pris une poule, et qui l'emportoit comme il avoit fait d'autres; le saint enfant s'en alla aussitôt à une église proche de là, et s'étant mis en oraison, se prit à dire: Est-il possible, Seigneur, que vous vouliez permettre que ces poules, que ma pauvre mère nourrit pour subvenir à sa nécessité, soient mangées par un renard? Et s'étant levé pour retourner au logis, le renard re-

vint rapporter la poule qu'il tenoit à sa gueule; mais en punition de sa faute, il tomba mort aux pieds de l'enfant. Qui ne voit point en ceci la douceur, la bonté et la tendresse de Notre-Seigneur pour les âmes simples et pures? Qui ne sera point étonné voyant que ce Seigneur, devant la majesté duquel toutes les puissances du ciel tremblent, daigne répondre à la voix d'un enfant, et le secourir dans une chose de si peu d'importance? Ce n'est pas sans raison que Pierre, diacre de saint Grégoire, est ravi d'admiration voyant cette souveraine majesté s'abaisser à des choses si peu importantes. Mais saint Grégoire répond, que cela se fait par une providence particulière de Dieu, qui en ceci veut témoigner à ses fidèles serviteurs combien ils l'auront favorable dans les grandes choses, puisque même dans les plus petites il ne leur refuse pas son secours.

Je ne me saurois lasser de raconter des exemples, qui font voir cet amour tendre que Notre-Seigneur à pour ceux qui l'aiment; néanmoins il faut finir, après que j'aurai écrit une chose qui marque expressément la tendresse de cet amour. Je le ferai d'autant plus volontiers que la chose a passé par mes mains, et qu'elle est si récente, qu'elle arriva seulement au mois de mai de l'année 1582. Il y avoit en cette même ville de Lisbonne une demoiselle de condition, mais fort pauvre. Entre les autres vertus dont elle étoit ornée, elle étoit fort recueillie, vivoit dans un grand silence; elle étoit fort dévote, fort humble, fort douce, fort obéissante à ses père et mère, qui la chérissoient aussi

bien fort. Il arriva qu'elle fut attaquée d'une maladie qui dégénéra enfin en phthisie, laquelle lui dura neuf mois; ce qu'elle supporta avec une grande patience, et même avec actions de grâces. Lorsqu'elle étoit seule, on lui entendoit dire des paroles fort dévotes et fort amoureuses à un crucifix qu'elle avoit devant elle, comme celles-ci : Seigneur mon Dieu, quand me ferez-vous la grâce de me délivrer de cette prison? Quand serai-je assez heureuse pour être présentée devant vous pour jouir de votre beauté et de votre présence? Elle répétoit souvent ces belles paroles avec beaucoup d'amour et de dévotion; ce qui mérita que ce Seigneur, qui aime si fort la pureté virginale et les âmes humbles et douces qui l'invoquent au temps de la tribulation, la secourût et la consolât, l'assurant qu'il accompliroit son désir le jour de son Ascension glorieuse, pour l'élever en ce même jour avec lui au ciel. L'on n'a point su de quelle manière cette bonne nouvelle lui fut annoncée, parce qu'elle ne la découvrit jamais à personne; mais quinze jours avant cette fête, la mère pleurant amèrement de voir sa fille abandonnée des médecins, elle lui dit : Ne pleurez point, ma mère, conservez vos larmes pour le jour de l'Ascension. Cependant la veille de ce jour-là survint, sans qu'il parût rien d'extraordinaire en la santé de cette pauvre malade, ni rien de différent à ce qui s'étoit passé aux jours précédens; et alors une de ses amies, qui logeoit dans la même maison, l'étant venue visiter, et lui disant en riant, ô la menteuse qui nous vouloit tromper, nous assurant que le jour de l'Ascension se-

roit celui de la fin de sa vie; elle ne lui fit aucune réponse, quoiqu'elle fût bien assurée de ce qu'elle avoit prédit. Mais le lendemain de la fête elle envoya un compliment à son confesseur, qui la visitoit et la consoloit souvent, et qui l'assistoit même dans ses nécessités, lui faisant dire qu'elle lui disoit adieu, et que pour elle, elle s'en alloit jouir de son Seigneur et de son époux. Aussitôt elle appela sa mère, et tira quelques reliques qu'elle portoit sur la tête, pour les lui donner; elle tira aussi de son doigt un petit anneau qu'une de ses amies lui avoit donné, avec ordre qu'il lui fût rendu; elle ordonna qu'on remît une chemise neuve qu'elle avoit, à la femme qui l'avoit nourrie, et qu'on lui payât sept testons qu'elle lui avoit prêtés, ce qui se feroit de la vente d'une partie de ses habillemens, voulant que le surplus fût employé pour le bien de son âme. Ayant ainsi disposé de ses petites affaires, et l'heure de midi étant venue, elle prit en une main le crucifix, et le cierge des mourans en l'autre, et entra en l'agonie de la mort. Sa mère la voyant en cette extrémité, lui dit: Ma fille, priez Dieu qu'il me donne la force de supporter cette affliction; ce qu'elle lui promit de faire, avec une grande foi; et ainsi en s'entrenant de choses de dévotion, tenant le crucifix en main, elle rendit son esprit à Dieu; et comme elle eut expiré, l'horloge sonna une heure, qui fut précisément l'heure à laquelle notre Sauveur monta au ciel. En cela nous voyons, comme nous avons déjà dit, combien est tendre l'amour que Dieu a pour les âmes pures et humbles, puisqu'il ne se contenta pas d'élever cette âme

à sa gloire, mais qu'il voulut encore lui révéler le jour de son trépas, et l'ajuster au jour et à l'heure qu'il fut lui-même élevé au ciel.

Il n'y a pas de quoi s'étonner beaucoup, de ce que Notre-Seigneur aime et traite favorablement ses vrais serviteurs; mais ce qu'il y a de merveilleux est cette tendresse et ces caresses qu'il leur fait, semblables à celles des époux à leurs épouses, et des pères envers leurs petits enfans, lorsque les portant entre leurs bras, ils les baisent et les caressent; c'est ce que fait souvent Notre-Seigneur, qui se plaît de converser parmi les enfans des hommes, et c'est aussi une des choses qui ravit plus puissamment leurs cœurs, et qui leur donne le désir de souffrir mille morts pour un maître qui se montre si doux et si favorable à leur égard, ainsi que nous le pouvons voir par cet exemple. Quant à la mère, ayant pris pour une preuve certaine du salut de sa fille, l'accomplissement de la prophétie qu'elle avoit elle-même annoncée, elle se consola de telle sorte, qu'elle ne faisoit autre chose que rendre grâces à Dieu de lui avoir donné une si bonne fille; tellement qu'après l'avoir ensevelie, elle eut même le courage de la voir, et de l'arroser d'eau bénite.

§ 12.

Miracles faits en la guérison des possédés.

On met aussi avec beaucoup de raison, entre les miracles qui confirment la vérité de notre foi, l'ex-

pulsion des démons hors des corps humains. Qu'il soit véritable qu'il y a des possédés, cela ne nous est pas seulement enseigné par toutes les Ecritures, qui sont remplies de ces exemples, mais aussi par l'expérience de ceux qui en ont vu les effets; et pour preuve que cela ne procède ni des influences, ni des constellations du ciel, c'est que le ciel ne peut faire des choses artificielles, telles que sont celles que l'on voit dans les possédés; entre lesquels il y en a de grossiers et d'ignorans, que les diables font parler latin; eux-mêmes sonnent les cloches, ou donnent d'autres marques de leur sortie; ils disent souvent aux assistans ce qu'ils ont fait, ou dit en secret; et font d'autres choses auxquelles il est impossible que la vertu des influences puisse s'étendre. Or, ces démons tourmentent cruellement les corps humains, comme il parut en la fille de la Cananée, qui étoit fort travaillée de cet esprit malin; en cet enfant lunatique qui se jetoit fort souvent dans le feu; et en plusieurs autres. Encore que cet ennemi soit si puissant et si méchant, et tellement porté à tourmenter les créatures de Dieu, pour se venger par ce moyen de Dieu même qui l'a chassé du ciel; il est néanmoins très-puissamment chassé des corps par la force des prières de l'Eglise catholique, lorsqu'il est conjuré au nom de la très-sainte Trinité, et de Jésus-Christ notre Sauveur, par les mystères de sa passion, de sa résurrection et de son ascension, et par les mérites de la très-sainte Vierge, notre Dame et Maîtresse. Par la vertu de ces conjurations, malgré lui il est contraint de sortir du corps affligé, de donner

des marques de sa sortie, et de laisser la créature de Dieu en sa pleine liberté. Pour mieux confirmer cette vérité, je vais rapporter ici deux choses remarquables, fort publiques et fort dignes de foi.

La première m'a été racontée par dom George de Taïde, évêque de Visco, et grand aumônier de notre roi dom Henri. Il me disoit donc, que dans la même ville de Visco il y avoit une femme mariée à un homme de basse condition, laquelle étoit fort tourmentée par le diable; pour remède à son mal, elle se confessoit et communioit quelquefois, et faisoit même quelques pélerinages en plusieurs lieux de dévotion. Il s'étoit déjà passé en cela plus de deux ans sans effet; et ce bon évêque ne pouvoit consentir qu'on traitât ceci de possession, ne croyant pas que le diable y eût aucune part. Il demeura dans cette incrédulité jusqu'à ce que les indices fussent si convainquans, qu'il fallut enfin qu'il donnât croyance à la chose; de sorte qu'il résolut de combattre contre cette bête furieuse, armé des armes de la foi, et des exorcismes de l'Eglise. Pour cet effet, il jeûna les trois jours qui sont ordonnés, durant lesquels et les suivans il disoit sa messe avec grande dévotion. Dès les six heures du matin il se mettoit à l'autel, et dès que la messe étoit finie, revêtu de ses habits sacerdotaux, il alloit combattre jusqu'à onze heures contre ce mauvais esprit. Cela dura cinq jours entiers, sans que le démon voulût obéir aux exorcismes; il se passoit durant ce temps-là plusieurs discours et plusieurs paroles, dont le démon témoignoit un grand ressentiment; et alors il fai-

soit de grands efforts, et tourmentoit si cruellement cette pauvre femme, qu'il lui faisoit enfler la gorge à l'égal du reste du visage. Les paroles qui mettoient le démon en plus grande furie étoient celles-ci : *Maudit que tu es, jamais tu ne verras ton Dieu.* Il lui disoit d'autres fois en latin : (1) *Tu as abandonné ton Dieu et ton Seigneur, et tu as mis en oubli ton Maître et ton Créateur.* Toutes les fois qu'on prononçoit contre lui quelqu'une de ces paroles, ce malheureux esprit se tourmentoit si fort, et affligeoit si violemment cette femme, qu'il falloit que son mari, qui étoit présent, et les autres assistans, la tinssent de force. L'évêque pendant ce temps-là entendit que quelques-uns des assistans mettoient en doute si cette femme avoit été baptisée, et s'en étant soigneusement enquis, il trouva qu'au temps de son baptême il étoit arrivé un grand désordre dans l'église, sur ce que l'évêque avoit fait notifier au curé, qu'il eût à s'abstenir des fonctions de son office; ce qui avoit empêché qu'il n'achevât le sacrement qu'il avoit commencé. Cette enquête bien faite, l'évêque résolut de la baptiser, et pour cet effet il commanda qu'on la fît sortir de l'église, afin de continuer les exorcismes accoutumés. Il y eut en ceci grande difficulté par la résistance que le démon y apporta, et il n'y en eut pas moins à la faire rentrer après les exorcismes; mais lorsqu'elle fut proche des fonts du baptême, et qu'on l'eût décoiffée pour la baptiser, l'évêque prononçant en latin ces pa-

(1) Dereliquisti Dominum Deum tuum, et oblitus es Domini creatoris tui.

roles : *Je te baptise au nom du Père, et du Fils et du Saint-Esprit;* en ce même instant cette bonne femme leva les mains au ciel, et se mit à dire : *Loué et béni soit le nom de mon Dieu, je suis maintenant délivrée.* Tous ceux qui étoient présens, voyant cette soudaine et merveilleuse vertu et efficacité du saint baptême, se mirent à prier et à bénir le Seigneur. Ce bon prélat, pour se mieux éclaircir de cette merveille, lui redit encore les mêmes paroles, qui faisoient entrer le démon en si grande furie, et qui lui faisoient faire tant d'horribles grimaces; mais cette femme n'en fut aucunement émue. Alors ayant achevé de lui administrer le sacrement du baptême, il la confirma, et réitera entre son mari, qui étoit présent, et elle, le sacrement de mariage, parce qu'avant le baptême leur mariage n'avoit pas été un sacrement. Ceci arriva il n'y a que fort peu d'années en la ville de Visco, et dans la chapelle de sainte Marthe. Qui ne voit par cet exemple une preuve très-manifeste de la vérité de notre foi, de la vertu du saint baptême, de la passion, et du nom de Jésus-Christ, par la puissance duquel celle des enfers est détruite et anéantie? Nous n'avons pas pour témoin de ce miracle, le seul évêque que je viens de nommer, qui est encore vivant, mais aussi tous les autres qui furent présens aux exorcismes. Je ne dois pas oublier une chose qui arriva en cette occasion, avant que la femme fût délivrée de sa possession, qui est, que ce prélat disant la messe, celui qui le servoit à l'autel lui donna au commencement de l'eau pour du vin, parce que le vin étoit blanc, ce

qui donna lieu à cette erreur. Au moment de la communion il s'aperçut du défaut, et aussitôt il mit du vin dans le calice, qu'il consacra, et le reçut sans qu'aucun de ceux qui étoient dans l'église s'aperçût de ce qui s'étoit passé; mais lorsqu'il consuma l'eau pour le vin, la femme possédée qui étoit à l'extrémité de l'église, fit un grand éclat de rire, sans que personne en sût la cause, que celui-là seul qui célébroit la messe, lequel reconnut que le démon se réjouissoit de ce petit défaut.

Je dirai à ce propos une autre chose fort approchante de celle-ci, qui m'a été affirmée avec serment et à plusieurs autres, par le docteur Barbosa, médecin de notre roi dom Henri, qui est qu'il avoit une petite esclave d'environ treize ans, qu'on lui avoit amenée du Brésil, pays d'infidèles et gens fort sauvages; mais la petite esclave étoit fort officieuse et fort douce; le diable la tourmentoit cruellement, et son maître croyant que c'étoit quelque maladie d'épilepsie, usa de tous les remèdes qu'enseigne la médecine pour la guérir, sans aucun succès. N'espérant plus rien de la vertu de ses remèdes, il s'informa de ceux qui avoient amené l'esclave, si elle avoit été baptisée; et ayant appris qu'elle ne l'avoit pas été, il disposa toutes choses pour la faire baptiser, ce qui fut fait. Depuis ce jour-là, jusqu'au dernier de sa vie, on ne vit plus en elle aucun des accidens qu'on y avoit vus auparavant. On ne peut point soupçonner qu'il y eût eu en ceci de feinte ni d'artifice; car en un âge si tendre, quelle apparence de feindre? et en ceci nous avons un autre miracle, et un

témoignage non moins illustre que le précédent, de la vertu du saint baptême, et par conséquent de la vérité de notre foi.

A ces témoignages de notre foi et de notre religion, je veux ajouter une autre chose, qui est, qu'avant la passion de notre Sauveur les démons parloient par la bouche des idoles, et répondoient à ceux qui les consultoient. C'étoit par là principalement qu'ils tenoient le monde dans l'erreur, leur faisant croire que l'idole étoit le vrai Dieu, puisqu'il parloit, et qu'il devinoit les choses à venir. Mais après la glorieuse victoire et le triomphe célèbre de la croix, par laquelle toutes les forces du vieux serpent furent brisées, comme son empire fut abattu, aussi ses réponses cessèrent. Ceci ne nous est pas seulement certifié par les auteurs chrétiens, mais aussi par les infidèles; et Plutarque même, un des plus célèbres entre ceux-ci, et qui fut précepteur de l'empereur Trajan, écrivit un livre entier sur cette matière, lui donnant le titre : *Pourquoi les oracles des dieux avoient cessé en son temps.* Il voyoit donc bien dans le monde cet effet, mais il n'en savoit pas la véritable cause, qui étoit la victoire que Jésus-Christ avoit remportée sur le diable.

Puisque nous avons entamé cette matière, je ne veux pas oublier de raconter ici une chose signalée, qui produisit une merveilleuse conversion d'un prêtre d'Apollon. Eusèbe en fait le récit dans son histoire ecclésiastique, lorsqu'il traite des vertus et des miracles de Grégoire, évêque de Pont. Il dit donc, que ce

saint homme cheminant par les montagnes des Alpes durant l'hiver, et s'étant rendu au sommet à l'entrée de la nuit, il trouva tout le mont couvert de neige, sans qu'il vît maison, ni aucun autre lieu où il se pût mettre à couvert; il y avoit seulement proche de là un temple d'Apollon, où il se retira pour cette nuit seulement, et le lendemain il se remit en chemin. Le prêtre de ce temple avoit accoutumé de consulter Apollon, de prendre ses réponses, et de les rendre à ceux qui alloient à l'oracle, et par là il gagnoit sa vie. Depuis que Grégoire y fut entré, le prêtre suivant sa coutume proposoit bien ses demandes à l'idole, et lui demandoit ses réponses, mais il n'en recevoit aucune; il lui faisoit de plus grands sacrifices qu'à l'ordinaire, et n'avançoit rien; il les lui faisoit plus fréquens, et il demeuroit toujours muet. A la fin le prêtre étonné, et se plaignant du nouveau silence de son dieu, le démon lui apparut en songe, et lui dit : Pourquoi est-ce que tu m'appelles en un lieu où je ne puis plus venir? le prêtre lui en ayant demandé le sujet, il lui repartit, que depuis que Grégoire étoit entré en son temple, il en avoit été banni. Ce prêtre lui demanda quel remède il y avoit à cela, et il lui répondit, qu'il n'y avoit nul moyen de pouvoir rentrer en son temple, si Grégoire même ne le rappeloit de son bannissement. Le prêtre sachant ceci, se mit aussitôt en chemin pour suivre Grégoire, fort travaillé de soin et d'inquiétude, jusqu'à ce qu'il l'eût rencontré. L'ayant joint, il lui découvrit ce qui s'étoit passé, et le pria de le secourir en récompense de l'accueil et du secours qu'il avoit

trouvé dans son temple en sa grande nécessité; que son dieu lui en avoit fait ses plaintes, et qu'il en étoit réduit à la faim, ainsi qu'il le prioit de les remettre tous deux en leur premier état. Le saint homme lui accorda aussitôt une lettre en ces termes : *Grégoire à Apollon. Je te permets de retourner en ta place, et d'y faire ce que tu faisois.* Le prêtre ayant reçu la lettre s'en retourna en son temple, et ayant mis l'écrit entre les mains de l'idole, le diable y rentra aussitôt, et rendit ses réponses comme à l'ordinaire. Alors le prêtre rentrant en lui-même, vint à faire cette réflexion : *Si au commandement de Grégoire mon dieu s'est enfui, et si au même commandement ce dieu est revenu, il faut que Grégoire soit plus puissant que le dieu qui a obéi au commandement de Grégoire.* Ayant ainsi parlé en lui-même, il ferma les portes de son temple, et se mit à suivre Grégoire, portant avec lui l'écrit que Grégoire lui avoit donné. Il lui raconta tout ce qui s'étoit passé, et se jetant à ses pieds, il le pria de le vouloir offrir au vrai Dieu, par la puissance duquel les dieux des gentils obéissoient à ses serviteurs. Après qu'il eut persévéré en sa demande, le saint commença à lui enseigner la doctrine catholique; et voyant qu'il vivoit selon ses préceptes, et qu'il avoit non-seulement renoncé à toutes les erreurs du paganisme, mais aussi à tout l'usage des biens temporels, il le baptisa. Il crût tellement en vertus et en mérite, qu'il fut élu successeur de Grégoire même en son évêché. Dans ce grand emploi il ne se rendit pas seulement remarquable par des actions de grande

vertu, mais aussi par une profonde doctrine, et par l'explication des Ecritures. Tout ce récit est tiré d'Eusèbe, que j'ai voulu rapporter ici, non seulement sur le sujet que je traitois de la victoire de Jésus-Christ contre les démons; mais aussi afin que les merveilles des œuvres de Dieu soient connues, et les moyens dont il sait user quand il lui plaît pour sauver les âmes, et faire que des pierres deviennent des enfans d'Abraham.

CHAPITRE XXVIII.

Du plus grand de tous les miracles, qui a été celui de la conversion du monde.

Il est temps maintenant de parler du plus grand de tous les miracles, qui est celui de la conversion du monde. C'est celui-ci qui rend un témoignage certain et indubitable des autres miracles, qui n'ont été faits que pour ce seul effet. Je reconnois bien que cette matière surpasse infiniment toutes les paroles et les forces humaines; c'est pourquoi je demande en ceci la faveur et le secours de ce Seigneur qui rend éloquentes les langues des enfans, et qui s'explique même lorsqu'il lui plaît par celles des bêtes, afin qu'il daigne par la mienne expliquer quelque petite partie d'une si grande merveille, qui suspend et ravit avec une extrême douceur les cœurs de ceux qui la savent dignement estimer. Le prophète Isaïe nous l'a bien ensei-

gné (*c.* 60), lorsque parlant à la spirituelle Jérusalem, qui est l'Eglise chrétienne, il lui a dit : *Lève les yeux et regarde autour de toi; tous ceux que tu vois se sont joints et unis à toi; tes enfans viendront de loin, et tes filles s'élèveront à tes côtés; tu verras alors, et tu te réjouiras; ton cœur admirera, et se trouvera au large, lorsque tu verras la multitude des îles de la mer converties, et les nations les plus puissantes viendront vers toi.* De cette considération il s'ensuit ce fruit singulier, qui est l'admiration des œuvres de Dieu, avec l'augmentation et la confirmation de la foi.

Pour bien comprendre la grandeur de cette œuvre, il ne faut pas que nous nous contentions d'en considérer seulement la substance, il en faut aussi peser toutes les circonstances; c'est-à-dire, ce qui a été prêché, à quelles personnes il a été prêché, quelles ont été les personnes qui l'ont prêché, quels étoient ceux qui résistoient à cette prédication, par quelles voies et par quels moyens ils y résistoient, et enfin quel fruit s'est ensuivi de cette prédication : nous allons expliquer maintenant par leur ordre ces six circonstances.

Quant à la première, comme il y a en l'homme deux puissances principales, qui sont l'entendement et la volonté, les prédicateurs leur proposoient les choses les plus difficiles qui leur pouvoient être proposées; car ils proposoient à l'entendement la résurrection des morts : et en cela ils l'obligeoient de croire qu'après que le corps humain auroit été converti en poudre

poudre sous la terre, ou brûlé et converti en cendres, ou mangé des poissons, des oiseaux, ou des hommes mêmes, il devoit ressusciter au jour du jugement, non un autre corps formé de nouveau, mais le même qui avoit été.

Ils prêchoient encore le mystère de la très-sainte Trinité, qui nous oblige à croire, selon les préceptes de la doctrine catholique, que le Père est Dieu, que le Fils est Dieu et que le Saint-Esprit est Dieu; que ce n'est néanmoins qu'un seul Dieu, et non pas trois Dieux. Ils prêchoient aussi le sacrement de l'autel, confessant que par la vertu des paroles de la consécration, la substance du pain et du vin se convertissoit réellement et véritablement au corps et au sang de Jésus-Christ, et qu'en chacune de ces deux parties résidoit toute la divinité et l'humanité de ce même Seigneur.

Toutes ces choses étoient à la vérité très-difficiles à croire; mais il étoit encore bien plus difficile de croire et de confesser la divinité de Jésus-Christ, à cause des obstacles qui se présentoient en ceci à la raison humaine; car premièrement le mystère de l'incarnation et conception du Sauveur par la vertu du Saint-Esprit, étant caché au monde, il étoit, comme dit saint Luc, tenu pour le fils de Joseph, qu'on savoit être marié à la Vierge. Or, de prêcher qu'un homme tenu généralement pour le fils d'un charpentier qui avec la hache et la scie gagnoit tous les jours sa vie dans sa boutique, étoit le vrai Dieu qui avoit créé le soleil, la lune et les étoiles, et tout le monde entier, c'étoit

un sujet de risée pour les gentils : aussi le roi de Perse, Sapor, qui adoroit le soleil, voyant un gentilhomme chrétien en sa présence, lui dit un jour en se moquant : *Ne cesserez-vous point d'adorer le fils d'un charpentier?* A cette bassesse il falloit ajouter encore celle de la croix, sur quoi il faut prendre garde que nous ne devons pas considérer la croix avec les mêmes yeux que nous la considérons, et que nous la révérons et l'honorons aujourd'hui, mais avec les mêmes yeux que tout le monde la regardoit alors, c'est-à-dire, avec horreur et abomination, parce que ce genre de mort étoit en ce temps-là plus ignominieux que n'est aujourd'hui celui du gibet, le tourment des crucifiés étant sans comparaison plus grand que celui des pendus, à cause que celui-ci se termine en un moment, au lieu que l'autre duroit long-temps et dans des douleurs très-violentes, les plaies étant faites dans les parties les plus nerveuses du corps, qui sont les organes du sentiment; tellement qu'à mesure que le poids du corps tiroit en bas, la douleur alloit toujours de plus en plus en augmentant. Outre cela, les patiens étoient crucifiés tout nus, ce qui étoit une chose fort honteuse; il n'en est pas de même aujourd'hui de ceux qui sont pendus. Après ceci, d'aller prêcher qu'un homme crucifié en la compagnie de larrons étoit un Dieu, c'étoit autant ou plus encore que de dire qu'un homme pendu étoit le vrai Dieu, créateur du ciel, de la terre et de la mer; et de dire que de cette même croix il mouvoit les cieux, et gouvernoit toute cette machine du monde, c'étoit à l'opinion des gen-

tils, comme dit l'Apôtre, une pure folie. Voilà les choses que les prédicateurs de l'Evangile proposoient à l'entendement humain, afin qu'il les crût.

Mais celles qu'ils proposoient à la volonté et aux appétits de notre chair, n'étoient pas moins difficiles à pratiquer, parce que les mêmes prédicateurs enseignoient que la vie chrétienne étoit une croix et une mortification continuelle de la chair et de tous ses appétits : aussi le Sauveur, comme rapporte saint Marc, parlant au peuple qui le suivoit avec ses disciples, disoit à tous en commun : *Si quelqu'un veut venir après moi, qu'il renonce à soi-même, qu'il porte sa croix et me suive.* Or, cette renonciation à soi-même est une contradiction à tous les appétits et à tous les désirs désordonnés de sa propre chair; et ainsi ce n'est pas se traiter en ami, mais en personne étrangère; et porter sa croix, c'est se préparer à souffrir les peines et les travaux que l'on doit souffrir pour acquérir le royaume des cieux, et pour passer dans la voie étroite de la vertu; et enfin suivre Jésus-Christ, c'est aller par le même chemin qu'il a tracé, qui a été le chemin d'humilité, de pauvreté, de patience, d'obéissance et de mortification.

Nous trouverons dans saint Paul les mêmes leçons; car il dit que ceux qui sont à Jésus-Christ ont crucifié leur chair avec tous leurs vices et leurs concupiscences. Lorsque la chair est mortifiée, il veut que nous vivions selon les lois de l'esprit, qui sont contraires aux lois de la chair; c'est pourquoi il faut vivre dans une guerre perpétuelle avec tous ses sentimens et tous ses appétits.

Dans l'épître aux Corinthiens il explique encore plus clairement les lois et les conditions de cette profession, lorsqu'il dit : *Mes frères, comportons-nous en toutes choses comme ministres de Dieu, avec grande patience dans les tribulations, dans les nécessités, dans les peines d'esprit, dans les coups, dans les prisons, dans les persécutions, dans les travaux, dans les veilles, dans les jeûnes, vivant dans la chasteté, dans la science, dans la longanimité, dans la douceur du Saint-Esprit, dans la charité non feinte, en disant la vérité, en la vertu de Dieu, armés des armes de la justice à droite et à gauche, cheminant par l'honneur et par le déshonneur, par l'infamie et par la bonne réputation, étant tenus et reputés pour des trompeurs, quoique nous soyons fidèles et véritables.* Toutes ces paroles sont de l'Apôtre. Or, combien de sortes d'austérités sont contenues sous ces paroles ! Voilà quelle est la profession du chrétien, et quelle étoit la philosophie et la doctrine que l'Apôtre proposoit aux fidèles, remplie de tant de diverses sortes de travaux.

Voyons maintenant quels étoient ceux à qui il proposoit cette loi toute spirituelle, et si contraire aux appétits de la chair. Le même apôtre nous l'apprend au commencement de l'épître aux Romains; et en l'épître aux Ephésiens, dans laquelle remarquant leurs vices et leurs péchés, il dit : Que n'ayant nulle espérance en l'autre vie, et ne pensant pas qu'il y eût rien au delà du tombeau, ils s'étoient engagés en toutes sortes d'ordures, de déshonnêtetés et de cupidités,

et qu'en cela ils avoient employé toute leur vie; mais que la cause de tous leurs maux étoit l'idolâtrie, d'autant que la vraie religion et la crainte de Dieu étant le frein de tous les vices, cette religion étoit à tel point pervertie parmi eux, qu'au lieu du vrai Dieu ils adoroient des pierres, du bois, des dragons, des crocodiles, des bœufs, des chèvres, et des serpens; et ce qui étoit encore plus pernicieux, des dieux charnels et adultères. Comment est-ce que ceux qui adoroient de tels dieux se pouvoient empêcher d'être adultères, puisque c'étoit suivre en cela leur exemple? Voilà quels étoient les mœurs des hommes, à qui la sainteté et la pureté de l'Evangile devoit être prêchée. Voilà quels étoient les ténèbres, l'aveuglement et l'état misérable où le monde étoit plongé depuis tant de milliers d'années, parce que ce fort armé et ce cruel tyran qui amena le péché, et avec lui la mort au monde, le tenoit tellement opprimé sous sa tyrannie, qu'il étoit impossible par les forces humaines d'être délivré du joug de sa puissance; car nous apprenons par les histoires, qu'il y avoit eu en ce temps-là plusieurs grands et très-éloquens philosophes, tels que furent Platon, Aristote, Théophraste, et plusieurs autres de leurs sectes, lesquels connoissoient sans doute très-évidemment la fausseté de ces dieux adultères et brutaux, aussi-bien que la folie de ceux qui les adoroient : mais pour cela il n'y eut jamais aucun de ces philosophes qui osât avec toute sa science, son éloquence et la subtilité de son esprit, entreprendre de désabuser les hommes, et tirer le monde d'une si

pernicieuse erreur ; et Socrate, qui fut le seul qui le voulut tenter, en perdit la vie.

Il faut voir à présent quels furent les ministres et les instrumens que Dieu choisit pour leur persuader cette loi, et pour chasser et bannir du monde l'idolâtrie ; mais pour bien entendre cela, il faut considérer que la voie ordinaire de Dieu, comme dit l'Apôtre, est de choisir ce qu'il y a de plus foible, de plus abaissé et de plus méprisé dans le monde, et ce qui à peine possède l'être, pour détruire toute la puissance et toute la sagesse du monde, parce que comme en toutes ses œuvres il veut relever la gloire de son saint nom, cette gloire ne seroit pas grande, s'il triomphoit du monde avec des armes égales. Sa gloire est d'abattre et de briser la tête et la puissance des superbes avec des instrumens foibles et débiles ; ainsi par le moyen d'une simple femme, qui fut Judith, il défit cette grande armée des Assyriens ; par la main du seul Jonathas, suivi d'un seul page qui portoit ses armes, il battit celle des Philistins ; par la main de Gédéon, accompagné seulement de trois cents hommes, il mit en déroute l'armée des Madianites, qui étoit innombrable ; par la main des valets des princes des provinces il renversa l'armée du roi de Syrie ; et lui-même, par des grenouilles, par des mouches et des moucherons, fit une cruelle guerre au roi Pharaon. Que dirai-je encore de David, qui n'étant qu'un simple berger, et n'ayant point d'autres armes qu'une fronde et un caillou, ne fit pas de difficulté de combattre contre un furieux géant, armé de toute sorte

d'armes, et très adroit à s'en servir, le tua et lui coupa la tête avec l'épée même que le géant portoit? Et Samson, sans autres armes qu'une mâchoire d'âne, tua mille Philistins bien armés qui venoient l'attaquer. Ce qui fait dire à saint Grégoire, que le Sauveur a converti le monde sans se servir d'autre chose que de la rudesse et de l'incapacité des apôtres.

Or, ceci étant la voie de Dieu, de qui les victoires sont d'autant plus grandes, que les instrumens dont il se sert sont plus foibles; il est certain que pour une si grande et si merveilleuse action que fut celle de la conversion du monde, il ne fit choix que des plus vils et des plus foibles instrumens du monde, et de gens qui sembloient n'en être que le rebut et le mépris; car il choisit douze hommes de cette condition, la plupart pêcheurs, et tellement pauvres, que quelques-uns même étoient des hommes sans lettres, sans philosophie, sans éloquence, et sans aucune conduite; mais ce qui étoit le plus étrange, si lâches et de si peu de courage, que leur maître qui avoit fait tant de merveilles devant leurs yeux, ayant été pris, ils s'enfuirent, et l'abandonnèrent si lâchement, que l'un d'eux qui n'étoit seulement couvert que d'un simple drap, voyant que leurs ennemis le vouloient arrêter, il leur laissa ce drap dont il étoit couvert pour s'enfuir honteusement. Ce qu'il y a encore de plus remarquable, est que le prince même des apôtres, le plus courageux de tous, celui à qui le Père céleste avoit révélé la gloire et la divinité du Fils; celui qui peu d'heures auparavant s'étoit offert d'accompagner son maître à la prison

et à la mort; celui-là, dis-je, renia son maître en sa présence même, et dans la même maison où il étoit, par la crainte d'une seule petite servante, sans voir ni soldat, ni autre ministre de justice. Quelle foiblesse, quelle lâcheté, et quelle infidélité pourrons-nous donc comparer à celle-ci? Et si celui qui étoit le plus courageux de tous étoit néanmoins si lâche, quels devoient être ses compagnons, qui n'étoient pas si courageux et qui n'avoient point vu leur maître transfiguré et glorieux, comme lui? Je voudrois bien que l'on me dit s'il se pouvoit trouver des instrumens plus foibles que ceux-ci. Ce sont néanmoins les ministres que Dieu choisit pour déraciner et détruire l'idolâtrie et la puissance du monde, et pour persuader à des hommes aussi abominables qu'étoient les gentils, des choses si difficiles à croire, et beaucoup plus à faire.

Mais voyons qui étoient ceux qui résistoient à la prédication de l'Evangile; j'aurois bien plutôt fait de dire qui étoient ceux qui n'y résistoient pas. Tous les rois, tous les empereurs, et tous les monarques du monde s'y opposoient; toute la puissance de l'empire romain, qui avoit vaincu et assujéti tout le monde; toutes les îles de la mer, toutes les nations de la terre, tant des gentils que des juifs, parce qu'aux uns la prédication de l'Evangile étoit un scandale, et passoit aux autres pour une folie; de sorte que dans tout ce que le soleil éclaire, il n'y avoit ni peuples ni nations qui ne fussent en armes contre la prédication de la croix. Et de quelle manière est-ce qu'ils y résistoient? Nous l'avons déja fait voir dans les témoi-

gnages que les saints martyrs ont rendus de notre foi, par leur sang qu'ils ont versé dans les plus horribles cruautés, et dans les tourmens les plus épouvantables que les hommes poussés et enseignés par les démons puissent inventer, et qui se puissent exercer sur des corps humains.

§ 1.

Suite de la matière qui regarde la conversion du monde.

Puisque nous avons expliqué ces circonstances, il est temps maintenant que nous commencions à philosopher sur cette matière, afin qu'on voie très-évidemment qu'un si grand ouvrage n'a pu se faire que par la puissance d'un Dieu, le monde étant enseveli au point que nous avons fait voir, dans l'ordure de tant de vices, sans que les grands philosophes, ni les sages de ce temps-là, osassent entreprendre d'y remédier; et sans aussi que les rois, et ceux qui gouvernoient la terre, apportassent aucun soin pour cela, puisqu'au contraire c'étoient eux qui étoient les auteurs de tant de maux. Ces pauvres gens dont nous avons parlé, rudes et ignorans, entreprirent de retirer le monde de ces épaisses ténèbres; et après avoir arraché la malice de l'idolâtrie, ils plantèrent dans les cœurs des hommes la vraie religion. Nous avons déjà montré avec quelles forces, avec quelles richesses, avec quelle noblesse, avec quelles adresses, avec quels arts et quelles sciences, ils vinrent à bout d'une si grande et si diffi-

cile entreprise. Car si vous me demandez quelle étoit leur naissance? ils étoient d'une extraction très-basse; leurs richesses? ils étoient très-pauvres; leur science? très-ignorans; leur éloquence? ils étoient d'eux-mêmes très-barbares; la délicatesse de leurs esprits? ils étoient très-rudes; leur manière de vivre? très-austères et très-sévères persécuteurs de toutes les impuretés et délicatesses du corps, auxquelles néanmoins tous les gentils étoient entièrement adonnés; de sorte qu'il falloit nécessairement qu'ils fussent en horreur à tout le monde, et qu'ils en fussent persécutés, non-seulement comme destructeurs de leur religion, mais aussi de tous leurs plaisirs et de toutes leurs délices.

Voyons maintenant quelle fut l'issue d'une si haute entreprise. Voyons ce qu'exécutèrent ces ministres que Dieu choisit pour une si grande action. Ils firent premièrement, que ces dieux honorés et adorés dans tous les siècles passés, par toutes les nations, tous les rois, et tous les monarques du monde, furent foulés aux pieds, brûlés, méprisés, et fondus pour servir de bassins, de chaudières et d'autres vils instrumens, comme nous avons dit. Ils firent que leurs temples et leurs autels furent abandonnés et ranversés par terre. Que toutes ces choses que nous avons représentées si hautes, et si difficiles à croire et à persuader à l'entendement humain, furent reçues; mais ils firent surtout, qu'un homme estimé et tenu pour le fils d'un charpentier, que tout le monde savoit avoir subi le jugement et la condamnation des flagellations, et la mort ignominieuse de la croix (c'est-à-dire, pire que celle

du gibet) fût cru pour le vrai Dieu, Seigneur et auteur du ciel et de la terre, et de toutes les choses créées; et que de la croix même où il étoit cloué, il mouvoit le ciel, gouvernoit le cours du soleil, de la lune et de tous les astres. Que peut-il y avoir de plus admirable que de persuader ceci aux hommes, et de le persuader de telle sorte, c'est-à-dire, avec tant de fermeté et de constance, qu'ils se laissassent plutôt déchirer en pièces, que de relâcher tant soit peu de cette foi? C'est en ceci que consiste, suivant saint Bernard, une des trois merveilles que la toute-puissance divine a pu assembler en un, à savoir, Dieu et homme, mère et Vierge, foi et cœur humain; voulant montrer par les premières merveilles, qui étoient impossibles à toute puissance créée, cette merveille de la foi, qui est d'avoir disposé les hommes, et les avoir portés à embrasser cette foi, nonobstant toutes les difficultés dont elle étoit accompagnée; ce qui a donné sujet à quelques docteurs de dire, pour relever davantage cette œuvre, qu'ils ne sauroient déterminer quelle merveille a été la plus grande, ou qu'un Dieu soit mort sur une croix pour l'amour des hommes, ou bien que les hommes aient pu croire que celui qui mouroit ainsi sur une croix étoit un Dieu.

Ils firent encore une autre chose qui n'étoit pas moins difficile; ce fut le changement des vies et des mœurs des hommes, lesquels furent tellement renouvelés, que de la chair ils firent l'esprit, de la terre le ciel, et des hommes des anges, de quoi nous avons parlé plus au long au lieu qui touchoit plus expressé-

ment cette matière. Mais pour puiser cette vérité dans sa source, il seroit nécessaire d'avoir lu les histoires ecclésiastiques qui parlent de ceci, et surtout les vies des saints qu'il y eut dans ce temps-là, en diverses parties du monde. Ces vies ont été écrites par saint Jérôme, par saint Jean Climaque, par Théodoret en son histoire religieuse, par Palladius Cassien, Sulpice Sévère en ses dialogues; et ensuite de ceux-ci, par saint Grégoire dans les siens, et par d'autres semblables auteurs.

Tous ces célèbres auteurs racontent des choses merveilleuses de la sainteté et de la pureté de vie qui florissoit en ce temps-là, auquel la mort, la doctrine et les miracles de Jésus-Christ étoient plus récens, aussi bien que ceux des apôtres, à quoi nous renvoyons le lecteur chrétien. Mais nous ne laisserons pas de toucher ici brièvement quelque chose de la sainteté de ces temps-là. Elle se reconnoît en partie par ce nombre infini de martyrs qui souffrirent très-constamment dans toutes les parties du monde; parce qu'il seroit impossible qu'ils eussent souffert de si grands tourmens s'ils n'avoient eu une foi très-ferme, une espérance très-sûre, une charité très-ardente, une force invincible, une patience incomparable, et enfin toutes les autres grandes vertus qui étoient nécessaires pour une guerre de cette sorte; car s'il est vrai que l'on ne puisse posséder parfaitement une vertu sans la compagnie de toutes les autres, comment est-ce que les vertus dont je viens de parler eussent pu être dans ces saints en un si haut degré, sans être accom-

pagnées de toutes les autres? Nous pouvons donc conjecturer par cet indice, quelles étoient les vies des fidèles de ce temps-là, et combien admirable fut ce changement, qui convertit en des anges et en des martyrs de Jésus-Christ, des hommes si corrompus et si dépravés, tels qu'étoient ceux qui adoroient les idoles.

Ils firent aussi que dans le monde, qui n'étoit qu'un désert rempli d'arbres stériles, qui ne pouvoient servir qu'à être mis au feu, ou à produire la nourriture des pourceaux, il y eût des arbres qui portoient des fruits qui donnoient la vie éternelle; que les lieux secs et inhabitables furent convertis en ruisseaux et en fontaines d'eaux vives; et que les mêmes cavernes où les dragons faisoient leur demeure, furent changées en jardins et en vergers de délices; parce que ceux qui étoient superbes et cruels comme les dragons, se rendirent humbles; les charnels devinrent spirituels; les avares, libéraux; les cruels, sensibles et miséricordieux. Ils firent que ceux qui auparavant déroboient le bien d'autrui, donnèrent pour l'amour de Dieu le leur propre; et que ceux qui employoient toute leur vie à thésauriser sur la terre, prirent soin d'amasser des trésors pour le ciel; que ceux qui faisoient leur dieu de leur ventre, employant tous leurs soins et toutes leurs facultés à bien traiter leur chair, l'affligèrent et la maltraitèrent par des rigueurs et des abstinences; et que ceux qui ne suivoient que la loi de leur volonté propre et de leurs appétits, pour la conduite de leur vie, renonçant à cette loi, embrassèrent celle de l'Evangile, crucifiant leur chair avec tous leurs vices et leurs convoitises.

En cela il y eut deux très grandes difficultés, parce qu'ils n'avoient pas seulement à porter les hommes à ce genre de vie si rude ; il falloit encore arracher premièrement la coutume invétérée de tous les vices ; détruire tout l'usage et les habitudes anciennes que les hommes avoient successivement reçues de leurs pères, de leurs aïeux, et de tous ceux qui les avoient précédés; confirmées par l'exemple et par l'autorité de tous les rois, et par la coutume immémoriale de tant de siècles; parce que la doctrine de l'Evangile condamnoit tout ceci, et retiroit les hommes des plaisirs, pour les conduire à l'austérité; de l'avarice, à l'amour de la pauvreté; et du chemin large et spacieux de la chair, au chemin étroit de l'esprit. Tout cela fut persuadé, comme dit saint Chrysostôme, (au temps duquel la foi étoit répandue par tout le monde) non à dix ni à vingt personnes, mais à tout autant de nations qu'il y en avoit sous le soleil; puisque toutes les terres obéissoient aux Romains, aux Perses, aux Scythes et aux Indiens. Et enfin, parmi les Grecs, les Juifs et les barbares, il y eut des églises et des autels élevés en l'honneur de Jésus-Christ ; de sorte que par ce moyen le monde qui étoit comme un hérisson, tout environné d'épines, fut nettoyé et défriché, pour être cultivé et préparé à recevoir la semence salutaire de la parole divine. Tellement que cette nouvelle philosophie ne s'arrêta pas seulement au voisinage de Jérusalem, d'où elle étoit sortie, mais alla jusqu'aux dernières extrémités du monde; et cela en si peu de temps, que le prophète Isaïe admire la légèreté avec

laquelle les disciples (*c.* 24), comme des nuées, volèrent par tout le monde, arrosant la terre par la pluie féconde de leur doctrine, afin qu'elle produisît des fruits d'une vie éternelle. Et au même chapitre 24, après avoir prédit par des paroles très-claires la destruction de Jérusalem et de son peuple, il nous exhorte à rendre grâces et louange au Seigneur, pour avoir voulu compenser la perte de cette cité et de son peuple, par la conversion du monde, disant : Glorifiez donc le Seigneur avec les doctrines, et dans les îles les plus éloignées; louez le saint nom du Seigneur Dieu d'Israël, depuis les extrémités les plus éloignées de la terre; nous avons ouï les louanges et la gloire du juste; ce qu'il appelle juste, c'est le Sauveur, parce qu'il est juste par excellence, et qu'il est l'auteur de notre justice.

§ 2.

Suite de la même matière.

Mais cette propagation de la foi fut beaucoup plus grande et plus étendue au temps du très-chrétien empereur Constantin, sous lequel naquit saint Jérôme, qui parle brièvement de cette conversion du monde dans l'épitaphe de Népotien, où il dit : « Avant la ré» surrection de Jésus-Christ, Dieu étoit connu seule» ment dans la Judée, et son nom étoit grand en Is» raël; mais après cette glorieuse résurrection, tou» tes les langues et les écrits des nations, célèbrent » sa passion et sa résurrection sacrée. Je ne parle pas

» des trois nations, des Hébreux, des Grecs et des La-
» tins, que notre Sauveur désigna par le titre de sa
» croix, lequel étoit écrit en ces trois langues; mais
» l'Indien, le Persan et l'Egyptien, le Goth et le Van-
» dale, savent maintenant philosopher et raisonner sur
» l'immortalité de l'âme qui vit après le corps; ce que
» Pythagore n'avoit fait que songer, que Démocrite
» n'avoit pu croire, et de quoi Socrate s'étoit con-
» tenté de disputer en prison, pour se consoler de sa
» condamnation. La férocité de ces nations voisines
» de la Thrace, et la brutalité de ces peuples voisins
» du nord, qui ne sont couverts que de peaux de bê-
» tes, et qui sacrifioient autrefois les hommes pour
» honorer les enterremens de leurs morts, ont chan-
» gé leur barbarie en la douce mélodie de la croix. »
Tout ceci est de saint Jérôme, qui dans une épître qu'il écrivit à une illustre dame romaine, nommée Léta, dit : Qu'un de ses parens descendu de la très-noble famille des Gracques, avoit peu de jours auparavant mis en pièces les idoles de plusieurs nations; ce qu'il raconte avant qu'il eût même reçu la grâce du saint baptême. A quoi il ajoute aussitôt : « La gen-
» tilité se perd déjà dans les meilleures villes, par la so-
» litude et le défaut de leurs idoles; et ceux qui étoient
» auparavant les dieux des nations, sont maintenant
» placés au-dessus des toits avec les chouettes et les
» hibous; la pourpre et la couronne des rois qui bril-
» lent de pierres précieuses, reçoivent un nouvel or-
» nement par l'étendard de la croix. Et le dieu Sérapis
» d'Egypte s'est naguère converti au christianisme.

» Chaque

» Chaque jour nous recevons en ce lieu des troupes » entières de moines, qui viennent des Indes, de » Perse et d'Ethiopie. L'Arménien a déjà quitté ses » flèches; les Huns apprennent les psaumes; et les gla- » ces des Scithes sont maintenant fondues par la cha- » leur de la foi; les armées des Gètes, toutes brillan- » tes de leurs habillemens et de leurs cheveux rou- » ges, portent les enseignes de l'Eglise, et combattent » peut-être maintenant contre nous à forces égales, » parce qu'ils professent une même religion. » Voilà les paroles de saint Jérôme, par lesquelles nous pouvons comprendre quelle étoit en ce temps-là l'étendue de la foi et de la prédication de l'Evangile, puisqu'on la professoit par toutes les parties du monde.

Saint Chrysostôme enchérit encore par-dessus cela, lorsque parlant de cette conversion admirable, il dit: Que si ce grand changement du monde étoit arrivé dans un temps calme, et sans aucune contradiction, ce seroit néanmoins une chose merveilleuse; mais tout le monde a vu que toutes les nations, tous les royaumes, toutes les provinces, tous les rois, et tous les monarques du monde se sont opposés, et ont conjuré contre cette nouveauté, et voyant que cette doctrine alloit au mépris de leurs dieux, qu'elle se moquoit de leurs cérémonies, renversoit leurs sacrifices, et foulloit aux pieds les statues de leurs idoles; ils ne s'y sont pas moins vigoureusement opposés que nous ferions à présent, si l'on nous vouloit contraindre à faire contre l'image du crucifix, ce que nous voulions qu'ils fissent contre celles de leurs dieux; de sorte que les

tyrans ne se contentant pas d'ôter la vie aux fidèles, inventoient chaque jour contr'eux de nouveaux supplices, des fouets, des chaînes, des bannissemens, des pertes de biens, des feux, des croix, des grils, des poêles, des bêtes farouches, des griffes et des peignes de fer, des chaudières d'huile bouillante, des cachots, et une faim continuelle; mais tout ceci fut employé inutilement contre la constance des martyrs: au contraire (et c'est ce qui surpasse toute admiration) il y en avoit un grand nombre qui étoient si ardemment embrasés de l'amour de Dieu, qu'ils aimoient bien mieux souffrir des tourmens pour son honneur, que les hommes du monde ne désirent les honneurs et les prospérités temporelles, parce qu'ils connoissoient de combien cet honneur étoit plus grand que tous ceux que le monde peut donner. C'est aussi pour cette raison que dans l'Epître aux Hébreux, l'Apôtre parlant aux fidèles qui étoient parmi eux, a dit : Qu'ils avoient souffert avec joie qu'on les eût dépouillés de tous leurs biens, parce qu'ils en espéroient au ciel de plus grands et de plus durables. Parlant encore des gentils qui s'étoient convertis en Macédoine, il dit : Que bien qu'ils eussent souffert de très-grandes persécutions, ils n'avoient pas néanmoins perdu courage; au contraire, qu'ils les avoient reçues avec une extrême joie. On dit aussi que les apôtres étant battus de verges par le commandement du souverain prêtre, ils sortoient de la présence de l'assemblée, en se réjouissant d'avoir été trouvés dignes de souffrir des outrages pour le nom de Jésus-Christ;

parce que déjà le Saint-Esprit leur avoit donné la lumière de connoître combien cette gloire étoit grande. Ceux qui souffroient ces tourmens avec tant de joie, étoient néanmoins les mêmes qui un peu auparavant avoient par pure lâcheté fui et abandonné leur Sauveur et leur maître au milieu de ses ennemis, et par là on peut juger que cette joie ne procédoit pas d'eux, mais de la vertu du Saint-Esprit, qui leur avoit donné un nouveau cœur et de nouvelles forces; et de fait, comment pourroit-on dignement parler de la joie avec laquelle saint André salua et embrassa la croix sur laquelle il devoit souffrir? Comment sauroit-on exprimer celle que ressentoit saint Paul dans l'attente de son martyre? Car étant chargé de chaînes et de fers, il écrivit aux Philippiens en ces termes : *Si je suis bientôt sacrifié, je m'en réjouis; et je vous prie de vous en réjouir aussi, et de m'en témoigner votre joie* (*Phil.* 2). Qui a jamais demandé des congratulations et des complimens de cette sorte? Ces complimens se font entre les amis, lorsqu'ils sont parvenus à quelque haute dignité; mais de les désirer pour être détenu dans une étroite prison, et dans l'attente de l'épée d'un bourreau, qui a jamais rien vu de semblable? Ce que l'on voit d'ordinaire, est que les hommes perdent le cœur, le sommeil, le manger, et toute sorte de joie lorsqu'ils sont en cet état là, et qu'ils vont demi-morts à la mort. Mais qui a jamais ouï dire qu'on désirât que les amis célébrassent un tel jour par des réjouissances, ou par des applaudissemens? Et qui a jamais vu une joie pareille à celle de l'Apôtre,

qui se voyoit en cette extrémité? Où trouvons-nous ici cet amour naturel de la vie? Où cette crainte et cette aversion naturelle de la mort, qui fait tant de peur à tous les animaux? Où sont les lois de la nature, qui nous donnent de si fortes inclinations à la conservation de nos personnes? Que fais-tu, pauvre nature humaine? Qui t'a privée de tes droits? Qui t'a dépouillée de tes forces? Qui t'a ainsi asservie à d'autres lois nouvelles? Après cela, qui sera assez grossier pour ne pas voir que ces opérations ne sont pas de la nature, mais de la grâce; non pas de la force humaine, mais de la divine; que ce n'est pas l'homme seul qui agit en ceci, mais Dieu conjointement avec l'homme?

Ce que je vais dire est encore plus admirable, qui est de voir que non-seulement tous les rois et tous les empereurs du monde n'ont su empêcher la conversion des hommes, par toutes leurs inventions et leurs tourmens; mais ce qui est au-dessus de toute admiration, est que plus ils tourmentoient et persécutoient les fidèles, plus il se convertissoit de monde; et que plus ils martyrisoient de chrétiens, plus ils se multiplioient, quoiqu'ils sussent fort bien les divers tourmens qui leur étoient préparés en recevant la foi. Ce n'est pas que la prudence humaine ne parlât à chacun d'eux en son cœur, et ne leur dît: Que fais-tu, pauvre homme? A quoi te résous-tu? Où vas-tu te précipiter? Ne vois-tu pas les princes et les empereurs armés contre toi? Ne vois-tu pas les pères mêmes entrer en fureur et en rage contre leurs propres

enfans, et les persécuter comme leurs plus cruels ennemis, à cause de cette nouvelle doctrine? Ne vois-tu pas que c'est folie de quitter les dieux que les empereurs et toutes les nations du monde adorent, pour adorer un homme crucifié? Ne vois-tu pas les prisons remplies de gens qui sont arrêtés pour ce seul sujet? Ne vois-tu pas les horribles boucheries qu'on exerce sur eux chaque jour? N'as-tu point de peur de ces ruisseaux de leur sang, qui coulent de toutes parts? Or, il est bien évident que le diable, aussi-bien que la prudence humaine, représentoit tout ceci, et beaucoup d'autres choses encore, à ceux qui étoient dans le dessein d'embrasser la foi chrétienne; et néanmoins toutes ces raisons et toutes ces craintes furent généreusement surmontées par une multitude innombrable d'hommes, de femmes, de filles et d'enfans, qui se convertirent, sans en avoir pu être détournés par tant d'épouvantables objets qui se présentoient tous les jours à leurs yeux : et qui ne reconoîtra point la puissance de Dieu dans un si prodigieux changement de cœurs? Nous voyons en ceci ce qui étoit auparavant arrivé aux enfans d'Israël en la terre d'Egypte. Plus le roi Pharaon s'efforçoit de les persécuter et de les détruire, jusqu'à faire égorger tous leurs enfans mâles, plus ils se multiplioient. De même en la conversion du monde, plus les empereurs travailloient à diminuer le nombre des fidèles, plus leur nombre croissoit, parce que le même Dieu qui avoit en Egypte résisté au roi Pharaon, résistoit encore ici aux empereurs du monde; et celui qui avoit multiplié les enfans

d'Israël, multiplioit ici les fidèles. Que s'il n'y a personne qui ait pu nier que le premier prodige étoit une œuvre de Dieu, encore moins le pourra-t-on nier au second; parce que Pharaon faisoit seulement la guerre à ce peuple en faisant tuer leurs enfans; mais ici c'étoient les empereurs qui faisoient une guerre ouverte par les plus cruels tourmens qui se pouvoient imaginer.

§ 3.

Suite de la même matière.

C'est donc avec raison que j'ai dit au commencement, que ceci étoit le plus grand de tous les miracles, parce que tant de merveilles y concouroient; car ce fut une très-grande merveille de bannir du monde l'idolâtrie, confirmée par la coutume de tous les siècles passés; c'en fut une autre bien grande, que les hommes pussent croire qu'un homme mis au gibet entre des larrons, mort et enseveli, fût le vrai Dieu, et le maître de toutes les choses créées. Une autre merveille a été de voir le changement des mœurs des hommes, qui d'une vie pleine de délices et de méchanceté, passèrent à une vie très-sainte et très-rigoureuse. C'est une autre merveille, qu'un si grand nombre de martyrs s'exposassent à des tourmens si rigoureux, non-seulement avec constance, mais encore avec joie. C'en est encore une autre, que plus les chrétiens étoient persécutés, plus ils se convertissoient et se multiplioient. Et enfin c'en est encore une autre, que Dieu ait voulu

achever ce grand ouvrage par le moyen de quelques pauvres pêcheurs grossiers et ignorans.

Toutes ces choses ont concouru ensemble, et chacune est en soi si grande et si admirable, qu'il étoit impossible d'en voir le succès, sans un secours surnaturel de la divinité. Mais laissant à part tous ces mystères que nous avons proposés au commencement, de la résurrection générale des corps, de la très-sainte Trinité, et du très-saint Sacrement de l'autel; considérons seulement le mystère de la croix, et nous souvenons de ce que j'ai dit au commencement, qu'au temps dont nous parlons, le nom de la croix étoit beaucoup plus ignominieux, que n'est à présent celui du gibet; et celui d'un crucifié, beaucoup plus que n'est aujourd'hui celui d'un pendu, pour les raisons que j'en ai rapportées. Celui donc qui voudra se servir de son jugement, qu'il considère un peu, et qu'il examine en soi-même ce que c'étoit en ce temps-là que de publier qu'un homme livré à un tourment si ignominieux et confondu avec des larrons, étoit un Dieu; et que ceux qui affirmoient cette vérité, n'étoient ni des Platons, ni des Aristotes, ni aucun de ces anciens et renommés philosophes, mais de pauvres gens grossiers et idiots, qui n'avoient jamais appris ni lettres, ni sciences humaines? Comment étoit-il donc possible de persuader cela à tant de milliers d'hommes de toutes les nations du monde, aussi-bien aux sages qu'aux simples, s'ils n'eussent été inspirés par le Saint-Esprit, et convaincus par de très-évidens miracles, voyant surtout que ceux qui recevoient cette

sainte foi exposoient leurs vies à des périls si grands et si certains?

Mais pour mieux faire comprendre ceci, il en faut faire voir la pratique par quelque exemple singulier. L'empereur Constantin a été un des plus valeureux et un des plus grands empereurs du monde, aussi-bien en temps de guerre qu'en temps de paix; il posséda seul et sans compagnon tout l'empire romain. Comment étoit-il possible qu'un si grand prince quittât le culte de ses dieux, et qu'il foulât aux pieds, pour ainsi dire, des divinités que tous ses devanciers avoient adorées, et dans un temps où ils avoient assujéti tout le monde sous leurs conquêtes, pour adorer en qualité de seul et vrai Dieu, un homme pendu entre deux larrons? (J'use comme j'ai dit de ce terme, pour montrer l'ignominie de la croix en ce temps-là.) Comment étoit-il possible qu'un si grand prince pût concevoir une telle croyance, si la force des miracles et la vertu du Saint-Esprit ne lui eussent persuadé une vérité si haute et si difficile à croire? Comment se pouvoit il faire qu'il la crût avec tant de fermeté, que même dans tous ses étendards et dans ses bannières il ne portoit point d'autre signal que celui de la croix? Mais entre les autres miracles le premier fut que, étant près de commencer la bataille qu'il donna contre Maxence le tyran, qui commandoit à Rome, il vit, et toute son armée avec lui, le glorieux signe de la croix, bien marqué au ciel vers le côté du midi, avec une inscription qui contenoit ces mots: *Tu vaincras par ce signal.* Eusèbe de Césarée raconte qu'il

avoit souvent ouï l'empereur faisant récit à plusieurs de cette merveille qu'il affirmoit avec serment. Aussi depuis ce temps-là il porta toujours ce glorieux signe sur ses drapeaux, et par là il vainquit le tyran, presque sans aucune effusion de sang, ni des siens, ni des Romains, ce qui étoit la chose qu'il désiroit le plus. Par cet exemple on peut concevoir combien ce fut une grande merveille que non-seulement ce prince, mais aussi tant de diverses nations aient pu porter leurs esprits à croire qu'un homme puni par un si ignominieux tourment, fût un Dieu. Que diroit Aristote, s'il avoit ouï conter ceci? mais que seroit-ce si à force de miracles il avoit été contraint de le croire, lui qui avoit une si haute estime de cette divine substance, qu'il tenoit pour une chose indigne de sa suprême majesté qu'elle s'abaissât à penser à autre chose qu'à sa propre grandeur et à sa beauté? Que diroit-il, s'il avoit pu être persuadé que la bonté et la charité de ce grand maître a passé si avant qu'il a daigné se faire homme pour l'amour des hommes? Et dans quel étonnement ne seroit-il point tombé, si avec cela il avoit été persuadé que ce même Seigneur n'endura la mort que pour l'amour de nous? Quelle auroit été son admiration, s'il se fût vu absorbé dans un si profond abîme de bonté et de charité, et s'il eût pu entrer en connoissance des fruits inestimables que cette mort a produits?

C'est donc de cette merveille que l'Apôtre parle si avantageusement lorsqu'il dit : *On voit clairement combien c'est un grand mystère qu'un Dieu ait voulu*

se manifester en la chair, approuvé par le témoignage du Saint-Esprit; être révélé aux anges, prêché et annoncé aux gentils, et cru de tout le monde; c'est-à-dire, avoir forcé et assujéti tous les entendemens humains à croire une chose si admirable.

Le prophète Isaïe compare cette victoire à celle que Gédéon remporta sur les Madianites, lorsqu'il dit: *Vos serviteurs, Seigneur, ont grand sujet de se réjouir en votre présence, ainsi que les laboureurs ont accoutumé de se réjouir au temps de la moisson, et les vainqueurs, lorsqu'après une grande victoire ils viennent à départir entr'eux les dépouilles; parce que vous avez déchargé votre peuple du joug pesant dont il étoit oppressé, de la verge qui étoit sur son dos, et du sceptre du tyran, et que de la même sorte vous avez soulagé votre peuple au jour de la victoire de Madian.* (*Isa.* 9.) Gédéon obtint cette victoire contre une armée innombrable de Madianites, qui opprimoient le peuple d'Israël; et pour ce grand exploit Dieu lui commanda de ne mener avec lui que trois cents hommes, chacun desquels portoit seulement en une main une trompette, et en l'autre un flambeau allumé dans un vase de terre; les vases étant cassés, la lumière vint à paroître et les trompettes à sonner, de quoi les ennemis furent si effrayés, que Dieu permit qu'ils tournassent contre eux-mêmes leurs propres armes; tellement qu'ils se tuèrent les uns les autres, et par ce moyen le peuple d'Israël demeura libre de l'oppression des Madianites. Quel homme, pour grossier qu'il puisse être, ne verra point que cette victoire n'a

été gagnée que par la seule puissance de Dieu? C'est à cette sorte de victoire que le prophète compare celle que Jésus-Christ a remportée par le moyen de ses ministres sur la puissance et sur la tyrannie du prince de ce monde, lequel tenoit en oppression tout le genre humain, l'accablant sous le pesant fardeau du péché, et le battant sans cesse de la verge de ses propres appétits et de ses passions; chaque jour il leur faisoit payer le tribut de ce premier péché qui étoit la mort, et les peines qui s'en sont ensuivies par les nouveaux péchés qui ont procédé de ce premier; et tout ainsi qu'un autre Gédéon par le son des trompettes, et par la splendeur de ces lumières qui furent découvertes après que les vases de terre furent cassés, le Sauveur par le son de la prédication de l'Evangile, et par la lumière des vertus qui rejaillissoit avec éclat dans les mœurs et dans la vie des hommes apostoliques (laquelle paroissoit principalement en la mortification de leur chair avec tous ses appétits, et en la patience extrême qu'ils faisoient paroître lorsque leurs corps étoient brisés et mis en pièces,) nous délivra de la sujétion et de la captivité très-cruelle de ce tyran, et toutefois cette victoire a été d'autant plus excellente et plus illustre que l'autre, qu'il a été plus excellent et plus important de délivrer les hommes de la puissance des démons, qu'il n'avoit été de délivrer les enfans d'Israël du pouvoir des Madianites, et que la servitude et la captivité des âmes est bien plus malheureuse que celle des corps; et que c'est bien quelque chose de plus grand de soumettre le monde à la puis-

sance de Jésus-Christ, que de vaincre une armée ennemie. C'est pourquoi si nous avouons que la victoire de Gédéon fut miraculeuse, pourrons-nous nous empêcher de confesser que le miracle a infiniment été plus grand d'avoir obtenu celle-ci avec un si petit nombre d'hommes, qui étoient d'ailleurs aussi grossiers et aussi méprisables que nous avons fait voir?

Pour mieux faire connoître combien cette grande œuvre surpasse toutes les facultés du pouvoir humain, considérons combien de grands philosophes et combien de gens savans et éloquens il y a eu dans le monde. Tous ceux-ci néanmoins n'ont jamais été capables de venir à bout de ce grand ouvrage, ni de tirer les hommes de cet aveuglement et de cette tromperie abominable dans laquelle ils étoient engagés. Et voyons de l'autre côté quels ont été ceux qui ont réussi dans cette entreprise; laissant à part plusieurs autres très-insignes philosophes, je veux que nous nous arrêtions au seul Platon, qui a été selon l'opinion de Cicéron, le plus grand de tous. Ses ouvrages nous font assez voir quelle a été son éloquence et son savoir; mais sa vertu ne fut pas moindre, ni le désir qu'il eut de porter les hommes à l'amour de la vertu. Voyant que tous ses soins étoient inutilement employés à Athènes, il passa en Sicile, à Cyrène, en Egypte et en Italie pour voir si dans quelqu'une de ces provinces il pourroit trouver des personnes capables de recevoir les impressions qu'il avoit dessein de leur donner de la vertu. Que si l'estime et la réputation d'être vertueux pouvoit donner du crédit à quelqu'un, il n'y en avoit point

en son temps qui fût plus renommé en cela que lui. Et si l'éloquence a le pouvoir de persuader ce qu'elle désire, et d'arracher jusqu'à la racine des fausses opinions, il n'y eut jamais homme plus éloquent que lui dans Athènes, où l'éloquence prit sa naissance et monta à sa perfection. Pour attirer les hommes à l'amour de la vertu, il ne leur proposoit point les travaux, mais les plaisirs, et la beauté avec la gloire qui l'accompagne. Voyons maintenant ce qu'il gagna sur les esprits des hommes par des propositions si avantageuses. Quels vices est-ce qu'il bannit du monde? quels désordres est-ce qu'il en retrancha? quelle république est-ce qu'il établit sous la forme qu'il avoit imaginée? Il est certain que rien de tout cela ne lui réussit; mais nos pêcheurs ignorans et grossiers, sans aucune connoissance d'arts ni de lettres, n'ont-ils pas changé tout le monde? n'en ont-ils pas banni une infinité de vices et de péchés horribles, sous lesquels le monde étoit enseveli, pour le porter à l'amour et à l'étude de la vraie religion et de la véritable sainteté? Ils l'ont fait à tel point, et ont imprimé si vivement ce désir dans les âmes des hommes, que pour ne pas perdre la vertu ils aimoient mieux perdre la vie. Qui ne reconnoîtra en ceci la puissance de ce souverain Seigneur, qui par le ministère des hommes les plus obscurs, a opéré la plus grande et la plus difficile action qui se soit jamais faite dans le monde?

Prenons encore un autre exemple. Combien grand est aujourd'hui dans l'Eglise le nombre des prédicateurs qui ont employé toutes leurs vies en l'étude des

bonnes lettres pour exercer plus dignement ce grand office? demandons-leur un peu, je dis à ceux mêmes qui sont les plus célèbres, combien de personnes ils ont retirées du péché, et combien ils en ont porté à embrasser la vertu, et nous verrons combien petit sera le nombre de ceux qu'ils nous pourront alléguer. On peut dire néanmoins qu'ils avoient plus de la moitié du chemin fait, puisqu'ils adressoient leurs paroles à des gens qui avoient déjà reçu la foi; et que ceux qui recevoient leur doctrine n'avoient à craindre ni les prisons, ni les tourmens, comme faisoient ceux qui se convertissoient en ce temps-là. Au contraire, la vertu leur acquéroit du crédit et de la réputation, et avec cela nous voyons qu'il y en a si peu à qui les bons préceptes fassent changer la mauvaise vie, que nous pourrions facilement les compter. Mais ces pauvres pêcheurs, sans aucune de toutes ces qualités, furent assez puissans pour faire que tant d'hommes et tant de nations changèrent tellement leurs vies, que d'hommes infernaux et diaboliques qu'ils étoient, ils devinrent célestes et divins. Que dirai-je encore de cet officier (*Act.* 20), lequel en compagnie d'un autre de même métier, travailloit jour et nuit de ses mains pour se nourrir lui et ses compagnons; et néanmoins dans l'exercice de ce métier vil et mécanique, il ne laissa pas de remplir toutes les terres voisines de la mer Illyrique de la prédication et de la sainteté de l'Evangile? Peut-il y avoir quelque chose plus digne d'admiration, et qui surpasse davantage les forces humaines? Qui en ceci ne voit à découvert l'assistance et la

faveur divine? et cela suffira pour nous faire voir sur quel fondement de merveilles la foi et la religion chrétienne est confirmée et établie.

On ne sauroit avec raison faire ici mention de la secte de Mahomet, qui est maintenant si fort répandue par le monde, parce qu'elle n'a rencontré aucune des difficultés ni des circonstances que nous venons de remarquer. Car en premier lieu cet imposteur ne proposa jamais aucune chose que l'entendement humain eût peine à croire. Il n'obligea jamais ses sectateurs à croire sinon qu'il y a un seul Dieu, qui est une vérité que tous les grands philosophes ont reconnue, et à quoi la seule raison naturelle peut élever l'esprit humain sans aucune lumière de la foi. Il ne proposa non plus à la volonté ni aux appétits de la chair, autre chose que ce qui pouvoit contenter leurs désirs; c'est-à-dire, une licence effrénée à la luxure, (n'ayant point mis au nombre des péchés la simple fornication.) Il permit encore d'avoir tout autant de femmes que chacun en pourroit nourrir, ce que la nature même n'a pas permis entre les oiseaux, et que les Romains, quoique païens, n'ont pas souffert; les hommes charnels comme ils sont, ont reçu une loi telle que celle-là à bras ouverts, parce qu'elle étoit conforme à leur sensualité. Il n'y eut en cela nulle contradiction d'empereurs; il ne s'y est jamais vu de martyrs qui aient souffert pour une loi si douce et si agréable à la chair et au sang; elle n'a point été confirmée, ni par raison, ni par miracles, mais établie à force d'armes, par la violence desquelles elle s'est

facilement répandue; le pouvoir et la domination que la chair possède dans le monde, étant d'aussi grande étendue, que celle de l'esprit est petite et resserrée. Avec cela dans ses commencemens cette loi ne fut reçue que par des gens brutaux et barbares, au lieu que notre religion fut d'abord communiquée aux nations les plus policées de la terre, comme aux Romains, qui avoient alors la monarchie du monde; aux Grecs, chez lesquels florissoient toutes les sciences; et à la Judée, où seulement étoit renfermée la connoissance du vrai Dieu, et la doctrine des prophètes.

Celui qui voudra bien prendre garde à cette malheureuse secte, s'apercevra facilement que c'est un ramas de toutes sortes de lois, que ce trompeur assembla pour attirer à lui tous ceux qui en faisoient profession; car des Juifs il prit la circoncision et l'abstinence de la chair de porc, il emprunta aux chrétiens les grandes louanges qu'il donne à Jésus-Christ et à sa très-sainte Mère, avouant que Jésus-Christ étoit infiniment au-dessus de lui; et il prit en lui-même cet infâme paradis, où il raconte que l'on boit et mange, et que l'on jouit de tous les autres déshonnêtes plaisirs dont nous avons parlé ci-devant, ajoutant à cela d'autres contes fabuleux avec une impudence extrême, comme quand il dit qu'une pièce de la lune tomba dans sa manche, et qu'il la remit à sa première place, avec d'autres impertinences semblables dont tout son alcoran est rempli. A la fin, pour trancher toutes sortes de disputes, il dit, que chacun se peut sauver

en

en sa loi et en sa croyance particulière; ce qui est absolument impossible, n'y ayant de salut que dans la vraie loi; que si la loi des chrétiens est véritable, et si elle rejète et condamne comme fausses toutes les autres, comment est-ce que les hommes y peuvent trouver leur salut? Mais laissons là ce monstre, vrai disciple d'Epicure et d'Arius, et venons aux prophéties, par lesquelles la vérité de notre sainte religion est entièrement confirmée.

CHAPITRE XXIX.

La dernière excellence de la religion chrétienne, qui consiste au témoignage qu'en ont rendu les prophètes.

Après le témoignage des miracles, nous devons ajouter celui des prophéties. Il n'est pas de moindre autorité, puisque l'un et l'autre a Dieu pour témoin, lequel seul par excellence peut faire des miracles, et qui seul aussi peut savoir les choses à venir, encore qu'elles dépendent du libre arbitre et de la volonté de l'homme, et c'est de quoi il se donne à soi-même de fréquentes louanges dans le prophète Isaïe; mais encore que l'un et l'autre témoignages soient de pareille autorité, nous sommes néanmoins beaucoup plus touchés par le témoignage des prophéties, que par celui des miracles, parce que nous croyons les miracles sans les voir; mais nous voyons et croyons tout en-

semble les prophéties : et en effet, ne voyons-nous pas de notre temps même l'accomplissement de plusieurs prophéties, comme nous ferons voir dans ce que nous allons dire? Entre ces prophéties, il y en a de l'ancien Testament, dont nous parlerons dans la troisième partie de cet ouvrage, et les autres sont du nouveau, dont nous allons parler maintenant.

Entre ces prophéties, je mets au premier rang celle qui a clairement annoncé ce grand et insigne miracle de la conversion du monde, dont je viens de parler. Elle fut prononcée par la bouche du Sauveur même, qui se voyant proche de sa passion sacrée, et connoissant que c'étoit par elle que la rédemption du monde s'approchoit et la victoire contre le démon, proféra tout haut devant le peuple ces divines paroles : *C'est maintenant que l'heure du jugement du monde s'approche; c'est maintenant que le prince de ce monde en doit être chassé; et lors que je serai élevé de la terre, j'attirerai toutes choses après moi.* L'évangéliste ajoute aussitôt : ceci étoit dit par le Sauveur pour nous enseigner le genre de mort qu'il devoit souffrir, qui étoit d'être élevé sur une croix. Cette prophétie, comme j'ai dit, nous fait voir en peu de mots la conversion du monde; car en disant que le prince de ce monde devoit être jugé et chassé, c'étoit prophétiser que le diable qui étoit adoré de toutes les nations du monde (excepté dans la Judée seule) et dans toutes les provinces que le soleil éclaire, par les rois, par les empereurs et par tous les peuples, seroit méprisé et rejeté; c'étoit en effet prédire

le plus grand de tous les triomphes de Jésus-Christ, qui devoit triompher de l'idolâtrie, ainsi que nous avons expliqué ci-devant. Et dire encore qu'étant mort sur la croix il attireroit toutes choses à lui, n'étoit-ce pas nous prédire qu'il seroit reconnu, obéi et adoré pour vrai Dieu, après avoir banni tous les faux dieux qui avoient auparavant trompé le monde? Or ceci est ajouter merveille sur merveille, et miracle sur miracle, parce que la conversion du monde fut un grand miracle, comme nous avons vu; et c'en fut un autre de l'avoir prophétisée avant qu'elle fût arrivée, ce qui n'appartient qu'à Dieu seul, comme nous avons dit: car ce n'est pas une chose étrange qu'un homme dise de lui-même ce qu'il a dessein de faire; mais de le dire des autres, et encore non pas de quelques-uns, mais des nations entières, des royaumes, des principautés, ce n'est pas une chose humaine, elle n'appartient qu'à Dieu seul, qui par sa sagesse infinie voit tout ce qui doit arriver, et par sa toute-puissance change les volontés pour les porter à tout ce qui lui plaît. Ce fut de la sorte qu'il les changea, pour faire que les hommes quittassent le culte de leurs dieux pour adorer la croix et le crucifié. Cette circonstance de la gloire de la croix est infiniment rehaussée et avec beaucoup de raison par saint Chrysostôme au lieu que nous avons déjà allégué.

Mais pour bien comprendre la grandeur de cette gloire, nous devons considérer ce que nous avons déjà dit de l'ignominie du supplice de la croix; car, en effet, entre tous les tourmens que les juges et les gou-

verneurs du monde avoient inventés, soit pour punir les méchans, ou pour découvrir la vérité des crimes, comme les fouets, les prisons, les chaînes, les tenailles, les croix, les dents et peignes de fer, le plomb fondu, les brasiers ardens, l'huile bouillante et autres semblables, dont la seule vue donne de l'horreur; celui de la croix est appelé dans l'Ecriture : *maudit* (*Deut.* 21), pour être le plus infâme, le plus honteux et le plus terrible de tous. Or, que peut-il y avoir de plus admirable que de voir la chose du monde la plus ignominieuse devenir la plus glorieuse, à tel point, que les couronnes des rois et des empereurs le sont beaucoup moins, puisqu'ils n'ont pas fait de difficulté de quitter leurs couronnes pour porter cette glorieuse marque? Ils la mettent sur leurs pourpres, ils la mettent sur leurs armes, ils la mettent sur leurs couronnes; elle est sur l'entrée des temples, elle est sur les autels, elle est en la consécration des prêtres; nous la voyons sur la poupe des navires, dans les lieux publics, dans les solitudes les plus écartées, dans les chemins, dans les montagnes, sur les corps des démoniaques et des malades; elle paroît aux batailles, dans les drapeaux, et enfin dans toutes les choses, et néanmoins personne ne s'en offense, personne n'a honte de porter sur soi la marque de ce supplice *maudit :* au contraire, c'est d'elle que les hommes font leur plus grand ornement, en l'ornant elle-même de leurs plus précieuses pierreries; et par là nous pouvons juger combien il y a de différence entre les œuvres de Dieu, et celles des hommes. Nous

voyons dans le monde des rois et des princes qui envoient des nations entières d'un lieu à l'autre, qui entreprennent des guerres, qui subjuguent des peuples, qui bannissent ceux qu'il leur plaît, qui donnent la vie aux uns, et l'ôtent aux autres; mais quoiqu'ils aient tant de gloire et de pouvoir durant leur vie, à peine l'ont-ils perdue, que tout le monde les met en oubli, que leurs lois sont abolies, leurs statues renversées, et toute cette gloire qui les environnoit disparoît comme une fumée, ou comme une comédie qu'on vient de jouer : combien au contraire sont différentes les voies de Dieu ! Durant la vie du Sauveur la croix étoit, comme j'ai dit, le signe de malédiction et d'ignominie, et après sa mort elle est plus éclatante que le soleil et que tous les astres : elle donnoit auparavant de l'horreur et de la crainte, et maintenant elle est désirée et honorée de chacun : les grands et les petits ont recours à elle en toutes leurs peines et en tous leurs périls, les maîtres et leurs serviteurs, les rois et leurs sujets, et enfin tous les hommes de quelque condition qu'ils soient. Avant la croix le prince des apôtres trembla aux menaces d'une simple fille, et tous ses compagnons prirent la fuite et abandonnèrent leur maître; mais après la croix ils défièrent tout le monde, ils choquèrent tous les dieux et tous les princes de la terre, se moquant de leurs menaces et méprisant tous leurs supplices. Ce ne fut pas seulement la croix qui fut honorée et révérée, mais les apôtres mêmes qui la prêchèrent (quoique durant leur vie ils fussent tenus pour la lie et le mépris du

monde), furent plus honorés et plus respectés que les rois de la terre; leurs reliques aussi furent tellement révérées, que les rois mêmes tiennent à grand honneur d'être ensevelis auprès d'eux; et celui qui peut avoir le moindre petit morceau de ce bois sacré, avec combien de soin le fait-il revêtir de pierres précieuses, pour le porter au cou comme un souverain préservatif contre toutes sortes de périls, aussi-bien que pour son plus grand ornement? De cette sorte, ce qui étoit la plus honteuse marque de malédiction, est aujourd'hui le signe le plus glorieux de bénédiction, notre rempart d'assurance, le fléau de notre adversaire, et le frein des démons. Ce fut la croix qui tua la mort, qui brisa les portes de l'enfer, qui en rompit les fers et les serrures, qui abattit la forteresse du prince de ce monde, qui coupa les nerfs du péché, qui délivra le monde de la peine à laquelle il avoit été condamné, et qui guérit la plaie de la nature humaine : de sorte que ce que les mers ouvertes n'avoient pu gagner sur les hommes, ni les chariots de Pharaon submergés, ni la manne du ciel, ni l'eau de la pierre dure, ni les autres merveilles que Dieu opéra en la sortie d'Egypte, a été fait par la vertu de la croix non-seulement chez une nation, mais dans tout le monde. Et par là nous voyons combien grand est le mystère enfermé dans ces brièves paroles du Sauveur, *Si je suis élevé de terre*, c'est-à dire, mis en croix, je tirerai toutes choses après moi. Ceci est de saint Chrysostôme.

§ 1.

Nous lisons dans l'Evangile une autre prophétie qui a beaucoup de rapport à celle-ci. Ce fut lorsque cette femme pieuse versa ce précieux parfum sur la tête du Sauveur; les disciples murmurant de la perte qu'elle faisoit en cela, le Sauveur au contraire approuva son action, et dit : *Je vous dis en vérité, qu'en quelque part du monde que cet Evangile soit prêché, on racontera à son honneur et à sa mémoire ce qu'elle a fait.* Ce qui est arrivé ainsi que le Sauveur l'avoit prédit. Saint Chrysostôme relève fort cette prophétie, (1) lorsqu'il en parle en ces termes : Dans toutes les églises, les rois, les consuls, les ducs, les hommes, les femmes, les personnes les plus nobles et les plus illustres, écoutent en grand silence l'office que cette femme rendit au Sauveur. Combien y a-t-il eu de rois dans le monde qui ont départi de grands bienfaits, qui ont donné de grandes batailles, qui ont vu élever de grands trophées et de grands triomphes à leur propre gloire, qui ont gouverné de grands peuples, bâti de grandes cités, ennobli et augmenté leurs états ! avec cela, eux et leurs états, et toutes leurs grandes actions, sont ensevelis dans l'oubli. Combien y a-t-il eu de reines et de princesses illustres, qui ont fait de grands biens à leurs peuples, dont on ne sait pas seulement ni les noms, ni les bienfaits ! Mais cette pauvre femme qui ne fit que verser un peu de parfum, en est louée par tout le monde. Et bien qu'il se soit

(1) Chrysost. homil. 1. contra Judæos.

passé tant d'années depuis cette action, la mémoire néanmoins ne s'en est point éteinte, ni ne s'en éteindra jamais, quoique la chose fût de peu d'importance, (car que pouvoit-ce être qu'un peu de parfum versé?) qu'elle fût faite par une personne privée, et qu'il n'y eût que peu de témoins; quoique l'action se fût faite en présence des seuls disciples, que le lieu ne fût ni public ni fréquenté, n'étant seulement qu'une maison particulière : néanmoins ni la petite considération de la personne, ni le petit nombre des témoins, ni l'obscurité du lieu, n'ont pu obscurcir la mémoire de cette femme, qui est encore aujourd'hui plus renommée que ne sont tous les rois et toutes les reines du monde. Qui est-ce donc qui a eu le pouvoir de faire que cet Evangile ait été prêché par toute la terre, et qui a pu prophétiser tant d'années auparavant, ce que nous voyons qui s'accomplit chaque jour, et s'accomplira sans fin? N'est-il pas évident que personne n'a pu faire cela qu'un Dieu, ni le prophétiser avant qu'il arrivât, sinon un Dieu?

A cette prophétie nous en pouvons ajouter une autre presque semblable, mais dans un sujet encore plus illustre; ce fut celle que prononça la sainte Vierge dans son sacré cantique, lorsqu'elle dit : *Puisque le Seigneur a daigné jeter les yeux sur la bassesse de sa servante, pour cela toutes les générations m'appelleront bienheureuse.* Nous avons en cette prophétie toutes les mêmes circonstances que saint Chrysostôme estime et loue si fort, dans le miracle de la précédente, et quelque chose de plus encore; parce que le

nom de cette femme n'est connu seulement que dans l'étendue de l'Eglise catholique, et parmi les nations qui ont reçu l'Evangile; mais la gloire et la louange de notre sainte Vierge passe bien plus avant, étant répandue par toutes les nations, de Maures, et de Turcs, lesquels nonobstant leur infidélité, ne laissent pas de louer et d'avoir en révérence le nom de Jésus-Christ et de sa très-sainte mère. Aussi lisons-nous dans leur alcoran de très-grandes louanges, tant du Fils que de la Mère; et cela à tel point, qu'ils récitent en son honneur la prière de l'*Ave Maria*, de laquelle ils retranchent seulement le nom de mère de Dieu; parce qu'encore que leur religion, ou pour mieux dire, leur irréligion, soit fondée sur l'hérésie d'Arius, néanmoins ils ne reconnoissent pas la gloire de la divinité de Jésus-Christ, quoiqu'ils lui donnent de grandes louanges. Or, cette prophétie d'une si grande célébrité, estimée et louée parmi tant de nations, même parmi les infidèles, fut prononcée par une pauvre fille mariée avec un charpentier, entre quatre murailles, en présence d'un seul témoin, qui fut la mère de saint Jean-Baptiste; et néanmoins avec tout cela, nous ne laissons pas de voir la renommée de cette Vierge voler par tous les siècles passés et présens, étant appelée bienheureuse par toutes les nations; qui est-ce qui a pu disposer le monde de telle sorte que le Fils de cette Vierge fût adoré, et elle, comme Mère d'un tel Fils, appelée bienheureuse? Il étoit bien facile à une femme de prononcer ce peu de paroles; mais qui a pu leur donner l'accomplissement, sinon un Dieu, et révéler ce prodige avant qu'il fût arrivé, sinon un Dieu?

§ 2.

Il y a encore une autre prophétie qui suit les précédentes, et qui y a beaucoup de rapport, c'est celle par laquelle le Sauveur prophétisa la fondation et la fermeté de son Eglise contre toutes les puissances du monde, lorsqu'il dit à saint Pierre : *Vous êtes Pierre, et sur cette pierre j'édifierai mon Eglise, contre laquelle les portes de l'enfer ne prévaudront jamais.* Par les portes de l'enfer, il entend toutes les tempêtes et les persécutions que les démons de l'enfer devoient exciter contre l'Eglise par le moyen de leurs ministres ; et par là il prophétise premièrement la conversion du monde, qui a été la merveille dont nous avons ci-devant parlé, avec toutes ses circonstances ; c'est pourquoi nous ne dirons plus rien ici de ce que nous en avons déjà dit. En second lieu, il prophétise les persécutions qui devoient attaquer cette Eglise, lesquelles furent encore plus clairement prophétisées dans saint Luc, lorsqu'il dit : Que les incrédules devoient s'élever contre ses disciples (*c.* 21), leur mettre la main dessus, les persécuter, les emprisonner, et les mener devant les tribunaux des rois et des juges, pour rendre témoignage de la vérité. Un peu plus bas il dit encore : *Vous serez conduits en jugement par la main de vos propres pères, de vos parens et de vos amis, qui tueront plusieurs d'entre vous. Vous serez en horreur à tout le monde pour l'amour de moi, mais pour tout cela il ne se perdra pas un seul cheveu de votre tête ; et par la vertu de*

vos souffrances et de votre patience, vous acquerrez le salut de vos âmes. Le Sauveur prophétisa ces mêmes persécutions dans saint Jean (*c.* 16), lorsqu'il voulut préparer et prévenir l'esprit de ses disciples, afin qu'ils ne fussent point scandalisés, lorsqu'ils le verroient lui-même dans ces persécutions, leur disant : *Sachez que les hommes vous chasseront hors de leur compagnie et de leurs assemblées, et que l'heure est venue en laquelle ceux qui vous feront mourir croiront rendre un service à Dieu.* Voilà quelles étoient les portes et les puissances de l'enfer, qui n'ont pu empêcher ni la fondation, ni l'étendue ou propagation de l'Eglise.

Mais il faut voir saint Chrysostôme, pour connoître combien grandes et furieuses ont été les persécutions que les forces de l'enfer excitèrent contre l'Eglise; et par là on pourra mieux juger du pouvoir et de la sagesse de celui qui a pu faire un si grand ouvrage, que de protéger l'Eglise contre tant d'attaques; car en effet qui est-ce qui pourra bien expliquer le grand nombre de batailles et d'assauts qui ont été livrés à l'Eglise? Combien d'armées ont été levées contr'elle? Quels genres de tourmens ont été employés pour l'opprimer? On s'est servi des grils de fer, des poëles, du soufre, de la chaux vive, de la poix fondue, des précipices, des lacs, des fournaises ardentes, des chaudières bouillantes, des dents des bêtes farouches, des mers, des bannissemens, des pertes de biens, et d'autres tourmens sans nombre, que l'on ne sauroit presque dire, et beaucoup moins souffrir. Tout ceci n'étoit

pas excité par des étrangers, mais même par les frères, et par les propres domestiques; parce que c'étoit une guerre civile qui occupoit tout le monde; ou pour mieux dire, une guerre bien plus que civile; les citoyens ne combattant pas seulement contre les citoyens, mais aussi les parens contre les parens, les domestiques contre les domestiques, et les amis contre les amis; et tout cela ne fut pas capable non-seulement d'abattre l'Eglise, mais même d'en diminuer la grandeur. Ce qu'il y a encore de plus incroyable est, que toute cette horrible tempête s'éleva dès que l'Eglise eut jeté ses premiers fondemens; car si la chose fût arrivée après qu'elle eut jeté de bonnes racines, et qu'elle fut bien établie par le monde, on auroit moins lieu de s'étonner, que le monde n'eût pu la renverser; mais que cela soit arrivé dès le commencement de l'Evangile, et incontinent après que la foi fut semée dans les âmes des fidèles; et néanmoins que tant d'horribles persécutions, non-seulement n'aient pas été capables de renverser l'Eglise, mais qu'au contraire le nombre des fidèles se soit accru chaque jour, c'est ce qui surpasse tous les miracles du monde; et c'est sans doute pour ce sujet que la providence divine permit que l'Eglise fût en ce temps-là si puissamment combattue, sans pouvoir être vaincue; afin que le grand nombre d'enfans qu'elle compte en ce temps qu'elle jouit de la paix, ne soit point attribué à la faveur des empereurs chrétiens, mais à Dieu seul, qui la défendit et la multiplia si abondamment au temps qu'elle étoit si violemment agitée par les empereurs

infidèles. Cela se reconnoît encore plus manifestement par le grand nombre d'hérétiques qui l'ont depuis attaquée, non avec des armes, mais par la subtilité de leurs faux argumens; tout cela s'est défait et s'est détruit comme la neige; et l'Eglise édifiée sur cette pierre ferme et solide, demeure inébranlable. Ceci est de saint Chrysostôme.

§ 3.

Toutes les prophéties que nous venons de rapporter, bien qu'en des termes différens, concourent néanmoins à prophétiser la conversion du monde, chacune ajoutant quelque chose de particulier, comme il se voit aux termes dans lesquels elles sont conçues; mais celles que nous allons expliquer, prophétisent la destruction de Jérusalem, et de tout le royaume de Judée, en punition de la faute commise dans la mort du Sauveur. Dans saint Luc (*c.* 19.) il est écrit : Que le Sauveur *allant à Jérusalem, comme il se vit proche de la ville, il pleura sur elle, et dit : Si tu connoissois maintenant les moyens de te procurer la paix, mais c'est une chose cachée à tes yeux; car il viendra des jours où tes ennemis t'environneront de remparts, ils t'enfermeront de toutes parts, et te réduiront à une très-grande extrémité; ils te jeteront par terre, toi et tous tes habitans, et ne laisseront en toi pierre sur pierre, parce que tu n'as pas voulu connoître le temps où tu as été visitée.* Quelle prophétie pouvoit être plus claire que celle-ci; et quel esprit, quelqu'aveugle qu'il soit, ne sera pas convaincu par son évi-

dence, la voyant surtout si parfaitement accomplie? car en effet les choses sont réellement arrivées en la manière qu'elles sont ici dépeintes. Le Sauveur en ces paroles ne s'est pas contenté d'exprimer en général la destruction de cette grande cité; mais il a particularisé qu'elle seroit si absolument détruite, qu'il ne lui resteroit pas pierre sur pierre; aussi fut-elle ruinée à tel point avec son temple, ses murailles et ses maisons, que selon le rapport de Josèphe, (1) quiconque l'eût vue n'auroit jamais pu croire qu'il y eût eu quelque assemblée de peuples. La prophétie fait aussi mention du siége, duquel le même historien écrit : Que tous les soldats de l'armée, poussés par un mouvement divin, environnèrent toute la ville d'un rempart si haut et si fort, qu'il étoit semblable à un grand mur; de sorte, que personne ne pouvoit de dehors donner secours ou d'hommes ou de vivres aux assiégés, et que même de dedans personne ne pouvoit sortir pour éviter le péril : et ce qu'il y a encore de plus merveilleux est, que bien que ce rempart fût si grand, qu'il eût plus de trente stades d'étendue, qui font plus d'une grande lieue, il fut achevé dans trois jours; ce qui semble une chose incroyable, comme dit cet historien. Le même évangéliste rapporte aussi : Que les disciples montrant un jour au Sauveur la grandeur et la beauté des pierres et de l'ouvrage du temple, il leur dit : *Vous voyez tous ces ouvrages, en vérité je vous dis, qu'il n'en demeurera pas pierre sur pierre qui ne soit renversée; et comme ils lui demandèrent quand*

(1) De bello Jud.

cela devoit arriver, il leur répondit entr'autres choses : Lorsque vous verrez Jérusalem assiégée par une armée, tenez pour assuré que l'heure de la destruction de Jérusalem sera venue. Il ajoute de plus : *En ce temps-là, ceux qui seront en Judée devront s'enfuir sur les montagnes; ceux qui seront au dedans de la ville devront en sortir, et ceux qui seront aux environs devront bien se garder d'y entrer, parce que ce seront des jours de vengeance, dans lesquels se doivent accomplir les Ecritures des prophètes; et malheur alors aux femmes qui seront enceintes, et à celles qui seront nourrices en ce temps-là; car l'oppression de ce pays-là sera grande, aussi-bien que la colère de Dieu contre ce peuple; les hommes mourront par le glaive, ou seront menés captifs par toutes les nations, et Jérusalem sera foulée aux pieds, jusqu'à ce que le temps des nations s'accomplisse;* c'est-à-dire, jusqu'au temps que les Gentils quittant le culte des idoles se convertissent à Dieu; parce qu'après cela la ville fut rebâtie et habitée par les fidèles. Cette prophétie du Sauveur est une si grande confirmation de notre foi, que quand nous n'aurions point ces autres milliers de prophéties, celle-là seule suffiroit; car si le roi Pharaon crut bien que le patriarche Joseph étoit rempli de l'esprit de Dieu (*Genes.* 41), pour avoir prophétisé l'abondance et la stérilité des sept années; comment ne croirons-nous point la divinité du Sauveur, après nous avoir prophétisé la destruction de Jérusalem quarante ans avant qu'elle arrivât, avec toutes les particularités du siége, des

meurtres, de la captivité et des ruines de la cité et du temple? Et si le roi Nabuchodonosor (*Dan.* 2), monarque du monde, se prosterna en terre pour adorer Daniel, et commanda qu'on lui offrît de l'encens et des sacrifices comme à un Dieu, parce qu'il lui expliqua un songe qu'il avoit eu et dont il ne se ressouvenoit plus; comment ne tiendrons-nous point pour une preuve de la divinité du Sauveur, d'avoir si distinctement et si exactement prophétisé les choses qui devoient arriver à cette cité? Car ce n'est pas un moindre pouvoir de la divinité de savoir les choses à venir, que de révéler et découvrir le secret des cœurs; et en ceci nous voyons les soins de la providence divine, qui a voulu par tant de divers moyens nous donner des preuves et des témoignages de la vérité de notre foi.

§ 4.

Cette même prophétie comprend la destruction de ce fameux temple qui étoit dans la ville. Josèphe écrit que Titus l'empereur avoit eu dessein de le conserver, mais il se trouva assez de gens qui par la disposition divine, bien que contre sa volonté, y mirent le feu, tellement qu'il fut absolument détruit et réduit en cendres, comme le Sauveur avoit prédit. Là-dessus saint Chrysostôme fait remarquer l'accomplissement des paroles qui sont écrites dans Job, où il est dit : *Si le Seigneur détruit, qui est-ce qui réparera? et s'il édifie, qui est-ce qui l'en empêchera?* Il a voulu, comme nous avons vu, édifier son Eglise en ce monde, et toutes les puissances du monde, et celles de l'enfer

l'enfer n'ont su l'en empêcher. Il a voulu détruire ce temple à cause des péchés du peuple; et tous ceux qui étoient attachés à son culte et à ses cérémonies n'ont su le réédifier, non pas même avec le secours et l'appui de l'empereur Julien, comme nous avons dit ci-devant. La première fois que ce temple fut ruiné par Nabuchodonosor, ceux qui sortirent de la captivité le rebâtirent septante ans après, parce que Dieu les assistoit; mais maintenant, quoiqu'il se soit écoulé plus de seize cents ans, il n'a pu être rebâti, parce que Dieu n'y donne plus son secours. Or, quelle peut être la cause de cet abandon, si ce n'est que Dieu ne les regarde, ni ne les favorise plus comme il faisoit autrefois? A cette prophétie de Jérusalem nous pouvons en ajouter encore une autre, dans laquelle notre même Sauveur prophétise la même chose qu'en celle-ci, non pas véritablement avec des larmes, mais avec les mêmes sentimens et la même affection qu'il avoit fait paroître en l'autre; voici ses paroles : *Je vous enverrai*, dit-il, *des prophètes, des gens sages, et des docteurs, dont vous tuerez les uns, vous crucifierez les autres, et ferez battre de verges les autres dans vos synagogues; vous les persécuterez et les chasserez de ville en ville, afin de faire retomber sur vous le sang de tous les justes, qui a été répandu sur la terre depuis le sang d'Abel le juste, jusqu'à celui de Zacharie fils de Barachias, que vous avez fait mourir entre le temple et l'autel. Jérusalem, Jérusalem, qui tues les prophètes, et qui lapides les ministres que je t'envoie, combien de fois ai-je voulu assembler et mettre à cou-*

vert tes enfans, comme la poule fait ses poussins, et tu ne l'as pas voulu ! Mais aussi votre maison, c'est-à-dire, votre république et votre temple *seront abandonnés.* (*Matth.* 23.) Ce sont les paroles du Sauveur. Qui est-ce aujourd'hui qui ne voit point par l'effet la vérité de cette prophétie? Où est à présent ce royaume, et cette république si ancienne ? où est ce temple? où sont les sacrifices? où est le sanctuaire? où sont les prêtres, les vêtemens sacerdotaux, et les vases sacrés? Tout cela a disparu, et il n'en reste presque plus de mémoire, surtout depuis la dernière destruction qui arriva au temps de l'empereur Ælius Adrianus, dont nous avons déjà parlé.

Le Seigneur prophétisa la même chose en la parabole de la vigne (*Matth.* 21), dans laquelle après avoir raconté comment les vignerons avoient tué le fils du maître de la vigne afin de se l'approprier, il dit, que le maître de la vigne prendra vengeance de ces homicides, qu'il leur ôtera la vigne pour la donner à d'autres, qui auront plus de soin de recueillir les fruits qu'elle rapportera en la saison; et parce que les pharisiens n'entendoient pas le sens de cette parabole, le Sauveur la leur expliqua aussitôt, leur disant : Le royaume de Dieu sortira de vos mains, et sera donné à des gens qui rapporteront des fruits de bonnes œuvres. Nous voyons aujourd'hui que la chose est accomplie, parce que le temple est détruit, les sacrifices et les fêtes qu'on avoit accoutumé d'y célébrer sont abolis, et qu'avec leurs prêtres et leurs prophètes, ils ont perdu leurs rois, les faveurs de Dieu, et

le royaume qu'ils possédoient, lequel avec les saintes Ecritures et avec la connoissance du vrai Dieu d'Israël et du Sauveur qu'il avoit envoyé, ont passé aux gentils. Cette prophétie ajoute quelque chose à la précédente, parce que celle-là se contente de dire que le royaume de Dieu leur sera ôté; mais celle-ci ajoute que ce royaume qui leur sera ôté sera donné aux gentils, lesquels reçurent le Sauveur et avec lui le Saint-Esprit, tous les sacremens et tous les trésors de l'Eglise.

Les prophéties qui regardent le mystère de Jésus-Christ, sont bien plus de l'ancien que du nouveau Testament. C'est pourquoi le Sauveur a dit que la loi et les prophètes avoient lieu jusqu'à la venue de saint Jean-Baptiste; mais parce qu'elles sont en fort grand nombre, nous en parlerons ci-après expressément, nous contentant à la fin de ce livre de mettre le sommaire ou l'abrégé des principales.

Voilà, lecteur chrétien, les principales richesses, et les plus excellentes beautés qu'il y ait en notre sainte foi et dans la religion chrétienne, qui nous témoignent hautement et très-clairement qu'elle nous a été donnée et révélée par notre Dieu, ce que nous avions proposé de montrer au commencement de cette seconde partie.

Outre tout ce que je viens de dire, j'ai jugé qu'il étoit encore à propos d'avertir les ignorans, qu'encore que dans notre sainte religion l'on propose plusieurs choses qui surpassent les facultés de la raison humaine, elles ne font rien pour cela contre la vérité et la sincérité que nous y faisons remarquer; au contraire, si nous les voulons bien considérer, nous trou-

verons qu'elles autorisent la même vérité. Et en effet, nous voyons par expérience, que ceux qui ont voulu introduire dans le monde de nouvelles sectes et de fausses religions, et tromper les peuples pour les attirer à eux, leur ont fait le chemin de leur salut fort uni, ne leur proposant que des choses faciles à faire et à croire; car s'ils eussent fait autrement on les auroit bientôt abandonnés. Nous voyons de quelle manière en a usé Mahomet, qui est le plus insigne de tous les imposteurs et de tous les hérétiques, et comment en usent encore aujourd'hui tous les hérétiques de nos jours, lesquels retranchent toutes les choses difficiles de la religion, n'y laissant que les choses faciles et conformes aux appétits de la chair; c'est ce qui leur a acquis plusieurs sectateurs, qui se plaisoient dans ces délicatesses; au lieu que la verité, qui ne se soucie ni de plaire, ni de déplaire, et qui n'a dessein de persuader que la vérité, tient toute une autre voie. C'est pourquoi elle mérite d'autant plus d'être crue, qu'elle s'éloigne davantage du chemin que ces trompeurs ont tenu; de sorte que les choses qu'elle propose, quoique difficiles et contraires à nos sens, étant conformes à la vertu et à l'honnêteté comme elles sont, et fort éloignées des appétits de notre chair, sont autant d'indices qu'elle parle en faveur de la vérité, et non pas à son préjudice. De plus, puisque nous posons pour fondement de notre foi qu'elle nous a été donnée et révélée de la propre bouche de Dieu et non pas inventée par la raison humaine, il est juste qu'elle passe au delà des bornes de la raison humaine, et qu'elle

enseigne des choses proportionnées au savoir de celui qui l'a révélée. Nous voulons bien avouer que même les bêtes brutes sont gouvernées par la divine providence; et de là vient que nous voyons en leur conduite des choses qui non-seulement surpassent leurs facultés, mais aussi celles de l'homme, n'étant propres qu'à la divine sagesse, comme ce discernement de toutes les herbes convenables pour la guérison de leurs maladies, cette prévoyance des orages et du calme, des pluies et du beau temps, des changemens de saisons, et autres choses semblables, afin de se prémunir, avant qu'elles arrivent, contre leurs injures. Que si nous confessons que notre loi est une pure doctrine de Dieu seul et non des hommes, n'est-il pas juste qu'elle contienne en soi des choses qui excèdent la capacité humaine, et qui aient de la proportion à la sagesse de celui qui l'a donnée; car si les choses n'étoient pas telles, il ne sembleroit pas que ce fût une loi divine, mais une loi purement humaine, puisqu'elle n'excéderoit pas les bornes de la sagesse des hommes.

Il faut encore bien remarquer qu'il étoit nécessaire qu'en la doctrine de la foi il y eût plusieurs choses qui allassent au delà des facultés de notre raison, afin qu'il n'y eût rien dans l'homme qui ne fût employé à l'amour et au service de celui qui l'a créé; car puisqu'il l'a créé tout entier, il est très-juste qu'il s'emploie tout entier à son service, et même qu'il emploie à cela les choses les plus importantes qui sont en lui, ces choses-là étant plus approchantes de la divinité. Entre ces

parties principales, celles qui tiennent le premier rang sont la volonté, qui est comme la reine de toutes les puissances de nos âmes, et l'entendement qui est son conseiller, lequel nous rend différens des bêtes, et nous fait semblables aux anges. Or, si nous sommes obligés de servir Dieu par notre volonté, nous ne le sommes pas moins de le servir par notre entendement. Mais comme le service le plus parfait de cette volonté n'est pas lorsque nous aimons les choses que nous avons accoutumé d'aimer facilement et naturellement, comme quand les pères aiment leurs enfans, mais lorsque nous réprimons notre volonté et que nous la mortifions, lui déniant les choses qu'elle désire le plus pour faire celle de Dieu; ainsi il faut que notre entendement serve son Dieu, et le service le plus parfait qu'il lui puisse rendre, est lorsque, comme dit l'Apôtre, nous captivons notre entendement et notre raison à croire ce qui est au-dessus de toute raison. C'est ce que Dieu a commandé; étant la bonté même, il mérite d'être aimé; étant la vérité même, il mérite aussi d'être cru; de sorte que ce n'est pas une légèreté de croire ce qui excède les facultés de notre raison, puisque tant de raisons nous obligent à croire ce qui excède les bornes de sa capacité; étant certain que, comme Aristote nous enseigne, notre entendement est aussi disproportionné à l'intelligence des choses hautes et divines, que les yeux d'une chouette le sont à voir la lumière du soleil.

CHAPITRE XXX.

Conclusion de tout ce qui a été dit, et explication de tout le fruit qu'on en peut tirer.

Il est temps maintenant de commencer à philosopher sur ce que nous avons traité en cette seconde partie, et de recueillir les fruits qui s'en peuvent tirer. Nous devons donc remarquer premièrement la dignité et l'excellence de la religion chrétienne, en laquelle se trouvent toutes les excellences et toutes les certitudes que l'esprit humain est capable de concevoir. Cela nous doit bien exciter à rendre grâces à Dieu pour la grâce de la foi qu'il nous a donnée. C'est-à-dire, de ce qu'il lui a plu, entre tant de nations infidèles ou hérétiques, qui sont répandues par tout le monde, faire choix de nous, pour nous rendre si heureux que de nous faire naître dans le sein de l'Eglise catholique, et de parens chrétiens, afin que nous fussions aussitôt lavés et sanctifiés par l'eau du baptême, faits enfans de Dieu et ses héritiers, et les membres vivans de son Fils notre Sauveur Jésus-Christ. Car avoir la foi, c'est avoir en notre âme une lumière du Saint-Esprit; laquelle nous peut conduire à la félicité et à la vie éternelle, si nous voulons suivre le chemin qu'elle nous découvre.

Le second fruit que nous devons encore retirer de ce que nous avons dit, est une douceur merveilleuse et une joie spirituelle, qui se répand dans les âmes

pures et nettes, par la considération de ces excellences. Et ceci est le fruit du Saint-Esprit que l'Apôtre souhaitoit aux fidèles, lorsqu'il disoit : *Que Dieu, qui est auteur de l'espérance, veuille remplir vos âmes de paix et de joie par la foi.* C'est-à-dire, que vous puissiez vous élever à un tel degré de foi, et que vous croyiez si fermement, que non-seulement vous ne soyez point ébranlés ni chancelans en la croyance des mystères de la foi, mais au contraire que vous soyez remplis de paix et de joie par la certitude et la fermeté que vous y aurez. Ce fut cette joie qu'éprouva et que ressentit ce trésorier de la reine d'Ethiopie (*Act.* 8), lorsqu'il reçut la foi et le saint baptême par la prédication de saint Philippe; car il est écrit qu'il faisoit son voyage avec grande joie, pour avoir rencontré ce trésor de la foi, qu'il estimoit beaucoup plus que tous les trésors de la reine sa maîtresse.

Pour bien comprendre la cause et le sujet de cette joie, il faut premièrement supposer que, comme dit Aristote, encore que la connoissance des vérités et des causes hautes et relevées, et surtout de la première vérité, et de la première cause, qui est Dieu, soit fort foible et très-imparfaite, elle ne laisse pas néanmoins d'apporter avec soi un goût merveilleux, et une très-grande douceur. Ce philosophe avoit bien sujet de l'appeler grande, puisque c'étoit en cette contemplation qu'il constituoit la dernière fin de l'homme, et la félicité de la vie humaine. Je dis donc, que si cette connoissance de Dieu naturelle et acquise, toute foible et imparfaite qu'elle est, apporte avec soi cette

joie et cette douceur dont parle Aristote, combien plus grand et plus parfait sera notre contentement, lorsque la vérité nous sera enseignée par la foi, qui élève son vol par-dessus tous les cieux, et par-dessus les entendemens humains ; à tel point, qu'elle arrive où la raison ne peut atteindre ; et cela, non pas avec des doutes et des incertitudes, comme les philosophes, mais avec une certitude infaillible, et par la vérité de Dieu !

En second lieu, il faut encore supposer ce que dit le même philosophe, que la vraie marque de la vérité d'une chose est lorsque toutes choses conviennent et s'accordent avec elle. Pour entendre ceci, il faut savoir que toutes les choses qui sont en ce monde, ont des causes qui les précèdent, d'autres qui les accompagnent, d'autres qui les suivent, et d'autres encore qui leur viennent de dehors. Les causes précèdent, les accidens et les propriétés accompagnent, les effets suivent, et ce qui a été dit, ou qui a été traité, ou témoigné de telles choses, vient de dehors. Ce philosophe dit donc, que la vraie marque qu'une proposition est véritable, est lorsque toutes ces choses conviennent et s'accordent avec elle ; parce que si une ou plusieurs répugnent et contredisent, non-seulement elle n'est pas véritable, mais c'est un pur mensonge.

Or, cette correspondance ou convenance se trouve très-parfaitement dans tous les mystères de la foi et de la religion chrétienne. Je ne parle point de la convenance et de la correspondance très-parfaite, qui est entre les prophéties et les figures de l'ancien Testament avec le nouveau, ni de tous les passages de la vie

de Jésus-Christ, et de toutes les conformités du mystère de notre rédemption, de quoi je parlerai ci-après; je ne m'arrête qu'à celle-ci seulement, qui est la conformité et la convenance de toutes les excellences que j'ai rapportées, avec la vérité de la foi et de la religion chrétienne. Nous allons donc voir, comme toutes ensemble, et chacune en sa manière, s'accordent avec les vérités de notre foi : pour cela je vais reprendre en peu de paroles tout ce que j'en ai dit ci-devant. Je demande donc quelle religion il y a eu jamais au monde qui ait eu des sentimens de Dieu si hauts et si relevés que la nôtre? Quelle est la religion qui ait jamais proposé de meilleures lois, donné de meilleurs conseils, eu des sacremens et des remèdes spirituels semblables à la nôtre? favorisé la vertu comme elle fait, et proposé les grands biens qu'elle promet à ceux qui la suivent; ou combattu les vices si hautement, en menaçant les vicieux et les méchans de châtimens plus épouvantables? Quelle religion a jamais contenu une doctrine semblable à celle des saintes Ecritures, remplie de tant de mystères et de sentences si profitables, de tant de préceptes et de tant et de si puissans motifs pour exciter les hommes à l'amour et à la crainte de Dieu, à la haine du péché et au mépris du monde? Que si par la dignité et par l'excellence des effets on connoît celle des causes d'où ils procèdent, quelle religion y a-t-il jamais eu au monde d'où il soit sorti un si grand nombre de martyrs, de confesseurs, de très-saints pontifes, de docteurs, de vierges et de moines, dont le nombre est

infini? Ceux-ci ont changé les déserts en des lieux saints, et ont mené des vies plutôt d'anges que d'hommes. En quelle religion, en quel temps et en quel lieu a-t-on remarqué une force semblable à celle de nos martyrs? une telle pureté, une telle abstinence, un tel fonds de miséricorde, un tel mépris du monde, une telle assiduité à l'oraison et à la contemplation, qu'il y en a eu en tous nos saints? Mais qui est-ce qui pourroit bien expliquer les consolations et les joies spirituelles dont jouissent les amis et les serviteurs de Dieu, même en cette vie; la paix, la tranquillité et la confiance en laquelle ils vivent, pour être appuyés de Dieu et soutenus de la puissance de son bras? Ce sont ici les effets particuliers de cette loi très-sainte; mais qui pourra dignement louer les biens généraux qu'elle a produits dans le monde? Qui est-ce qui a banni du monde le plus grand de tous les maux, qui étoit l'idolâtrie? Qui a résisté avec une si admirable constance aux rois et aux empereurs qui la défendoient? Qui des temples des idoles a fait des oratoires de chrétiens? Qui a attiré les hommes à la connoissance du vrai Dieu? Qui a changé l'orgueil et la fierté des hommes superbes en douceur d'innocens agneaux? et la finesse des serpens en la simplicité des colombes? A qui sommes-nous redevables de tant de bienfaits, sinon à cette sainte religion? Car il n'étoit pas juste qu'une si grande lumière, une loi si sainte, donnée immédiatement de Dieu, demeurât cachée sans jeter ses rayons jusqu'aux extrémités du monde, et sans éclairer ceux qui vivoient dans les ténèbres et dans les ombres de la mort.

Mais parce que les témoins sans reproche servent de beaucoup pour prouver la vérité, quelle religion dans le monde a eu des témoins plus irréprochables? Car nous avons premièrement pour témoins un nombre infini de très-saints docteurs, très-doctes, très-éloquens et très-consommés en toutes sortes de sciences, soit de philosophie, ou de théologie, lesquels ont professé, ont publié, ont témoigné et défendu cette religion très-sainte, contre les calomnies et les faussetés des hérétiques qui se sont soulevés contr'elle en divers temps? Nous avons aussi pour témoins une infinité de martyrs, lesquels ni par l'horreur des prisons, ni par la violence des peignes de fer, des dents de bêtes farouches, des grils brûlans, n'ont pu être séparés de la confession de cette même foi, qu'ils ont ainsi témoignée et signée, non pas de quelques gouttes, mais par des ruisseaux de sang. Ces témoignages ne se doivent pas compter pour des témoignages humains, mais divins, parce que le corps humain étant le plus délicat de tous les corps, et à tel point qu'à peine peut-il endurer une piqûre d'épingle, il étoit impossible qu'il pût souffrir tant et de si cruels tourmens, réitérés les uns sur les autres, (même sur des corps de filles tendres et délicates et de très-jeunes enfans,) s'ils n'eussent été puissamment fortifiés et assistés de Dieu. Que dirai-je encore du témoignage de tant et de si évidens miracles, par lesquels notre sainte foi a été témoignée, comme j'ai déjà fait voir? Or, ce témoignage est d'une force et d'une vérité incontestable, parce qu'il vient du Créateur, et de l'auteur

même de la nature, lequel seul peut dispenser des lois qu'il prescrit, ou même les révoquer, si bon lui semble. Et par-dessus tout, que dirai-je des prophéties, qui sont aussi des miracles et des ouvrages de Dieu seul?

Pour revenir au sujet principal que je me suis proposé, je dis que l'âme religieuse, bien éclaircie de tout ce que nous avons mis en avant, considère d'une seule vue toutes ces excellences et ces grands témoignages de la vérité. Et lorsqu'elle voit que tout cela s'accorde bien avec elle, et que tout rend témoignage hautement et publiquement de cette même vérité, alors elle se confirme entièrement en la foi, dissipant et chassant toutes les nuées qui pouvoient obscurcir sa croyance; elle établit en soi-même une paix et une satisfaction qui n'est plus sujette à aucun trouble; et de là il s'ensuit une joie infinie, dont elle est possédée, se voyant assurée et confirmée en une chose de si grande importance. Car comme la vérité de la foi est la plus haute et la plus excellente de toutes les vérités, comme elle est la plus salutaire et la plus utile, (puisqu'elle nous fait connoître Dieu, et qu'elle nous montre à découvert le chemin de la félicité et de la vie éternelle) de là vient qu'une âme qui est en cet état se réjouit infiniment d'avoir été si heureuse que de rencontrer un si précieux trésor. Elle ne sent plus en elle-même de difficulté, ni de répugnance à croire, voyant bien que ce seroit être plus stupide qu'une brute, de ne croire pas ce que tant de témoignages si certains et si évidens obligent à croire.

§ 1.

Celui-là donc qui voudra que cette paix et cette joie s'augmentent dans son âme, doit considérer avec humilité et avec attention toutes les excellences que nous avons remarquées, et voir comme toutes d'un commun accord témoignent et approuvent cette vérité et conviennent avec elle; parce que la véritable foi et la religion doit avoir toutes ces excellences et ces conditions; et par le moyen et l'assemblage de toutes ces convenances son âme sera admirablement fortifiée, consolée et réjouie. C'est pourquoi nous devons savoir que s'il y a une musique ou mélodie corporelle, il y en a aussi une spirituelle, laquelle est d'autant plus douce et plus agréable que les choses spirituelles sont plus excellentes que les corporelles. La musique corporelle se compose de l'accord ou concert de plusieurs voix qui conviennent ensemble; de cet ordre et proportion procède la mélodie, et de la mélodie le plaisir de l'oreille, ou pour mieux dire, celui de l'âme par elle; parce que comme elle est une créature raisonnable, elle se plaît naturellement à ce qui lui ressemble, c'est-à-dire, aux choses bien proportionnées et conduites par l'ordre et par la raison; de sorte qu'elle se plaît à entendre une musique bien concertée, à voir une peinture bien achevée, de beaux bâtimens, et de riches ameublemens, et enfin tout ce qui est plus haut et plus élevé en raison et en perfection. Comme donc il y a une musique corporelle, qui se forme du concert de plusieurs voix qui s'accordent ensemble, il y

en a aussi une spirituelle qui procède de la convenance, ou correspondance de diverses choses en un mystère. Et cette mélodie, ou musique, est d'autant plus excellente et plus douce que la corporelle, que les choses divines sont plus excellentes que les choses humaines. Nous avons un exemple de ceci en la personne de saint Augustin, qui écrit de lui-même, qu'après avoir reçu le saint baptême et renoncé dès lors à tous les soins et à toutes les pensées de sa vie passée, il ne pouvoit se satisfaire de penser tous les jours avec une douceur incroyable, à la sublimité des moyens que la sagesse divine avoit pris pour sauver le genre humain; cette douceur admirable se formoit de la contemplation que faisoit ce saint homme des convenances admirables qu'il trouvoit en ce divin mystère, soit pour la gloire de Dieu ou pour la rédemption et sanctification de l'homme, ou pour le remède de ses misères, qui furent guéries par les fruits de l'arbre de la croix, dont nous parlerons en ce livre. Or, la convenance et la proportion de toutes ces choses étoit un concert et une musique spirituelle, qui causoit cette joie et ce plaisir si grand dans l'âme de ce saint. Car que pouvoient être toutes ces convenances, sinon des voix très-douces et très-agréables, qui résonnoient dans l'ouïe de son âme, et qui causoient en elle cette douceur et cette mélodie? C'étoit aussi par ce moyen qu'il se confirmoit davantage en la foi de son Rédempteur, et que son âme demeuroit ravie et suspendue en l'admiration de son conseil divin.

Or, rapportant ceci à notre propos, je dis que

comme toutes ces convenances se rencontrent au mystère de notre rédemption, et s'accordent si bien avec lui; aussi toutes ces excellences que nous avons expliquées s'accordent avec la vérité de notre religion; et que tout ainsi que de ces convenances il résulte un concert et une mélodie, d'où il sort une merveilleuse suavité, et de là même une grande confirmation de notre foi, de même de la concorde et de la correspondance de toutes ces excellences avec les vérités de la foi, il résulte un autre concert et une autre mélodie spirituelle, d'où il rejaillit une autre douceur semblable, une autre joie et une nouvelle confirmation de la foi; et par là nous pouvons entendre le passage de l'Apôtre que nous avons allégué au commencement de ce traité, par lequel il demandoit à Dieu qu'il nous donnât cette paix et cette joie en la croyance des mystères de la foi.

Mais laissant à part toutes les excellences que j'ai traitées, (chacune desquelles est une très-grande confirmation de cette vérité,) je veux à la fin rapporter le plus grand et le plus évident témoignage qu'elle puisse recevoir, qui sont quatre prophéties des plus expresses de l'ancien Testament. La première annonce la conversion du monde, et ces paroles du Père éternel parlant par Isaïe à son fils en tant qu'homme, le témoignent clairement lorsqu'il dit : *C'est trop peu que vous me serviez à ressusciter les tribus de Jacob, et à convertir les lies d'Israel; je vous ai envoyé afin que vous soyez la lumière des gentils, et mon salut jusques aux extrémités de la terre.* Tout ce livre est rempli

rempli de semblables prophéties. La seconde prophétie marque le lieu d'où devoient sortir ceux que Dieu vouloit choisir pour ministres de ce grand ouvrage, qui étoit la cité de Jérusalem, ainsi qu'il est expressément déclaré au second chapitre du même Isaïe, au quatrième de Michée, et au psaume 109 de David; tous ces trois prophètes disant que c'étoit de Jérusalem que devoient sortir les ministres qui seroient employés à cette conversion du monde. La troisième prophétie enseigne le temps auquel le Sauveur devoit souffrir, après lequel temps cette conversion devoit être commencée, ce qui devoit arriver après les septante semaines de Daniel. Et la quatrième est du même prophète, qui témoigne par des paroles très-expresses, qu'après la mort de Jésus-Christ, Jérusalem devoit être détruite avec son sanctuaire, c'est-à-dire, avec son saint temple.

Il reste à expliquer combien d'années comprennent ces septante semaines, parce que les docteurs hébreux se voyant convaincus par un témoignage si évident du prophète, expliquent selon leur caprice ces semaines; mais nous leur répondons qu'en toute l'Ecriture il n'y a que deux sortes de semaines, l'une de jours et l'autre d'années. Or, septante semaines d'années font précisément quatre cent nonante ans; et d'aller feindre d'autres explications, c'est parler de sa tête, sans aucun fondement de l'Ecriture. Ceci même se prouve encore par une autre raison si évidente qu'elle peut convaincre tous les esprits humains : car ce prophète prophétise tout à la fois deux choses ensemble, qui doi-

vent arriver après ces septante semaines; l'une la mort de Jésus-Christ, l'autre la destruction de Jérusalem, avec son sanctuaire. Or, nous voyons qu'après ce nombre de quatre cent nonante ans cette cité et ce temple furent détruits, et ceci étoit le vrai nombre d'années qui étoit signifié par ces septante semaines; de sorte que le temps auquel ce qui avoit été prophétisé fut accompli, nous fait voir combien ces semaines comprenoient d'années, puisqu'à la fin des années que nous venons de remarquer, ce que ce prophète avoit prédit arriva : que peut-on répondre à cette raison?

Que si nous voulons un peu faire réflexion sur ce que nous venons de dire, nous savons tous que ces quatre choses furent prophétisées long-temps avant qu'elles arrivassent, et nous les voyons maintenant très-parfaitement accomplies : car nous savons en premier lieu, que cette république de Judée peu de temps après la passion de notre Sauveur Jésus-Christ fut détruite, qu'elle demeura sans temple, sans sacerdoce, sans sacrifice, sans roi; et enfin, qu'elle fut dissipée et répandue par toute la terre, sans aucune forme de république. En second lieu, nous voyons la conversion du monde, l'idolâtrie chassée et abolie, et en sa place la connoissance du vrai Dieu bien établie. En troisième lieu, on voit que les disciples de Jésus-Christ ont été tirés de Jérusalem, et qu'ils ont très-constamment combattu contre l'idolâtrie, jusqu'à donner leur propre vie, et à verser tout leur sang pour cette querelle. Et en quatrième et dernier lieu, nous voyons que tout ceci a commencé d'être accom-

pli au temps qu'il avoit été prophétisé ; je demande maintenant, qui a pu tant d'années auparavant prophétiser deux choses si grandes et si remarquables avec deux circonstances si expresses du temps et du lieu où elles devoient arriver, sinon un Dieu ? Car en effet ceci porte la conviction dans tous les esprits, et doit décider tous les doutes qui pourroient naître sur cette matière ; parce que de prédire deux choses si grandes qu'il n'y avoit que Dieu seul qui les pût faire, et d'y ajouter encore que cela arriveroit de là à tant d'années, et que cela soit arrivé ; de prophétiser encore que de Jérusalem devoient sortir ceux qui devoient entreprendre et mettre à fin ce grand ouvrage, nonobstant l'opposition de tous les monarques du monde, et que la chose ait réussi, comme il paroît par toutes les histoires sacrées et profanes ; tout cela doit certainement donner de l'étonnement à tous les esprits humains, lorsqu'ils viendront à considérer la grandeur du pouvoir et de la sagesse de Dieu, qui a pu et faire et prédire des choses si grandes et si éloignées ; mais il n'y a pas moins de sujet d'étonnement de voir, que nonobstant ces vérités si claires et si connues, il y ait encore eu des personnes assez incrédules et assez aveugles pour ne pas adorer et reconnoître Jésus-Christ.

§ 2.

De cette fermeté de la foi (qui s'acquiert tant par les prophéties que par toutes les autres choses dont nous avons parlé), il se retire un fruit merveilleux, auquel

se rapporte tout ce qui est contenu en cette seconde partie. Pour le bien connoître et le bien goûter, il faut savoir, que tout ainsi que les habitudes de la charité et de toutes les autres vertus s'augmentent et se perfectionnent par l'usage que nous en faisons, (par le secours de la grâce,) jetant par cet exercice de plus profondes racines dans nos âmes; de même la lumière et l'habitude de la foi s'augmente, et l'entendement reçoit de nouvelles forces et de nouvelles clartés par la considération de ces excellences et par les dons du Saint-Esprit : c'est ce que Salomon nous a voulu faire entendre par ces paroles : *La voie des justes est comme une lumière qui éclaire, laquelle croît et s'avance jusqu'au jour parfait, qui est le jour clair et parfait de l'éternité.* C'est un jour sans ombre, et qui dans la lumière de la gloire nous fera voir le Seigneur qui en est l'auteur et le dispensateur. Or, cette foi s'élève quelquefois par les moyens que nous venons de dire, à un tel degré de perfection, qu'il semble à plusieurs qui la possèdent de la sorte, que ce n'est plus la foi qu'ils ont, mais une lumière plus grande que la foi : ils se trompent néanmoins, car en effet ce n'est que la même foi qu'ils avoient auparavant; mais elle a pris tant de forces et de si grands avantages dans leurs âmes, qu'il leur semble que c'est quelqu'autre chose, quoiqu'elle ne le soit pas. Telle étoit la foi des martyrs, par la vertu de laquelle ils souffroient avec une si grande constance des tourmens si terribles, surtout ceux qui, sans être accusés, alloient d'eux-mêmes, inspirés de Dieu, s'offrir au martyre pour soutenir la vérité de leur foi.

Ce fondement étant posé, il faut savoir que quand l'âme dévote considère avec humilité toutes ces excellences de la foi, lesquelles d'une voix commune et par de très-claires convenances, rendent témoignage de sa certitude et des vérités sur lesquelles elle est appuyée, elle conçoit une si grande assurance et se fortifie tellement en sa foi, et jouit par là d'une si grande joie, lui semblant qu'elle vient de découvrir cet incomparable trésor, qu'à peine peut-on expliquer ceci par des paroles : et lorsqu'après cela elle considère en particulier les mystères de la foi, elle les voit avec des yeux et des sentimens tout différens de ceux qu'elle avoit auparavant, lorsqu'elle se contentoit de passer légèrement par-dessus. Tellement que, considérant l'article de la foi qui propose la peine et la gloire pour les bons et pour les méchans, elle s'étonne tout de nouveau de l'éternité des peines de l'enfer, de l'horreur du jugement dernier, où cette peine doit être imposée; de même lorsqu'elle jette les yeux sur le mystère de notre rédemption, elle demeure tout éperdue, voyant que cette très-haute et incompréhensible majesté ait bien daigné se vêtir de notre chair corruptible, converser sur la terre parmi les hommes, et enfin, (ce qui surpasse toute admiration,) qu'elle ait voulu mourir sur une croix, pour nous obliger par ce bienfait incomparable, à aimer Dieu, et à regarder avec horreur le péché, dont le remède lui a coûté si cher. Par cette considération, il n'y a point d'âme qui ne demeure étonnée de la facilité avec laquelle la plupart des hommes se portent à commettre un péché mortel.

Mais lorsque passant plus avant, elle jette les yeux sur le Saint-Sacrement de l'autel, elle demeure comme hors de soi-même, voyant de quelle sorte ce Seigneur, qui étoit tellement inaccessible dans les siècles passés, s'est rendu si facile à se communiquer maintenant aux hommes, qu'il permette d'être mis et logé dans toutes les églises, en leur compagnie; et ce qui est bien davantage, de faire son temple vivant dans leurs âmes, lui qui ne permettoit pas autrefois que personne entrât dans son sanctuaire, où reposoit l'arche du Testament, excepté le seul souverain prêtre, et cela une seule fois l'année; et lorsque la même arche étoit en chemin, il n'étoit pas permis au peuple d'en approcher plus près qu'à deux mille pas de distance. Il étoit encore défendu que ni homme ni bête n'approchât de la montagne où il avoit donné la loi, sous peine de la mort : et toutefois cette arche n'étoit que la figure de ce Seigneur, qui se plaît maintenant si fort à converser parmi les enfans des hommes. N'avons-nous point sujet après ceci de faire les mêmes exclamations que fit ce sage roi Salomon, après avoir achevé ce magnifique temple? *Comment*, disoit-il, *est-il possible que Dieu veuille demeurer ici en la terre; si le ciel et les cieux des cieux ne sont pas capables de vous loger dignement, Seigneur? comment suffira cette maison que je vous ai bâtie?* Chacune de ces choses si hautes et si admirables, tombant dans un esprit éclairé de cette nouvelle lumière, et fortifié par les certitudes qui lui ont été données, il n'y a point de doute qu'il n'en soit ravi d'étonnement et d'admiration.

Aussi lorsque le vrai chrétien se trouve attaqué par quelques tentations de l'ennemi, il a recours aussitôt (suivant le conseil de saint Pierre) à ce bouclier de la foi; et se ressouvenant que Dieu est mort pour détruire le péché, et que pour sa punition la peine de l'enfer est toute préparée, plus il croit cela fermement, plus soigneusement cherche-t-il à s'en dégager. Que s'il se voit travaillé ou par des maladies, ou par des tribulations, s'il endure des peines ou des contradictions en pratiquant les commandemens de Dieu, il se prend aussitôt à cette arche sacrée, disant ce que disoit autrefois un saint en pareil état. « Le bien que » j'espère est si grand, que toutes les peines me sont » douces; et ce qu'a dit aussi l'Apôtre : les souffran- » ces de ce siècle n'ont rien d'égal à la gloire qui nous » sera donnée en l'autre pour récompense. » Ce sont les moyens par lesquels le serviteur de Dieu tire avantage de sa foi, puisant de l'eau dans cette fontaine pour arroser les plantes de toutes les vertus; parce qu'elles ont toutes certaines dépendances de la foi, comme de leur principale racine : c'est pourquoi tout ainsi qu'un bon jardinier qui veut tenir son jardin en bon état, emploie tout son soin à bien cultiver et arroser les racines de ses arbres, à cause que plus elles seront travaillées, plus les arbres en seront beaux et fructueux; ainsi, le chrétien doit travailler de toutes ses forces, pour faire des progrès en la vertu de la foi; parce que cette racine des vertus étant plus parfaite et plus profondément attachée à son âme, il en recevra plus de faveur et de secours pour produire les fruits

d'une bonne vie : c'est à cela que nous avons destiné tout ce qui a été traité dans cette seconde partie, avec ce que nous traiterons dans les autres suivantes.

Mais je dois avertir le lecteur chrétien, que tout ce que je viens de dire ne suffit pas pour produire cette foi si excellente, s'il ne joint avec elle la pureté du cœur et celle de la vie, mais surtout l'humble et continuelle oraison; parce que la foi étant un don de Dieu, selon le langage de l'Apôtre, et principalement cette foi si puissante, il la lui faut demander sans cesse, et l'espérer de lui seul, qui est le père et la source des lumières. On ne sauroit nier que les miracles ne soient des plus puissans témoignages pour confirmation de la foi : et néanmoins nous savons que Pharaon en vit de ses yeux, principalement lorsqu'il vit les mers ouvertes; les pharisiens en virent encore davantage, et surent même avec certitude celui de la résurrection de Lazare, et pour cela ils ne crurent pas en Jésus-Christ; au contraire, par un endurcissement incroyable, ils prirent de là même occasion de machiner sa mort, parce que leur mauvaise vie ne méritoit pas que Dieu touchât efficacement leurs cœurs à croire au témoignage de ces miracles. C'est pourquoi personne ne doit tellement s'arrêter, ni s'appuyer sur toutes ces grandes confirmations de notre foi, dont nous venons de traiter, qu'il ne sache que la plus forte et la plus solide confirmation doit venir d'en haut, et qu'elle s'acquiert plutôt par des prières humbles, que par des spéculations curieuses; car sans cette divine lumière, toute autre lumière humaine n'est qu'obscurité et

qu'imperfection; et toute langue est muette, lorsque celui qui nous a révélé la doctrine ne nous parle pas intérieurement. Mais il ne faut pas s'imaginer que nous n'ayons voulu traiter des excellences de notre foi qu'en cette seconde partie seulement; dans toutes les autres, selon les matières qui s'offriront, nous en ferons voir encore de merveilleuses excellences, par le moyen desquelles le lecteur pieux sera infiniment consolé, et confirmé dans les vérités qu'elle propose.

Je lui donne avis aussi que lorsqu'il se voudra confirmer davantage en cette divine vertu, et que pour cet effet il aura recours aux excellences dont j'ai parlé, (lesquelles après la lumière et l'habitude de la foi, sont les principaux fondemens dont elle est soutenue,) il ne doit pas jeter les yeux sur une ou deux de ces excellences en particulier, mais sur toutes ensemble; parce que tout ainsi que plusieurs voix bien d'accord font une musique plus parfaite que ne fait une voix seule; ainsi, toutes ces excellences (qui font comme j'ai dit une espèce de concert de la vérité qui s'accorde avec elles,) forment une plus agréable connoissance de ses principes.

§ 3.

Il est vrai qu'entre ces convenances, qui sont des témoignages très-clairs et très-évidens de la vérité et de l'excellence de notre religion, il y en a quatre si importantes, qu'il n'y en a aucune qui ne soit capable toute seule de rendre satisfait quelque esprit que ce puisse être, qui voudra se contenter de la raison;

je veux les remarquer ici brièvement, me remettant du surplus à ce que j'en ai dit déjà. La première est l'accomplissement des prophéties, mais surtout de ces quatre si claires et si manifestes, dont je viens de parler, desquelles nous voyons en nos jours même l'accomplissement très-parfait. La seconde est appuyée sur les miracles, entre lesquels il y en a et du temps passé et du présent qui sont si publics, qu'il n'y a personne qui les puisse mettre en doute. Que si un seul miracle suffit pour confirmer la vérité, combien davantage un si grand nombre de prodiges si clairs et si certains ! La troisième est ce grand changement du monde, après le mystère de la croix, puisque dans toutes les nations qu'il contient, (quoiqu'auparavant on y vît régner les plus grandes abominations et les plus honteux désordres qu'on se puisse imaginer,) on vit naître un million de saints et de saintes de toutes conditions, qui menoient une vie d'anges sur terre, comme déjà nous avons dit, et comme nous ferons voir ci-après plus au long. La quatrième est celle de la destruction de Jérusalem, et l'anéantissement de cette république très-ancienne, aussi-bien que de ce royaume d'Israël beaucoup plus ancien que celui des Romains, lequel au temps de David étoit si florissant et si abondant en hommes, que l'Ecriture les compare au sable de la mer. Ce fut ce qui obligea son fils Salomon de le diviser sous son règne en douze parties, sous autant de gouverneurs, dont un seul avoit sous sa charge soixante grandes cités, ceintes de murailles et fermées de portes et de serrures : jugeons

par là quelles devoient être les portions des autres onze gouverneurs. Mais depuis que les douze tribus se séparèrent et que celle de Juda demeura seule avec celle de Benjamin, cette seule tribu fut si puissante et si nombreuse au temps du roi Josaphat, que ce roi avoit sous ses capitaines généraux un million cent soixante mille hommes de guerre, tous fort aguerris et fort vaillans, outre les garnisons qu'il tenoit dans toutes les places fortes et dans les frontières de son royaume. Or, ce grand et si florissant royaume, cette cité de Jérusalem si belle et si bien fortifiée, et ce temple si célèbre par tout le monde et si renommé, ont été entièrement ruinés, détruits et désolés, ses habitans répandus par toutes les parties du monde, assujétis et maltraités de toutes parts : cet exil dure il y a plus de seize cents ans, sans que Dieu les délivre, les assiste, ni leur envoie aucun secours, comme il faisoit autrefois dans tous leurs périls, quoiqu'aujourd'hui ils ne tombent plus dans le péché de l'idolâtrie, pour lequel ils furent menés captifs à Babylone. Quel autre péché peuvent-ils donc avoir commis, pour mériter une si longue et si étrange punition, sinon la mort très-indigne du Fils de Dieu, comme lui-même en versant beaucoup de larmes sur la cité de Jérusalem l'avoit prophétisé? Et après tout ceci, quel esprit pour obstiné et pour aveugle qu'il puisse être, ne demeurera pas convaincu d'un si épouvantable châtiment?

Avant que de quitter cette matière, je veux pourvoir de consolations aussi-bien que de remèdes plusieurs personnes simples, qui souffrent de grandes

tentations en la foi. Comme ces âmes n'ont pas la connoissance des fermes et solides fondemens sur lesquels elle est appuyée, elles demeurent comme pieds et mains liés, et ensevelies dans des ténèbres qui les tourmentent infiniment. Je voudrois donc leur bâtir ici comme un asile et un lieu de refuge pour se retirer, ou pour se guérir dans le besoin; je voudrois que ce fût un oratoire, élevé sur quatre colonnes très-fortes, qui sont quatre vérités si invincibles, que personne ne les sauroit nier : au milieu j'y voudrois mettre un crucifix, où l'homme en ce temps-là s'iroit retirer. Les vérités sont celles-ci : La première, qu'il y a un Dieu, ce qui nous est prêché et prouvé par cette grande et admirable structure du monde, outre le consentement de toutes les nations, pour barbares qu'elles soient, lesquelles sans savoir quel est le vrai Dieu, croient néanmoins qu'il y a un Dieu. La seconde, que Dieu est la chose la plus parfaite, la plus noble, la plus excellente, la plus haute et la plus relevée qu'il y ait au monde, et que l'entendement humain puisse concevoir; que c'est lui qui est l'auteur et le dispensateur de tous les biens de la nature, et que c'est par lui et pour lui que nous avons la vie, le mouvement et l'être. La troisième qui vient ensuite de celle-ci, qu'il n'y a chose au monde ni plus juste, ni mieux due, ni qui nous oblige davantage, ni qui soit plus belle que de servir, d'aimer et d'honorer ce Seigneur plus que tous les pères, plus que tous les rois et tous les bienfaiteurs qui sont au monde, puisqu'il est plus que père, plus que roi, et par-dessus tous les bien-

faiteurs qui peuvent jamais être. La quatrième, qu'entre toutes les manières qui ont jamais été trouvées dans le monde de l'honorer et de le servir, il n'y en a jamais eu qui ait rendu tant d'honneur à Dieu que la religion chrétienne, ni qui ait eu pour la divinité de si bons sentimens; aucune qui ait eu de si bonnes lois, ni de si bons conseils; aucune qui ait tant estimé et favorisé la vertu, ou tant abhorré le vice; aucune qui ait produit de si grands effets, soit dans les personnes particulières ou dans le monde en général; aucune dont les écrits aient tant de sainteté; aucune qui soit prouvée par tant et de si graves témoignages, soit de très-doctes et très-saints personnages, soit de très-illustres martyrs, soit par des miracles très-évidens, soit par des prophéties très-claires, de quoi j'ai rapporté les preuves indubitables en cette seconde partie. Ce qui étant ainsi, s'il arrive que quelqu'un soit tenté de pensées contre la foi, qu'il s'enferme dans cet oratoire, qu'il embrasse ces quatre colonnes, et il les trouvera si fermes et si solides, que toutes les puissances de l'enfer ne seront pas capables de l'ébranler; et c'est pour ce sujet que tout chrétien, suivant la belle pensée de Richard de Saint-Victor, peut dire à Dieu : Seigneur, si nous sommes trompés, c'est vous qui nous avez trompés; car vous avez appuyé cette foi et cette religion par des preuves si claires et si convainquantes, qu'il est impossible de ne pas la croire.

Etant donc affermis dans cette doctrine catholique, comme sur un fondement très-solide, s'il arrive que le démon entreprenne de nous inquiéter par des doutes

contre la foi, ne nous amusons point à disputer avec lui, c'est un sophiste adroit qui nous pourroit embarrasser; mais au même temps que la tentation commencera à paroître, courons promptement à cet oratoire, et jetons-nous en esprit aux pieds de Jésus-Christ crucifié, protestant de vouloir vivre et mourir en sa sainte foi. Cela étant fait, tenez-vous fermement attaché à ces quatre colonnes que j'ai remarquées, et dites en votre cœur : Je sais qu'il y a un Dieu, je sais qu'il est le père, le roi, le maître et le conservateur de tout l'univers; je sais qu'il n'y a rien de plus étroite obligation, de plus juste, ni de plus nécessaire que de l'honorer et de le servir; et enfin je sais que l'on ne sauroit s'imaginer aucune sorte de service, ni de culte plus excellent ni plus parfait que celui que l'on enseigne dans la religion chrétienne. Je me contente avec cela, je me console et je sais très-assurément que si je vis selon les règles qui me sont prescrites par cette très-sainte religion, je marche dans le chemin le plus certain, le plus sûr et le plus religieux de tous ceux que l'entendement humain peut comprendre : étant bien établi dans des vérités si certaines, et en embrassant ces quatre colonnes si fermes, toute la puissance du démon ne vous surmontera jamais. Le livre suivant servira beaucoup pour faire connoître clairement les trois premières de ces vérités; car j'y traiterai au long de la création du monde et des perfections divines, qui sont deux choses qui montrent ouvertement à tous ceux qui veulent ouvrir les yeux, combien le Seigneur est grand, avec quelle rare et admirable

providence il gouverne toutes les créatures, et quels honneurs et quels respects lui sont dûs par ces deux titres.

Ce remède est fort bon pour tout le monde, mais il est particulièrement utile à ceux qui ont un amour pour Dieu si dégagé et si pur, qu'ils ne l'aiment pas à cause de ce qu'ils attendent de lui, (quoique ce soit un bon et saint motif) mais seulement à cause de ce qu'il est, c'est-à-dire, en considération de son infinie bonté. J'entends parler de cet amour qui, comme dit saint Bernard, ne tire pas sa force de l'espérance, et que la défiance n'affoiblit pas, qui ne s'attache pas à servir Dieu par le bien qu'il en espère, et qui ne l'aimeroit et ne le serviroit pas moins, quand il n'en attendroit aucune récompense. Celui qui est possédé d'un amour si désintéressé, avec l'appui de ces quatre colonnes repousse aisément tous les traits de l'ennemi, connoissant bien qu'il n'y a point de vie si agréable à Dieu que celle qui a pour conduite les règles du christianisme. Mais, enfin, il est bon que les vrais amans et que ceux qui sont moins parfaits lisent plus d'une fois ce qui est contenu dans ce traité, pour affermir leurs résolutions, et pour demeurer plus constans et plus inébranlables dans la connoissance, dans l'amour et dans le service de leur Créateur. Qu'il soit béni, loué et honoré éternellement. *Ainsi soit-il.*

§ 4.

J'ai cru qu'il n'étoit pas aussi mal à propos de satisfaire en ce lieu aux peines qu'ont quelques-uns, de

voir le monde si rempli d'infidèles et de païens. Je leur réponds donc premièrement, que par le moyen des choses que nous avons déjà dites, et de celles que nous dirons ci-après, nous avons des preuves très-claires et très-suffisantes de la vérité de notre foi; car quoique les mystères qu'elle renferme (comme nous avous déjà dit) ne soient pas évidens, c'est néanmoins une chose toute certaine qu'il les faut croire, à cause des miracles, des prophéties et de tant d'autres témoignages très-clairs et très-évidens, par lesquels ils ont été confirmés; et ainsi il ne seroit pas raisonnable qu'une chose si claire fût un sujet de trouble dans nos esprits, parce que quantité de gens, qui se sont rendus aveugles par leurs péchés et par leurs crimes, ne la veulent pas croire. Par exemple, si je vois clairement que j'ai cinq doigts à la main, pourrois-je être ébranlé pour renoncer à la connoissance que j'ai d'une vérité si certaine, quand tout le monde ensemble me diroit le contraire? Dieu avoit lui-même témoigné par sa bouche qu'au premier âge il n'avoit trouvé qu'un seul Noé qui fût juste dans tout le monde : ce saint homme cessa-t-il d'être juste, ou renonça-t-il à sa foi, parce que tout le monde suivoit un autre chemin? Le nombre des gens de bien n'étoit pas beaucoup plus grand du temps d'Abraham, néanmoins la foi de ce grand patriarche, que l'Apôtre relève si fort, fut-elle obscurcie ou affoiblie le moins du monde, pour vivre parmi tant d'infidèles. Par conséquent nous devons nous consoler et demeurer satisfaits dans la connoissance d'une vérité si assurée; nous

devons

devons de plus nous humilier beaucoup ; nous devons, comme il est juste, nous mesurer à la petitesse de notre entendement ; nous ne devons pas entreprendre de démêler les secrets et les jugemens de Dieu, qui sont, comme parle David, un abîme impénétrable ; et ainsi nous devons nous écrier avec saint Paul : *O profondeur merveilleuse des richesses de la sagesse et de la science de Dieu, que vos jugemens sont incompréhensibles, et que vos voies sont cachées !* (*Rom.* 11.)

Outre cela, nous savons très-assurément que Notre-Seigneur et notre Dieu est toujours prêt à recevoir ceux qui se convertissent à lui, et qu'il ne refuse à personne le secours qui lui est nécessaire pour se convertir. Nous savons qu'il a imprimé la loi naturelle dans l'entendement de tous les hommes, c'est-à-dire, la faculté de connoître ce qui est bon et ce qui est mauvais, et qu'il nous a donné le franc arbitre pour pouvoir choisir librement l'un ou l'autre, suivant ce qu'a dit l'Ecclésiastique : *Il a mis devant vous l'eau et le feu, vous pouvez porter votre main à l'un ou à l'autre, ainsi qu'il vous plaira* (*c.* 15). Et ainsi nous savons que quand nous péchons, nous péchons par notre seule malice et par notre mauvaise volonté, sans que rien nous force à pécher. Que si les juges de la terre ont le pouvoir d'ordonner des supplices contre les criminels qui n'ont offensé que des hommes, il est bien juste que le juge souverain punisse les offenses que l'on a commises contre lui. Mais vous me direz, ce châtiment est pour l'éternité : il est vrai ; mais il faut aussi considérer que celui qui ordonne ces peines

et qui prononce ce jugement, est un Dieu qui non-seulement est juste, mais qui est la justice même, qu'il ne peut faillir; que comme il donne aux bonnes actions une récompense plus grande qu'elles ne méritent, il punit aussi les péchés avec des châtimens très-doux; que si la peine est éternelle, en voici la raison, c'est que la sagesse divine a disposé en telle sorte des choses qui regardent les hommes, qu'elle a voulu que la vie présente leur servît pour mériter ou pour démériter, et la vie future pour recevoir les récompenses ou les peines qu'ils auroient méritées. Et si les méchans, après avoir long-temps abusé de la patience de Dieu, n'ont pas fait bon usage du temps que Dieu leur a donné pour changer de vie, il est juste qu'ils souffrent dans l'autre les peines de leurs mépris et de leurs ingratitudes. Saint Grégoire ajoute à cela, que puisque les hommes perdus et entièrement abandonnés au vice (qui sont ceux sur lesquels principalement tombe la damnation), n'ont jamais voulu mettre de fin à leurs crimes, et que s'ils avoient toujours vécu, ils auroient aussi multiplié leurs offenses jusqu'à l'infini, la divine justice ordonne très-sagement que leurs peines n'aient jamais de fin, puisque leurs déréglemens et leurs offenses, s'ils avoient pu, n'auroient jamais eu ni de bornes ni de fin.

Vous me direz encore que vous êtes étonnés de la perte de ceux à qui la véritable foi n'a point été prêchée; je vous réponds aussi que ceux-là ne seront pas punis du péché d'infidélité, puisque la foi ne leur a pas été annoncée; mais qu'ils recevront le juste châ-

timent qui leur est dû pour avoir péché contre la loi naturelle que Dieu a gravée dans leurs cœurs, et pour les autres méchantes actions qu'ils auront commises par leur propre malice. De plus, nous ne devons pas nous inquiéter de ce que le nombre des damnés est plus grand que celui de ceux qui se sauvent. Après tout, saint Jean nous apprend que la troupe des bienheureux sera si grande, qu'il n'y a personne qui soit capable de la compter; et nous sommes assurés que ceux qui auront gardé leur innocence, ou qui auront fait une digne pénitence de leurs péchés, seront reçus en leur compagnie (*Ap.* 7). C'est aussi ce qui relève merveilleusement la gloire de ceux qui entreront dans le paradis, puisque parmi une si prodigieuse quantité de damnés, ils auront été assez heureux pour se trouver du nombre des élus. Cette conduite équitable qui s'exerce sur les méchans, ne contribue pas peu à la gloire de la divine justice, qui ne veut pas que le péché demeure sans punition, et elle sert d'une merveilleuse consolation aux gens de bien, qui voient de quel effroyable danger ils sont échappés. Un cœur humble et raisonnable doit donc après cela être content et se mettre en repos, sans vouloir sonder plus avant le secret des divins jugemens. Car, comme Lactance dit fort bien, quelle différence y auroit-il entre Dieu et l'homme, si ce dernier pouvoit pénétrer par son esprit les ordres et les conseils qui ne sont connus qu'à cette incompréhensible majesté ? L'homme doit s'arrêter à ce qui est proportionné à sa puissance, et il se pourra faire que par cette humble reconnoissance,

qui rend gloire à Dieu, par ce bas sentiment de soi-même et par cet aveu si légitime de l'obscurité et de la foiblesse de son entendement, il méritera que cette suprême bonté lui donne cette heureuse paix, ce repos et cette joie, que la connoissance des mystères de la foi fait goûter à ses fidèles amis. *Ainsi soit-il.*

LE

CATÉCHISME DE GRENADE.

TROISIÈME PARTIE.

DU MYSTÈRE DE LA RÉDEMPTION CONSIDÉRÉ SUIVANT LA LUMIÈRE NATURELLE.

PRÉFACE.

J'AI dit : *Je monterai sur le palmier, et j'en cueillerai les fruits* (*Cant.* 7). Ces paroles sont de la sainte épouse au livre de ses cantiques ; je les ai établies pour fondement de cette troisième partie, dans laquelle j'ai dessein, avec la grâce de Dieu, de traiter du bienfait et du mystère de notre rédemption, et particulièrement des fruits de ce glorieux palmier, qui est l'arbre sacré de la croix. La dignité et l'utilité de cette matière surpasse de beaucoup tout ce qui s'en peut dire, puisqu'il est certain que de toutes les œuvres de Dieu, il n'y en a point de plus admirable, de plus haute, de plus utile, ni de plus agréable que celle-ci. Il est

encore certain qu'entre les œuvres de la grâce, celle-ci est la plus grande; et qu'entre les bienfaits divins et les mystères sacrés, celui-là est le plus relevé et le plus profond. C'est pour cette raison que l'Apôtre l'a appelé un mystère qui dans tous les siècles a été caché aux hommes (*Col.* 2); et c'est ce qui lui a donné sujet de dire (*Ephes.* 3) : « Quoique je sois le moindre de » tous les saints, j'ai néanmoins reçu la grâce de dé- » couvrir aux gentils les richesses incompréhensibles » de Jésus-Christ, et d'enseigner au monde quelle est » la dispensation du mystère caché en Dieu, créateur » de toutes choses. » Ce mystère ayant été ainsi caché, le monde n'a jamais pu le découvrir, au contraire il l'a pris pour une folie et une extravagance; les démons l'ont aussi peu connu que les hommes, parce que s'ils en eussent eu connoissance, ils n'eussent pas été auteurs de la mort de Jésus-Christ; et non-seulement les démons, mais les anges mêmes n'ont point eu cette connoissance, jusqu'à ce que Dieu la leur ait donnée, ce mystère n'ayant été connu que de ceux que Dieu choisit pour être les instrumens et les ministres de ce grand ouvrage, selon l'opinion de saint Thomas. C'est de ce mystère que parle l'Apôtre, lorsqu'il dit : « Nous parlons de la sagesse avec » les parfaits : je ne dis pas de la sagesse du monde, » ni de celle des princes du siècle, lesquels s'épuisent » à la fin, quelque science qu'ils aient; mais de la pro- » fonde sagesse de Dieu, cachée dans le mystère de » la réparation du genre humain, laquelle Dieu avoit » eue dans la pensée pour notre gloire avant tous les

» siècles. Les princes du monde, qui sont les sages » et les puissans de la terre, n'en ont point eu de » connoissance; car s'ils l'avoient eue, ils n'auroient » jamais crucifié le Seigneur de la gloire. » C'est pourquoi Jésus-Christ parle si souvent dans l'Evangile de la venue du Saint-Esprit, lorsqu'il dit qu'elle étoit nécessaire après la sienne, afin que par la bouche des apôtres il enseignât au monde, en qualité de souverain docteur, ce saint et ce sacré mystère, qui ne pouvoit être entendu par une doctrine purement humaine. En effet, qui auroit pu s'imaginer que Dieu pour la réparation du genre humain eût envoyé son Fils unique au monde, revêtu de notre foiblesse, pouvant faire la même chose par d'autres moyens? Qui auroit jamais pu comprendre que cette humanité sacrée, foible et infirme, eût caché ce puissant et fort géant qui étant parti du ciel, comme dit David (*Psal.* 18), « a marché à grands pas pour combattre dans le camp de ce » monde contre le fort armé, qui est le diable et le » prince du monde même, triomphant de lui, et le » dépouillant par ses propres forces et par sa propre » mort de la puissance de l'empire qu'il avoit usurpé? » Quel esprit, pour relevé qu'il fût, auroit pu comprendre que sous l'appât de cette chair très-sacrée, il y eût ce dur et terrible hameçon de la divinité, pour pêcher et chasser hors de la mer de ce monde le fier Leviathan, ce vieux serpent, ce dragon couvert d'écailles, qui avoit englouti tout le genre humain? Qui auroit jamais pensé que la mort eût été le principe de la vie, que l'ignominie eût été la cause de

la gloire, que la servitude eût produit la liberté, et que l'infamie de la croix sur la terre eût été la porte de la gloire et du paradis? Sur quoi l'Apôtre a fort bien dit (1 *Cor.* 1) : « Que ce que le monde appelle » ignorance, est une sagesse qui est beaucoup au-des- » sus de celle de tous les hommes; et que ce que le » monde tient pour foible en Dieu, est une chose bien » plus forte et plus puissante que toute la force et la » toute-puissance des hommes. »

Mais pour revenir à mon discours, ce palmier, qui est le symbole du triomphe, nous représente fort bien l'arbre de la croix, puisque par son moyen notre Sauveur triompha de toute la puissance du diable et du monde, comme il le prophétisa lui-même, lorsqu'il dit (*Joan.* 12) : « Si je suis élevé de la terre, j'at- » tirerai toutes choses à mon service. » C'est donc sur ce triomphant et glorieux palmier que la sainte épouse, qui est l'âme dévote, amoureuse de son époux céleste, veut monter par une fervente contemplation du mystère de la croix, afin de goûter les fruits inestimables que produit cet arbre divin, et par là s'enflammer davantage en l'amour de ce Seigneur souverain, qui lui a fait tant de biens, et qui lui ont coûté si cher.

§ 1.

Mais les fruits de cet arbre sacré sont si grands et en si grand nombre, que nous ne ferons pas de comparaison de sa fertilité avec celle de ce palmier commun qui vient parmi nous, mais avec une autre es-

pèce de palmier que produisent les Indes orientales, lequel est si fécond, qu'un grand navire peut être chargé de ses fruits et de sa liqueur; et ce qui est encore plus admirable, on en peut bâtir un navire tout entier avec tous ses cordages et son équipage, sans qu'il soit besoin d'y employer aucune autre matière que celle que cet arbre produit. Il ne sera donc pas hors de propos de comparer l'arbre sacré de la croix avec cette espèce de palmier si fertile, à cause des richesses infinies et de l'abondance des fruits qu'il nous communique.

Saint Jean dans son Apocalypse (*c.* 22.) vit en esprit la merveilleuse fécondité de cet arbre, lorsqu'il raconte : « Qu'il vit sortir du trône de Dieu et de l'a» gneau, une rivière d'eau vive, claire comme du » cristal, et que dans le milieu de la place de cette » cité et sur les deux bords de la rivière il y avoit un » arbre de vie, qui produisoit douze sortes de fruits, » selon les douze mois de l'année, dont les feuilles ser» voient pour la guérison des peuples. » Quel peut être cet arbre si fertile, qui est planté au milieu de la place pour le bien commun de tous les hommes, et dont les feuilles sont si utiles pour la guérison des maladies? Ce ne peut être que Jésus-Christ, vrai arbre de vie, planté au milieu de la place de l'Eglise, et arrosé par ce fleuve très-pur et très-abondant de toutes les grâces assemblées en sa personne, et dont les feuilles, c'est-à-dire les paroles et la doctrine ont été le salut et la lumière pour le remède du monde. Cet arbre portoit douze sortes de fruits selon les douze mois de l'année;

et par ce nombre de douze, qui comprend deux fois le nombre de six, qui est le plus parfait de tous, selon la preuve qu'en font les mathématiciens, nous devons entendre l'excellence et la multitude des fruits que produit cet arbre sacré, qui est Jésus-Christ crucifié.

Le Seigneur nous voulut représenter par la verge de Moïse, entre les autres figures de l'ancien Testament, (*Exod.* 4.) cette vertu et cette merveilleuse abondance de biens, lorsqu'ayant résolu de délivrer son peuple de la servitude des Egyptiens, il commanda à ce prophète de prendre un bâton, c'est-à-dire, une verge en la main, lui disant qu'avec cela il feroit toutes les merveilles, et enverroit toutes les plaies et tous les châtimens qui seroient nécessaires pour contraindre les Egyptiens à laisser sortir en liberté son peuple de leurs terres, afin de l'aller introduire dans la terre qu'il lui avoit promise. De sorte qu'ayant touché avec cette verge les eaux des rivières d'Egypte, elles furent converties en sang (*c.* 7); avec la même verge ayant touché la poussière de la terre, il s'éleva aussitôt un nombre infini de moucherons qui piquoient et blessoient cruellement les hommes (*c.*8); ayant levé cette même verge vers le ciel, on ouït aussitôt de grands tonnerres accompagnés d'éclairs, qui jetèrent quantité de feux, et des grêles si furieuses sur la terre, que tout ce qu'il y avoit de vert dans la campagne fut entièrement détruit et désolé, aussi-bien que les hommes et les bêtes qui s'y rencontrèrent (*c.* 9); Moïse avec la même verge toucha la terre,

et Dieu en fit sortir un vent brûlant qui produisit une si grande quantité de sauterelles, qu'elles achevèrent de ruiner et de perdre tout ce qui étoit resté après la grêle (*c.* 10); avec cette même verge il ouvrit la mer, afin que le peuple qui étoit sous sa conduite, passât au travers à pied sec; et avec la même verge encore il rejoignit les eaux de la mer, afin que l'armée de Pharaon, qui les poursuivoit, fût ensevelie sous les ondes. (*c.* 14). Que dirai-je davantage? Ayant touché un rocher avec cette verge, il en fit rejaillir une source d'eau pour faire boire le peuple qui mouroit de soif (*Num.* 20. 11); et enfin, étant monté sur la montagne pour faire sa prière durant que le peuple étoit aux mains avec l'armée d'Amalech, il obtint de Dieu la victoire sur les ennemis, par le moyen de cette verge qu'il tenoit en ses mains. Pour quel sujet pensons-nous que la sagesse divine ait voulu se servir de cet instrument, pour exécuter des choses si grandes et si admirables? Ou qui sera assez simple pour se persuader, que tout ceci ait été ordonné de la sorte sans dessein et sans un conseil divin? En effet, quelle proportion y a-t-il entre cette petite pièce de bois, et toutes les merveilles que Moïse faisoit par sa vertu, vu même que le Créateur de toutes choses pouvoit par un simple commandement, ou par un mouvement de sa volonté, opérer tous ces miracles? Car si dans toutes les œuvres de la nature Dieu n'a rien fait d'inutile ni de superflu, beaucoup moins dans celles de la grâce où il n'a rien fait qu'avec dessein et avec mystère : or, plus les moyens et les instrumens ont de disproportion

à ce qu'il prétend faire, plus ils sont capables d'exciter nos esprits pour nous faire juger que c'est dans l'esprit et dans la signification que se trouve la raison et la conformité des choses qui ne se trouvent pas dans les choses mêmes. Nous disons donc sur ce fondement, que comme la délivrance de la captivité d'Égypte fut autrefois la figure de la délivrance de l'esclavage dans lequel le monde étoit par le péché, ainsi cette verge avec laquelle Moïse opéra tout ce qui étoit nécessaire pour cette délivrance, a été la figure du saint bois de la croix, par le moyen de laquelle le Sauveur du monde a fait et fera éternellement tout ce qui sera nécessaire pour notre liberté et pour notre salut; car c'est en elle que consiste la santé, la paix, la vraie liberté, la vie, la grâce, la sagesse, la justice, la sanctification du genre humain, et enfin le remède universel de tous les maux des siècles présens, passés et à venir; c'est en elle que le cœur dévot trouvera un remède assuré pour ses plaies, des consolations dans ses douleurs, du courage dans ses peines, un bouclier contre ses tentations, des armes contre ses ennemis, des exemples de toutes les vertus, et une entière guérison contre toutes sortes de maladies. Les pierres précieuses et les perles ont quelques vertus particulières, et servent de préservatifs contre certains maux; mais cette pierre très-précieuse, qui est Jésus-Christ, quoique elle soit unique, est néanmoins très-utile pour toutes choses, et elle soutient par sa fermeté et par sa solidité tous ceux qui sont appuyés sur elle : aussi est-ce dans les trous et dans les

concavités de cette pierre que l'épouse fait sa demeure, ainsi qu'il est écrit au livre des Cantiques (*c.* 2). Et saint Bernard dit sur ces paroles (*Serm.* 1) : « Quels peuvent-être les trous de cette pierre, sinon » les plaies de Jésus-Christ? Car quels biens y a-t-il » au monde qui ne soient pas en cette pierre? Dans » cette pierre je me trouve exalté, je me trouve en » assurance, je suis ferme et fortifié; et en effet, où » les foibles pourront-ils trouver un repos solide et » assuré, sinon dans les plaies de Jésus-Christ? aussi » je fais ma demeure en lui avec d'autant plus d'assu- » rance, qu'il est plus puissant pour me sauver. Le » monde crie, la chair m'attaque, le diable me pour- » suit; mais je ne succomberai pas pour tout cela, » parce que je suis appuyé sur cette pierre ferme et » inébranlable : j'ai commis de grands péchés, ma » conscience s'en trouble; mais elle ne s'en abat pas, » parce que je trouverai mon remède dans le souvenir » des plaies de mon Sauveur. » Ce sont les paroles de saint Bernard.

Mais qui pourra donc expliquer quelle est la douceur de cet arbre sacré? Ceux qui contemplent dévotement la passion de Notre-Seigneur en goûtent sans cesse les délices, et trouvent une douceur plus grande que celle du miel, dans l'amertume du fiel que le Sauveur but pour l'amour d'eux; les douleurs qu'il souffrit, sont leurs consolations; et les cicatrices de ses précieuses plaies, sont la demeure la plus agréable de leurs âmes; parce qu'ils voient que ce sont comme autant de portes pour découvrir les entrailles de sa

charité, autant de témoignages de sa bonté, et autant de marques de son amour. Que c'est là où le trésor et les richesses des âmes sont cachées; et enfin que ce sont des gages et des arrhes de leur félicité. Et par cette sainte considération les âmes se réjouissent, et vivent dans un repos et dans une tranquillité merveilleuse. Celui qui aura les yeux assez éclairés pour contempler dans la croix cet Agneau très-innocent, jouira de tous ces fruits et de toutes ces viandes précieuses. Saint Augustin avoit eu cette lumière; car on écrit de lui, qu'au commencement de sa conversion il ne se pouvoit lasser de considérer avec une douceur merveilleuse, la grandeur de la sagesse et du conseil divin, qui avoit voulu opérer le salut des hommes par le moyen de l'incarnation et de la passion de son fils unique.

§ 2.

L'Apôtre nous témoigne qu'il avoit aussi les mêmes yeux (1 *Cor.* 2), et encore beaucoup plus éclairés, lorsqu'il dit : « Nous n'avons pas reçu l'esprit de » ce monde, mais l'esprit de Dieu, par la lumière duquel nous savons donner le prix et l'estime aux » bienfaits que nous avons reçus. » Car c'étoit avec ces mêmes yeux si perçans que ce grand Apôtre découvroit la splendeur et la beauté qui étoit cachée sous l'humilité et sous la bassesse de la croix. (*Id.* 1.) Aussi disoit-il : « Nous prêchons Jésus-Christ crucifié, » ce qui est pour les juifs un sujet de scandale, et » pour les gentils un sujet de moquerie et de folie;

» mais pour ceux qu'il a tirés de ces deux nations pour » les appeler à la foi, Jésus-Christ est la marque et » le témoignage de la toute-puissance et de la sagesse » de Dieu. » De sorte que ce que les gentils ont appelé folie, a été une souveraine sagesse; et ce qu'ils ont estimé foiblesse, a été la puissance admirable de Dieu. Si quelqu'un pouvoit avoir des yeux comme saint Paul, et qu'il sût contempler comme lui, Jésus-Christ crucfié, si humilié, si défiguré, si foible en apparence et si abandonné, il verroit que toute la beauté et toute la gloire est cachée sous cette laideur et sous cet abaissement extérieur. Il verroit que sous cette nudité et sous cette pauvreté seroient enfermées toutes les richesses de la grâce et de la gloire, et que sous cette mort est contenue la vie et la victoire de la mort même; que la plus haute philosophie que Dieu ait jamais enseignée au monde, est cachée sous ce qui paroît une folie aux yeux des hommes. Et qu'enfin toute la puissance et toute la force de la divinité est comprise sous cette foiblesse si grande, au moins selon qu'il semble aux yeux de la chair; parce qu'encore que la puissance de Dieu ait paru très-grande dans la création du monde, néanmoins elle paroît encore davantage dans la conversion des peuples infidèles. Ce qui est certain par le témoignage qu'en ont rendu les martyrs, et par la constance qu'ils ont fait paroître dans leurs tourmens, puisqu'entre ces martyrs il y a eu de simples femmes, et des filles foibles et très-délicates, qui ont surmonté tous les princes du monde et toute la puissance de l'enfer, et cependant

elles ne trouvoient toutes leurs forces que dans la foiblesse de la croix.

Mais pour découvrir ces douceurs, il faut demander à Dieu les mêmes yeux de ces saints, afin de pénétrer dans le secret des merveilles qui sont cachées sous la figure humble et abjecte de la croix. Car nous savons déjà qu'entre toutes les œuvres que Jésus-Christ notre Seigneur a faites ou qu'il fera dans le monde, la plus grande a été celle de notre rédemption. Or, Dieu étant incompréhensible non-seulement en son être, mais aussi en ses œuvres, il le doit être beaucoup plus en celle-ci, qui est la plus haute, la plus admirable, et la plus grande de toutes. Car s'il est vrai ce que disent les philosophes, que tout ce qui regarde Dieu est si haut et si relevé, et nos esprits si foibles et si bas qu'ils ne sont pas plus capables de le comprendre, que les yeux du hibou sont capables de supporter la splendeur du soleil; comment est ce que n'étant pas éclairés de la lumière des grâces divines, nous pourrons nous élever à la connoissance de ce grand ouvrage? Nous avons un exemple de ceci en la personne des disciples de Notre-Seigneur; car après avoir si long-temps étudié dans son école, après avoir ouï sa doctrine, après avoir vu les exemples admirables de son humilité, de sa patience, de sa pauvreté et de sa manière de vivre si éloignée de la gloire et de la vanité du monde, ils ne pouvoient néanmoins comprendre le mystère de la croix. Lors même qu'il leur en parla avec des paroles fort claires, ils ne purent entendre ce qu'il leur disoit; parce que l'humilité

de

de la croix ne leur sembloit pas convenir à une personne si relevée. Quand ils virent aussi qu'il étoit mort, ils perdirent toute l'espérance qu'ils avoient eue auparavant de l'avoir pour Rédempteur d'Israël, ne se pouvant persuader qu'il y eût rien à espérer d'un homme mort et crucifié. C'est pourquoi celui qui voudra contempler avec fruit ce très-sacré mystère, il faut qu'il se dépouille de lui-même; c'est-à-dire de tous les sentimens de la chair et du sang, et qu'avec un esprit de foi, d'humilité, et d'une sainte simplicité, il entre dans ce sanctuaire. Lorsque Moïse gardoit ses troupeaux au désert, et qu'il vit le buisson qui étoit tout en feu sans se consumer (*Exod.* 3), il dit en lui-même : Il faut que je voie une chose si merveilleuse, et comment un buisson qui est en feu ne se consume point. Mais Dieu lui apparut aussitôt, et lui dit : Déchausse tes souliers, parce que le lieu où tu marches est une terre sainte. Celui aussi qui voudra voir une merveille aussi grande qu'est celle de contempler le Fils de Dieu lorsqu'il est venu délivrer son peuple de la captivité de l'ennemi, couvert des simples et humbles habillemens de notre chair, et posé entre les épines et les flammes de ses peines et de ses douleurs; qu'il déchausse ses souliers, qui sont des peaux de bêtes mortes; c'est-à-dire, qu'il se dépouille de tout ce qu'il y a en lui de périssable et de mortel; et qu'il se revête de l'esprit de Dieu pour peser et sonder cette grande œuvre, non pas à la mesure de la prudence humaine, mais à la mesure de la bonté incompréhensible de Dieu, qui surpasse tous les entendemens

des créatures. Et par ce moyen, à proportion que sa foi sera vive et sa dévotion ardente, il pourra voir ce que voyoit l'Apôtre.

Encore que dans d'autres livres nous ayons quelquefois traité de ce mystère et de ce bienfait de notre rédemption, il est néanmoins si grand et contient tant de merveilles, que mille volumes ne seroient pas capables d'épuiser une si ample matière. Aussi l'apôtre saint Paul, qui étoit le dépositaire des trésors de la sagesse divine, qu'il avoit apprise dans le troisième ciel sous les enseignemens de Jésus-Christ, « con-» fesse qu'il ne savoit autre chose que Jésus-Christ » crucifié, en qui il savoit toutes choses (1 *Cor.* 2).» Sur quoi saint Thomas écrit que plus une personne pieuse et vertueuse contemplera ce mystère, plus elle y trouvera de merveilles et de conformités, par lesquelles elle se fortifiera de plus en plus en la foi, s'enflammera davantage en la charité, et croîtra en toutes sortes de vertu et de dévotion; car ce sont là des fruits de ce mystère. Aussi est-il infiniment exalté par ces paroles de l'Apôtre (1 *Tim.* 3), lorsqu'il dit: « Certes ce sacrement d'amour est très-grand, qui » s'est manifesté en la chair, qui a été approuvé par » le Saint-Esprit, qui a été connu des anges, qui a » été annoncé aux gentils, qui a été cru et reçu dans » le monde, et enfin qui a été élevé à la gloire. »

Mais le profit qu'il faut tirer de tout ce que nous venons de dire, c'est que l'âme religieuse doit avoir ce mystère tellement gravé dans son cœur, qu'à tous les pas qu'elle fera, et en toutes les choses qu'elle en-

treprendra, elle ait toujours devant ses yeux la mémoire de la croix. « Si vous prenez votre repas, dit » un docteur, trempez tous vos morceaux dans le » cœur de Jésus-Christ. Si vous buvez, pensez au » breuvage qu'il vous a donné de son sang propre. Si » vous dormez, mettez votre tête sur sa couronne d'épines, et votre corps sur le bois sacré de sa croix. » Enfin pour comprendre tout en un mot, conservez » toujours en votre cœur le souvenir de toutes les amertumes et de toutes les douleurs que le Sauveur a souffertes pour vous en sa mort et durant sa vie, et dites avec l'épouse dans les cantiques : Mon bien-aimé » est pour moi un bouquet de myrrhe; je le porterai » dans mon sein (*Cant.* 1). » Je crois que cette préface aura suffisamment instruit le lecteur du fruit qu'il doit tirer de la lecture de ce livre.

CHAPITRE PREMIER.

De la méthode dont l'auteur se sert en cette troisième partie.

Nous avons dit au commencement du second livre de cette introduction, qu'il y a deux sortes de lumières dans l'homme chrétien. La première est une lumière de foi qui lui appartient en tant que chrétien; la seconde est une lumière de raison qui le regarde en tant qu'homme. Cette lumière de raison est un rayon de lumière, qui s'est écoulé dans nos âmes de

la source de cette lumière infinie ; c'est pourquoi nous disons que l'homme est fait à l'image de Dieu. Cette lumière est d'autant plus parfaite, que la vie et la conscience sont plus pures. Or, entre les différences que nous avons remarquées dans ces deux lumières, l'une a été, que la vérité dont nous sommes éclairés par le moyen de la foi, est une vérité ferme, certaine et infaillible, parce qu'elle est fondée sur l'autorité de Dieu qui ne peut faillir, quoique cette connoissance ne soit pas sans obscurité, la foi étant la croyance des choses que nous ne voyons pas ; au lieu que la vérité que nous connoissons par la raison, n'est ni si certaine, ni si infaillible que l'autre. Mais elle est aussi plus claire, puisque par cette connoissance, nous comprenons que ce que la foi croit, est fort proportionné et conforme à la saine raison. Ainsi quand la foi nous ordonne de croire que les âmes sont immortelles, que la providence de Dieu prend soin des choses humaines, et qu'il y a des peines ou des récompenses pour les bons et pour les méchans, ces choses nous sont enseignées par notre foi, et avec tant de certitude, et si clairement par la seule lumière de la raison, que plusieurs philosophes (et entr'autres Socrate, Platon et Plutarque) les ont connues par cette seule lumière. Quand donc la lumière de la raison s'accommode de cette manière avec la foi, c'est-à-dire, quand ce que la foi nous enseigne nous est encore enseigné par la raison, l'âme en reçoit une extrême joie, et une très-grande consolation ; et c'est ce qui la confirme beaucoup plus en la

foi, parce que deux lumières éclairent davantage qu'une seule.

Nous prétendons sur le fondement de cette maxime, traiter du mystère de notre rédemption en cette troisième partie, et faire voir que ce que la foi nous enseigne de ce divin mystère, non-seulement n'est pas contre la raison, mais bien plutôt qu'il est conforme à la raison. Pour bien expliquer ceci, nous expliquerons trois choses fort importantes. La première, combien est conforme à la raison, ce que la foi nous enseigne du péché originel. La seconde, combien il étoit convenable que cette bonté et cette miséricorde infinie de Dieu, pourvût de remède l'homme malheureux et dégradé; puisque toute la masse du genre humain souffroit par le péché d'autrui, sans avoir de sa part commis aucune faute actuelle. Et la troisième, qu'il ne se pouvoit trouver aucune sorte de remède plus convenable, soit à la gloire de Dieu, soit pour le salut et pour la guérison de l'homme, que le mystère de l'incarnation et de la passion de notre Sauveur. Nous consacrerons à cette troisième vérité la plus grande partie de ce livre; à la fin duquel nous répondrons aux principales questions qu'on peut faire sur ce mystère.

Or, pour commencer à traiter de ce grand mystère de notre rédemption par la voie que nous nous sommes prescrite, il nous faut supposer ce que nous poserons pour fondement au commencement du livre suivant; qui est, que Dieu par sa bonté infinie avoit créé l'homme pour le rendre participant de sa gloire,

lui donnant tous les dons et toutes les facultés surnaturelles, (qui sont la justice originelle, et la grâce,) afin qu'il se disposât par leur moyen, et qu'il se rendît capable d'une fin si haute et si relevée; que l'homme par sa désobéissance perdit ces dons qui lui avoient été conférés pour lui et pour sa postérité, et qu'en lui nous les perdîmes tous aussi, parce qu'il nous engendra tels qu'il étoit demeuré. Nous naquîmes tous, comme lui, pécheurs, mortels, nus, foibles et enclins au mal. Le péché originel dans lequel nous avons tous été conçus, est la mauvaise racine de toutes ces misères, et ceci est un des plus importans préceptes de notre foi. Ayant ainsi supposé la chute et la maladie, il nous faut parler maintenant du remède.

CHAPITRE II.

Combien ce que la religion chrétienne nous enseigne du péché originel, est conforme aux lumières de la raison.

Il est à propos maintenant que nous commençions à traiter du péché originel; et afin que le lecteur pieux retire plus d'utilité, et lise avec plus d'attention cette matière, nous allons premièrement déclarer à quoi sert l'intelligence qu'on en aura acquise. Elle sert premièrement à comprendre le mystère de notre rédemption, et la nécessité que nous avions d'un rédempteur et d'un médecin pour la guérison de cette maladie.

Elle sert en second lieu, et nous est de grande utilité, pour nous faire comprendre cette philosophie si célèbre des anciens, qui consistoit en la connoissance de soi-même. En quoi nous devons poser le principe et le fondement non-seulement de l'humilité, mais aussi de toutes les vertus; parce que lorsqu'un malade connoît son infirmité, et le péril qu'elle peut causer, il en cherche le remède; mais celui qui ne le connoît pas, ne cherchant pas les moyens de guérir, court plus de danger de succomber à sa maladie. Le remède à ce mal sera donc celui dont les saints ont usé, lesquels connoissant la malignité du poison qu'ils avoient en eux-mêmes, cherchèrent soigneusement le moyen d'y remédier par les jeûnes, par les oraisons, par les lectures sacrées, par les aumônes, et par l'usage des sacremens, qui sont les remèdes propres à la guérison de ce mal, et ordonnés par ce sage médecin descendu du ciel pour la guérison de nos infirmités. Ils ajoutoient à cela, la fuite de toutes les occasions de pécher, afin que les mauvaises inclinations que nous avons au dedans, ne prissent point du dehors leur vigueur et leur force. Il ne faut donc point appréhender d'avoir mal employé le temps que nous donnerons à éclaircir et à résoudre cette matière, dont il nous peut revenir tant d'utilité.

§ 1.

Pour bien entendre la doctrine du péché originel, il faut supposer comme une chose de foi, que Dieu ne créa pas l'homme avec les imperfections et les défauts

dont il est maintenant rempli tant au corps qu'en l'âme; ce que nous ferons voir ici sensiblement, et à vue d'œil, outre ce que la foi nous en apprend. Pour l'intelligence de ceci nous supposerons deux choses; l'une, que bien que ce Seigneur souverain pût créer l'homme, *in puris naturalibus*, comme l'on dit, et ainsi le rendre sujet aux imperfections qu'il souffre maintenant, il n'étoit pas néanmoins convenable à la magnificence de sa bonté de le créer de la sorte. C'est pourquoi il ne voulut pas que la nature humaine souffrît de peine, n'ayant point encore commis de péché. L'autre, que toutes ses opérations, chacune en son genre, sont en un tel degré de perfection, qu'il n'y a en elles aucun désordre, ni aucune imperfection, ni rien qui leur manque, ou qui soit superflu. Salomon nous confirme cette vérité (*Eccles.* 3), lorsqu'il dit: *L'on ne sauroit rien ajouter ni diminuer aux œuvres que Dieu a faites avec tant de sagesse et de providence, afin d'être par elles connu et révéré;* et dans le livre de la sagesse (*Sap.* 11), il dit à ce propos, que *Dieu a fait toutes choses avec nombre, poids et mesure;* signifiant dans ces trois paroles la perfection de tous les ouvrages de ce très-parfait et très-sage ouvrier qui a fait et formé toutes choses. Aussi voyons-nous qu'entre les choses corporelles, les unes se règlent par le nombre, les autres par le poids, les autres par la mesure. Or le Sage, pour nous faire mieux entendre la perfection extrême des œuvres divines, a conjoint ces trois choses en une, à savoir, nombre, poids et mesure. Ce que nous lisons au livre de la Ge-

nèse (*c.* 1.) ne nous en donne pas un moindre témoignage; là nous voyons que la création de ce monde ayant été achevée, Dieu considéra toutes les choses qu'il avoit faites dans les six jours, et trouva qu'elles étoient très-bonnes. En quoi nous devons remarquer qu'il ne se contente pas de dire bonnes, mais qu'il ajoute encore cette parole *très-bonnes*, c'est-à-dire, dans la dernière perfection, chacune en son espèce. La philosophie humaine nous rend partout le même témoignage; disant que l'auteur de la nature fait toujours ce qui est le meilleur et le plus parfait. Cela même nous est aussi confirmé par la raison; parce que l'imperfection qui est dans l'ouvrage, marque l'imperfection dans l'ouvrier; ce que l'on ne sauroit attribuer à ce très-sage ouvrier, sans un horrible blasphème.

Ces deux fondemens si clairs et si certains étant ainsi posés, nous allons prouver que ce n'étoit pas un ouvrage digne de Dieu, que de créer l'homme avec tant de défauts, de manquemens et d'imperfections qu'il en apporte en naissant. Examinons un peu en particulier, les principaux et les plus communs déréglemens de la vie humaine, et puis nous ferons voir qu'ils procèdent de la mauvaise racine du péché, dans lequel l'homme a été conçu.

Premièrement il est très-constant que l'homme est une créature raisonnable; cela est sa propre nature, et par là il est distingué de toutes les autres créatures inférieures. Or, suivant ceci, ce qu'il y avoit de plus propre et de plus naturel à l'homme, étoit de vivre

selon la raison, c'est-à-dire, en pratiquant la vertu, parce que la vertu est si conforme à la raison, et en approche tellement, que la raison même est sa règle, selon la définition d'Aristote. Voyant donc par expérience, combien les hommes sont éloignés de vivre selon la raison et la vertu, puisque tout au contraire ils se conduisent selon leurs appétits, et selon leurs désirs, nous devons nécessairement avouer qu'il y a quelque infirmité dans la nature humaine, puisqu'elle ne fait pas ce qui est tellement propre et conforme à sa nature. Quand nous voyons qu'un cheval ne peut pas courir, ni un poisson nager, ni un oiseau voler, nous jugeons qu'il y a en ces animaux quelque infirmité qui empêche cette action tellement propre, et si naturelle à ce genre d'animaux. Or, certainement il est beaucoup plus naturel à la créature raisonnable de vivre selon la raison et la vertu, qu'il n'est naturel à aucun de ces animaux de faire lequel que ce soit de ces mouvemens; de sorte que nous pouvons conclure qu'il y a quelque maladie générale dans la nature humaine, qui empêche une action aussi propre et aussi naturelle à l'homme qu'est celle-ci.

C'est aussi une commune opinion parmi les philosophes, que toutes les œuvres de la nature sont agréables; car c'est par cet appât que la nature nous excite et nous attire à les rechercher. Ainsi, les yeux se plaisent à voir, les oreilles à ouïr, le palais de la bouche à goûter, et ainsi du reste. Or, puisque c'est une action si naturelle à la créature raisonnable, de vivre selon la loi de la raison et de la vertu, ainsi que nous

avons dit, les actions de vertu lui doivent être infiniment agréables; comme au contraire les actions vicieuses lui doivent être très-désagréables. Mais puisque nous voyons tout le contraire par expérience, et que les actions de vertu sont très-difficiles au commun des hommes, au lieu qu'ils se portent au vice avec un plaisir extrême, il faut dire aussitôt que la nature est malade, puisqu'elle est dans un si grand déréglement.

La même chose se prouve encore par le désordre de nos appétits en cette sorte : l'homme est composé de deux parties, qui sont le corps et l'âme : ces parties sont tellement inégales entr'elles, que l'une est mortelle, l'autre immortelle; l'une terrestre, l'autre céleste; l'une semblable aux bêtes, et l'autre semblable aux anges. Ces deux parties ont chacune leurs biens propres et particuliers ; ceux du corps sont la santé, les forces, la légèreté, les richesses et la beauté. Ceux de l'âme sont les mêmes, pris spirituellement, à savoir la santé et la bonne disposition de l'âme; les forces pour résister au vice, la légèreté pour courir dans le chemin de la vertu, et la richesse de tous les biens spirituels. Puisque les avantages que les biens de l'âme ont sur les biens du corps sont d'autant plus grands, que l'âme est plus excellente que le corps, le bon ordre de notre volonté et de notre appétit, au moins selon le droit naturel, eût exigé que ce qui étoit le plus précieux, fût aussi le plus estimé, le plus aimé et recherché, avec plus de soin et de diligence.

Puis donc que nous voyons tout le contraire dans le commun des hommes, qui estiment et prisent si fort les biens du corps, et les recherchent avec tant d'ardeur et d'affection, qu'ils ne pensent jour et nuit à autre chose; ils ne cherchent, ils ne demandent, ils ne songent qu'à cela seul; il n'y a périls de mer, ni de terre, ni de feu, ni d'eau, ni de lances, ni d'épées auxquels ils ne s'exposent volontiers pour cette sorte de biens; au lieu que pour les biens spirituels et divins, qui sont sans comparaison plus excellens, qui est celui qui se presse, qui est celui qui se met en peine, ou qui veut courir le moindre péril, pour les acquérir? Et qui sera-ce voyant ceci, qui ne connoîtra point la corruption du goût de nos appétits, qui jugent si mal de la dignité de ces biens spirituels, et qui travaillent avec tant de soin et d'attache pour jouir des biens corporels, quoique très-vils et très-indignes? Cela même se prouve encore par un autre exemple très-clair : de la même manière que notre goût se porte pour les choses douces, et pour les amères, et pour les plus douces et les moins douces; de même fait l'appétit de notre volonté, pour le bien et le mal qui est l'objet de la volonté, tout ainsi que le doux et l'amer l'est de notre goût. Or, nous voyons que lorsque le palais de la bouche ne juge pas sainement des goûts, prenant le doux pour l'amer, et l'amer pour le doux; le savoureux pour l'insipide, et l'insipide pour le savoureux, comme quand les femmes mangent de la terre, ou des morceaux de brique mal cuite; nous jugeons qu'il y a une maladie

dans le corps, et que le goût est dépravé; ainsi, lorsque nous voyons le désordre de notre volonté dans l'amour des biens, c'est-à-dire, lorsqu'elle ne goûte pas les biens spirituels et divins, et qu'elle s'attache avec tant d'avidité à ces biens vils et méprisables de la chair; qui ne jugera pas qu'une telle volonté est pervertie et corrompue, et qu'il n'étoit pas possible que ce souverain ouvrier la voulût créer dans une telle dépravation?

Passons plus avant, et suivons ce que nous venons de dire de l'excellence de notre âme, et de la bassesse de notre corps. C'est une chose manifeste, dans toute la philosophie divine et humaine, que naturellement l'âme fut faite comme maîtresse pour commander, et le corps pour obéir et servir; comme cela se fait dans toutes les républiques bien réglées, où les nobles gouvernent et commandent, et le bas peuple obéit. Selon cet ordre qui est si fort dans les règles de la nature, le corps devoit servir et obéir à l'âme avec douceur et facilité, comme nous voyons faire aux membres du même corps; lesquels sans qu'il y ait aucune supériorité entr'eux, se servent néanmoins les uns les autres, quand il en est besoin. Or, nous éprouvons à toute heure une révolte presque continuelle, et une rébellion de la chair contre l'esprit; l'Apôtre la ressentoit lui-même, lorsqu'il disoit (*Rom.* 7) : *Je sens une loi dans mes membres, qui résiste à la loi de mon âme avec tant de force, qu'elle me captive et m'assujétit à la mauvaise inclination du péché, qui est en ma chair.* Ce désordre étant si grand qu'il fait comme un

schisme entre les parties d'un même homme, comment est-ce que cet excellent et très-sage ouvrier l'eût voulu créer avec cette division et cette contrariété, qui est le principal obstacle à toute sorte d'honnêteté et de vertu?

§ 2.

J'ajoute à ce que j'ai dit, l'étrange oubli, et l'extrême négligence qu'ont les hommes à chercher la dernière fin pour laquelle ils ont été créés. Nous voyons que toutes les brutes ne s'occupent à autre chose, qu'à chercher tout ce qui est nécessaire pour leur vie, et pour la conservation de leur corps, en quoi consiste la fin qui leur a été prescrite par l'auteur de leurs êtres, comme à des créatures sans raison, et incapables d'un plus grand bien. Mais la fin de l'homme, qui a au dedans de soi ce rayon de la lumière divine, qui est sa raison, par la vertu de laquelle il est appelé image de Dieu, et par laquelle il peut passer et voler par-dessus les cieux, et se transporter jusqu'auprès de celui qui les a créés; sa fin, dis-je, est bien différente et plus relevée, étant proportionnée à la noblesse de sa condition : cette fin n'est donc autre que la contemplation et l'amour du bien souverain, qui est Dieu; ainsi que l'ont défini les plus célèbres philosophes, Platon et Aristote. Le moyen pour s'élever à ce genre de contemplation, est la possession des vertus morales, lesquelles calment le trouble des passions qui nous attachent à la terre, et nous éloignent du ciel; et ces vertus puri-

fient et illuminent les yeux de l'âme pour contempler cette lumière et cette beauté infinie. L'entendement nous a été donné pour faire ces deux fonctions, aussi est-il pourvu de deux facultés, l'une pour nous procurer les vertus et régler prudemment notre vie, et l'autre pour s'élever à l'étude et à la considération des choses spirituelles et divines. Les philosophes et les théologiens appellent ces deux facultés, l'entendement pratique et l'entendement spéculatif : ce n'est pas qu'il y ait deux entendemens distincts et séparés entr'eux; il n'y en a qu'un seul, mais il possède ces deux facultés auxquelles nous avons donné ces noms-là. Les choses étant ainsi, l'ordre de la nature demandoit, que comme les brutes ne s'occupent à autre chose qu'à rechercher tout ce qui leur est nécessaire pour la perfection et pour la conservation de leur être, qui est leur fin, l'homme dans son degré en eût fait de même; et cependant nous voyons que le commun des hommes se porte à des choses si contraires, qu'il n'y a rien à quoi ils s'occupent moins, qu'à ce qui devroit être leur seule et continuelle occupation : ils ont même tellement dépravé et ruiné la générosité de leur nature, que comme les bêtes ne font autre chose que rechercher le bien de leurs corps, eux aussi, généralement parlant, ne travaillent de jour et de nuit à autre chose. Peut-on s'imaginer une plus grande bassesse, une plus grande blessure, une plus grande ou plus dangereuse maladie que celle-ci; de voir qu'une créature si noble, capable de la félicité et de la gloire de Dieu, se rende elle-même semblable aux bêtes, et

qu'elle ne se propose point d'autre fin, ni d'autre occupation que la fin et l'occupation des bêtes? Sur quoi on peut demander à l'homme pour quelle fin il a reçu ce rayon de la lumière divine, qui est la lumière de la raison qui le rend homme, et qui met une si grande différence entre lui et les brutes, et qui le rend capable de Dieu. Mais il y a en ceci une chose qui nous doit bien causer plus de regret et d'étonnement, qui est que non-seulement la plupart des hommes ne s'occupent pas en ces deux exercices que nous avons remarqués, de rechercher les vertus, et de contempler les choses divines; au contraire, l'entendement qui devoit être le ministre, pour mettre la vertu en exécution; a apostasié de telle sorte, pour ainsi parler, qu'il s'est rendu ministre et inventeur de tous les vices. Car quel autre que lui a inventé tant de différentes sortes de sauces et de ragoûts, tant de gourmandises, tant de débauches, tant de nouveaux habits, tant d'édifices si curieux et si superbes, tant d'inventions de jeux de dés, de cartes, etc.? Et ce qui est encore pis, tant de stratagèmes de guerre, tant de sortes d'armes, tant d'artillerie, avec laquelle les hommes ont eu la témérité de vouloir imiter ce qui n'appartenoit qu'à Dieu seul; qui est de tonner, d'envoyer des éclairs, et de lancer des foudres? Tout cela pour la destruction du genre humain, afin qu'il n'y ait aucune partie, ni sur la mer, ni sur la terre, qui ne soit abreuvée du sang de l'homme. Et en cela il paroît que l'homme n'est pas devenu seulement semblable aux bêtes, mais encore pire que les bêtes, parce que la malice armée de raison, s'étend

à

à de bien plus grands maux. C'est ce qui fit dire à un ancien philosophe, qu'il n'y a point de bête pour cruelle qu'elle soit, qui soit si pernicieuse au genre humain que la mauvaise volonté armée par la subtilité de la raison. Qui sera-ce donc voyant tout ceci, qui ne déplorera point cette misère? qui ne s'étonnera point du bouleversement et de l'apostasie de cette partie divine que Dieu avoit mise en l'homme? qui ne reconnoîtra point dans des preuves si manifestes, la maladie que souffre la nature humaine? Et qui ne jugera point après cela qu'il étoit impossible qu'il sortît des mains d'un si parfait ouvrier, un ouvrage aussi déréglé que celui-ci l'est en toutes ses parties?

§ 3.

Ce déréglement est bien si grand et si contraire à l'ordre et à la rectitude de la nature; il a même tellement étonné les professeurs de l'ancienne philosophie, qu'il leur a donné sujet de s'emporter à dire beaucoup d'extravagances. Car les uns considérant l'ordre que les animaux gardoient en la conservation de leurs vies, et la grande confusion qu'il y avoit dans les choses humaines, ont dit: Que la providence de Dieu étoit bien pour les bêtes, mais qu'elle n'étoit pas pour les hommes. Toutefois que sauroit-on dire de plus injuste, ou de plus déraisonnable? D'autres encore plus emportés se sont persuadés, et ont voulu persuader aux autres qu'il n'étoit pas possible que Dieu eût jamais créé l'homme avec les mauvaises inclinations dont il est rempli; et n'ayant pas de connoissance

des secrets du péché originel, qui est la vraie source de tous ces maux, ils ont eu l'impudence de soutenir que ce n'étoit pas Dieu, mais le démon qui avoit créé l'homme avec toutes les choses d'ici-bas : de sorte qu'ils établissoient deux principes et deux auteurs de toutes les choses créées : l'un des invisibles qui étoit Dieu, et l'autre des visibles qui étoit le diable. Cette erreur qui étoit soutenue par la secte des manichéens, avoit infecté l'esprit du grand saint Augustin, qui ne put s'en dégager avant l'âge de trente ans. Durant tout le temps qu'il fut attaché à cette fausse opinion, il avoue lui-même que ne sachant pas le secret du péché originel, il ne pouvoit assez s'étonner de tous les désordres qu'il voyoit en l'homme, ne pouvant croire que cela pût venir de Dieu très-saint, et très-sage auteur. Celui qui lira le livre de ses Confessions, reconnoîtra bientôt les inquiétudes de son esprit sur ce point-là, par les témoignages qu'il rend lui-même de sa peine, lorsqu'il venoit à rechercher la cause de ces maux. C'est ce qui lui a fait dire dans le septième livre de ses Confessions, au chapitre cinquième : « Dieu est bon, et toutes les choses qu'il » a faites sont bonnes; d'où est donc venu le mal, et » par quelle porte est-il entré au monde? quelle a » été sa racine, quelle semence l'a produit? mais » peut-être que la chose n'est pas ainsi : pourquoi » craignons-nous donc ce qui n'est pas; puisque » nous craignons sans sujet, déjà notre crainte est » mauvaise; d'où est-elle donc venue, puisque Dieu » est bon, et qu'il a fait toutes les choses bonnes?

» d'où procède ce mal? n'est-ce point qu'il y a quel-
» que matière mauvaise, dont il ait été formé et que
» Dieu a laissé quelque chose dans cette matière qu'il
» n'a pas voulu convertir en bien? Pourquoi l'a-t-il
» laissée de la sorte, et pourquoi n'en a-t-il point ôté
» ce mal? Pourquoi n'a-t-il point anéanti cette ma-
» tière, ou pourquoi ne l'a-t-il point convertie en
» bien, lui qui étoit tout-puissant? Je roulois toutes
» ces choses en mon esprit, misérable que j'étois,
» travaillé par des inquiétudes très-cuisantes de la
» crainte de la mort, sans avoir rencontré la vérité.»
Et un peu plus bas, il dit encore : « Quels étoient, mon
» Dieu, les tourmens de mon âme ! quelles étoient les
» douleurs de l'enfantement de mon cœur ! Vous sa-
» viez seul, mon Dieu, ce qu'il souffroit, sans qu'au-
» cun homme eût part à mes doutes; n'ayant ni
» temps, ni paroles qui fussent capables de faire con-
» noître à mes amis les tourmens que j'endurois. »
Voilà les paroles de saint Augustin, qui nous font as-
sez voir ce qu'il souffroit en son âme, pour n'avoir pas
encore élevé ses pensées au secret du péché originel.

Mais la lumière de la religion catholique, maîtresse
de la vérité, dissipe toutes ces ténèbres, et nous dé-
gage de tous ces doutes et de toutes ces erreurs, nous
enseignant que ces déréglemens, et ces difformités ne
procèdent pas de la main de Dieu, comme nous l'a-
vons clairement prouvé dans le commencement de ce
chapitre, mais que le seul péché a été la cause et l'o-
rigine de tous ces maux.

Pour conclusion, et en rappelant tout ce qui est

contenu en ce long discours, je dis que le vrai et unique principe de tous ces maux est le péché originel, dans lequel nous sommes tous conçus ; mais quelqu'un me dira peut-être, comment prouvez-vous cela, puisque dans l'âge le plus tendre des enfans, avant qu'ils soient capables de pécher, nous apercevons les semences des mêmes maux : car dès lors on découvre la colère, l'envie, la haine, la fureur, le désir de vengeance, et toutes les autres passions, lesquelles ne peuvent être causées par leurs péchés propres, n'étant pas en état d'en commettre; et c'est pour cela même que nous devons avouer que puisque tous les hommes naissent avec ces mauvaises inclinations, sans que de leur part ils aient commis de péché actuel, il faut qu'il y ait eu quelque péché dans l'homme, qui a été le principe de sa génération humaine, lequel pour la faute qu'il avoit commise, a été condamné à cette peine, et tel qu'il est demeuré après cela, tels il nous a engendrés.

Je ne parle pas ici de la mort, à laquelle l'homme a aussi été condamné à cause du péché, ni d'une infinité d'autres infirmités, et d'autres misères du corps humain, parce que mon objet principal est de traiter des maux spirituels de notre âme; pour la guérison desquels le mystère de notre rédemption, qui est le vrai sujet de ce traité, a été employé. Et si je me suis étendu jusqu'ici au delà des bornes que je m'étois prescrites; ce n'a été que pour faire mieux connoître la maladie de la nature humaine, et le grand besoin qu'elle avoit d'un puissant remède, afin que plus nous

connoîtrons la grandeur du mal, plus nous puissions aussi comprendre ce que nous devons à ce souverain et très-puissant médecin, qui nous a délivrés de tant de maux, par un remède qui lui a coûté si cher.

Ceci servira encore à faire connoître au chrétien qui veut faire son salut, le venin des mauvaises inclinations qu'il porte en soi-même; afin qu'il juge par là avec combien de circonspection et de crainte il doit vivre, et comment il doit user de tous les avis et de tous les remèdes que nous avons indiqués en ce discours; mais principalement combien il doit fuir toutes les occasions de pécher, afin que la mauvaise inclination de notre chair ne soit point échauffée et provoquée par les occasions qui viennent du dehors. Puisque nous avons fait voir la maladie générale du genre humain, commençons maintenant à parler de son remède.

CHAPITRE III.

Pourquoi il a plu à la bonté immense de Dieu de donner des remèdes aux maux de l'homme, et de laisser le diable en son obstination.

Nous avons fait voir dans le chapitre précédent l'état où est l'homme après le péché; il a été entièrement changé (comme dit le saint concile de Trente,) tant dedans que dehors; le corps étant demeuré sujet à la mort et à une infinité de misères, et l'âme avec toutes

ses puissances, déréglée en tous ses appétits et en toutes ses passions, ainsi que nous venons de dire. Ce fut en cet état et dans ce grand changement que demeura l'homme après son péché, et nous tous en lui, et après lui; parce que, comme dit saint Augustin, tout le genre humain se perdit dans la perte de celui en la personne duquel le genre humain consistoit tout entier.

L'homme en cet état si déplorable, pouvoit être justement exposé à la rigueur de la justice de son créateur, qui avoit droit de le punir et de l'abandonner, comme il avoit abandonné le diable; car il n'avoit point à rendre compte de ce qu'il eût fait en cela, et on ne pouvoit point l'en faire appeler en justice, comme dit le Sage: *Qui est-ce, Seigneur, qui vous blâmera, ou qui vous accusera, quand même toutes les nations du monde périroient* (*c.* 12)*?* Il n'étoit non plus obligé à cela par aucun besoin qu'il eût du service de l'homme; car comme de toute éternité jusqu'au temps de la création de l'homme, Dieu avoit été sans l'homme, il pouvoit aussi-bien demeurer sans lui dans la même gloire, et dans la même félicité dont il jouit à présent; parce que, comme son être ne dépend de personne, son bienheureux être n'en dépend pas non plus; de sorte que, comme il ne tient que de soi son être, il n'est aussi bienheureux que par soi-même; parce qu'en lui il n'y a point de différence entre l'être, et l'être bienheureux. De la part de l'homme il n'y avoit non plus aucun mérite qui le pût obliger à cela, puisqu'étant tombé en la disgrâce de Dieu, il ne

pouvoit de soi faire aucune action qui lui fût agréable. Ainsi le Créateur, ni par son besoin, ni par notre mérite, n'étoit aucunement obligé à nous secourir; il ne l'étoit donc que par sa seule bonté, et par sa miséricorde infinie. « Ce qui a fait dire à saint Augustin, que ce » ne sont pas nos mérites, mais nos péchés qui l'ont » fait descendre du ciel en terre. » Le Sauveur même nous enseigne cela par Isaïe, lorsqu'il dit : *Tu ne t'es point adressé à moi, Jacob ; et toi Israel, tu n'as point travaillé pour mon service; tu ne m'as point offert tes moutons en holocauste, ni ne m'as point glorifié par des sacrifices, et néanmoins tu m'as fait servir à tes péchés, et m'as donné assez d'affaires, pour remédier à tes fautes. Je suis celui qui pardonne tes péchés pour l'amour de moi, et qui les mettrai en oubli. Venons à compte toi et moi, et dis-moi s'il y a quelque chose en toi, par laquelle tu puisses de toi-même être justifié sans moi.* Voilà ce que dit le Seigneur par la bouche d'Isaïe, et l'Apôtre nous enseigne bien clairement la même chose, lorsqu'il dit : *La bienveillance et l'humanité de Dieu notre Sauveur, a paru en nos jours, non à cause des œuvres de justice que nous avons faites, mais par sa seule miséricorde, par laquelle il nous a voulu sauver.* (*Tit.* 3.)

§ 1.

Quelqu'un me pourra demander : puisque l'ange a péché, et que l'homme a péché, pourquoi est-ce que Dieu n'a point remédié au péché de l'ange, ayant bien

voulu remédier à celui de l'homme? Pour satisfaire à la religion et à l'humilité chrétienne, il suffiroit de dire que Dieu l'a ainsi voulu; car, comme Dieu est de plus grande autorité et de plus grand poids, comme dit Salvien, que toute la raison, aussi la détermination de sa volonté doit être de bien plus grande autorité pour nous satisfaire que toute la raison : néanmoins nous pouvons encore alléguer sur ce sujet beaucoup de choses convenables et conformes à la raison. Et premièrement, comme dit saint Thomas, la providence divine pourvoit tellement de remèdes ses créatures, qu'elle conserve toujours leur nature, sans jamais changer ce qu'elle a créé. Or la nature de l'ange, selon l'opinion de ce saint docteur, est invariable aux choses où il s'est une fois déterminé; et comme dans le premier instant il comprend tout ce qu'il peut comprendre, aussi il demeure fixe et constant dans la première détermination de sa volonté. Mais il n'en est pas ainsi de l'homme, qui de sa nature est inconstant et variable; car, comme il comprend aujourd'hui une chose et demain une autre toute contraire, aussi il prend aujourd'hui une résolution et demain une autre différente; aujourd'hui il propose une chose, et demain il s'en repent et en propose une autre : ainsi l'homme par sa nature est capable de repentir et de pénitence, dont l'ange n'est pas capable. C'est pourquoi la maladie de l'ange n'a pas été capable de remède, mais bien celle de l'homme. Ajoutons à ceci, que lorsque l'ange est tombé, ç'a été par sa propre et seule volonté, sans que personne le tentât, ni le sollicitât

au mal; au lieu que l'homme, lorsqu'il commit le péché, fut poussé et sollicité par son ennemi. Par là nous voyons qu'il étoit convenable que celui qui avoit été poussé et sollicité à se porter au mal, fût aidé pour se porter au bien, et qu'il eût des modèles sur lesquels il pût se régler pour faire le bien, comme il avoit eu des tentations et des solliciteurs qui l'avoient engagé à faire le mal; et que puisqu'il s'étoit trouvé un ennemi qui lui avoit donné lajambe pour le faire tomber, il se trouvât un ami qui lui prêtât la main pour se relever, n'étant pas raisonnable que la créature de Dieu fût plus capable du mal que du bien; mais que comme elle avoit été aidée en l'un, elle pût être secourue aussi en l'autre. Il y a encore en ceci une chose fort remarquable à observer, qui est que si l'ange tomba, ce fut par son propre péché, que lui-même avoit commis, sans que le péché d'autrui lui eût fait aucun préjudice; mais la même chose n'est pas dans les enfans d'Adam, qui naissent avec le péché originel, et sont les enfans de colère pour le péché d'autrui, qui leur est aussi devenu propre. La chose étant telle, il étoit très-convenable que puisque le péché d'autrui nous avoit damnés, la sainteté d'autrui nous secourût, parce qu'autrement il eût semblé que Dieu avoit créé l'homme plus capable du mal que du bien, la malice d'autrui le pouvant perdre, sans que la vertu d'autrui le pût garantir : de là on auroit conclu que le règne de la justice de Dieu auroit été de plus grande étendue que celui de sa miséricorde, puisque sa justice s'étendoit à châtier les hommes

pour le péché des autres, et que sa miséricorde ne s'étendoit pas à les récompenser pour les mérites des autres. C'est pourquoi il étoit très-convenable que la miséricorde étendît son règne aussi avant que la justice avoit étendu le sien. L'homme ne doit donc plus se plaindre, au lieu qu'auparavant il pouvoit dire : Qu'ai-je fait, Seigneur, dans le ventre de ma mère, pour naître, comme j'ai fait, en péché? Parce qu'il lui peut être répondu : Et toi, qu'avois-tu fait aussi, lorsque tu as été baptisé, pour être justifié de ce péché? de sorte que si tu dis, que sans avoir commis de faute, on t'a livré à l'ennemi, tu n'auras plus à te plaindre, quand on te dira que sans aucun mérite de ta part on t'en a délivré; de cette sorte tu vois en ta personne l'accomplissement de ce que Dieu avoit dit par Isaïe : *Vous avez été vendus pour rien, et pour rien vous serez rachetés* (*c.* 52). Nous devons encore considérer en ceci une autre chose, savoir, que lorsque le diable tenta l'homme, ce ne fut pas avec le seul dessein de damner l'homme, ce fut aussi pour faire la guerre à Dieu dans sa créature, afin qu'il ne pût parvenir à la fin pour laquelle il l'avoit créée, et par ce moyen qu'il n'en retirât pas ce qu'il s'étoit proposé. Il n'étoit donc pas convenable pour la gloire de Dieu, que le diable se pût vanter d'avoir prévalu contre Dieu, et d'avoir empêché le cours de ses conseils et de ses décrets; c'est pourquoi il étoit convenable que Dieu pour son honneur tournât les choses de sorte que non-seulement ses desseins ne fussent pas empêchés, qui étoient d'unir l'homme à lui; mais

au contraire, que par la même voie ils fussent conduits à leur perfection, comme il arriva, parce qu'au lieu que Dieu avoit auparavant déterminé d'unir l'homme à soi seulement par la grâce, il est maintenant déterminé de l'unir à soi en propre personne, qui est la plus étroite union que l'on puisse imaginer; c'est de cette sorte que Dieu a accoutumé de triompher de ses ennemis, prenant occasion de faire les choses plus excellentes, des mêmes moyens qu'ils avoient recherchés pour les empêcher.

CHAPITRE IV.

Que ni l'homme, ni l'ange, ni aucune autre pure créature ne pouvoient dans la rigueur de la justice satisfaire pour la dette commune du genre humain.

Après avoir montré qu'il étoit convenable à la bonté divine de secourir l'homme tombé par terre, il faut maintenant parler du remède qui a été choisi pour cela. Nous supposerons donc premièrement que Dieu Notre-Seigneur n'use pas ordinairement de son pouvoir absolu dans les choses qu'il a dessein de faire; parce que sa perfection étant au dernier degré, toutes ses œuvres aussi sont très-parfaites; tellement qu'il observe en elles tout l'ordre et toute la rectitude qui est convenable à sa sagesse et à sa justice. C'est ce que le Sage nous a enseigné, (*Sap.* 7.) lorsqu'il a dit:

Qu'il disposoit toutes choses avec douceur et modération, procédant par des moyens convenables à leurs fins. Puisqu'il garde communément cet ordre en toutes ses œuvres, il l'a encore voulu beaucoup mieux observer en l'œuvre de notre rédemption, qui est la plus excellente de toutes, et telle que par excellence elle est appelée l'œuvre de Dieu, (comme notre Sauveur l'appela lui-même;) aussi a-t-il voulu qu'elle s'accomplît par le moyen le plus excellent qui se pouvoit rencontrer. Ce Seigneur a observé le même ordre dans toutes les œuvres de la nature, quoiqu'elles soient extrêmement basses à l'égard de celle-ci; de là vient ce commun axiôme des philosophes : Que la nature, c'est-à-dire, l'auteur de la nature, tendoit toujours à faire le meilleur et le plus parfait; et que si quelquefois il faisoit des monstres, c'étoit pour la plus grande perfection de l'univers. Sur quoi, afin de mieux connoître l'ordre et la beauté des choses parfaites par ce qui étoit hors de l'ordre, ils disent encore que dans la génération de l'homme, la nature tend toujours à faire un mâle, comme le plus parfait; mais que par quelque accident, qui se rencontre ou dans la matière, ou dans la vertu formative, il se fait par fois une femme. Que si ce souverain et très-parfait ouvrier observe cet ordre dans les œuvres de la nature, qui n'ont pour fin qu'un simple être naturel et corruptible, combien mieux l'observera-t-il dans les œuvres de la grâce, dont la fin est surnaturelle et divine! Lorsque les hommes entreprennent quelque ouvrage, ils prennent garde et au travail et à la dépense qu'il y

faudra faire, et si cela surpasse ou leurs forces, ou leurs moyens, ils font les choses selon leur pouvoir, quoiqu'elles soient moins parfaites qu'ils ne s'étoient proposé; parce que l'on va d'ordinaire où l'on peut, non pas où l'on veut; mais en Dieu qui est infiniment riche, et également puissant, il n'en est pas de même. Aussi fait-il les choses autant parfaites qu'il est convenable à sa bonté et à sa sagesse infinie. Nous voyons ceci dans l'œuvre de notre rédemption, laquelle il a disposée avec tant de perfection, qu'il ne s'en peut pas imaginer une plus grande, soit pour sa gloire, soit pour le remède de nos misères qui sont les deux choses qu'il se propose en toutes ses œuvres, comme nous dirons ci-après; de sorte que si tous les esprits des hommes et des anges se pouvoient joindre ensemble, ils ne sauroient trouver un moyen plus convenable que celui-ci pour le grand ouvrage dont nous parlons.

Par ce fondement, qui est très-solide, je prétends avoir répondu à toutes les questions des ignorans, qui disent : Dieu ne pouvoit-il point remédier aux maux du genre humain par d'autres moyens qui lui coûtassent moins de peine et de travail? Je leur réponds, que s'il avoit voulu, il l'auroit pu faire par mille autres moyens; mais comme j'ai dit, il ne regarde jamais à ce qu'il peut faire de puissance absolue, mais à ce qui est convenable à la dignité et aux lois de sa sagesse, de sa bonté, de sa justice, ou de sa miséricorde. Car s'il ne considéroit que sa puissance absolue, il pourroit élever au plus haut des cieux tous ceux qui sont dans les plus profonds abîmes de l'enfer. Or, ayant

égard à ceci, il étoit impossible de trouver un moyen plus convenable que celui-ci. Eusèbe Emissène (1) nous éclaircit fort bien cette vérité par ces paroles : « Le premier homme, dit-il, avoit péché par sa faute » et par sa désobéissance, poussé par sa propre volonté, et excité par le diable, mais non pas forcé. C'est » pourquoi il pouvoit être racheté par la voie de la miséricorde; mais il n'étoit pas convenable qu'il fût » comme innocent délivré par la puissance divine. Or, » Dieu n'usant pas en ceci de son pouvoir, mais de sa » justice; il falloit pour la satisfaction de la faute commise par un homme pécheur, un homme pur, saint » et net de toutes sortes de péchés; parce que celui-là » n'eût pas été capable de remédier au péché, qui eût » été lui-même sujet au péché; ni d'intercéder pour » les esclaves, étant soumis aux lois de la servitude. » Cependant il n'y avoit point d'homme, ni pur, ni » libre à ce degré dans notre monde. Il falloit donc » qu'il vînt d'ailleurs, pour offrir la satisfaction qui » étoit due; il falloit qu'un homme libre vînt satisfaire pour les débiteurs, un juste pour des pécheurs, un innocent pour des coupables, un agneau » pour des boucs. Il falloit que par l'extérieur il fût » de même race que le pécheur, mais non pas de la » même condition, semblable à lui en qualité de substance, mais dissemblable en pureté de vie, afin » qu'il prît de nous de quoi payer pour nous, et qu'il » tirât de soi de ne devoir aucune chose, de sorte que » de nous il offrît le sacrifice, mais que de soi il nous

(1) Eus. Emiss. hom. 7. de symbolo.

» donnât la grâce du pardon. » Et plus bas en l'Homélie suivante où il continue à traiter du même mystère, il dit encore : « Le Sauveur ne fut point souillé » du péché originel, parce que la bassesse de notre gé» nération n'eut point lieu en sa personne; c'est pour» quoi il a pu détruire la mort qui étoit due à tous, » parce qu'il a souffert celle qui ne lui étoit pas due; » tellement que par sa passion qu'il endura très-injus» tement, il satisfit pour les péchés d'autrui, n'en ayant » point qui lui fussent propres. De cette sorte l'enne» mi du genre humain fut vaincu par justice; parce » que l'homme s'étant livré à lui, et s'étant fait son » esclave par le péché, le diable trompé par l'ancien» ne coutume qu'il avoit prise de tuer les hommes pé» cheurs, attaqua l'innocent; et en faisant mourir le » libre, perdit le captif; tellement qu'il perdit son droit, » pour avoir attaqué l'homme sur lequel il n'avoit point » de droit. » Tout ceci est de ce docteur, lequel en peu de paroles a recueilli la substance de ce grand mystère.

§ 1.

Mais pour un plus grand éclaircissement de cette doctrine, il en faut parler plus distinctement. Je dis donc que selon l'opinion de ce saint docteur, aucune créature, ni humaine, ni même angélique, n'étoit suffisante pour satisfaire par voie de justice à cette faute commune de la nature humaine. Car c'est une chose constante, que plus une personne est élevée en dignité, plus l'offense qu'on lui fait est grande; de

sorte que plus il y a de degrés de dignité en la personne offensée, plus l'indignité de l'offense est grande. Or, puisqu'il est constant que la majesté de Dieu est infinie, il est évident que l'offense commise contre elle l'est aussi; et par conséquent dans la rigueur de la justice, aucune pure créature n'étoit capable de satisfaire pour une telle offense, puisque tout le pouvoir des créatures est fini et limité. Ajoutons à cela une autre espèce d'infinité, qui est celle du nombre des hommes compris dans le péché, dans lequel nous sommes tous nés. Car encore que ce nombre ne soit pas infini, néanmoins il le peut être, eu égard à l'espèce humaine, laquelle se peut multiplier sans bornes. Et puisque tous ces hommes naissent en état de péché, lequel d'entr'eux eût pu être assez puissant à satisfaire pour un si grand nombre de péchés et de pécheurs? Je ne dis pas seulement pour les péchés originels, mais pour les actuels qui sont dans un nombre beaucoup plus grand, puisque cette dette est générale et universelle, et que l'homme est une personne particulière. Il faut dire encore que toutes les créatures, tant humaines qu'angéliques, ont reçu de Dieu tout ce qu'elles possèdent, selon cette sentence de l'Apôtre : *Qu'avez-vous, que vous n'ayez point reçu?* Cela étant, tout ce qu'elles ont par droit de justice est dû à celui qui a donné le tout, et par conséquent la créature ne peut payer une nouvelle dette, par des services dus pour d'autres raisons. Comme un esclave qui a volé cent ducats à son maître, ne peut le satisfaire par tous les services qu'il lui rend, parce que tous

ces

ces mêmes services lui sont dus à cause de sa servitude.

Je dis encore que l'homme par le péché avoit encouru la disgrâce et l'inimitié de Dieu, et qu'en cet état il ne pouvoit faire d'action qui lui fût agréable, parce que Dieu ne reçoit point les services de ses ennemis, mais de ses amis; ni des actions faites par les seules forces de la nature, mais par les forces de sa grâce. C'est pourquoi l'on ne peut pas dire que puisque l'homme a bien eu le pouvoir de faire des actions pour se rendre désagréable à Dieu, il ait eu le même pouvoir pour en faire qui lui soient agréables, parce que la seule nature suffit pour l'un, mais la grâce est nécessaire pour l'autre, vu même que l'homme a bien plus de pouvoir et de capacité à se faire du mal, qu'il n'en a à réparer le mal que lui-même s'est fait. Ainsi nous voyons qu'il se peut tuer lui-même, mais non pas se ressusciter lui-même. Il peut bien de lui-même tomber dans le péché, mais il ne sauroit de lui-même se dégager du péché, sans l'aide et l'assistance divine.

Il y a encore une autre très-grande incapacité dans l'homme, en ce que l'injure qu'il fait à Dieu en péchant est d'autant plus grande, et la satisfaction qu'il peut offrir par sa pénitence, d'autant plus petite, qu'il est lui-même d'une condition beaucoup plus basse et plus vile que celle des anges, parce que la bassesse de la personne qui rend l'offense plus grande, rend aussi la satisfaction plus petite. Ainsi nous voyons qu'un soufflet donné à un homme de condition, par une personne vile, est réputé pour une plus grande injure,

que s'il l'avoit reçu d'une autre de condition égale; comme la satisfaction qu'elle peut faire, est d'autant moins considérable que sa condition est plus basse.

Mais que dis-je de la satisfaction de l'homme coupable, puisque tout ce qui a jamais été créé, excepté la sacrée humanité de Jésus-Christ, ne suffit pas dans la rigueur de la justice, à satisfaire pour la moindre offense faite à une majesté infinie? « Saint Anselme » donne une belle et très-ingénieuse raison de ceci; di» sant, que pécher, c'est mépriser Dieu et lui man» quer de respect, (en ce qui est au moins de la part » de la désobéissance du péché,) ce que l'homme ne » devoit jamais faire, quand il eût dû perdre toutes » choses hors de Dieu, qui vaut infiniment plus que » toutes choses. C'est pourquoi le droit de la raison et » de la justice requéroit que l'homme pécheur offrît » pour la satisfaction de sa faute, une chose plus gran» de que n'étoit celle pour laquelle il ne devoit pas of» fenser Dieu, qui étoit tout ce qui a été créé; ce » que l'homme ne pouvoit pas offrir, n'étant qu'une » petite partie de ce tout; tellement qu'il n'avoit au» cun moyen pour satisfaire à une aussi grande dette » qu'étoit la sienne. »

Mais pour venir maintenant à ce qui regarde les anges, il n'étoit pas raisonnable non plus, que Dieu commît cette satisfaction à aucun d'eux, quelque relevé qu'il pût être; parce qu'outre les raisons que nous avons déjà alléguées sur ce sujet, c'eût été une chose peu convenable que la coulpe étant de la na-

ture humaine, la satisfaction eût été d'une nature étrangère, telle qu'est l'angélique. Et de plus, comme dit Eusèbe Emissène (1), le désordre eût été grand, si la créature eût réparé ce que le créateur avoit formé. Considérant même cette réparation sous le rapport de la justice, comme il étoit raisonnable, la personne de l'ange ne valoit pas tant que le salut de tout le monde, et il étoit impossible que la créature de Dieu pût accomplir l'office de Dieu; n'appartenant qu'au Seigneur de tous les siècles, de faire le bien et l'avantage de tous les siècles, présens, passés et à venir. Outre cela il n'étoit pas convenable à la gloire de Dieu, ni à la dignité de l'homme, que l'homme fût racheté par un ange. Car qu'eût-ce été si l'homme se fût trouvé redevable à Dieu de sa création, et à l'ange de sa rédemption; ce dernier bienfait étant d'autant plus grand que l'autre, que l'être divin surpasse l'être humain? et si le comble de la félicité humaine consiste à jouir de cette bienheureuse immortalité que nous espérons, de combien est plus grand le bienfait de celui qui a ouvert à l'homme le chemin de cette bienheureuse vie, que de celui qui l'a créé pour vivre seulement dans cette vallée de larmes et de douleurs? C'est pourquoi si un Dieu s'étoit contenté de nous créer pour cette vie, et qu'un ange nous eût acquis l'autre, nous serions redevables à l'ange de ce qui seroit le plus précieux, et à Dieu de ce qui le seroit moins. Saint Augustin nous fait voir combien cet inconvénient seroit grand, lorsque parlant à Dieu, il lui dit ces paroles : « Seigneur,

(1) Eus. Emis. hom. II. de Paschate.

» si vous m'avez fait le don de l'être, qui est-ce qui » m'a pu donner le don d'être bon, si ce n'est vous? » Car si vous m'avez donné l'être et qu'un autre m'ait » donné l'être bon, celui qui m'auroit fait ce bien d'ê- » tre bon, seroit meilleur que celui qui ne m'auroit » donné que l'être. » Mais quoique la différence de l'un à l'autre soit très-grande, c'est néanmoins le même Seigneur qui nous a donné tous les deux. Aussi, lorsqu'il voulut créer l'homme, lui-même voulut être le seul ouvrier de cette création; de sorte qu'il dit : faisons l'homme à notre image et ressemblance. Quoi donc, y a-t-il apparence que celui qui ne dédaigna pas de créer par soi-même l'homme, ait eu de l'aversion et du dédain de le réparer lui-même ? nullement. Au contraire, s'il a mérité quelque gloire pour avoir créé l'homme, nous lui en devons bien davantage pour l'avoir racheté. Aussi n'étoit-il pas raisonnable que notre commun Seigneur se privât de cette gloire pour la donner à sa créature, puisqu'il a dit par son prophète (*Is.* 12.) que lui seul étoit Dieu, et qu'il ne céderoit son honneur à personne. De sorte que celui qui a été notre créateur, a voulu être aussi notre rédempteur : afin que toute la gloire lui appartenant, notre amour ne pût être partagé. C'est ce que saint Anselme a divinement expliqué en ce peu de paroles; afin, dit-il, parlant à l'homme, que vous ne partageassiez point votre amour entre le créateur et le rédempteur, le même Seigneur a voulu être votre créateur et votre rédempteur.

CHAPITRE V.

Que dans la rigueur de la justice, le Fils de Dieu seul pouvoit acquitter la dette du genre humain, et que ce moyen a été très-convenable pour nous obtenir cette grâce.

Il paroît clairement par ce que nous venons de dire au précédent chapitre, et par les raisons que nous avons alléguées, que ni l'homme, ni l'ange, ni aucune autre créature n'avoient assez de vertu et de grâce, pour pouvoir racheter le genre humain, et qu'il n'appartenoit qu'à ce Seigneur seulement qui avoit eu la bonté de le créer, de pouvoir aussi le racheter. Mais ayant dessein de traiter plus particulièrement de ce mystère, il est nécessaire de faire voir ici l'ordre et le conseil admirable que la divine sagesse voulut choisir pour accomplir une si grande et si importante affaire.

Elle voulut donc premièrement, que la voie et le moyen de notre salut, fut en tout contraire à celui de notre perte ; que tout ainsi qu'un homme pécheur avoit ruiné le monde, un autre homme juste le rétablît; que comme le péché et la mort étoient entrés par l'un, la vie et la justice entrassent par l'autre, et que comme le péché d'un homme s'étoit répandu dans tous les hommes, la sainteté d'un autre homme (en ce qui étoit de sa part,) se répandît dans tous les autres.

C'étoit une chose que la loi de l'ordre et de la justice requéroit, et qui n'étoit pas moins requise par l'ordre de la nature, que Dieu observe généralement en toutes choses; car nous voyons qu'ayant départi toutes les créatures du monde en certaines races et familles, il a mis en chacune un chef, qui est la principale personne de toute la famille et la plus noble, afin qu'il fût la cause de toute la noblesse qui seroit dans toutes les autres parties qui se trouveroient comprises sous lui. Il nous faut donner quelques exemples de ceci. Dans la race ou dans l'espèce des corps qui se meuvent, le principal est le premier ciel, qu'on appelle le premier mobile. Celui-ci est la cause générale de tout ce qu'il y a de mouvemens corporels en la terre; de même, dans l'espèce des corps lumineux, comme sont les astres, Dieu en a créé un plus brillant que les autres, qui est le soleil, lequel est la cause de toute la lumière et de toute la splendeur qui est dans les autres, parce qu'ils l'empruntent de lui. Dieu ayant donc voulu de la même manière remplir et orner le ciel et la terre, d'âmes de personnes justes et saintes, il ordonna qu'il y eût un saint si grand et si parfait en sainteté qu'il surpassât infiniment tous les autres saints, de qui procédât toute la splendeur de la sainteté qui seroit en eux, et qui pour cette raison fût appelé le Saint des saints, non-seulement pour être le plus grand de tous, mais aussi pour être celui qui les sanctifie tous. C'est pour cette raison encore que ce même Seigneur est appelé le Soleil de justice, parce que c'est de lui que tous les saints reçoivent la grâce

et la justice. Ce qui a fait dire à saint Jean (*c.* 1), que de la plénitude et de l'abondance de sa grâce, nous avons tous reçu la grâce. Par là, ceux qui par quelques saintes conjectures pensent avoir quelque petite parole de grâce, ou de dévotion, ou de sainteté, doivent reconnoître de qui ils la tiennent, et à qui ils en doivent rendre grâces. Parce que les justes doivent à l'auteur de leur justification tout ce que les membres doivent au chef, les branches de l'arbre à leur tronc, les étoiles au soleil, et généralement tous les effets à leurs causes.

C'étoit là même un moyen très-convenable pour la guérison de nos maux et de nos nécessités, parce que la première et la plus importante nécessité que nous eussions, étoit d'être rétablis en l'ancienne amitié et en la grâce de notre créateur, laquelle nous avions perdue par ce péché général, qui avoit rendu ce Seigneur ennemi des hommes, lesquels naissoient, comme dit l'Apôtre, *enfans de colère* (*Eph.* 2.) Or, comme la grâce et l'amitié de Dieu envers ses créatures, est la première cause de tous leurs biens; celle-ci leur manquant, tous les biens qui procédoient de cette amitié leur manquoient aussi. C'est ce que le Seigneur nous a voulu faire savoir par Isaïe, lorsqu'il dit : *Vos péchés ont été cause de la division qui est entre moi et vous, et ce sont eux-mêmes qui m'ont lié les mains, afin de ne vous faire plus de bien.* (*c.* 59.)

Les hommes étant en cette disgrâce avec leur maître et leur roi, il falloit nécessairement (comme il arrive d'ordinaire, lorsqu'il y a quelque mésintelligence

entre les parties,) un bon médiateur pour les réunir en amitié et en bonne intelligence. Et il ne s'en pouvoit point trouver un plus propre pour un si grand effet, que le Fils de Dieu même devenu homme. Car il étoit nécessaire que ce médiateur fût puissant envers les deux parties, et sans soupçon, pour traiter avec fidélité le différent qui étoit entr'eux. Pour cela que pouvoit-il arriver de plus à propos, qu'un Dieu se faisant homme, afin d'être médiateur entre Dieu et les hommes? Qui pouvoit être plus fidèle pour Dieu, que celui qui étoit Dieu? Et qui le pouvoit être davantage pour l'homme, que celui qui étoit homme? Qui pouvoit être plus ami des deux natures que celui qui les possédoit toutes deux en soi? Tellement que des deux affaires, il en faisoit sa propre affaire; de celle de Dieu, parce qu'il étoit vrai Dieu; et de celle de l'homme, parce qu'il étoit vrai homme. Nous voyons donc que rien ne se pouvoit, non pas seulement ordonner, mais même imaginer ou penser, qui fût plus à propos pour la décision d'une si grande affaire.

Outre toutes les conditions que nous avons expliquées, il falloit que le même médiateur eût encore celle d'être très-aimable et très-agréable aux yeux de Dieu, parce que celui qui devoit faire naître de si grandes et de si générales amitiés, celui qui devoit éteindre la flamme de tant de haines, celui qui devoit faire tant d'amis de ce grand nombre d'ennemis, qui avoient été ou qui seront dans tous les siècles, devoit être nécessairement très-aimé de Dieu, afin que par l'abondance de sa grâce, il pût effacer tant de disgrâ-

ces, et que par la grandeur de son amitié, il pût éteindre tant d'inimitiés. Le sel qui doit saler et donner goût à toutes les viandes, doit être en soi très-salé, et le soleil qui doit donner la lumière à tous les astres, doit être en soi très-lumineux; ainsi celui qui devoit rendre tous les hommes agréables aux yeux de Dieu, à qui ils étoient auparavant très-désagréalbes, devoit lui-même lui être très-agréable. Qui est-ce donc qui pouvoit être plus propre pour cela que le Fils unique de Dieu, infiniment aimé de son Père éternel? Ç'a été lui que la bonté infinie de Dieu nous a donné pour médiateur, et pour traiter notre réconciliation. L'Apôtre nous en rend témoignage par ces paroles, *Dieu étoit en Jésus-Christ, réconciliant par lui le monde avec soi: il a mis en notre bouche la parole et l'ambassade de cette réconciliation; c'est pourquoi nous vous prions, comme fidèles ambassadeurs, de vouloir vous réconcilier avec Dieu, vu même qu'étant l'offensé, non-seulement il vous invite le premier à la paix, mais qu'il vous offre aussi, par le sacrifice de son Fils unique, la satisfaction de l'offense qu'il a reçue.* (2 *Cor.* 3). *C'est donc par ce moyen*, comme dit le même Apôtre, *que le Père éternel nous a transférés au royaume de son Fils bien-aimé, et qu'il nous a donné la permission et la hardiesse d'approcher de lui, et de lui demander ses grâces, par l'entremise de ce médiateur.* (*Col.* 1.) Cet homme divin a confirmé lui-même cette vérité, lorsqu'il a dit à ses apôtres: *Je ne dis pas seulement que je prierai mon Père pour vous, mais que vous aussi le prierez et que vous serez reçus de lui*

comme moi-même, car mon Père vous aime, parce que vous m'avez aimé, et que vous avez cru que c'est lui qui m'a envoyé (*Joan.* 16); comme s'il avoit voulu dire plus clairement : je traiterai de telle sorte cette paix entre mon Père et vous, que non-seulement mon Père vous fera grâce par mon intercession, mais aussi par la vôtre. C'est en ce sens que l'Apôtre dit : que *le Père nous a rendus très-agréables à ses yeux par le moyen de son Fils très-cher et très-aimé, par lequel nous avons obtenu le rachat et le pardon de nos péchés.* (*Eph.* 1.)

§ 1.

Mais touchant cette réconciliation, il est fort à propos de remarquer que comme dans toutes les œuvres de Dieu la miséricorde et la justice se trouvent toujours unies, il étoit bien raisonnable aussi qu'en celle-ci qui étoit la plus grande de toutes, elles eussent la même union, Dieu pardonnant de telle sorte la faute, que l'offense demeurât par le même moyen satisfaite. L'Apôtre nous enseigne cela divinement, lorsqu'après ces paroles que nous avons alléguées ci-dessus, *Dieu étoit en Jésus-Christ réconciliant le monde avec soi, etc.* il ajoute incontinent : *celui qui ne savoit pas ce que c'étoit que péché, a été fait péché pour nous, afin que par lui nous fussions justifiés ;* comme s'il avoit voulu dire : cet innocent agneau, qui ne savoit ce que c'étoit que péché, a été fait péché; c'est-à-dire, il a été fait sacrifice pour les péchés, afin que par le mérite de ce souverain sacrifice Dieu fût apaisé, et

que l'offense faite contre sa divine Majesté demeurât satisfaite. Par ce moyen les deux sœurs se sont rencontrées en cette grande œuvre, la miséricorde et la justice. La miséricorde ayant paru dans le pardon que Dieu a accordé au péché des hommes, et la justice en le pardonnant par la satisfaction de son Fils, qui n'étant point obligé à la mort, parce qu'il étoit sans péché, offrit la mort à laquelle il n'étoit pas obligé, pour celle à laquelle le monde a été condamné. Par ce moyen Dieu a pardonné à l'homme et a puni son péché; et de cette sorte a été accompli ce que David avoit prophétisé, lorsqu'il avoit dit : que *la miséricorde et la vérité* s'étoient *rencontrées*, et que *la justice et la paix* s'étoient *baisées* (*Psal.* 84); c'est-à-dire, s'étoient embrassées comme sœurs, qui jusque là avoient été désunies. Ceci fut une des grandes merveilles que Dieu opéra en cette action, parce que la justice et la miséricorde demandoient des choses tout-à-fait contraires. La miséricorde vouloit que Dieu pardonnât à l'homme, et la justice qu'il le châtiât; mais la divine sagesse trouva un milieu entre ces deux volontés, lequel mit d'accord très-parfaitement les deux parties; car il ne se pouvoit pas voir un plus grand effet de miséricorde, que l'offre que faisoit le Fils de Dieu de sa propre vie pour l'homme, ni un plus grand effet de justice que la satisfaction du péché de l'homme, par le sacrifice d'un Dieu fait homme. La chose passe bien encore plus avant; car ces deux vertus qui sembloient être si contraires, se trouvèrent tellement unies en ceci, que plus il y a de l'une, plus il s'en trouve aussi de l'autre; de sorte

que plus la justice dont Dieu usa envers son Fils innocent a été grande, plus aussi l'a été la miséricorde dont il a usé envers l'homme coupable; tellement qu'il n'y a point de justice plus grande que celle-ci, ni de miséricorde aussi plus grande.

Comme ces deux vertus qui sont les compagnes inséparables de toutes les œuvres divines, se trouvèrent si bien unies en celle-ci; il y en a encore deux autres qui s'y rencontrent aussi, qui sont la gloire de Dieu et le profit de l'homme, parce que Dieu fut infiniment glorifié par le sacrifice très-précieux de son Fils, et l'homme très-abondamment honoré et racheté, comme nous dirons ci-après.

Mais quelqu'un me dira peut-être : quel ordre de justice est ceci, que l'innocent paye pour le coupable, puisqu'il ne déplaît pas moins à ce juste et souverain juge de voir souffrir l'innocent, que de laisser le coupable impuni? On répond à cela, qu'à la vérité la peine de l'innocent n'est pas agréable à Dieu, mais que la charité et la miséricorde de cet innocent, lui est infiniment agréable, lorsque de sa seule et propre volonté il s'offre à satisfaire pour le coupable; ainsi serions-nous touchés si un homme de bien et vertueux voyant traîner un autre en prison pour des dettes, touché de compassion, s'obligeoit de payer pour lui; car en ce cas-là il seroit juste de mettre le débiteur en liberté, par la satisfaction de cette caution favorable. Que si cela a lieu entre les hommes, il y a bien plus de raison encore que la même chose soit observée dans les œuvres de ce Seigneur très-magnifique, qui,

cherche continuellement les occasions de faire paroître sa clémence et sa bonté. Aussi voyons-nous combien de grâces il a faites à plusieurs personnes sans y être porté par leurs mérites, mais seulement par le mérite des autres. Telles furent les grâces qu'il fit à Ismaël, pour l'amour d'Abraham son père; à Esaü, pour l'amour de Jacob; et aux enfans de Lot, pour l'amour de leur père, quoiqu'ils adorassent les idoles; sa bonté n'ayant pas permis que ni ceux-ci, ni les descendans d'Esaü perdissent un pouce de la terre qu'il leur avoit donnée. Combien de fois encore a-t-il pardonné aux rois de Juda, pour l'amour de David leur père! Mais de plus, ce même Seigneur ne dit-il pas que son peuple ayant mérité d'être puni pour plusieurs grands péchés qu'il avoit commis, il ne cherchoit qu'un homme de bien, afin que par ses prières il apaisât sa colère, et qu'il arrêtât le châtiment que les coupables avoient mérité? Ce fut aussi par ce moyen que Moïse l'apaisa, ayant jeûné quarante jours, et fait oraison durant ce temps-là pour le péché de son peuple. La nature et la condition de cette souveraine bonté étant telle, que pouvoit-elle trouver de plus conforme à ses desseins, que l'occasion de pardonner au monde par le sacrifice volontaire de son Fils unique, offert pour ses péchés, par des mouvemens d'une très-ardente charité, et par une compassion infinie de nos maux? Cette sorte de remède étoit encore fort convenable pour le pardon de la faute du genre humain, lequel ayant été condamné pour le péché d'autrui, étoit digne aussi d'être absous par la justice d'un autre, comme il a été dit ci-dessus.

CHAPITRE VI.

Combien la satisfaction faite par notre Sauveur, a de proportion et de conformité aux lois de la justice.

Mais la justice divine ne se contenta pas que celui qui devoit satisfaire pour une faute infinie, eût un mérite infini; elle voulut aussi qu'il y eût de la proportion entre la satisfaction et la faute. Pour l'intelligence de ceci, il faut supposer deux choses. L'une, que comme dans la médecine, un contraire se guérit par un autre; (c'est-à-dire, le froid par le chaud, et le chaud par le froid,) ainsi la satisfaction des fautes se fait par des vertus qui leur sont contraires; l'orgueil par l'humilité, l'avarice par la libéralité, la gourmandise par l'abstinence, etc. Or, nous devons savoir que deux grandes difformités survinrent en ce premier péché; car il y eut premièrement l'orgueil, qui vint à un tel excès, que celui qui n'étoit qu'un simple homme voulut usurper la ressemblance de Dieu; au moins la femme trompée par le serpent forma cette malheureuse pensée. Pour la guérison d'un si grand orgueil, quel moyen pouvoit-il y avoir plus proportionné, qu'une humilité aussi profonde que cet orgueil en sa malice? Que si l'orgueil fut si grand, qu'un simple homme voulût usurper la ressemblance de Dieu; l'humilité, pour y avoir quelque proportion, devoit faire, que celui qui étoit vrai Dieu, s'abaissât à prendre la

ressemblance et la forme d'un homme. Ce qui ne pouvoit être fait, et n'a été fait que par ce Seigneur, de qui l'Apôtre a dit : *Qu'étant en la forme de Dieu, et cette dignité lui étant propre et naturelle, il s'est abaissé jusqu'à prendre le vrai être et la forme d'un homme.* (*Phil.* 2.)

Nous trouvons aussi en cet orgueil du premier homme, que celui qui étoit par les lois de la nature et de la justice, absolument esclave et sujet de son créateur, se voulut soustraire à cette juridiction, se faisant libre et maître absolu de soi-même, et accomplissant sa volonté au préjudice de celle de son véritable et légitime Seigneur. Il falloit donc pour la satisfaction de ce péché, que celui qui étoit le vrai maître, s'abaissât à prendre la forme et à faire l'office du serviteur, n'y ayant que cette seule humilité qui pût répondre à cet orgueil, puisqu'elle descend aussi bas que l'autre s'étoit élevé haut. Cela ne pouvoit être fait que par celui-là seulement qui, étant Seigneur universel de toutes choses, a voulu s'abaisser jusqu'à prendre la forme d'un esclave, comme dit son Apôtre, et comme lui-même le témoigne, disant : *Le Fils de l'homme n'est pas venu pour être servi, mais pour servir* (*Matth.* 20); et en un autre lieu, parlant à ses disciples : *je suis*, dit-il, *parmi vous, non comme le Maître assis à table, mais comme le ministre qui sert* (*Luc.* 22).

L'autre chose qu'il faut éclaircir, est qu'en ce même premier péché il y eut une désobéissance manifeste de l'homme, qui en tout et partout étoit obligé d'obéir à son créateur et à son Maître. Or, cette désobéissance

n'avoit rien de plus contraire, ni de plus directement opposé, que l'obéissance de ce Seigneur qui étant exempt de toute sujétion, voulut par sa seule volonté se rendre obéissant jusqu'à la mort; et comme la désobéissance avoit porté l'homme jusqu'à mettre la main sur l'arbre défendu; l'obéissance porta Jésus-Christ jusqu'à étendre les siennes sur l'arbre de la croix, par les ordres de son Père éternel, afin que ce qui étoit perdu par un arbre, fût réparé par l'autre, et que le diable qui avoit vaincu dans l'un, fût aussi vaincu dans l'autre. Il s'est donc ensuivi de la satisfaction de cette désobéissance, ce que l'Apôtre en a dit, que *comme la désobéissance d'un homme avoit été la cause de plusieurs pécheurs, aussi l'obéissance de Jésus-Christ l'avoit été de plusieurs justes.* (Rom 5).

Outre ces rapports et ces convenances, saint Augustin en propose encore une autre, au livre qui a pour titre : *Cur Deus homo?* Il traite cette question dans un discours merveilleux, que j'ai bien voulu rapporter ici pour la consolation des fidèles. Ce grand saint fait donc la demande pourquoi Dieu voulut que la satisfaction de Jésus-Christ fût si rigoureuse qu'elle allât jusqu'à la mort, et à toutes les autres choses qui l'accompagnèrent. A quoi il répond, « que comme le premier homme avoit péché par la bonté et par la suavité de ce fruit qu'il mangea, aussi la satisfaction » de ce péché devoit être faite par des dégoûts et par » des austérités, et l'homme vaincu par le diable, » ayant si facilement méprisé Dieu lorsqu'il pécha, et

» devant

» devant être remis en grâce, il falloit que ce fût par
» les rigueurs que Jésus-Christ endura, lorsque pour
» la gloire de son Père il s'exposa aux tourmens de sa
» passion. Or, certainement l'homme ne peut endurer
» pour la gloire de Dieu rien de plus rigoureux qu'une
» mort volontaire, et qu'il n'a point méritée, ni ne
» peut lui faire une plus grande et plus digne offrande
» que ce genre de mort. Nous savons tous combien
» étoit grand ce que le Fils de Dieu offrit à son Père,
» lorsqu'il se donna lui-même. Comme il est donc
» certain qu'une si précieuse offrande que celle-ci ne
» devoit pas demeurer sans récompense, il étoit né-
» cessaire que le Père éternel fît quelque gratification
» à son Fils; car il seroit ou injuste s'il n'en avoit pas
» la volonté, ou foible et impuissant s'il n'en avoit
» pas le pouvoir, ce qui ne peut être en Dieu. Lors-
» que l'on veut récompenser un service, il faut néces-
» sairement ou remettre ce que peut devoir la per-
» sonne à qui l'on veut faire grâce, ou lui donner ce
» qu'elle n'a pas; et tout ceci ne se rencontroit pas en
» la personne de Jésus-Christ, auquel, excepté la gloire
» de son corps et de son saint Nom, rien n'a été don-
» né de nouveau et qu'il ne possédât auparavant; il
» n'y avoit non plus aucun péché à pardonner à ce-
» lui qui n'en avoit jamais commis. Quelle récom-
» pense pourra-t-on donc décerner à celui qui est si ri-
» che, ou quelle faute pardonner à celui qui n'en a
» jamais commis ? de sorte que nous voyons d'un côté
» une obligation, et de l'autre une impossibilité de ré-
» compenser. D'ailleurs si une récompense due avec

» tant de justice n'est point donnée au Fils, ni à au-
» cun autre pour sa considération, il semble que le
» Fils a fait vainement à son Père une si grande et si
» précieuse offrande; il est donc nécessaire que puis-
» que l'on ne peut donner au Fils la récompense qui
» lui est due, elle soit donnée à un autre pour l'amour
» de lui. Que si le Fils veut faire un don à un autre
» de ce qui lui est dû, le Père pourra-t-il refuser au
» Fils ce qu'il lui demande? il s'ensuit donc que le
» Père est obligé de donner la récompense de l'ac-
» tion à celui auquel le Fils aura volonté de l'attribuer;
» mais à qui pourra-t-il plus raisonnablement appli-
» quer le fruit et la récompense de sa mort, qu'à ceux
» pour l'amour desquels il s'est fait homme, et aux-
» quels par sa mort il a servi d'exemple de mourir
» pour la justice. Aussi seroit-ce en vain qu'ils au-
» roient voulu imiter son exemple, s'ils n'avoient eu
» aucune participation à son mérite. Quels sont donc
» ceux qu'il pourra plus justement faire héritiers de
» ce qui lui est dû, que ses pères et ses frères, qu'il
» voit engagés en de si grandes dettes et ensevelis au
» plus profond des misères; afin qu'ils obtiennent par-
» don du péché qu'ils ont commis? Certainement il
» ne se pouvoit annoncer au monde une chose, ni
» plus raisonnable, ni plus agréable, ni qu'on dût
» désirer plus ardemment; c'est pourquoi l'homme
» peut de ceci concevoir une grande foi, et avoir
» l'assurance que le Père éternel ne rejètera aucun
» de ceux qui s'approcheront de lui sous l'appui et la
» confiance de ce grand nom, pourvu que de leur côté

» ils soient dans la disposition et dans la préparation » nécessaire pour participer à cette grâce. Rendons » donc tous grâces à Dieu de ce que si notre chute a » été grande, nous avons été relevés par un prodige » merveilleux, puisque par la mort d'un médiateur, » nous avons obtenu une si grande miséricorde, qu'elle » a surpassé toutes nos dettes : car quelle miséricorde » pouvoit être plus grande que celle que Dieu a exer- » cée envers l'homme condamné aux flammes éternel- » les, en lui disant : Prends mon Fils et offre-le pour » toi; et le Fils même, en lui redisant aussi : prends- » moi, et donne-moi pour toi? » Toutes ces belles paroles de saint Augustin sont de grands et puissans motifs pour nous faire espérer en la miséricorde de Dieu; mais comme l'espérance doit être toujours accompagnée de la crainte, remarquons bien les paroles que ce Saint met à la fin, où il nous avertit de la préparation que nous devons apporter de notre côté, qui est la pénitence et l'amendement de la vie, pour nous rendre dignes de la participation de cette grâce.

Il est donc certain que la dette du genre humain fut tellement acquittée par ce grand sacrifice, que le Père éternel eut infiniment plus agréable cette obéissance de son Fils, qu'il n'avoit eu désagréable la désobéissance du premier homme, et de tous les autres hommes, et qu'il fut plus glorifié par l'obéissance de la croix, qu'il n'avoit été offensé par tous les péchés du monde; que l'odeur de ce souverain sacrifice qui lui fut offert sur l'autel de la croix, allumé par le feu d'une très ardente charité, le toucha bien plus doucement et plus

agréablement que la mauvaise odeur des péchés de tout le genre humain ne lui avoit été désagréable. Tous les sacrifices de l'ancienne loi étoient autant de figures de celui-ci, et il est écrit qu'ils rendoient une très-agréable odeur en la présence de Dieu; et il est bien certain que ce n'étoit pas la fumée des veaux et des moutons immolés qui rendoit cette odeur si agréable. Il falloit donc que ce fût ce souverain sacrifice de Jésus-Christ, lequel étant accompagné de toutes les vertus, fut aussi très-agréable au Seigneur de toutes les vertus.

§ 1.

Il paroît manifestement par ce que je viens de dire, combien ce sacrifice de la passion de notre Rédempteur a été proportionné à la satisfaction entière qui étoit nécessaire pour la décharge de cette première faute, qui est la vraie et l'unique cause de tous nos maux, puisque ce qui fut offert par notre Sauveur très-clément à son Père éternel, étoit de beaucoup plus grand prix, que n'étoit tout ce que ce premier homme lui avoit dérobé par son orgueil et par sa désobéissance; d'où il s'ensuit qu'il demeure très-suffisamment satisfait de cette première offense. C'est aussi pour cela que le prophète Isaïe lui rend grâces au nom du monde racheté, par ces belles paroles : *Je vous louerai, Seigneur, et je publierai votre nom; parce qu'étant irrité contre moi, vous avez converti votre fureur en miséricorde, et qu'il vous a plu de me consoler. Voici mon Dieu, mon Sauveur, je vivrai*

maintenant en lui satisfait et consolé, et n'aurai plus rien à craindre; parce que le Seigneur est ma force et ma louange, et il s'est fait mon salut (*Cap.* 12). David rend sur un même ton ses actions de grâces (*Psal.* 84), lorsqu'il dit : *Seigneur, vous avez béni la terre, et délivré Jacob de captivité. Vous avez pardonné les iniquités de votre peuple, et vous l'avez mis à couvert de tous ses péchés. Vous avez adouci la colère que vous aviez contre nous, et vous ne nous avez pas fait sentir le poids de votre indignation.* Et tout ceci étoit très-juste, il étoit raisonnable que la colère conçue à cause des péchés fût convertie en miséricorde, un tel sacrifice ayant été offert pour leur expiation.

Mais quelles paroles pourroient dignement expliquer combien ce sacrifice a été agréable au Père éternel? Pour bien entendre ceci, nous devons tenir pour constant que dans le ciel, et sur la terre, il n'y a rien qui soit si beau, ni si précieux aux yeux de Dieu, que la vertu et la sainteté; comme il n'y a rien de si hideux, ni qui lui soit si désagréable que la méchanceté et la malice. Cela étant, combien précieux lui doit avoir été le sacrifice de la mort de son Fils unique, en qui toutes les vertus concouroient dans le dernier degré de perfection? Car nous y remarquons premièrement cette obéissance très-parfaite du Fils de Dieu, qui fut obéissant jusqu'à la mort, et à la mort ignominieuse de la croix, dont nous avons déjà parlé. Nous y voyons un zèle très-ardent de la gloire du Père éternel, le Fils ayant désiré par son propre sang de satisfaire à

l'offense et au mépris qui avoit été commis contre sa majesté. Mais que dirai-je de cette humilité très-profonde, qui porta ce Seigneur de toutes choses à s'offrir pour être puni comme un criminel, et à être moins considéré que Barrabas? Que dirai-je de cette extrême patience dans les plus grandes douleurs qui se puissent jamais imaginer? C'est aussi pour cette raison que Jésus-Christ avoit été figuré par cette pierre dure, d'où il sortit de l'eau dans le désert (1 *Cor.* 10), comme dit l'Apôtre : Mais où prendrai-je des paroles pour louer dignement cette douceur de l'agneau sans tache, qui ne proféra pas une seule parole contre ceux qui le déchiroient si cruellement? au contraire tandis qu'ils le blasphémoient et qu'ils secouoient leurs têtes en se moquant de lui, il avoit plus de ressentiment de leurs fautes et de leurs péchés que de ses propres douleurs. Que dirai-je encore de ce courage admirable qui le porta à aller au-devant de ses ennemis? C'étoit ce que Dieu avoit voulu figurer dans le sacrifice de l'agneau paschal, ayant ordonné qu'il fût sacrifié et mangé de telle sorte qu'il n'y eût aucun os de brisé. Qu'étoit donc cette figure, sinon une expression naïve de la force invincible de ce Seigneur, qui ne perdit jamais le courage parmi tant de divers et très-cruels tourmens? Et la pauvreté évangélique n'a-t-elle pas aussi son lustre en cette occasion, ce Seigneur étant mort tout nu en la croix, et ayant été enseveli par aumône, dans un sépulcre étranger?

La persévérance se joint aussi avec ces autres admirables vertus; ce fut par elle que ce Seigneur eut

le courage de pousser cette grande affaire depuis son commencement jusqu'à sa fin; c'est-à-dire depuis la crèche jusqu'à la croix, de laquelle il ne voulut pas descendre, quoique ses ennemis criassent à haute voix : *S'il est roi d'Israël, qu'il descende de la croix, nous croirons en lui;* mais cette persévérance ne s'arrêta pas à la croix seulement, elle passa jusqu'aux plus profonds abîmes de la terre, et alla aux limbes, d'où il tira ses élus, et les amena avec lui, sans s'arrêter, jusqu'à ce qu'il leur eût ouvert les portes du ciel, qu'il les eût présentés à son Père éternel, et qu'il les eût fait asseoir dans ces hauts siéges qui leur étoient préparés de toute éternité. En cela il accomplit ce qu'il avoit promis à ses fidèles serviteurs (*Luc.* 22); qu'il les feroit asseoir à sa table; et que passant entre eux, il leur serviroit des viandes de la félicité éternelle. Ainsi fut accomplie la prophétie que Zacharie avoit longtemps auparavant annoncée (*c.* 9), disant : *C'est vous, Seigneur, qui par le sang de votre testament avez délivré vos élus de ce lac où il n'y avoit point d'eau.* Et par ces paroles il faut entendre le lieu des limbes, dans lequel les anciens pères étoient détenus en attendant leur liberté. Il appelle aussi le *sang de son testament*, comme Notre-Seigneur même l'avoit appelé (*Matt.* 26. *Marc.* 14); parce que par son sang et par sa mort, toutes les promesses qu'il nous avoit faites demeurent fermes et irrévocables; mais nous traiterons plus particulièrement en leur lieu de toutes ces vertus, qui paroissent avec tant d'éclat en cette sacrée passion.

Entre toutes les autres, la charité y paroît merveil-

leusement, c'est-à-dire, l'amour et le zèle du salut du monde, et de la gloire du Père éternel, qui devoit être très-hautement honoré et glorifié par ce très-noble et très-célèbre sacrifice; car c'étoit lui qui devoit produire une si grande multitude de saints confesseurs, de moines, de vierges, et surtout une infinité de martyrs, lesquels par l'exemple et par le courage que la sainte croix leur inspiroit, devoient glorifier Dieu par leur mort. Tout ceci étoit prévu par ce Seigneur en sa sacrée passion; et c'étoit ce qu'il avoit aussi proposé de faire. C'est ce que l'Apôtre nous a signifié (*Hebr.* 12), lorsqu'il a dit : Que *le Seigneur se remettant devant les yeux la joie de tous ses fruits, avoit embrassé la croix, sans avoir nul égard à son déshonneur ni à sa honte.*

§ 2.

Qu'a donc été autre chose ce grand et ce divin sacrifice, sinon un banquet royal, que le Sauveur du monde a offert à la très-sainte Trinité, dans lequel il a présenté autant de différens et de précieux mets, qu'il paroît ici de vertus? Mais ce qui a donné plus de grâce à ce banquet, ç'a été la dignité du maître d'hôtel qui l'ordonnoit, le Fils de Dieu même égal à son Père éternel. Car encore que la personne divine, en tant que divine, ne pût souffrir, néanmoins l'union étroite qui étoit entre elle et la sacrée humanité, a fait qu'on lui attribue tout ce que l'humanité a souffert. Ce banquet spirituel avoit été figuré par un autre banquet, que le patriarche Abraham présenta à

ces trois personnages qui représentoient la très-sainte Trinité. Après les avoir adorés, prosterné en terre (*Gen.* 18.), il les pria de venir chez lui, où il leur vouloit préparer un banquet, ce qu'ils acceptèrent de bon cœur. Et aussitôt il courut à grande hâte vers Sara pour lui commander de faire trois pains de fleur de farine, et de les faire cuire sous les cendres du brasier. Il alla aussi avec la même hâte à son troupeau, d'où il tira un veau fort tendre et fort bon, qu'il donna à un de ses valets afin qu'il l'apprêtât, et le fît promptement cuire. Il prit encore du beurre et du lait avec le veau qu'il avoit fait cuire, et présenta tout cela devant ses hôtes. Après qu'ils eurent mangé, ils promirent au saint patriarche, qu'il auroit son fils Isaac, lequel naquit depuis. Qu'est-ce que ceci? Ces trois personnes, ou divines ou angéliques, qui représentoient les divines, mangeoient-t-elles des vivres corporels? il est bien certain que non. Pourquoi donc acceptèrent-ils ce banquet, et pourquoi mangèrent-ils tout ce qui leur fut mis devant, si ce n'est pour nous signifier combien la très-sainte Trinité reçut agréablement ce banquet, dans lequel ce veau très-tendre et très-délicat lui fut présenté, cuit et rôti sur la croix au feu de l'amour, c'est-à-dire, par la mort que le Fils de Dieu y souffrit par obéissance, et pour la gloire de son Père?

Mais nous devons considérer avec beaucoup d'attention les circonstances dont le Sauveur accompagna sa mort. Ceux qui présentent quelques viandes exquises aux rois et aux princes, ont accoutumé de les

orner avec des roses et des fleurs de bonne odeur, afin d'augmenter par ce moyen la grâce du présent. Ce fut aussi de la même sorte que le Fils de Dieu offrant à son Père éternel le sacrifice et la mort de ce veau qui étoit lui-même, il ne se contenta pas de souffrir la mort qui lui étoit ordonnée, il voulut encore l'orner par l'odeur de certaines fleurs et de roses excellentes qui furent les soufflets, les crachats, les coups de verges, les épines, les mépris, les affronts et plusieurs autres injures qu'il endura, par lesquelles il fit bien paroître avec combien de joie et d'affection il acceptoit la mort de la croix, puisqu'il la voulut embellir de tant d'injures, afin de la rendre plus agréable aux yeux du Père éternel. Or, comme pour le banquet d'Abraham il lui fut promis son fils Isaac, duquel tant d'autres enfans devoient naître; aussi pour ce sacrifice, il fut promis au Sauveur un fils bien plus spirituel et plus divin, qui fut le peuple chrétien qui se devoit répandre par tout le monde.

Mais outre les viandes très-douces et très-agréables des vertus dont nous venons de parler, qui furent présentées en ce banquet; il y en avoit une qui fut de bien plus grand prix, et de meilleur goût que toutes les autres; celle-ci fut la promptitude de volonté très-enflammée avec laquelle le Fils s'offrit à l'ignominie de la croix pour la gloire de son Père éternel, et pour le salut du monde. Elle fut bien si grande, que tous les entendemens des hommes, ni des anges, ne sont pas capables de la comprendre. Aussi est-il certain qu'il eût souffert avec la même promp-

titude de volonté, non-seulement cette mort, mais mille morts et mille martyres, s'ils eussent été nécessaires, y ayant en lui assez de grâce et de charité pour cela, et pour faire beaucoup davantage; et par là nous pouvons juger, qu'il y avoit dans la volonté de Jésus-Christ, de quoi faire encore un plus grand banquet que celui-ci; car il est certain qu'il a beaucoup plus aimé qu'il n'a enduré, et qu'il étoit prêt à souffrir bien davantage, s'il eût été nécessaire. Aussi le sacrifice intérieur de la volonté de Jésus-Christ fut bien plus agréable aux yeux de ce Seigneur souverain qui regarde principalement les cœurs et les volontés, que celui de sa sacrée passion, si nous faisons seulement comparaison de ce qu'il endura en son sacré corps, avec les désirs ardens qu'il avoit en son âme. Il y a donc en ce souverain sacrifice, deux sacrifices très-agréables; l'un visible et l'autre invisible. Je veux dire l'un qui fut en partie vu, et l'autre qui ne se vit point du tout. Celui-ci fut cette promptitude et cette volonté ardente de souffrir davantage, s'il eût été nécessaire pour notre bien. De sorte que nous sommes obligés à un amour extrême pour tous les deux envers cet agneau très-innocent.

CHAPITRE VII.

Du grand bien que le monde a reçu par cette satisfaction de Jésus-Christ notre Rédempteur.

Les péchés du monde, qui étoient le mur de séparation, et la cause de l'inimitié entre Dieu et les hommes, ayant été remis par ce sacrifice, et Dieu leur ayant rendu son amitié, que pouvoit-il arriver de là, sinon qu'il ouvrît incontinent les trésors de sa miséricorde pour les départir aux hommes, traitant comme amis et comme enfans ceux qu'il tenoit auparavant pour ennemis? La première chose qu'il fit aussi après cela, fut d'ouvrir les portes du ciel, lesquelles depuis le commencement du monde avoient été fermées. Ce fut d'envoyer aussitôt son Saint-Esprit au monde, en forme de feu et de langues, afin de purifier, d'enflammer, et de donner courage à ses disciples par le feu de la charité; et par le don des langues, de leur donner la faculté de prêcher à toutes les nations du monde la grâce de l'Evangile. Ce fut aussi ce que le Sauveur leur commanda en saint Marc, leur disant : *Allez par tout le monde, et prêchez l'Evangile à toutes les créatures.* (*Cap. ult.*) De sorte que ce Seigneur qui n'étoit connu que dans un petit coin de la Judée, voulut être prêché et annoncé par tout le monde, et qu'il n'y eut aucune créature qui demeurât privée de cette grâce. Mais dans saint Matthieu, il fit ce même com

mandement avec plus de paroles ; car avant qu'il le donnât à ses disciples, il leur dit : « Qu'il lui avoit été » donné tout pouvoir en tant qu'homme au ciel et sur » la terre, (*Id.*) les assurant par là qu'ils ne devoient » craindre ni les contrariétés du monde, ni les diffi- » cultés ou nouveautés qui leur pourroient survenir » en cette entreprise, puisqu'ils avoient pour eux la fa- » veur de celui qui avoit toute la puissance des cieux » et de la terre entre ses mains. » Et afin qu'ils ne crussent point que cette faveur ne seroit que pour un peu de temps, il ajouta aussitôt ces paroles, qui furent pour eux, et qui doivent être de très-grande consolation et de grande édification pour tous les chrétiens : *Je serai avec vous en tout temps, jusqu'à la fin du monde.* Cette promesse si solennelle ayant rendu les disciples aussi prudens que courageux pour l'entreprise, il leur commande d'aller par le monde, de prêcher à toutes les nations, et de les baptiser au nom du Père, du Fils et du Saint-Esprit, qui est l'une des plus grandes grâces, et des plus signalées miséricordes que nous ayons reçues de notre Sauveur ; à cause que par la vertu de ces seules paroles, sans donner de plus grande pénitence, le baptisé reçoit le pardon, tant pour le regard de la coulpe, que pour celui de la peine de tous les péchés qu'il peut avoir commis en toute sa vie, pour grands et énormes qu'ils soient, pourvu qu'il soit pénétré d'un véritable déplaisir sur ses fautes passées ; et dès lors il est reçu de Dieu pour fils, il lui communique l'esprit de son Fils, et le fait héritier de son royaume. Cette grâce si haute et si

relevée est offerte à toutes les nations du monde par le mérite de la satisfaction de Jésus-Christ, *qui paya*, comme dit le Prophète, *ce qu'il n'avoit point dérobé* (*Psal.* 68). N'étant pas encore content de ceci, sans différer plus long-temps, le même jour qu'il ressuscita il apparut sur le soir à ses disciples et leur donna pouvoir et autorité générale, et à tous les prêtres en leurs personnes, d'absoudre tous les péchés (*Joan.* 20), en leur disant : *Recevez le Saint-Esprit, tous les péchés que vous pardonnerez seront pardonnés, et ceux que vous retiendrez seront retenus.* Il recommanda encore outre ceci par trois fois son Eglise au prince des apôtres, saint Pierre, à qui il donna les clefs qu'il lui avoit promises avant sa passion (*Matth.* 16), lui disant : « Je vous donnerai les » clefs du royaume des cieux, avec tant de pouvoir et » d'autorité, que *tout ce que vous aurez lié sur la* » *terre sera lié au ciel, et tout ce que vous aurez dé-* » *lié sur la terre sera délié au ciel.* » Quel pouvoir et quelle autorité plus grande pouvoit être donnée à une créature? Qu'est ceci, sinon rendre en quelque façon un homme Dieu, et maître du royaume des cieux? Mais il faut ici bien considérer, que notre Sauveur envoyant ses disciples pour prêcher sa passion, leur défendoit d'aller dans les villes des gentils; leur ordonnant de se contenter de ramasser les brebis égarées de la maison d'Israël. Au lieu qu'après l'offrande de ce sacrifice, il leur commande d'aller par tout le monde, et par toutes les nations, sans faire différence de juifs à gentils, de barbares à Scithes, et de leur

offrir à tous cette grâce par la prédication de la bonne nouvelle de l'Evangile; l'Apôtre rend la raison de ceci (*Rom.* 5), lorsqu'il dit : *N'est-ce point que Dieu n'est que le Seigneur des Juifs seulement? Ne l'est-il point aussi de tous les gentils? Oui certainement il l'est, et c'est lui qui justifie les circoncis par la foi*, et ceux qui ne sont pas circoncis par cette même foi. Et quoique les gentils fussent engagés en des vices et en des cruautés horribles, enfoncés jusqu'aux yeux dans l'ordure de leurs impudicités, cet esprit divin ne dédaigna pas de faire sa demeure dans ces monstres, parce que la grâce acquise par le sacrifice de Jésus-Christ, étoit assez puissante pour faire de ces monstres des anges. De sorte que, comme dit saint Chrysostôme, par elle « les femmes publiques devinrent » plus pures que les étoiles du ciel. » C'est ce que Dieu représenta par une merveilleuse figure à l'apôtre saint Pierre (*Act.* 10), lorsque le voulant envoyer prêcher dans une maison des gentils, et connoissant que son apôtre refuseroit de traiter avec des gens si abominables, il lui montra en vision un linceul descendant du ciel, rempli de couleuvres, de vipères et d'autres bêtes hideuses, et lui commanda de les tuer et de les manger. Mais l'Apôtre refusant une telle viande, comme chose immonde et défendue par la loi, il lui fut répondu : *N'appelle point sale et immonde, ce que Dieu a sanctifié*, pour lui faire connoître que la grâce de Dieu étoit assez puissante pour changer les loups en brebis, et les serpens en colombes; c'est-à dire, les grands pécheurs en de grands saints. Ayant proféré ces

paroles, le linceul remonta au ciel d'où il étoit descendu. L'Ecriture dit que cette vision lui apparut par trois fois, ayant grande envie de manger. Et par là l'Apôtre comprit la grande grâce et la magnificence de Dieu, laquelle par les mérites de Jésus-Christ, s'étendoit à toutes les nations du monde, pour barbares, pour farouches et pour abominables qu'elles fussent; parce que la précieuse liqueur du sang de l'agneau étoit assez puissante pour convertir en des agneaux les bêtes les plus cruelles. Or, pourquoi penserons-nous que toutes ces grâces extraordinaires et inouïes furent données au monde, si ce n'est à cause de ce très-divin et très-souverain sacrifice de Jésus-Christ? lequel, à cause de la dignité de la personne qui l'offroit, et de toutes les autres circonstances qui concouroient en ce grand mystère, fut infiniment bien reçu devant les yeux du Père éternel, et à tel point qu'il étoit capable de racheter non pas un seul, mais mille mondes ensemble. Voilà quel a été le premier fruit et le plus essentiel de l'arbre sacré de la croix, qui fut de satisfaire pour les péchés du monde; car de là tous les autres s'en sont ensuivis.

CHAPITRE VIII.

Second fruit de l'arbre de la croix, qui est la gloire et la dignité qu'elle nous a causée.

VOILA quel a été le premier fruit de l'arbre de la croix, qui a remédié à la première et à la plus grande de nos nécessités, laquelle consistoit à nous réconcilier avec le Père éternel, par la satisfaction de son Fils unique. Ce premier fruit en a produit un autre, qui a été de remettre et de rétablir l'homme en ce premier degré d'honneur et de dignité dans lequel il avoit été constitué au temps de sa création. Cet honneur et cette dignité nous sont venus par l'infinie bonté que le très-saint Fils de Dieu a eue de se vêtir de notre nature; et cette nature est bien si grande, qu'elle nous met au-dessus des anges mêmes à qui cette grâce, comme dit l'Apôtre (*Heb.* 2), n'a pas été accordée. Nous voyons que lorsqu'un grand roi épouse une simple demoiselle, tous ses proches demeurent anoblis et enrichis par la faveur de ce mariage. Ainsi le Roi des rois et le Seigneur des seigneurs ayant épousé la nature humaine par des liens si étroits de mariage, qu'ils ne purent se rompre ni en la vie ni en la mort, (puisque dans les deux natures il n'y a qu'une seule personne) il est évident que toute la nature humaine fut extrêmement honorée et relevée par cette nouvelle dignité, et par cette alliance du Fils de Dieu. De

sorte qu'à présent l'homme peut dire à Dieu avec David : Seigneur, *vous êtes ma gloire, et c'est vous qui m'avez fait lever la tête* (*Psal.* 8). Car par le péché j'étois enseveli au profond des abîmes; mais par ce mystère vous m'avez incorporé avec vous, vous m'avez fait votre ami, votre frère, votre héritier, et comme dit Miphiboseth à David : *Vous m'avez fait asseoir avec ceux que vous avez invités à votre table, qui sont les anges, me faisant en ceci égal à eux* (2 *Reg.* 29). De là vient qu'à la naissance du Sauveur dans le monde, les anges glorifiant Dieu pour cette heureuse naissance, saluèrent aussi les hommes, comme ayant part à cette gloire, leur disant : *Paix aux hommes de bonne volonté* (*Luc* 2); ils les reconnurent donc pour frères, pour compagnons de leur gloire, pour citoyens d'un même royaume, enfans d'un même père, et parties principales d'une même république.

Mais ce ne fut pas la seule nature humaine, dont Jésus-Christ se daigna revêtir, qui honora l'homme; ce fut aussi l'excellence et la valeur du prix qui fut employé pour son rachat. « *Ce prix-là*, comme dit » l'apôtre saint Pierre, *ne fut ni or ni argent* (1 *Pet.* 1), » *mais le sang précieux de cet agneau très-pur et* » *très-innocent, que Dieu avoit connu avant la créa-* » *tion du monde, et qu'il a manifesté dans ces der-* » *niers temps.* » Ce qui a fait dire à saint Bernard : « La » bonté de Dieu fut merveilleuse d'avoir ainsi cherché » l'homme; mais la dignité de l'homme n'est pas » moins merveilleuse, d'avoir été cherché de la sorte.

» Par là il peut, si bon lui semble, se glorifier, non » pas à la vérité pour ce qu'il est en soi-même, mais » pour la grande estime que son Rédempteur a faite » de lui, l'ayant racheté par son sang. Saint Pierre » nous a expliqué cette dignité lorsqu'il a dit : Que » tout ce que nous étions de fidèles (1 *Pet.* 1), étions » appelés à la participation de la rosée du sang de Jé- » sus Christ, » c'est-à-dire, à la communion de la dignité et des fruits admirables, qui nous sont venus par ce sang précieux.

Que s'ensuit-il de ceci, sinon que l'homme se voyant élevé à ce haut degré de noblesse et de dignité, ne doit plus s'abaisser à des choses viles, basses et indignes de sa qualité, étant racheté à si haut prix, élu pour frère et incorporé avec Jésus-Christ? Ceci a fait dire à saint Augustin : « Il faut maintenant que l'homme recon- » noisse ce qu'il vaut et ce qu'il doit aussi, et que con- » sidérant le prix pour lequel il a été racheté, il ne » s'estime pas si peu qu'il veuille se ravaler aux bas- » sesses du monde. Autrement il deviendra débiteur » et criminel, non pas d'une chose de petit prix, ni » de peu de valeur; mais criminel du sang de Jésus- » Christ, s'il souille l'âme purifiée par son sang, l'a- » baissant aux ordures des vices charnels, et l'accou- » tumant au goût des plaisirs sensuels. Que l'homme » apprenne donc à estimer sa dignité par un si haut » prix, s'il ne la connoît pas encore, et qu'il ne la » mette point à si bon marché, par un si désavanta- » geux échange. Car si ce sage marchand descendu du » ciel, qui connoissant si parfaitement la valeur de

» nos âmes, les a bien si fort estimées, qu'il n'a pas » fait difficulté de les acheter au prix de son sang; com- » ment est-ce que l'homme sera si téméraire que de » les vendre et de les mettre une seconde fois en la » puissance de l'ennemi, pour un petit intérêt corpo- » rel, ou pour satisfaire un plaisir brutal? » Ç'a été cette considération qui a fait que tous les saints se sont garantis de la bassesse de commettre le péché, pour ne point flétrir la gloire et la dignité que ce mystère leur avoit acquise, tenant pour chose très-indigne, qu'étant élevés à la dignité d'enfans de Dieu, et devenus les membres de Jésus-Christ, ils retournassent sous la captivité du diable; qu'ils devinssent de nouveaux membres de satan, et qu'ils perdissent pour l'ombre d'un vain plaisir ce qui avoit été si chèrement acheté.

CHAPITRE IX.

Troisième fruit de l'arbre de la croix, qui est de nous avoir acquis un souverain prêtre qui intercède pour toutes nos nécessités auprès du Père éternel.

Il est certain que par-dessus tout ce que nous avons remarqué, nous avions encore grand besoin d'un bon et fidèle avocat, et d'un souverain prêtre qui intercédât pour nous devant le Père éternel, et qui obtînt de lui le remède d'une infinité de nécessités tant du corps

que de l'âme, dont nous sommes environnés en cette vie. Pour ce qui regarde le corps, nous éprouvons tous les jours que ses misères, ses infirmités et ses nécessités sont sans nombre, et qu'il n'y a personne dans cette vallée de larmes qui s'en puisse dire exempt; mais beaucoup moins ceux qui vivent dans l'état de mariage. Ceux-ci, comme dit l'Apôtre (1 *Cor.* 7), sont sujets à de plus grandes peines que les autres; ne ressentant pas seulement les leurs propres, mais aussi celles ou de leurs enfans, ou de leurs femmes, ou de leurs maris, dont les intérêts leur sont souvent plus sensibles, que ceux qui les touchent en leurs personnes.

Voilà les misères qui regardent les corps; mais combien plus grandes sont celles qui regardent les âmes, c'est-à-dire, la force et la violence de nos passions et de nos appétits déréglés! A toute heure elles déchirent nos cœurs, troublent nos vies, nous renversent par terre, rendent nos volontés captives, nous embarrassent de mille soins, troublent la paix de nos âmes, nous privent de liberté, nous rendent esclaves de notre chair, mais surtout nous séparent de notre véritable et légitime maître. C'est par toutes ces calamités que l'homme misérable reçoit la peine de son péché: « Parce que (comme dit saint Augustin, parlant à » Dieu,) vous l'avez ordonné, Seigneur, et il est vrai » aussi, que l'âme qui est en désordre, est son propre » supplice. » Que dirai-je encore des piéges et des tentations infinies de notre commun ennemi, qui cherche sans cesse, comme un lion enragé, à dévorer quelqu'un?

Mais pour revenir à notre propos, les misères de cette vie étant en si grand nombre et si ordinaires, nous avions grand besoin d'un avocat et d'un prêtre souverain devant le Père éternel, pour intercéder en notre faveur, afin que nous fussions secourus parmi tant de nécessités; mais il falloit aussi qu'il lui fût tellement agréable, que bien qu'il priât incessamment pour nous, il ne le pût jamais ennuyer. Or, certainement un tel intercesseur ne pouvoit être autre que le propre Fils de ce Père éternel qui lui est infiniment cher. C'est donc ce très-cher Fils qui est continuellement devant sa face, qui lui présente sans cesse ses précieuses plaies, et cette sacrée humanité dont il s'est revêtu pour l'amour de nous; et cette continuelle représentation est une continuelle intercession pour nous.

Le Père éternel n'étant pas content de nous avoir pourvus d'un tel intercesseur, afin de fortifier davantage notre confiance, nous promet que cette grâce sera éternelle par un serment solennel, ainsi que David le témoigne par ces divines paroles: *Le Seigneur a juré, et il ne révoquera pas son serment. Vous serez prêtre éternel, selon l'ordre de Melchisédech* (*Psal.* 109). Quel est cette affaire, et de quelle importance, pour être si solennellement traitée? Je ne parle pas ici du mystère qui est enfermé sous ce nouveau sacerdoce de Melchisédech, dont l'Apôtre fait tant d'état, et dont il parle si amplement. Je demande seulement à quel propos le Prophète dit (*Heb.* 7): *Dieu a juré*; ne suffisoit-il pas de dire, il a dit sans jurement, puisqu'il est la vérité même? Et s'il est superflu de dire qu'il a juré, pour-

quoi ajouter encore qu'il ne se dédira pas de son serment, puisque Dieu ne peut pas être capable de repentir ni de révocation de ce qu'il a dit, ni de ce qu'il a fait? Tout ceci étoit nécessaire pour marquer que ce souverain prêtre devoit être infiniment agréable, afin de fortifier la foiblesse de notre confiance; car celui qui durant sa vie demande tant de fois pardon, par Jésus-Christ, de ses fautes accumulées sur d'autres, qui fait tant de fois instance par lui-même pour obtenir un remède à tant de nécessités sur nécessités, et à tant de misères sur misères, eût pu perdre courage et dire en soi-même : J'ai déjà tant de fois mis ce saint nom en avant; j'ai tant de fois lassé la patience de mon Dieu, provoqué sa colère, importuné sa miséricorde, qu'il n'y a point de mérites si grands qui ne soient épuisés par les continuelles profusions qui se font de ces mérites, et par les prières tant de fois réitérées qui se font par ce saint nom. En effet celui qui sera attentif aux paroles qui se prononcent sur tous les autels, et dans tous les offices divins, verra que toutes les demandes et toutes les prières des églises finissent par ces paroles : *Par notre Seigneur Jésus-Christ votre Fils*, etc. Ce qui est demander une grâce et une faveur au Père, par le mérite du Fils unique. Or, cela étant, quelque ignorant qui auroit mesuré les choses divines selon la mesure du monde, eût pu s'imaginer que Dieu seroit déjà ennuyé par la répétition du son de ces paroles, et de ce nom tant de fois allégué. Mais la bonté et la sagesse divine ayant compassion de notre simplicité, ajouta cette parole : Qu'il ne se dédiroit, ni ne se repentiroit

point; laquelle, bien loin d'être superflue, est au contraire très-significative; parce qu'elle nous apprend, que pour pressantes et pour ordinaires que soient les importunités et les demandes que nous ferons par ce saint nom, quand même leur nombre excéderoit celui des sablons de la mer, jamais le Père éternel ne se lassera de les entendre, parce que les mérites de ce souverain prêtre sont infinis. Il faut dire encore que les hommes ont souvent accoutumé de se dédire et de se repentir de ce qu'ils promettent, lors principalement que le temps leur a fait voir qu'ils ont promis plus qu'ils ne pouvoient tenir; mais cette ignorance ne tombe pas en cette souveraine sagesse, tellement qu'elle ne se repentira jamais de ce qu'elle a promis, parce qu'elle a fort bien su ce qu'elle promettoit, et à qui elle le promettoit. Bénissons donc sans cesse celui qui donne si libéralement, bénissons un tel prêtre, et bénissons une telle providence qui a si bien pourvu à nos misères. Mais maudite soit notre défiance, aussi-bien que notre négligence ! de ce qu'ayant une telle caution et un tel intercesseur, nous laissons perdre autant de biens que nous en pourrions obtenir par sa faveur; car Dieu nous a ouvert tous les coffres de ses trésors, il en a donné les clefs à ce Seigneur, qui étant son Fils, est aussi notre frère, notre chair et notre sang, et qui a la puissance de départir et de distribuer à ses frères ces précieux trésors, s'ils veulent se disposer et se rendre dignes de les recevoir.

CHAPITRE X.

Quatrième fruit de l'arbre de la croix, qui est la connoissance de Dieu et de tout ce qui regarde notre salut.

Mais passons plus avant dans les nécessités de l'homme et dans les remèdes dont il avoit besoin. Outre tout ce que nous avons dit, il avoit grand besoin de la connoissance de Dieu; ceci étant le premier principe de tous les progrès qui se font en la vie chrétienne; c'est aussi la première roue de cette horloge, le fondement de cet édifice spirituel des vertus, et comme le premier ciel et la cause de tous les autres mouvemens de nos âmes. Il est certain que par le péché l'homme perdit la perfection de cette connoissance, d'où naquirent ensuite toutes ces sortes d'erreurs, d'idolâtries, de sectes, et d'hérésies dont tout le monde a été rempli (*Jud.* 16). Comme après que les Philistins eurent Samson en leur pouvoir, ils lui crevèrent les yeux, après quoi ils en disposèrent à leur plaisir; aussi la première chose que fait le diable lorsqu'il tient une âme sous sa captivité, c'est de lui obscurcir les yeux de l'âme, et après il en fait tout ce qu'il veut; sans toutefois toucher à sa foi ni l'en priver, si elle ne fait des actes contraires à cette même foi. Mais toute la belle fabrique de ce monde sert de remède à cette ignorance; car c'est elle qui donne un témoignage de la

grandeur de Dieu, comme dit le prophète : *Les cieux publient la gloire de Dieu* (*Psal.* 18).

Plusieurs grands hommes de l'antiquité lurent dans ce livre, et connurent par cette lecture qu'il y avoit un Dieu auteur de ce grand ouvrage, quoiqu'il ne sussent pas quel il étoit. Ce fut là qu'étudièrent principalement les philosophes, qui employèrent toute leur vie à la recherche des œuvres de la nature, pour monter par elles à la connoissance de la première cause d'où elles procédoient; mais avec cela ils n'y purent jamais arriver, que très-imparfaitement, parce qu'encore qu'ils connussent quelque chose de la sagesse, de la toute-puissance et de la beauté de Dieu, par la composition admirable des choses créées; néanmoins ils ne comprirent que bien peu ses autres perfections; les uns nièrent sa providence, s'étant imaginés follement que c'étoit une chose tout-à-fait indigne de cette très-haute et très-pure substance, de s'abaisser jusqu'à prendre soin de la petitesse des choses humaines. Or, en ignorant la providence de Dieu, il falloit qu'ils ignorassent nécessairement sa justice; sa miséricorde, sa bonté et l'extrême charité qu'il exerce envers les hommes; cette connoissance étoit néanmoins celle qui devoit davantage porter les hommes à honorer et adorer la Divinité, parce que la connoissance de la bonté et de la charité de Dieu nous le fait aimer, celle de la justice nous le fait craindre, celle de la miséricorde nous fait mettre notre espérance en lui; mais celle de la providence nous fait obéir, et rendre respect et service à ce Maître universel, qui prend un

soin si particulier de toutes ses créatures. Par là nous voyons que cette connoissance est la source de toute religion et de toute justice; de quoi ces philosophes n'ayant su que fort peu de chose, n'ont pas fait aussi grand compte de la Divinité. C'est pourquoi l'Apôtre a dit : *Que le monde ne s'étant pas élevé à la connoissance de Dieu par cet ouvrage conduit avec tant de sagesse, il voulut en faire un autre qui paroîtroit une folie aux yeux du monde* (1 *Cor.* 1), (entendant celle de l'incarnation), *dans laquelle néanmoins il nous donneroit une si grande connoissance des perfections divines, mais principalement de celles qui nous importoient le plus, qu'il ne pouvoit point nous la donner plus grande, par aucune autre voie.* Car si tous les hommes s'étoient assemblés pour concerter par quel moyen ou par quelle sorte d'action Dieu pouvoit nous montrer plus clairement la grandeur de ces quatre perfections qui sont en lui, ils n'eussent su en imaginer aucune plus expresse ni plus efficace, que la grande œuvre de sa sacrée incarnation et de sa passion. Parce que si c'est un effet de la bonté de Dieu de se communiquer à ses créatures, quelle plus étroite communication sauroit-on concevoir, que de voir qu'un Dieu communique son propre être personnel à l'homme, et de telle sorte qu'on puisse véritablement dire que l'homme est Dieu, et que Dieu est homme, lui communiquant encore avec cela tous les travaux et tous les mérites de sa passion, aussi-bien que la gloire et la vie éternelle qu'ils nous ont acquise?

Quelle plus grande communication de biens nous

pouvoit être faite que celle-là ? et si compatir aux misères des autres est un effet de la miséricorde, quelle plus grande miséricorde que celle de voir le Fils de Dieu prendre sur soi toutes les dettes du genre humain pour s'en rendre caution et principal payeur ? Isaïe nous l'avoit ainsi prophétisé long-temps auparavant, lorsque parlant de ce Seigneur, il avoit dit (*c.* 53) : *Nous marchions tous hors du bon chemin comme des brebis égarées, mais le Seigneur a mis tous nos maux sur ses épaules.* La divine justice ne paroît pas moins que sa miséricorde en ce mystère, bien que l'une semblât être contraire à l'autre; parce que si c'est l'office et le devoir de l'intégrité de la justice de tirer satisfaction des fautes, quelle satisfaction peut être plus grande que celle que le Sauveur offrit volontairement de lui-même sur l'autel de la croix ? Car la mort d'un Dieu est une chose bien plus grande que ne seroit la mort éternelle de tous les hommes, et la satisfaction offerte par la vie d'un Dieu est bien plus grande que n'auroit été celle de toutes les vies des hommes. Que si la providence doit prendre soin de conduire les hommes par des moyens convenables à leur dernière fin, quel plus grand effet de providence s'auroit-on s'imaginer, que Dieu ayant employé pour cela le ministère des patriarches, des prophètes, et des anges mêmes, et tout cela ne l'ayant pas satisfait, d'être lui-même descendu du ciel en terre, s'être revêtu d'une chair mortelle, avoir cheminé trente trois ans entiers par le monde, cherchant la brebis égarée, sans s'être voulu arrêter qu'il ne l'eût chargée

sur ses épaules pour la porter à la bergerie, lui faisant un remède de son propre sang pour la guérir?

Mais ce n'est pas seulement cette haute connoissance des perfections de Dieu qu'on acquiert par là, on l'acquiert aussi de toutes les autres choses qui regardent notre salut. Voulez-vous savoir combien sera grande la gloire qui est préparée pour les fidèles? considérez Notre-Seigneur dans tout le cours de sa vie, mais principalement en la croix, répandant tout ce qu'il avoit de sang : cela vous dira combien grand doit être ce bien qui a été acheté par le prix de ce sang, dont la moindre goutte valoit mieux que mille mondes. Avant cela les portes du ciel n'avoient été ouvertes à aucun des justes; il falloit que ce prix se payât auparavant; mais dès qu'il fut payé, les portes qui auparavant étoient fermées aux justes, furent ouvertes même aux larrons.

Voulez-vous aussi savoir combien la peine des damnés sera grande, il suffit que vous jetiez les yeux sur la croix, et vous verrez que ce Seigneur qui connoît si bien ce malheur, eut tant de compassion de nous y voir condamnés, que quoique nous fussions ses ennemis déclarés et tout-à-fait indignes de sa miséricorde, il aima mieux néanmoins boire le calice de sa Passion, et satisfaire par-là à la justice divine, que de nous voir souffrir un si grand supplice. Quelle doit être donc cette peine, pour l'absolution de laquelle il a fallu que le Fils de Dieu ait souffert au corps et en l'âme les plus grands tourmens qui aient été et qui seront jamais soufferts?

Si nous voulons philosopher de cette sorte, nous comprendrons bientôt le prix et la valeur des choses spirituelles, qui étoit la science dont Senèque faisoit tant d'estime, quand il disoit : « Que peut-il y avoir » de plus nécessaire que de mettre le juste prix aux » choses, et de bien connoître ce qu'elles valent, afin » que nous ne donnions pas pour des choses de néant » celles qui sont fort précieuses ? » Ce sera donc en cette balance de la croix que l'homme pourra mettre son âme pour en connoître la valeur, l'excellence de la grâce, la beauté de la vertu, la laideur du vice, et les autres choses semblables dont nous avons parlé plus particulièrement ailleurs (1). Rendons donc tous grâces à Notre-Seigneur qui, par une seule action et par une si courte parole a si bien su enseigner aux plus simples de si grands et si profonds mystères; c'est pourquoi l'Apôtre n'a pas dit en vain (1 *Cor.* 1), que Jésus-Christ étoit toute notre science, puisqu'en lui et par lui nous savions toutes choses. C'est pour cette raison que le même Apôtre, quoiqu'il fût la lumière du monde, le docteur des nations, le vase d'élection, le secrétaire de la divinité et des merveilles du troisième ciel, où il avoit appris l'Evangile, ne nous ose dire sinon, « que la seule chose qu'il savoit, » c'étoit Jésus-Christ, et Jésus-Christ crucifié, dans » lequel il savoit toutes choses. » Pour la même raison de cet excellent moyen qui nous a été donné pour connoître Dieu, le prophète Isaïe a dit (*c.* 11) : « Que » lorsque ce Seigneur viendroit sur la terre, elle se-

(1) Concione 2. Thom. Apost.

» roit aussitôt remplie et couverte de sagesse, comme » quand les eaux de la mer croissent et se répandent sur » la terre. »

De cette sorte, le Sauveur s'est couvert d'une manière merveilleuse pour se découvrir; car en cachant la gloire de sa divinité sous le manteau de notre humanité, il a donné au monde cette connoissance si manifeste de sa bonté et de ses perfections; et lorsque nous ne pouvions contempler la lumière inaccessible de sa divinité, nous avons eu le bonheur de la voir à travers le voile de notre chair. Moïse nous représenta la figure de ceci en sa personne, lorsqu'après avoir conversé avec Dieu l'espace de quarante jours sur la montagne, il en descendit tellement resplendissant de lumière, que les enfans d'Israël ne le pouvoient regarder au visage (*Exod.* 34); de sorte qu'il fallut que le saint homme se couvrît d'un voile, et de cette façon le peuple eut moyen de le regarder et de converser avec lui. C'est de la même manière que le Fils de Dieu très-haut en a usé avec nous, afin que nos yeux obscurcis qui ne pouvoient atteindre à le voir en sa forme propre, le vissent couvert sous le voile d'un autre.

CHAPITRE XI.

Cinquième fruit de l'arbre de la croix, qui est la grâce divine.

Pour acquérir la vertu, il ne suffit pas d'en avoir seulement la connoissance, ni de toutes les autres choses qui lui appartiennent, si la volonté ne se conforme aussi, et ne s'attache aux mouvemens et aux résolutions de l'entendement; vu principalement qu'il est vrai que les hommes pèchent bien plus par la dépravation de la volonté, que par l'ignorance de l'entendement. Il étoit donc nécessaire pour l'entière et parfaite santé de l'homme, qu'outre la lumière de son entendement, sa volonté fût aussi traitée et guérie, afin qu'elle obéît plus facilement aux conseils de l'entendement. Voilà quel est le premier office de la grâce, par le moyen des vertus qui procèdent d'elle-même, laquelle le Sauveur nous a acquise par le sacrifice de sa Passion. C'est ce qui a donné sujet à saint Jean de dire (*c.* 7), que *la loi a été donnée par Moïse, mais que la grâce et la vérité a été faite par Jésus-Christ.* C'est pourquoi la nouvelle loi est appelée loi de grâce, parce que ce qu'elle contient de plus important, est la grâce, qui nous a été donnée par Jésus-Christ; car comme dit saint Thomas (*c.* 1. 2), le nom et le titre des choses se prend de ce qu'il y a de plus excellent en elles, de sorte que Moïse nous enseigna à la vérité

vérité ce que nous devions faire; mais Jésus-Christ nous donna la force de le pouvoir faire, « parce que » la loi, comme dit saint Augustin, nous fut donnée » afin qu'on recherchât la grâce; et la grâce, afin que » la loi fût accomplie. Il dit encore en un autre lieu : la » loi commande, la foi obtient; mais la grâce accomplit » les commandemens de la loi. » C'est donc ici la clef pour trouver notre remède; parce que les hommes, comme nous avons dit, ne pèchent pas tant par l'ignorance de l'entendement, que par la corruption de l'appétit; et comme dit un poëte, je vois le meilleur et je l'approuve; avec cela je ne laisse pas de suivre le pire. C'est cette maladie qui fut, comme dit saint Augustin, découverte par la loi et guérie par la grâce.

Mais qui est-ce qui pourra nombrer les fruits et les effets de cette grâce? Les principaux qui sont comme la source de tous les autres, sont au nombre de trois : le premier, est le pardon des péchés, car comme la lumière du jour paroissant, les ténèbres de la nuit disparoissent; ainsi la lumière de la grâce entrant dans l'âme, toutes les ténèbres des péchés s'évanouissent. Le second, qui est son vrai et plus propre effet, est de rendre l'âme belle et agréable aux yeux de Dieu, parce que les taches des péchés qui la rendoient hideuse, étant effacées, elle demeure nette, pure et agréable à la Divinité. Le Saint-Esprit aussi la prend pour y faire sa demeure, le Père éternel la veut pour fille, et en cette qualité la fait héritière de sa gloire.

Le troisième effet de la même grâce, (entendant par grâce, non-seulement les vertus infuses qui en pro-

cèdent, mais aussi toutes les faveurs et les assistances qui nous sont données par Jésus-Christ), c'est de fortifier les âmes, et de leur donner de nouvelles forces pour surmonter toutes les difficultés qui se rencontrent dans le chemin de la vertu; mais particulièrement pour dompter, et tenir en bride la rébellion des passions et des mauvaises inclinations qui troublent la paix et le repos des consciences, et qui nous apportent de grands empêchemens à l'acquisition de la vertu.

Nous ne saurions bien juger de la grandeur de ce bienfait, si nous ne connoissons auparavant les grands ravages qu'ont fait et que font tous les jours dans le monde ces passions, lorsqu'elles viennent à passer au delà de leurs bornes. Mais qui est-ce qui pourroit bien nombrer tous ces ravages? De quel autre principe ont procédé toutes les guerres, et toutes ces grandes effusions de sang qui ont désolé le monde? D'où sont venus tant de combats et tant de morts violentes de personnes particulières? D'où tous les adultères, les incestes, les sacriléges, les vols, et tant d'autres crimes? D'où l'ambition, la vanité, l'avarice, l'envie, et ces grands et infâmes excès du boire et du manger, avec tous les autres péchés? Enfin, d'où sont venus en nous tous ces grands obstacles qui nous éloignent de la vertu, si ce n'est de cette malheureuse pépinière de tous maux, c'est-à-dire, de nos passions, lorsque secouant le joug de la crainte de Dieu et le frein de la raison, elles suivent leurs appétits? D'où naissent encore ces chagrins et ces inquiétudes que les hommes souffrent eux-mêmes, par le désir d'une infinité de

choses qu'ils ne peuvent obtenir ? Y a-t-il rien de plus pénible que la guerre intérieure de nos propres passions, lorsque par des désirs contraires elles combattent contre elles-mêmes ? De là les soucis, les regrets, les craintes, les tristesses démesurées, et les autres maux que le déréglement des mêmes passions traîne après soi.

Il ne faut donc point s'étonner si l'Apôtre (après avoir traité de la fureur et de la rébellion de ces passions, parlant de lui-même sous la personne de l'homme pécheur,) s'écrie : (*Rom.* 7.) *O malheureux que je suis, qui est-ce qui me délivrera de ce corps, qui cause la mort de mon âme ?* A quoi il répond incontinent lui-même, que c'est la grâce qui nous est donnée par Jésus-Christ, laquelle nous délivre de tous ces maux ; car ce Sauveur par le moyen du sacrifice de sa Passion, n'a pas seulement obtenu pour nous le pardon de nos fautes, mais il nous a encore donné la force et la grâce pour les éviter, et pour surmonter ces bêtes farouches et cruelles qui nous inquiètent, et nous précipitent dans l'abîme de nos péchés.

La figure de ceci nous avoit long-temps auparavant été montrée dans le sacrifice de Gédéon ; l'ange s'apparut à lui, et lui donna assurance de la victoire contre les Madianites (*Jud.* 6) ; et Gédéon croyant que ce fût quelque saint personnage, lui offrit un chevreau cuit ; mais l'ange n'en voulut point manger, il lui commanda seulement de le mettre sur une pierre, et de verser la sauce par-dessus ; cela étant fait, l'ange toucha la pierre du bout de la baguette qu'il tenoit à

la main, et aussitôt le feu sortit de la pierre, qui consuma le chevreau, et la sauce qui avoit été versée dessus. Qui est à votre avis cette pierre d'où ce feu est sorti qui a consumé ce sacrifice, sinon Jésus-Christ notre Sauveur, lequel est la pierre angulaire et le fondement solide de son Eglise? C'est donc lui-même qui, par le sacrifice de sa passion, a consumé non-seulement tous les péchés signifiés par le chevreau, mais aussi toutes leurs racines; c'est-à-dire, tous les appétits de notre chair, figurés, comme dit saint Ambroise (1), par cette sauce répandue par-dessus. C'est encore ce que saint Paul a signifié, lorsqu'il a dit (*Rom.* 6) : « Que notre vieil homme, c'est-à-dire, » l'appétit de notre chair, avoit été crucifié conjoin- » tement avec Jésus-Christ; » parce que par le mérite de la croix la grâce a été donnée aux fidèles, non-seulement pour éviter les péchés, mais aussi pour faire mourir entièrement leurs racines, c'est-à-dire notre vieil homme; car comme cette sauce ou ce jus avoit en soi quelque partie de la substance du chevreau, de même ces passions sont alliées et parentes des péchés, puisqu'elles sont nées du péché, et qu'elles sont cause du péché.

Mais le feu qui a consumé tous ces maux est sorti de cette pierre, laquelle a été auparavant touchée de la verge de l'ange. Or, que signifie cet attouchement de verge pour tirer du feu de la pierre, sinon cet attouchement de la verge de la justice divine, laquelle faisant son exécution sur la pierre mystique qui est

(1) Amb. lib. de Spiritu sancto.

Jésus-Christ, a consumé tous nos péchés? Et ç'a été de ce même attouchement que le Père éternel a dit par Isaïe (*c.* 53), parlant de la personne de son Fils unique, qu'il l'avoit *frappé pour les péchés de son peuple;* c'est-à-dire, livré à la mort.

Encore que cette figure contienne beaucoup d'autres choses qui mériteroient d'être approfondies; je ne l'ai néanmoins exposée, que pour faire voir que c'est par les mérites du sacrifice de Jésus-Christ, que nous avons non-seulement obtenu le pardon de nos péchés, mais aussi la grâce pour arracher de nos âmes les causes et les racines du péché, desquelles nos âmes étant exemptes, demeurent dans une merveilleuse tranquillité (*Phil.* 4). C'est donc cette paix intérieure qui, selon l'Apôtre, surpasse tout ce que l'esprit humain sauroit comprendre, et qui, selon Isaïe (*c.* 43), est comme un fleuve très-clair, qui arrose et rafraîchit toutes les puissances de nos âmes, par un si grand repos et une si grande joie, que personne ne la peut connoître, s'il n'en fait l'épreuve.

Mais celui qui est arrivé à ce point, celui qui sent cette paix en son âme, celui qui se voit délivré de ces bêtes farouches qui déchirent les cœurs humains, je veux dire, celui qui n'est point travaillé des désirs violens de plaisirs, d'honneurs, de richesses, de dignités, de faveurs, de grandeurs et de choses semblables, et qui, au contraire, les a mises sous les pieds, les regardant comme une source inépuisable de soucis, d'ennuis, et comme autant de piéges et de filets propres à tenir les âmes captives, et enfin comme des obs-

tables à la véritable paix et à la félicité ; celui-là, dis-je, comprendra beaucoup mieux le bien que nous a causé la rédemption de Jésus-Christ; il connoîtra véritablement que c'est lui qui est le rédempteur du genre humain, s'il se trouve une fois délivré du joug et de la servitude de ces cruels tyrans.

Et quoique la vertu de cette rédemption ne se puisse connoître parfaitement qu'en l'autre vie, lorsque les fidèles se verront délivrés des peines de l'enfer, et devenus citoyens de la cité céleste; néanmoins on en peut reconnoître dès ici quelque chose ; ce qui arrive lorsque l'homme se voit affranchi de tous ces tyrans : celui-là saura rendre alors ses actions de grâces à ce Seigneur pour un si grand bienfait; ainsi que fit saint Augustin, lorsqu'il se trouva libre de toutes ces anciennes passions, desquelles il étoit auparavant esclave. C'est aussi par là qu'il commence le neuvième livre de ses Confessions, disant : Seigneur, vous avez rompu mes liens : « Je vous sacrifierai aussi un sacrifice de louan-» ge, et j'invoquerai votre saint Nom. »

Ce grand et signalé bienfait avec plusieurs autres, fut donné au monde par la vertu de la grâce acquise aux hommes par le mérite de ce divin sacrifice de la Passion de notre Rédempteur, laquelle grâce il nous a communiquée en plusieurs manières : car premièrement il a mérité pour nous la conversion et la justification par laquelle nous sommes justifiés; c'est-à-dire, de pécheurs nous sommes faits justes ; nous sommes aussi faits enfans de Dieu, et héritiers de son royaume ; l'homme étant en péché et en la disgrâce

de Dieu, ne pouvant faire aucune action qui lui fût agréable, ni par laquelle il pût mériter que Dieu le retirât de ce mauvais état : mais ce que le pécheur ne pouvoit mériter par lui-même, le Fils de Dieu l'a mérité pour nous, par son obéissance de la croix; par laquelle le Père éternel, (par la grâce de sa vocation,) prévient ceux qu'il lui plaît de retirer du péché. Ensuite de cette première grâce, il nous a encore acquis par son mérite toutes les autres grâces qui sont nécessaires pour notre salut; de sorte que le Père éternel n'a jamais donné, ni ne donnera jamais un seul degré de grâce, que ce ne soit par le mérite de la passion de son Fils unique.

Mais outre ces moyens communs et généraux d'acquérir la grâce, il y a plusieurs autres sortes de grâces qui nous sont encore communiquées par les sept sacremens de la nouvelle loi, lesquels bien qu'ils aient divers effets pour remédier à diverses nécessités de nos âmes, s'accordent néanmoins en un commun effet, qui est de donner la grâce à celui qui n'apporte point d'empêchemens à la recevoir; mais nous dirons quelque chose de ceci au chapitre suivant.

Le Sauveur non content de nous avoir acquis la grâce par le mérite du sacrifice de sa passion, continue encore de nous la procurer dans le ciel par son intercession; c'est donc par toutes ces diverses voies que la grâce nous est communiquée dans une si grande abondance, qu'Isaïe (*c.* 33.) pour cette raison appelle l'Eglise le lieu des fleuves très-abondans et ouvert à tous. Parce que les richesses de cette grâce sont si grandes,

que personne ne se peut raisonnablement plaindre que le secours de la grâce lui ait manqué ; au contraire, comme dit saint Bernard, la grâce se pourroit bien plus justement plaindre que nous lui manquons, que non pas elle à nous.

CHAPITRE XII.

Sixième fruit de l'arbre de la croix, qui consiste dans les sacremens de la loi de grâce.

Il naît encore un autre admirable fruit de l'arbre de la croix. Ce fruit-là, comme nous venons de dire, consiste dans les sept sacremens de la loi de grâce, lesquels sont comme les canaux par où découlent dans nos âmes les effets de la très-sacrée passion. Pour entendre ceci, il nous faut supposer que les causes universelles ne produisent leurs effets que par le moyen et le ministère des particuliers ; comme, par exemple, le soleil qui est créateur de toutes les choses d'ici-bas, ne produiroit pas de soi-même le froment, si le laboureur ne l'avoit semé; j'en dis de même de toutes les autres planètes. Or, la passion de notre Rédempteur étant la cause universelle de tous les biens spirituels, il falloit de nécessité qu'il y eût des sacremens qui sont comme causes particulières, par le moyen desquels la cause universelle opérât divers effets dans les âmes qui les reçoivent dignement.

En un autre lieu nous parlerons plus au long de ces

sacremens; mais pour le présent il nous suffit de dire que ces sept sacremens sont ces fontaines d'eau vive, qui s'élèvent jusqu'à la vie éternelle, et desquelles le prophète Isaïe disoit (*c.* 12) : *Vous puiserez avec joie des eaux des fontaines du Sauveur.* Il ne dit pas *de la fontaine*, mais *des fontaines*, voulant parler des sept sacremens, d'où découlent sept différentes sortes d'eaux de la grâce, propres à guérir toutes les espèces de maladies et de foiblesses spirituelles de nos âmes. Nous pouvons les comparer aux sept planètes qui gouvernent par leurs influences ce nouveau monde de l'Eglise, et aux conduits par lesquels l'eau de la grâce qui sort du sacré côté de notre Sauveur découle sur nous.

Le plus grand de tous ces sacremens est celui du corps et du sang de notre Rédempteur, où il est tout entier, corps, âme et divinité; mais le premier en ordre et comme la porte pour faire entrer tous les autres, c'est le saint baptême. Dans l'administration de ces deux sacremens, il nous est représenté que la grâce qu'ils nous communiquent procède de la passion de notre Sauveur Jésus-Christ, parce qu'au sacrement de l'autel, sa chair et son sang sont offerts; et par là nous devons reconnoître que la grâce qui nous est communiquée par ce moyen, c'est par la vertu du sacrifice de cette chair et de ce précieux sang : de même au sacrement du baptême la même passion très-sacrée nous est représentée; car lorsque la créature est plongée dans l'eau, la mort et la sépulture du Sauveur nous est signifiée, ainsi que l'Apôtre nous enseigne (*Coloss.* 2); et par le mérite de cette mort, tous les péchés de la vie

passée meurent sans qu'il en reste quoi que ce soit, ni quant à la coulpe, ni quant à la peine

Les Egyptiens nous représentoient encore la même chose lorsqu'ils persécutoient les enfans d'Israël à leur sortie d'Egypte (*Exod.* 14) ; et la mer rouge dans laquelle ils furent submergés nous signifie que ces cruels ennemis de l'âme qui sont les péchés, se noient et meurent dans les eaux du saint baptême. Aussi arrivat-il que les enfans d'Israël, qui trembloient auparavant à la vue de ces ennemis, et fuyoient devant eux, les voyant morts sur le rivage de la mer, n'en avoient plus de peur, au contraire ils les regardoient avec joie, rendant grâces au Seigneur de les en avoir délivrés. Ce fut alors qu'ils commencèrent à louer Dieu par ce beau cantique, qui commence : *Chantons louanges au Seigneur, etc.* C'est donc l'effet et la vertu du saint baptême, de faire mourir les péchés; lesquels avant qu'ils nous eussent été pardonnés, nous causoient de la crainte; mais après avoir été noyés dans cette mer, ils ne font plus que nous donner des occasions de joie et de louange pour celui qui les a détruits. Voilà quel est le propre effet de ce sacrement ; encore que pour cela personne ne puisse de certitude de foi croire qu'il soit en état de grâce; mais on en peut prendre de grandes conjectures.

La même chose nous est encore représentée par l'eau qui sortit du côté de notre Rédempteur, après qu'il eut été percé du coup de lance (*Joan.* 17). Ce qui se fit sans doute pour nous faire connoître, que tant par cette précieuse blessure, que par les autres

qu'il reçut, la vertu de l'eau du saint baptême a pris sa source, que c'est par elle que nos âmes sont lavées et purifiées, et que c'est de la même source que sont découlées les eaux de toutes les grâces qui nous sont conférées par les autres sacremens. Ceci même nous fut aussi représenté lorsque le Seigneur forma la première femme, laquelle il créa d'une petite côte qu'il tira du côté d'Adam endormi (*Gen.* 2). En cela, il nous voulut montrer que du côté du second Adam endormi sur la croix du sommeil de la mort, il en a voulu former son épouse, qui est l'Eglise. Car c'est de là que la grâce des sacremens a découlé comme d'une source très-abondante, et c'est de là encore que l'Eglise a reçu l'être spirituel d'épouse de Jésus-Christ. C'est aussi pour cette raison qu'il a tiré son épouse de son côté, parce que c'est de lui que la grâce des sacremens est découlée, qui lui ont donné ce nouvel être et cette dignité. Ce sacrement est donc avec les autres l'un des principaux fruits de l'arbre de la croix, et c'est par ce même fruit que les âmes sont guéries, sont lavées, sont réjouies, fortifiées et nourries en la vie spirituelle. C'est pourquoi l'épouse parlant de ce fruit dans les Cantiques, a dit : *Je me suis assise à l'ombre de celui que mon âme désiroit, et son fruit a été fort doux à ma bouche* (*Cant.* 2).

CHAPITRE XIII.

Le septième fruit de l'arbre de la croix, qui est de nous donner de l'horreur pour le péché, et de l'amour pour la vertu.

Il faut venir maintenant au traité particulier des offices et des parties de la justice. Cette justice est divisée en deux parties principales, dont l'une est la fuite du mal, et l'autre est la poursuite du bien; c'est-à-dire, avoir de l'horreur pour le péché, et de l'amour pour la vertu. Le mystère de la croix nous donne bien tant d'aide pour la première de ces deux choses, qui est l'horreur du péché, que si tous les esprits humains s'étoient mis à penser ce que Dieu pouvoit faire pour nous mieux donner à connoître la malice et la difformité du péché, et la haine qu'il lui porte, ils n'auroient su s'imaginer rien de plus puissant, ni de plus efficace que cette grande œuvre. Car comment est-ce que ce Seigneur auroit pu mieux faire paroître cette haine que par la mort de son Fils unique, de laquelle nos seuls péchés ont été la cause? étant bien certain qu'il n'y avoit chose au monde qui fût capable de lui faire souffrir tant de tourmens, si les péchés ne l'eussent fait. De sorte qu'à bien prendre la chose, nos péchés ont été la seule cause de ces grands maux. Et ce qui est très-digne de considération, aussi-bien que de compassion, est que ce Seigneur ne fut qu'une seule

fois maltraité de ses ennemis, mais il l'a été de nous à toutes les heures, et pour des causes beaucoup plus légères; de sorte que c'est nous qui l'avons vendu, et souvent à moindre prix que Judas. C'est nous qui l'avons abandonné et renié, non pas de crainte de la mort, comme firent les apôtres, et saint Pierre en particulier; mais pour un petit intérêt, pour un plaisir brutal, pour éviter l'incommodité d'un jour de jeûne, pour rien le plus souvent et par la seule mauvaise habitude; c'est nous qui l'avons méprisé, lorsque nous avons méprisé ses commandemens et sa doctrine; c'est nous qui l'avons mis en croix, quand nous n'avons point fait de difficulté de contrevenir aux commandemens qu'il avoit confirmés par son sang et par sa mort; c'est nous qui l'avons injurié lorsque par de belles paroles nous avons coloré nos méchancetés, et que nous avons injurié et méprisé ceux qui tâchoient en son nom de nous détourner du péché. C'est nous enfin qui dans nous-mêmes lui avons donné la mort, et qui l'avons enseveli, quand nous avons arraché de nos cœurs l'amour et le respect que nous lui devions. Voilà quels ont été les bourreaux qui ont crucifié et tourmenté Notre-Seigneur; car pour les détruire, le Père éternel livra son Fils au supplice de la croix. C'est bien véritablement en ceci qu'il a montré la haine infinie qu'il portoit au péché, puisque pour tuer ce péché, il a offert à la mort son Fils très cher et très-aimable; et comme il savoit qu'il n'y avoit point d'autre moyen plus convenable que celui-ci, pour se venger du péché et pour le chasser du monde, il consentit à la mort de son Fils

pour tuer cet ennemi. Je voudrois bien que vous me dissiez un peu ce que vous croyez qu'il fera de l'homme qu'il trouvera engagé dans le péché, puisqu'il a traité avec cette rigueur son propre Fils, lorsqu'il vit qu'il avoit pris sur soi la charge des péchés du monde.

Le Fils de Dieu même a bien eu aussi tant d'horreur de ce monstre, que pour nous donner des forces de grâces qui fussent suffisantes pour le vaincre, il s'est exposé à souffrir tous les tourmens et toutes les persécutions des hommes et des diables, et tous les fléaux de l'indignation divine que le péché avoit méritée; car non-seulement ce qu'il endura en sa sacrée passion, mais tout ce qu'il fit et dit étant au monde, tendoit toujours principalement à cette fin. C'est pourquoi Isaïe a dit (*cap.* 27) : « Que le fruit de tous les » travaux de Jésus-Christ étoit de bannir et d'ôter du » monde le péché. » De sorte que, quoique les fruits et les avantages que la venue et la passion du Fils de Dieu nous ont apportés soient infinis, il est certain néanmoins que celui de la destruction et du pardon des péchés lui est tellement propre et essentiel, que c'est de ce grand effet que parlent principalement toutes les Ecritures, comme de la racine et de la source de tous les autres maux, dont nous avons été délivrés. Aussi Notre-Seigneur en sa dernière cène (*Matt.* 26), lorsqu'il consacra son sang précieux, dit : *Ceci est le calice de mon sang, qui sera répandu pour vous et pour plusieurs autres pour la remission des péchés.* Et lui-même dans saint Luc, lorsqu'il eut ouvert l'esprit à ses disciples, et qu'il leur eût

donné lumière pour entendre les Ecritures qui parloient de lui, il leur dit : *Il étoit écrit, et la chose aussi étoit convenable, que Jésus-Christ souffrît et qu'il ressuscitât, et qu'aussitôt la pénitence et le pardon des péchés fussent annoncés à toutes les nations, commençant par Jérusalem.* Et saint Pierre l'apôtre prêchant l'Evangile au centurion Cornélius et à sa famille, ne leur dit-il pas (*Act.* 10) : « Que tous les prophètes » avoient témoigné que les péchés étoient pardonnés » au monde par les mérites de la passion de notre Sau» veur? De sorte que le prophète Michée parlant de » lui, dit (*c.* 7) : Qu'il nous délivreroit de toutes nos » iniquités, et qu'il jeteroit au fond de la mer tous nos » péchés. » Enfin son saint précurseur le voyant un jour passer devant lui, dit tout haut (*Joan.* 1) : *Voilà l'agneau de Dieu, celui qui vient effacer les péchés du monde.* Il est donc évident par tout ce que nous venons de dire, que la défaite du péché a été la principale cause du sacrifice de la croix, et que le Sauveur voulut par tant de douleurs qu'il endura, payer ce que nous devions pour la satisfaction de notre coulpe, et nous acquérir par même moyen la grâce et la force de surmonter maintenant le péché. Par là reconnoissons la malignité de ce monstre, qui a tant coûté à être chassé du monde.

Il y a eu plusieurs grands et épouvantables châtimens, depuis le commencement du monde, par lesquels ce souverain juge a bien montré l'extrême haine qu'il portoit au péché. Toutes les Ecritures en sont pleines; et pour une preuve la plus évidente qui s'en

puisse donner, il suffit de la peine de l'enfer qui est son propre châtiment. Mais tous ces châtimens, quelque grands qu'ils soient, ne font point voir si clairement la grandeur de cette haine, comme la vengeance que le Père éternel en prit par la mort de son Fils unique, après qu'il se fut chargé de payer la dette des péchés du monde. C'est aussi avec grande raison que Notre-Seigneur se plaint du pécheur, qui après une satisfaction pareille, est encore assez téméraire pour oser retourner au péché; disant par la bouche de saint Bernard : « N'est-ce point que je n'ai pas assez souf-» fert pour tes péchés? Pourquoi ajoutes-tu donc mal » sur mal? Car je suis beaucoup plus tourmenté des » blessures que me font tes péchés, que de toutes » celles que j'ai souffertes en mon corps. »

Après cela, qui sera celui qui se trouvera assez hardi pour oser commettre un seul péché? qui ne tremblera point à son seul nom? qui ne gémira point de vivre dans un monde si corrompu, dans un corps si foible, et rempli de tant d'occasions de pécher? Mais surtout quel sera l'homme qui, persuadé des choses que je viens de dire, ne sera point transporté hors de lui-même d'étonnement et d'admiration, voyant avec combien de facilité les hommes commettent tant de péchés; s'il vient à considérer que Dieu a submergé le monde, qu'il a fait de ses anges, des diables, et ce qui surpasse de beaucoup tout le reste, qu'il a livré son Fils à la mort pour les péchés? Jugez donc, et voyez combien ce mystère nous donne de lumière pour comprendre

la

la malignité du péché, et pour nous faire concevoir une haine infinie contre lui.

§ 1.

Mais il ne nous excite pas moins aussi à l'amour de la vertu et de la justice, d'où dépend notre salut. C'est pourquoi le prophète Daniel dit sur le sujet de deux choses si importantes (*c.* 9) : « Que la venue du Sauveur fut ordonnée pour cela seulement; savoir, pour » éteindre le péché, et pour introduire la justice et la » sainteté au monde. » On voit donc combien cette justice est à estimer, par ce que le Seigneur a fait à son occasion, puisque lui-même a voulu venir en personne pour nous la faire embrasser, et cela nous fait suffisamment connoître combien étoit importante l'affaire qui eut un tel ambassadeur, un tel orateur et un tel procureur, quoique Dieu pour créer le monde n'eût eu besoin que d'un simple vouloir. Lorsqu'il voulut traiter du salut de l'homme, combien de paroles est-ce qu'il proféra ! combien d'actions lui fallut-il faire ! et combien de choses eut-il à souffrir ! et puis qui est-ce qui n'estimera point une affaire de laquelle un Dieu a pris tant de soin ? Si jusqu'ici il a semblé aux hommes que ce fût peu de chose d'être vertueux, et s'ils préféroient toutes les autres choses à celle-ci; qu'ils reconnoissent maintenant de combien celle-ci doit l'emporter par-dessus toutes les autres, puisque le seul dessein de rendre l'homme affectionné à la vertu fut la cause d'un si grand mystère, et de tout ce que le Sauveur fit et souffrit en ce monde. Saint Augustin le re-

connoît ainsi dans ces belles paroles : « Vous êtes des-
» cendu en ce monde, ô ma vie et mon unique bien,
» pour détruire ma mort par votre vie. Votre voix a
» éclaté dans le monde comme un tonnerre, criant
» par des paroles et par des actions, par la mort et
» par la vie, en descendant du ciel et y remontant,
» que nous voulussions nous tourner vers vous; et ce
» retour ne se peut faire que par le chemin de la ver-
» tu. » Jugeons donc et considérons combien doit être précieuse cette chose, qui nous est recommandée par tant de divers moyens. Si un homme sage engagé dans un procès fait plusieurs voyages pour en avoir le jugement, on présume facilement que l'affaire doit être de grande importance, puisqu'elle l'engage à tant de travaux. Puis donc que le Fils de Dieu qui est la sagesse même a fait tant de voyages pour ce même sujet, comme de descendre jusqu'à la terre, jusqu'à la crèche, jusqu'à la croix, jusqu'au sépulcre et même jusqu'à une partie des enfers, ne prendrons-nous point cela pour un argument infaillible, que l'affaire qu'il traite doit être de grand mérite, puisqu'elle lui a fait faire tant de voyages, et tant de dépenses? Que s'il est vrai que ce Seigneur a eu la bonté d'estimer si fort cette affaire, quoiqu'elle ne le regardât pas, et qu'elle ne regardât seulement que l'homme, combien est-ce que l'homme la devroit estimer, lui qui en est la cause, et à qui tout le profit en revient? Vous voyez donc par ce mystère, à quel degré on doit mettre le prix de la vertu, et combien l'homme est obligé de l'estimer et de la suivre.

CHAPITRE XIV.

Huitième fruit de l'arbre de la croix, qui est la charité.

Après avoir parlé en général de l'amour de la vertu et de la haine du péché, il nous faut maintenant parler de quelques vertus particulières, pour lesquelles nous trouverons de grands exemples et de grands motifs dans le mystère de la croix. Et parce qu'ordinairement la doctrine des mœurs est fort peu utile, traitée en général, si elle ne s'attache aux choses particulières; dans le dessein que nous avons de parler de ces vertus, nous commencerons par la première et la principale de toutes, qui est la charité, dont nous avons déjà fait voir les excellences en deux livres que nous avons écrits de l'amour de Dieu, auxquels je renvoie le lecteur chrétien. Je dirai néanmoins encore ceci, que la charité est la reine de toutes les vertus; c'est elle qui leur donne la vie, la forme, l'âme et la beauté; sans elle, comme dit l'Apôtre, ni la foi, ni l'espérance, ni la prophétie, ni le martyre, ni le don de parler les langues des hommes ou des anges, ni quelqu'autre vertu que ce soit, ne peut avoir, ni prix, ni mérite devant Dieu. Mais surtout, c'est elle qui nous donne la force et le courage pour entreprendre toutes les actions vertueuses, parce que la condition générale de l'amour, est de donner des forces à l'homme pour

entreprendre les choses les plus difficiles pour ce qu'il aime; l'amour des richesses fait que l'on va aux extrémités du monde, et que l'on ne craint les périls, ni de la mer, ni de la terre; l'amour fait que les pères endurent toutes sortes d'incommodités pour leurs enfans, et qu'ils se dépouillent volontiers de tout ce qu'ils ont pour remédier à leurs nécessités; de sorte que s'il faut qu'ils voyagent, il leur sert de pieds; s'il faut donner, il leur sert de mains, s'il faut porter un fardeau, il leur sert d'épaules; et s'il faut s'engager en des périls, il leur sert de courage. Pour atteindre à cette sublime vertu il y avoit un grand obstacle, soit par la bassesse de notre nature, soit par la hautesse de la nature divine; parce que l'esprit de l'homme étant déjà attaché et comme plongé dans ce corps matériel, sans pouvoir rien comprendre que par les images des choses sensibles, il ne se pouvoit facilement appliquer qu'à aimer les choses sensibles; car pour les choses spirituelles, il ne savoit où les prendre, encore qu'elles soient beaucoup plus nobles. Or, Dieu étant un esprit très-haut et très-pur, et infiniment élevé au-dessus de toutes les choses créées, possédant un être tout-à-fait différent de celui des créatures; il sembloit à l'homme grossier et ignorant qu'il ne pouvoit y avoir aucune proportion de lui à l'homme, afin d'y attacher tout son cœur et tout son amour, comme il mérite, ne pouvant ni le voir, ni même en former aucune idée dans son imagination, comme des autres choses de la terre. Aussi dit-on d'un pauvre ermite fort simple et fort grossier, et qui étoit prévenu de

l'hérésie de ceux qui donnoient à Dieu un corps et des membres, qu'étant détrompé de cette mauvaise opinion, il ne pouvoit plus arriver à contempler Dieu comme auparavant, ce qui lui donnoit sujet de faire cette plainte : hélas ! pourquoi m'ont-ils ôté mon Dieu ?

Quel remède se pouvoit il donc trouver à cette ignorance si grossière de l'homme ? La sagesse divine en a trouvé un fort convenable par le mystère de l'Incarnation, dans lequel le Fils de Dieu même s'est vêtu de notre chair, et a conversé en ce monde avec les hommes ; et par ce moyen l'homme de chair, qui ne savoit ni ne pouvoit aimer que des choses enveloppées de chair, a eu un Dieu revêtu d'une robe si convenable à sa nature : ç'a été par ce moyen que cet esprit très-pur, revêtu de chair, s'est rendu aimable aux hommes qui ne savoient aimer que des choses charnelles. Cela, comme nous verrons ci-après, nous avoit été représenté par cette chaleur qui fut inspirée à la chair de l'enfant mort de l'hôtesse du prophète Elisée, lorsque le saint prophète se ramassa pour se faire petit à proportion de l'enfant, et qu'il s'étendit sur lui (4. *Reg.* 4).

§ 1.

Mais il y a encore en ceci une chose digne de très-grande considération, qui est que la plus grande difficulté qu'eussent les hommes de s'élever à Dieu, et d'aimer cet esprit très-haut, venoit de ce qu'ils ne savoient ni ses propriétés, ni la manière dont il traite avec les hommes ; cette suprême et ineffable subs-

tance étant infiniment élevée par-dessus la nôtre. Tellement qu'ils ne pouvoient s'imaginer qu'elle eût aucune propriété qui fût proportionnée à notre amour. Pour nous tirer de cette erreur, et pour lever cet obstacle, le Fils de Dieu est sorti du sein de son Père, et il est descendu dans le monde; il a vécu et conversé parmi les hommes avec tant de charité, tant de douceur, tant d'humilité, tant de miséricorde et de compassion des misères humaines, et avec tant de zèle pour le salut des âmes, que toutes les démarches de sa vie très-sainte n'ont été employées qu'à remédier aux infirmités de nos corps, et à procurer le salut de nos âmes. Et en effet, que pourroit-on dire de cette infinie miséricorde qu'il témoigna en voyant Jérusalem pleurant et s'affligeant de sa chute (*Luc.* 19)? Aussi les premières paroles qu'il proféra sur la croix, ce fut de prier son Père pour ceux qui, non contens de le voir dans les tourmens, se moquoient encore de lui. (*Ibid.* 23). Que dirai-je de cette profonde humilité qu'il fit paroître le propre jour de sa résurrection, chargeant sainte Magdelaine de cette commission : *Allez vers mes frères, et dites-leur que je m'en vais à mon Père et à votre Père, à mon Dieu et à votre Dieu.* (*Joan.* 20.) Quelle plus grande humilité, et quelle douceur se peut-on imaginer plus grande, que de voir le Seigneur et le Maître de toutes les choses créées, appeler quelques pauvres pêcheurs ses frères; lesquels même deux jours auparavant lui avoient été si infidèles, qu'au temps de sa passion ils s'étoient enfuis, le laissant au milieu de ses ennemis? Enfin, l'excès de

sa bonté fut tel, et la miséricorde dont il usa envers les foibles, surtout en son premier avénement, si grande, qu'il en a été nommé dans les Ecritures du vieux et du nouveau Testament, Agneau. C'est ainsi qu'Isaïe (*c.* 33), c'est ainsi que saint Jean-Baptiste l'ont appelé, et que saint Jean l'Evangéliste l'appelle en son Apocalypse (*c.* 1).

C'est aussi une des plus remarquables conditions de cette bonté infinie d'avoir beaucoup d'amitié pour les gens de bien; comme au contraire d'avoir grande aversion pour les méchans, en tant que méchans. Il nous a fait voir la première de ces deux conditions, lorsqu'un homme lui disant que sa mère et ses frères le cherchoient, il lui répondit (*Matth.* 12) : *Qui pensez-vous qui soit ma mère et mes frères?* Et étendant sa main vers ses disciples, il lui dit : *Voici ma mère, et voici mes frères ; car quiconque fera la volonté de mon Père, celui-là sera mon frère, ma sœur et ma mère.* Quelles paroles pouvoient mieux faire connoître la dignité des gens de bien, et l'amour que Dieu leur porte? Mais l'horreur et l'aversion qu'il a pour les méchans, paroît bien clairement dans les réprimandes si libres et si sévères qu'il fait contre l'hypocrisie, contre l'avarice, contre l'ambition et contre la superstition des prêtres et des pharisiens, qui le persécutèrent à un tel point par leurs damnables inventions, qu'ils ne cessèrent point jusqu'à ce qu'ils l'eurent attaché à une croix, où ils continuèrent à le crucifier de leurs langues. Il témoigna cette même haine lorsqu'il entra dans le temple, où voyant les tables, l'ar-

gent et le bétail dont on faisoit trafic, il fit un fouet des cordes qu'il trouva là, et avec une étrange sévérité, à grands coups de fouet il chassa les marchands hors du temple, renversa les tables avec leurs bancs, et jeta l'argent qui étoit sur les tables. Par ce châtiment si rigoureux, qui est-ce qui ne remarquera point la haine qu'il a pour les méchans? Mais aussi pour reconnoître combien grande a été sa charité et sa bonté pour les bons et pour les méchans, il ne faut que bien considérer ces douces et favorables paroles, par lesquelles il appelle à soi les uns et les autres, leur disant: *Venez à moi, vous tous qui êtes lassés et chargés, et je vous soulagerai* (*c.* 11). Nous n'acheverions jamais si nous voulions raconter toutes les autres vertus que ce Seigneur très-clément nous a fait voir en sa vie très-sainte; mais celui qui voudra savoir les propriétés et les conditions de ce souverain Seigneur, au gouvernement et en la conduite des hommes, qu'il jète les yeux sur cette image du Père; et là il verra comme dans un miroir très-pur et très-parfait les bontés et les conditions de ce Seigneur qu'il doit aimer; car le Père réellement et en effet est tel que le Fils qui est sorti du sein du Père. Aussi dit il à saint Philippe: *Philippe, qui me voit, voit mon Père.* (*Joan.* 14). Tellement que le Fils revêtu de notre chair, s'étant montré si aimable, nous devons croire que le Père est tout semblable, quoique libre et exempt de la matière et de la chair. En cela nous voyons avec combien de raison l'Apôtre a dit : «que le sacrement qui » s'étoit fait voir en la chair étoit grand (1. *Tim.* 3) : »

Ce qui a été interprété par d'autres, (*Dieu s'est manifesté en la chair*,) parce que de toutes les œuvres que Dieu a jamais faites, il n'a jamais manifesté au monde ni fait voir si bien ce qu'il étoit, que lorsqu'il a envoyé son fils au monde, sorti de son sein, et revêtu de notre chair; afin que connoissant Dieu dans cette forme visible, nous élevassions nos cœurs à l'amour des choses invisibles.

Nous tirons ce motif si grand et si admirable du mystère de l'incarnation; mais nous en tirons de plus grands encore de celui de la passion, parce qu'il y a trois choses principalement qui poussent notre volonté à aimer une personne. La première, est la bonté; la seconde, les bienfaits; et la troisième, l'amour, c'est-à-dire l'amitié que cette personne a pour nous. La raison est en premier lieu, que la bonté est un objet aussi propre à la volonté, que la couleur l'est à la vue; de sorte que notre volonté ne sauroit aimer que ce qui est bien, ou qui a l'apparence du bien; les bienfaits aussi sont tellement puissans à produire l'amour, que les bêtes mêmes connoissent leurs bienfaiteurs, et les aiment; de quoi il y a plusieurs exemples dans les histoires; mais l'amour qu'on nous porte est bien un plus puissant attrait, pour nous obliger à un amour réciproque, parce que l'amour est le premier, le plus grand et comme la racine de tous les autres bienfaits : car c'est pour celui-là que l'homme se donne soi-même, et tout ce qu'il possède; puisque toutes choses, comme on dit, sont communes entre les amis. Ces trois motifs d'amour se rencontrent tellement au mystère

de la croix, qu'il semble que Dieu ne pouvoit donner un plus manifeste témoignage de sa bonté et de sa charité, ni un bienfait plus considérable. Nous parlerons présentement de ces trois conditions, quoique ci-après nous ayons dessein de traiter expressément de la bonté. Commençons donc par un bienfait que nous avons reçu.

§ 2.

Nous connoissons la grandeur d'un bienfait, par ce qui nous a été donné en ce bienfait : nous le connoissons mieux par la manière en laquelle il nous a été donné, et beaucoup mieux encore par la cause pour laquelle il nous a été donné. « Ce qui nous a été don» né, comme dit l'Apôtre, sont des biens incompré» hensibles : » (*Eph.* 3). Aussi dit-il, *à moi qui suis le moindre de tous les saints, la grâce m'a été donnée de prêcher aux gentils les richesses incompréhensibles qui ont été apportées au monde par Jésus-Christ, pour illuminer toutes sortes de personnes, et leur enseigner la dispensation et le mystère de ce sacrement caché dans tous les siècles au sein de Dieu vivant, qui a créé toutes choses.* Et le même Apôtre spécifiant davantage la grandeur de ces richesses, avoit dit un peu auparavant : *Dieu qui est très-riche et abondant en miséricorde, poussé de la grandeur de sa charité et de l'amour qu'il a eu pour nous, nous a donné la vie par Jésus-Chrits, par la grâce duquel nous avons été sauvés, et il nous a ressuscités avec lui, nous faisant asseoir dans les trônes célestes, pour*

montrer dans les siècles à venir la magnificence et les richesses de sa grâce et de sa bonté, de laquelle il a usé envers nous par son fils Jésus-Christ. Nous voyons que l'Apôtre, dans ces paroles, rehausse tellement l'homme tombé, que d'esclave de Satan, il le rend frère de Jésus-Christ, et le fait semblable à lui, puisqu'il reçoit la vie avec lui, qu'il ressuscite avec lui, qu'il monte aux cieux, où il règne avec lui; car les élus jouiront de tous ces bienfaits par le mystère de la croix. Enfin, pour dire tout en un mot, par ce mystère les biens de la grâce et de la gloire nous ont été donnés, qui sont les deux plus grands biens que la toute-puissance divine puisse donner à une pure créature; et cette grâce qui est, comme disent les saints, une gloire commencée, nous est donnée par Jésus-Christ en telle abondance, que le même Seigneur qui nous l'a acquise, dit en son Evangile (*Joan.* 10) : *Si quelqu'un entre par moi (qui suis la porte pour aller à mon Père), entrant et sortant par cette porte, il trouvera des pâturages très-abondans pour son âme : le voleur ne vient que pour dérober, tuer, et détruire le troupeau; mais moi je viens pour faire vivre mes brebis, non pas dans un pâturage médiocre, mais dans une grande abondance.* Or, cette abondance est la multitude et la richesse des grâces et des dons du Saint-Esprit, qui nous ont été donnés par Jésus-Christ. Cette abondance nous fut représentée en figure par les richesses immenses qui furent au temple de Salomon, « où il y avoit aussi grande quantité d'argent que de » pierres, et de cèdres que de figuiers sauvages qui

» naissent par les champs (3. *Reg.* 10). » Par cette abondance temporelle, le Saint-Esprit nous a voulu représenter aussi l'abondance des richesses spirituelles de la grâce, qui nous devoient être données au temps que le vrai Salomon, qui est Jésus-Christ, viendroit régner. Cela paroît en partie dans la vertu des sacremens, qui confèrent la grâce à ceux qui les reçoivent dignement, et surtout celui qui est le plus grand de tous, le très-divin sacrement de l'autel.

§ 3.

Mais considérons maintenant par quel moyen ces grâces nous ont été acquises, et par combien de peines et de travaux le Fils de Dieu nous a procuré cette abondance de biens; car c'est une des considérations qui attendrit le plus les cœurs des saints. C'est aussi ce qui a fait dire à saint Bonaventure : « Regardez » maintenant et considérez attentivement les merveil- » les que Dieu a opérées sur la terre; Dieu est mépri- » sé, afin que l'homme soit honoré; l'innocent est bat- » tu, afin que le coupable soit consolé; le juste est cru- » cifié, afin que le criminel soit absous; l'agneau sans » tache est mort, afin que l'homme souillé soit nour- » ri; et son côté est ouvert pour lui donner à boire. » » Sur quoi saint Bernard dit : Cette unique Majesté » a voulu mourir pour nous faire vivre, elle a voulu » servir pour nous faire régner, elle a voulu être exi- » lée pour nous remettre dans notre patrie, et s'abais- » ser à des choses basses, afin de nous faire maîtres » et seigneurs de tous ses biens. » Saint Augustin par-

lant sous la figure de Jésus-Christ, répète presque la même chose en ces termes : « Je t'ai réconcilié avec » mon Père, lorsque tu étois encore son ennemi; je » t'ai approché de lui, lorsque tu étois éloigné; je t'ai » cherché, je t'ai mis sur mes épaules pour te pré- » senter à mon Père, lorsque tu étois égaré dans les » montagnes et dans les forêts; j'ai travaillé pour toi, » j'ai sué, j'ai présenté ma tête aux épines, mes » mains aux clous, mes épaules aux verges, mon côté » à la lance; enfin, j'ai répandu tout mon sang pour » toi; mais hélas ! pourquoi est-ce qu'en péchant tu » t'éloignes de moi? Que donnerai-je donc au Sei- » gneur pour un tel remède, et un remède apprêté de » telle sorte? » Saint Bernard a bien raison de dire que nous devons toute notre vie à celui qui a donné la sienne pour nous, et qui a souffert tant de tourmens pour nous délivrer des tourmens éternels. Qu'est-ce après ceci qui pourra sembler dur et difficile à l'homme, voyant que celui qui étoit beau par-dessus tous les enfans des hommes a voulu être crucifié pour lui? O miséricorde qui ne nous étoit pas due ! ô bienfait donné gratuitement ! ô amour incompréhensible ! ô douceur inconcevable que le roi de gloire ait voulu mourir sur une croix, pour un vermisseau très-vil et très-méprisable ! ô quel favorable ami ! ô quel puissant secours ! ô quel prudent conseiller ! ô quel grand et vrai amant qui, s'étant montré si grand en la création, se fait voir si petit et si humble en te sauvant ! Là si haut, ici si bas, et néanmoins autant aimable là qu'ici : là il t'a donné puissamment de grandes choses;

ici il en a souffert pour toi de très-dures par son infinie miséricorde. Pour te relever et te remettre au lieu d'où tu étois tombé, il a bien voulu descendre au lieu où tu étois renversé. Et afin que tu pusses ravoir ce que tu avois justement perdu, il a voulu souffrir ce que tu avois mérité, qui a été la mort à laquelle tu avois été condamné. Mais pour savoir bien estimer ce bienfait, jetons les yeux sur cette humanité très-sacrée de Jésus-Christ, qui y a voulu intervenir, laquelle il aimoit et estimoit par-dessus toutes les choses créées : chacun pourra facilement comprendre ceci par l'amour que nos âmes ont pour nos corps. Aussi est-il écrit au livre de Job (*c.* 2), que *peau pour peau*, c'est-à-dire, pièce par pièce, l'homme donnera tout ce qu'il a pour sa vie. La raison de ce grand amour est, parce que l'âme donne au corps l'être qu'elle a; de sorte qu'elle l'aime comme une chose qui lui appartient, et qui fait partie d'elle-même : de là vient, que dès que l'âme se sépare du corps, aussitôt le corps perd l'être et la vie qu'il avoit. Sur quoi il faut remarquer, que tout ainsi que l'âme donne au corps l'être qu'elle a, de même le Verbe divin en privant sa très-sacrée humanité de l'être humain qu'elle devoit avoir, lui donne son propre être divin, encore qu'il ne soit pas sa forme, comme l'âme l'est du corps; c'est pourquoi il l'aime d'un amour incompréhensible par-dessus toutes les choses créées; et cette humanité sacrée étant aimée d'un tel amour, qui est-ce qui pourra expliquer combien a été grand un tel bienfait, qu'un fils unique de Dieu ait donné une vie

si chèrement aimée, pour réparer la nôtre? Cela peut bien se dire en peu de paroles; mais il n'y a point d'entendement humain qui le puisse comprendre. Pour rendre ceci plus intelligible, je m'en vais par un exemple plus palpable, tâcher de rendre notre ignorance capable en quelque façon de comprendre ce bienfait, et ce grand témoignage d'amour.

Il est écrit dans la vie de sainte Catherine de Sienne, qu'après la mort de son père, elle pria Notre-Seigneur de l'exempter des peines du purgatoire; mais comme le défunt n'étoit pas tellement exempt de coulpes, que pour satisfaire aux lois de la justice divine, il ne dût être nettoyé dans le purgatoire, il lui fut répondu que cela ne se pouvoit, qu'en prenant sur elle-même la satisfaction de ses fautes, et souffrant toute sa vie une douleur de côté. La vierge accepta de bon cœur cette condition, et ainsi par la souffrance de cette infirmité, elle délivra son père de cette obligation. Or, supposons maintenant un homme vertueux et de condition, arrêté dans un lit par des accidens très-violens de gouttes, de pierre, de migraine, d'estomac, et d'autres maux semblables, criant à haute voix par la force de la douleur, sans que tous les remèdes des médecins lui puissent apporter aucun soulagement; qu'au plus fort de ces violentes douleurs, cet homme étant dans une si cruelle affliction, et toute sa famille en trouble et en larmes, cette même vierge entrât, laquelle attendrie de douleur et de compassion, et poussée par le zèle de sa charité, se mît encore en oraison pour demander à Notre-Seigneur avec instance

qu'il lui plût de délivrer ce malade de ces violentes douleurs, s'offrant à les endurer pour lui; si Dieu accordoit à la vierge sa demande, et qu'aux dépens de la vierge cet homme demeurât exempt de tous ses maux, je demande ce que feroit cet homme vertueux et reconnoissant, lorsque par ce moyen il se verroit entièrement guéri? Quelles grâces ne lui rendroit-il point? Quels services ne lui promettroit-il point? Quelles paroles touchantes n'emploiroit-il point pour reconnoître une charité si grande? A quelles peines, à quelles dépenses ne s'engageroit-il point pour le service de sa bienfaitrice? Qu'est-ce qu'il auroit dans sa maison, qu'il ne voulût mettre entre ses mains? Quel respect n'auroit-il point pour elle toute sa vie? Combien de larmes de douceur répandroit-il lorsqu'il viendroit à se ressouvenir d'un si grand bienfait et d'une charité si extraordinaire? Mais outre tout ceci, quelle compassion n'auroit-il pas de la vierge, lorsqu'il lui verroit souffrir tous ces grands maux qu'il avoit accoutumé d'endurer? O ingratitude humaine, qui ne sais pas au moins par des exemples semblables, connoître ce que tu dois à ton Rédempteur! Car quel est ce bienfait en comparaison de celui de notre rédemption, sinon une très-petite ombre de bien? En celui-là, pour le plus qui ait été donné, ce n'est que la santé du corps; au lieu qu'ici, celle de l'âme se donne, qui est sans comparaison plus excellente; là se donne la santé temporelle, ici le salut éternel; là un malade a été délivré de douleurs qui finissent avec la vie, au lieu que l'homme a été ici délivré de tourmens qui n'ont jamais

de

de fin. Nous avons vu fort souvent arriver dans le monde de pareils exemples, (et même que de bons et fidèles sujets se sont offerts à la mort pour en délivrer leurs rois,) au lieu qu'ici, tout au contraire, le Fils de Dieu très-haut, le roi des rois, et le Seigneur de toutes les choses créées, a voulu s'exposer à souffrir toutes les peines que son vil et ingrat esclave avoit méritées, et à les souffrir pour l'en délivrer.

§ 4.

Il y a encore en ceci une autre circonstance, qui toute seule suffit pour ravir tous les cœurs d'étonnement; et c'est la troisième condition qui augmente, comme nous avons dit, la grandeur de ce bienfait : à savoir la cause pour laquelle ce Seigneur très-clément a voulu s'exposer à tant de fâcheuses rencontres : Ce n'a été ni la nécessité, ni l'obligation, ni le mérite des hommes, ni l'intérêt, ni l'accroissement de gloire par-dessus celle qui lui étoit acquise de toute éternité; mais sa seule bonté, sa seule charité, sa seule pitié, sa seule miséricorde, la seule compassion qu'il a eue de notre misère, le désir d'y donner remède; et enfin, comme dit Zacharie : *Par les seules entrailles de sa miséricorde, il nous est venu visiter d'en haut, pour illuminer ceux qui étoient ensevelis dans les ténèbres, et dans l'ombre de la mort, et pour conduire nos pas dans le chemin de la paix.* Il appelle ceci *entrailles de miséricorde*, parce qu'en ceci Dieu s'ouvrit lui-même le sein et les entrailles; et fit comme celui qui, n'ayant plus rien à donner à une personne à

qui il voudroit faire du bien, lui donneroit, comme l'on dit, ses propres entrailles. C'est cela même que nous répétons si souvent lorsque nous récitons le *Credo*, qui est le symbole de notre foi, et que nous disons : « Que c'est ce Seigneur qui, pour l'amour de » nous autres hommes et pour notre salut, c'est-à- » dire, (non pas pour le sien ni pour aucun intérêt » qu'il eût à cette œuvre), est descendu des cieux; a » pris notre chair, a souffert la mort, et a été ense- » veli. » Quelle bonté, quelle compassion, quelle libéralité, et quelle générosité se peut-on imaginer plus grande? Et ce qu'il y a de plus encore, est que pouvant remédier à nos maux par mille autres voies, s'il lui eût plu; il a voulu choisir celle-ci qui étoit la plus difficile et de plus grand prix, parce qu'elle nous étoit la plus utile. Or, que l'homme ne s'imagine point qu'il est moins redevable pour ce bienfait qu'il a reçu, de ce que plusieurs autres en jouissent; parce, comme dit saint Chrysostôme, que la reconnoissance du vrai serviteur de Dieu doit être telle, qu'il faut qu'il ressente et qu'il estime les bienfaits qui sont faits à tous en général, comme s'ils n'avoient été faits que pour lui seul en particulier. Tellement qu'il doit se rendre débiteur de tous, puisqu'il n'en retire pas moins d'utilité, encore que tous les autres jouissent, que si lui seul en avoit la jouissance : comme nous voyons que celui qui est éclairé de la lumière du soleil, comme le sont tous les autres, n'en reçoit pas moins d'utilité ni de plaisir, que s'il étoit le seul qui eût la jouissance de ce bien.

Les choses étant telles que nous les avons représen-

tées ; comment est-ce que les hommes ne se donnent point tout entiers au service de ce Seigneur? Comment ne se fondent-ils point comme la cire, par le feu et par la force de cet amour? Comment ne veulent-ils point s'exposer à souffrir mille martyres pour celui qui en a tant enduré pour eux? Comment est-ce que notre cœur peut mettre en oubli ce bienfait, et notre bouche cesser de rendre les louanges et les actions de grâces à celui qui en est l'auteur? Comment pouvons-nous contenir notre voix, et ne pas proférer hautement les mêmes paroles que Moïse prononça autrefois, lorsqu'il vit sur la montagne la figure de ce mystère, publiant à haute voix les grandeurs de la miséricorde qu'il y découvroit (*Exod.* 14)? Comment enfin ne compatissons-nous point aux douleurs de notre Sauveur, le voyant environné et opprimé de tant d'afflictions pour l'amour de nous? Car c'est lui qui s'est chargé de toute notre affaire; afin qu'aux dépens de celui qui étoit le souverain Maître, le malheureux esclave fût mis en liberté. Disons donc tous tant que nous sommes, avec saint Augustin : « Admirons, réjouissons-nous, aimons, louons et adorons le Seigneur, puisque par sa mort nous avons été rappelés de la mort à la vie, des ténèbres à la lumière, du bannissement à la patrie, de la corruption à l'incorruption, des larmes à la joie, et des misères sans fin, à la gloire qui n'aura jamais de fin. » Quel cœur y aura-t-il, fût-il plus dur que la pierre, qui ne s'attendrisse point par la grandeur de ce bienfait, et qui ne se réchauffe par le feu de cet amour? Puis donc, ô mon Seigneur

Jésus-Christ, que pour l'amour de moi, vous n'avez pas voulu vous pardonner à vous-même, je vous demande la grâce de blesser tellement mon cœur par vos blessures, et d'enivrer tellement mon âme par votre sang, que de quelque côté que je puisse tourner les yeux, je vous voie crucifié; et que quelque chose que je puisse regarder, elle me paroisse teinte de votre sang; afin que m'étant tout transformé en vous, je ne voie plus rien hors de vous, et que je ne puisse plus rien voir que vous.

Ce sera, Seigneur, toute ma consolation, si je puis être crucifié avec vous, et ma plus grande affliction de penser à quelque chose hors de vous; et ceci suffira pour comprendre en quelque façon la grandeur de ce bienfait, et pour aimer celui de qui nous l'avons reçu.

Parlons maintenant de l'autre motif d'amour, qui est la charité inestimable que ce Seigneur a eue pour nous; mais comme il y a plusieurs moyens par lesquels cet amour se découvre, l'un des principaux est la souffrance des peines, et surtout de la mort pour l'objet aimé. Aussi le Sauveur a dit : *Nul ne peut avoir une plus grande charité que celui qui donne sa vie pour ses amis* (*Joan.* 15). Pour mieux éclaircir ceci, il faut savoir que les philosophes procèdent en deux façons à la connoissance des choses; car quelquefois par la connoissance des effets, ils procèdent à celle des causes, et d'autres fois par celle des causes ils viennent aux effets, et celle-ci est la plus excellente manière. Ce sera par ces deux mêmes ma-

nières que nous procèderons ici, pour parvenir à la connoissance de ce grand amour : il est bien si grand, que selon le langage de l'Apôtre, *il surpasse toute la connoissance, non-seulement des hommes, mais aussi des anges* (*Eph.* 3); lesquels quoique pourvus d'une intelligence très-haute, ne peuvent néanmoins comprendre la grandeur de cette charité. Que s'il est vrai que les esprits angéliques ne soient pas capables de s'élever à cette connoissance, comment est-ce que ceux des hommes qui sont si rampans et si bornés pourront pénétrer dans le secret des choses divines?

Mais afin que nous ne demeurions point entièrement privés de cette connoissance qui nous importe si fort, je veux exposer ici trois grandes conjectures, par lesquelles on verra clairement la grandeur de cette charité, et la prompte volonté avec laquelle ce Seigneur s'offrit à tant de travaux pour nous servir de remède. La première sera la grandeur de la grâce et de la charité qui lui a été donnée, laquelle surpasse d'autant plus la charité et la grâce des saints, que la lumière du soleil surpasse celle des étoiles. Que si plusieurs de nos saints martyrs, n'ayant qu'une petite partie de cette charité, pouvoient bien s'offrir avec tant de joie et de courage aux plus cruels tourmens du monde : avec quelle promptitude, et avec combien de force et de courage a dû s'offrir ce Seigneur au tourment de la croix, pour la gloire de son Père, et pour le salut du monde, ayant une si grande grâce et une si haute charité par-dessus eux ! A la vérité nous pouvons tirer de ceci quelque espèce de conjecture; mais

il est impossible de le comprendre, et beaucoup moins de l'expliquer par des paroles. Ce que peut donc faire en ceci l'âme dévote, est de se plonger dans ce profond abîme, afin d'y considérer la prompte volonté avec laquelle ce grand et vrai amant se dévouoit et s'exposoit à toute la fureur et à tous les orages que pouvoient exciter contre lui les ministres du diable, pour procurer notre salut.

La seconde conjecture qui est aussi fort remarquable, est la grandeur et la multitude des biens que cette âme très-sainte reçut dès le premier instant de sa conception; de quoi nous avons déjà fait mention en un autre lieu. Ce qui nous reste donc maintenant à en dire ici, est que tous les trésors, toutes les richesses et toutes les grandeurs qui étoient en Dieu, furent mises en dépôt dans cette sacrée humanité avant tout autre mérite; parce qu'après la plus grande de toutes les grâces que la toute-puissance de Dieu pouvoit donner, qui fut l'union avec le Verbe divin en une même personne, il étoit bien évident qu'elle donneroit aussi à cette âme très-sainte, tous les ornemens, toutes les grâces et toutes les richesses qui convenoient à l'âme conjointe en unité de personne avec un tel Seigneur. Or, cette âme très-sainte se voyant ainsi exaltée par tant de dons et de priviléges avant tout mérite, de quel amour devoit-elle aimer celui qui lui avoit départi de si grands biens; et combien devoit être ardente et passionnée la volonté qu'elle avoit de glorifier un tel bienfaiteur! Comme elle connoissoit fort bien que la plus grande gloire qu'elle lui pouvoit donner,

et le plus grand service qu'elle lui pouvoit rendre, étoit de sanctifier les âmes et de les ramener à son service et à son obéissance, et que tout cela se devoit faire par le moyen du sacrifice de sa Passion; avec quelle volonté, quelle dévotion et quelle ardeur s'est-elle offerte à cette Passion, par laquelle le Père devoit être si fort honoré, et l'homme si libéralement racheté? Quel esprit sera capable d'estimer ceci autant qu'il le mérite?

§ 5.

La troisième conjecture de cet amour, est la très-parfaite obéissance de Jésus-Christ en tant qu'homme. Car l'une des vertus qui a eu le plus d'éclat dans la vie des saints, a été la perfection de leur obéissance. Cela nous est représenté par ces animaux mystérieux du prophète Ezéchiel (*c.* 1), lesquels sans tourner en arrière, alloient droit où ils sentoient que l'impétuosité et le mouvement de l'esprit les poussoit. La même chose nous est enseignée par la promptitude de cette grande obéissance d'Abraham (*Gen.* 22), qui n'eut pas plutôt ouï la voix de Dieu qui lui commandoit de sacrifier son cher fils Isaac, que sans différer ni remettre la chose de jour en jour, il se leva de grand matin, et partit avec son fils pour s'en aller à la montagne où il le devoit sacrifier. Que si l'obéissance des saints envers Dieu étoit si grande, quelle sera celle du Saint des saints, étant comme il étoit, rempli de tant de grâces et de charité par-dessus eux? Nous devons avec cela considérer que le Père Eternel avoit ordonné à ce

fils très-obéissant, d'aimer les hommes, et de les aimer tellement qu'il prît sur soi tous leurs péchés et toutes leurs dettes, jusqu'à s'offrir pour eux au sacrifice de la mort. Aussi dit-il dans saint Jean : *J'ai la puissance de donner ma vie, et de la reprendre encore une seconde fois. Car ce commandement m'a été donné par mon Père* (*c.* 10). Puisque l'obéissance de Jésus-Christ envers son Père est si grande, de quel amour nous a aimés ce Fils si obéissant, et avec quelle volonté s'est-il offert à la mort qui lui avoit été ordonnée !

Mais cette extrême charité nous doit rendre ce Seigneur d'autant plus aimable, que nous sommes moins capables de la comprendre et de la concevoir. Car elle a été si grande, qu'il ne s'est pas contenté du sacrifice d'une simple mort; mais il a voulu y ajouter encore tant de sortes d'injures et de douleurs, qu'il n'y eût ni dans son sacré corps aucune partie qui fût exempte de tourment, ni parmi tout ce peuple où il endura la mort, aucune condition de personnes qui ne contribuât à son affliction. Le roi Hérodes se moqua de lui; le président prononça la sentence contre lui; le disciple le vendit; les apôtres l'abandonnèrent; les pontifes et les pharisiens l'accusèrent; les gentils le flagellèrent; les voix du peuple furieux le condamnèrent, et les soldats le crucifièrent. Mais que dirai-je des tourmens de son corps très-sacré? Cette tête, laquelle, comme dit saint Bernard, fait trembler toutes les puissances du ciel, est percée par de très-cruelles épines. Ce visage plus beau sans comparaison que tous

ceux des enfans des hommes, est couvert des sales crachats de ces bouches infernales. Ces yeux plus resplendissans que le soleil, sont obscurcis par la présence de la mort. Ces oreilles qui n'entendoient que les cantiques des anges, n'entendent plus que les moqueries et les blasphèmes des pécheurs. Cette bouche qui enseignoit les esprits sublimes, est arrosée par l'amertume du fiel et du vinaigre. Ces mains qui ont rendu par leur attouchement la santé à tant de malades, sont attachées par des clous très-aigus. Ces pieds, dont le soutien et l'escabeau étoit honoré comme très-saint, sont cloués sur du bois. Cette sacrée poitrine percée d'une lance, ce corps conçu du Saint-Esprit, exposé nu au froid, à l'air et à la vue du monde, et tous ces membres et ces os tellement disloqués qu'ils se pouvoient compter un à un, comme a dit le Prophète. (*Psal.* 21). O amour qui surmontes toutes choses, comment peux-tu devenir si cruel contre la source même dont tu tires ton origine? jusques à quand poursuivras-tu l'innocent? jusques à quand étant si doux pour tous les autres, seras-tu si cruel contre celui de qui tu procèdes? Ce doux Jésus ne trouve point étrange cette grande violence de douleurs, ni n'est point ému par cette pluie, pour ainsi dire, de peines et d'afflictions, jusqu'à se refroidir dans le dessein qu'il s'est proposé; au contraire poussé d'un désir incompréhensible de notre salut, il souffre tout pour nous le procurer; et certainement jamais aucun homme, quelqu'attaché qu'il fût à la vie, ne désira tant de vivre, que ce Seigneur désira de mourir pour donner la vie et la santé à nos âmes.

Aussi n'étant pas content de toutes les douleurs qu'il avoit souffertes dans son corps très-sacré, il voulut encore que son âme fût participante de sa passion, et il consentit qu'elle fût percée de trois clous d'une très-intime compassion; l'un étoit la compassion qu'il avoit pour sa mère très-innocente, qui lui fut toujours présente; il l'aimoit après son Père éternel, par-dessus toutes choses; elle l'aimoit de même, et la douleur de tous les deux répondoit à la grandeur de leur amour. C'est ce qui a fait dire à saint Chrysostôme: « Que dans ce mystère nous devons considérer deux » autels, en l'un desquels la chair du Fils étoit con» sacrée, et en l'autre l'âme de la mère. » L'autre clou étoit la compassion qu'il avoit de ceux qu'il savoit devoir être ingrats envers ce bienfait, et qui ne tireroient aucun profit de ce grand et si abondant remède; et le troisième clou, étoit la compassion qu'il avoit de l'aveuglement de ce malheureux peuple, voyant que dans quelque temps il devoit être entièrement détruit pour la punition du crime qu'il alloit commettre en sa sacrée personne; et cette perte lui étoit si sensible, que la première parole qu'il proféra sur la croix, fut de prier son Père pour eux, comme pour la chose qui lui causoit le plus de douleur. (*Luc.* 23.)

Mais parce que nous avions offensé Dieu par tous nos sens et par tous nos membres, nous en servant comme d'armes, ainsi que dit l'Apôtre (*Rom.* 6), pour commettre le péché; il voulut satisfaire pour toutes ces offenses, par les tourmens qu'il souffrit

dans ses membres ; afin que par les tourmens du vrai corps, il payât et satisfît pour les péchés des membres du corps mystique, qui étoit tout le genre humain. De sorte que par ses mains clouées, il satisfit pour les mauvaises actions que les nôtres avoient commises. Par ses pieds attachés au bois de la croix, il satisfit pour les mauvaises voies qu'avoient tenues les nôtres. Par le coup de lance qu'il reçut en sa sacrée poitrine, il satisfit pour le désordre de nos pensées. Par la flagellation de son dos, il satisfit pour les plaisirs sensuels de notre chair. Par les larmes qu'il versa de ses yeux, il satisfit pour la concupiscence et pour la curiosité des nôtres. Par le fiel et le vinaigre de sa bouche, il satisfit pour les appétits de notre gourmandise. Par la pourpre dont il fut revêtu par moquerie, il satisfit pour la vanité de nos habits et de notre luxe; et enfin par les crachats de son visage divin, et par la couronne d'épines, il satisfit pour les fards et les ornemens, dont les femmes s'accommodent avec tant de soin, pour servir de plus beaux piéges et de plus beaux filets à l'ennemi.

§ 6.

La cause de toutes ces peines et de tous ces travaux, fut, ainsi que nous avons dit, la charité très-ardente de Notre-Seigneur. Elle avoit été auparavant figurée par ce vent brûlant que Dieu envoya à la prière de Moïse (*Exod.* 10), pour emporter ce grand nombre de sauterelles qui ravageoient la terre d'Egypte, lesquelles il chassa et noya toutes dans la mer rouge.

Or, quel besoin est-ce que Dieu avoit de cette invention, pour nettoyer la terre de cette plaie, ne lui étant pas plus difficile de détruire toutes les sauterelles que de les produire? Mais il voulut que ceci se fît de la sorte pour nous représenter l'ardeur de la charité de Jésus-Christ, laquelle le porta à prendre sur soi tous les péchés qui infectoient bien plus que les sauterelles, la beauté des âmes; il les noya tous dans la mer rouge, les submergeant et les noyant dans le sacrifice de son sang précieux. C'est ce que l'Apôtre nous a enseigné en termes plus clairs et plus exprès lorsqu'il a dit : *Si le sang des taureaux et des boucs, et l'arrosement du sang de la génisse sacrifiée, purifioient au temps passé les immondices corporelles de cette loi; combien plus puissant sera le sang de Jésus-Christ, lequel enflammé par le feu du Saint-Esprit, s'offrit soi-même étant très-pur et sans aucune tache de péché, en sacrifice pour purifier nos consciences de tous péchés, et servir ainsi au Dieu vivant* (*Heb.* 9) ! Il est certain qu'il y a autant de différence entre le sacrifice de l'ancienne loi, et le sacrifice de la loi nouvelle, qu'il y a de différence entre le sang des taureaux, et le sang de Jésus-Christ; ce qui surpasse tout entendement.

La même chose nous est aussi représentée par ce sacrifice que le père de Samson offrit autrefois (*Jud.* 13). Il lui apparut alors un ange qui représentoit la personne de Dieu, lequel lui annonça qu'il auroit un fils qui commenceroit à délivrer son peuple du joug et de la servitude des Philistins. Le père, en reconnoissance de la bonne nouvelle, s'en alla à son logis, d'où il ap-

porta un chevreau cuit pour traiter l'ange, qui lui avoit apparu sous la forme d'un homme. Mais l'ange ne voulut point de cette viande, et lui commanda seulement d'offrir le chevreau en sacrifice à Dieu. L'ayant donc mis sur une pierre, le feu en sortit aussitôt, qui consuma le chevreau; et l'ange s'enveloppant dans la flamme qui s'étoit élevée de ce feu, s'en alla au ciel et disparut de la sorte. Qui sera l'homme assez grossier pour se pouvoir imaginer que la sagesse divine ait ordonné tout ceci de la sorte, et qu'elle ait commandé que ses Ecritures en fussent chargées sans dessein et sans mystère? et quel autre mystère plus convenable nous pouvoit être ici représenté, que celui que tous les autres sacrifices de la loi nous ont figuré, qui est le sacrifice de Jésus-Christ notre souverain prêtre? Cet ange nous représente la personne du Père éternel; et la pierre, comme dit l'Apôtre, son Fils unique, qui est la pierre dure, ainsi que dit Isaïe (1 *Cor.* 10); la pierre précieuse, la pierre angulaire qui a uni les deux murs, qui sont les deux peuples (*Isa.* 2. 28), juifs et gentils, en une même foi; enfin la pierre fondamentale, sur laquelle, comme dit l'Apôtre (*Ubi sup.* 3), l'Eglise est fondée. Mais par le chevreau, qui est un animal lascif, il faut entendre les péchés du monde; et par le feu sorti de la pierre, la charité très-ardente de notre Sauveur; laquelle, comme nous avons dit, fut bien si grande, qu'il prit sur soi toutes les peines que nos péchés avoient méritées; et par cette satisfaction il les consuma et les anéantit. Mais cet ange monté au ciel dans la flamme qui s'éleva de ce feu, nous signifie

la grâce divine, qui accepta ce souverain sacrifice pour la satisfaction de tous nos péchés.

Après tant de grâces, qui sera si inhumain que de n'aimer pas un tel amant? Qui n'aimera point un tel Rédempteur? Quel cœur de rocher ne s'amollira point par la chaleur de ce feu, vu qu'il a eu la force de fendre les pierres? Qui ne recherchera point d'endurer pour la gloire d'un si grand maître, ce que ce maître a bien voulu endurer pour son misérable esclave? Qui ne baisera et n'embrassera point ces sacrées plaies, qui n'adorera point ce sang très-précieux, par lequel il a été lavé et racheté? Qui n'aimera point d'un amour pur et désintéressé, celui qui sans aucun mérite de notre part nous a aimés de la sorte; nous a rachetés, nous a guéris, nous a délivrés, nous a honorés, nous a unis à lui, nous a réconciliés avec son Père, et nous a enfin remis de la sorte en notre vraie patrie? Qui sera assez aveugle pour ne pas voir dans les choses que nous venons de dire, combien sont puissans les motifs que nous recevons par le mystère de la croix pour nous exciter à l'amour de Dieu? Qui ne voit point quel sujet ce Seigneur avoit de dire: « Qu'il étoit venu pour mettre le feu de l'amour sur » la terre, et qu'il désiroit qu'il brûlât. » Ce qui est en effet la même chose qu'il avoit dite en un autre lieu: *Si je suis élevé de la terre*, c'est-à-dire, mis en croix, *j'attirerai toutes choses après moi.* Mais avec quelles forces, avec quelles chaînes? avec les chaînes de l'amour et de la charité qui emporte tout. C'est pourquoi saint Bernard s'écrie là-dessus avec beau-

coup de raison : « O bon Jésus, avec combien de dou-
» ceur avez-vous conversé parmi les hommes ! avec
» combien de libéralité leur avez-vous départi tant de
» grâces ! avec combien de courage avez-vous souf-
» fert pour eux tant de peines, tant de fâcheuses pa-
» roles, tant de rudes coups, et enfin les tourmens
» d'une mort beaucoup plus rude ! O enfans d'Adam,
» vos cœurs sont bien endurcis, puisqu'une si grande
» douceur n'est pas capable de les attendrir, ni une
» si grande flamme, un si grand feu d'amour, ni un
» amant si passionné, de les réchauffer, lui qui pour des
» choses de si peu de valeur en a donné d'autres de si
» grand prix ! O bon Jésus, qu'est-ce que la mort
» avoit à faire avec vous, les fouets et les autres tour-
» mens? Nous sommes les débiteurs, et vous payez;
» nous péchons, et vous endurez. O action sans exem-
» ple ! ô grâces sans prix ! ô charité sans mesure !
» Comment après ceci, homme ingrat, si tu t'aimes
» toi-même, t'étant perdu toi-même, n'aimeras-tu
» point celui qui t'a racheté? Et si le Seigneur nous a
» tant aimés, nous qui ne sommes rien, et qui, com-
» me pécheurs, sommes encore moins que rien; pour-
» quoi n'aimerons nous point celui qui est souverai-
» nement bon, puisque tout le dessein qu'il a eu en
» nous faisant ce grand bien, n'a été que de nous en-
» flammer en son amour, de nous joindre à lui pour
» jamais, et enfin de nous rendre participans de sa
» propre gloire et de sa félicité? »

Tout ce que je viens de dire doit infiniment enflam-
mer nos cœurs de l'amour d'un maître qui nous a fait

tant de biens, et qui nous a tant aimés; et nous doit donner courage à souffrir quelque chose pour celui qui a tant souffert pour nous. « Car, comme dit saint Gré- » goire, l'amour n'est jamais oisif; il fait toujours de » grandes choses, si c'est amour; et s'il ne fait rien, » ce n'est plus amour. » Mais que dirai-je de la malice et de la dépravation des hommes, qui prennent des sujets de passe-temps et de folles réjouissances, de ce qui les devroit le plus exciter aux souffrances et à la peine? et parce que ce mal est un des plus grands qui soient aujourd'hui dans le monde, je veux à dessein en parler et m'y opposer dans le chapitre suivant.

CHAPITRE XV.

Neuvième fruit de l'arbre de la croix, qui est l'espérance.

Outre le besoin que nous avions de la charité, l'espérance qui est sa sœur nous étoit aussi très-nécessaire; car le péché nous ayant réduits à une pauvreté si grande qu'elle ne nous avoit rien laissé, il ne nous restoit point d'autre remède, que de lever les yeux au ciel, et d'espérer de là le remède à tous nos maux, dont la plus grande partie ne peuvent recevoir de soulagement que de sa grâce; tellement que dans cette vallée de larmes, où nous cheminons, et dans cette mer agitée de continuels orages où nous naviguons, elle est l'ancre, comme l'Apôtre la nomme, sur laquelle nous

nous pouvons nous assurer (*Heb.* 6). Toutes les Ecritures nous le témoignent. Sur quoi le Seigneur parlant par Isaïe à son peuple, dit : Que *toute sa force sera dans la vertu de l'espérance* (*Isa.* 30). Et David : *Je dormirai et reposerai en paix, parce, Seigneur, que vous avez mis mon remède dans l'espérance de votre miséricorde* (*Psal.* 4). Il nous seroit bien facile de trouver de semblables autorités dans les psaumes, n'y en ayant presque aucun qui ne fasse mention de cette vertu.

Mais il faut remarquer ici qu'il y a quatre principales matières de cette espérance. La première est la facilité que nous attendons; la seconde le pardon des péchés, qui sont les empêchemens du fruit de cette espérance; la troisième que nous serons écoutés en nos demandes, et la quatrième que nous serons secourus et assistés de Dieu dans nos tentations et dans nos peines. Cette vertu s'étend à toutes ces choses, et à d'autres encore; à quoi l'arbre de la sainte croix nous donne de très-puissans motifs.

Entre toutes ces sortes d'espérances, celle qui tient le premier rang, est aussi celle que nous avons indiquée la première, qui est l'espérance de la vie éternelle, et de la vision béatifique de Dieu, à quoi se rapporte toutes les autres trois sortes d'espérances; elle nous est aussi très-nécessaire; car si nous sommes privés de l'espoir de la récompense, qui est-ce qui se mettra en peine de bien faire? Cette récompense consiste essentiellement en la vision de l'essence divine; mais pour atteindre à ce degré, il faut que Dieu même

élève et fortifie l'esprit humain par la lumière qu'on appelle de gloire, et que l'essence divine même, sans aucun autre moyen, s'unisse à notre esprit, lequel déifié et divinisé par elle, devient capable de voir Dieu tel qu'il est en sa propre gloire et en sa beauté, ainsi que les anges le voient. Cette union est une des choses les plus admirables et les plus ineffables qu'il y ait, et même les plus incroyables aux hommes, à cause de la distance infinie qu'il y a entre ces deux natures, la divine et l'humaine. Elle l'est aussi pour la condition et la bassesse de notre entendement, lequel ne peut ni pénétrer dans l'essence des choses spirituelles, ni rien comprendre sans les figures, et sans les images des choses corporelles. Et parce qu'il étoit très difficile, comme dit saint Thomas, de porter l'esprit de l'homme à croire et à espérer une si haute et si admirable union; Dieu en a fait une autre encore plus admirable, qui a été celle du Verbe divin avec la nature humaine, afin que l'homme ne désespérât point de pouvoir être uni avec Dieu par grâce, voyant que Dieu avoit été fait homme par nature; parce que c'est bien quelque chose de plus grand et de plus difficile, qu'un Dieu soit fait homme par nature, que non pas qu'un homme soit fait Dieu par grâce; et puisque nous voyons que l'un a été fait, il est bien juste que nous croyions et que nous espérions que l'autre se peut faire, puisque l'un est la cause de l'autre; parce que par le mystère de cette union de Dieu à l'homme, l'union de l'esprit de l'homme à Dieu lui a été donnée.

La difficulté de l'espérance n'est pas moindre dans

les autres matières. Car comme l'homme doit faire violence à son entendement, pour croire ce qu'il ne voit pas, il en doit faire autant à la volonté, pour espérer ce qu'elle ne possède pas; mais principalement lorsque tous les secours humains nous manquent, et que l'on ne découvre d'aucune part ni lumière, ni remède. En ce temps-là il est bien difficile de faire ce que fit Abraham (*Rom.* 4), d'avoir l'espérance contre l'espérance; c'est-à-dire, n'ayant aucune raison d'espérer par la raison et par la prudence humaine, d'avoir néanmoins espérance en la seule miséricorde divine. Or, quel plus grand secours pouvions-nous espérer pour cela, que celui que nous trouvons au mystère de la croix? Car tous les motifs dont nous avons ci-dessus fait mention, qui nous portent à aimer Dieu, sont les mêmes qui nous poussent à avoir espérance en lui. Et en effet, en qui pourrai-je espérer avec tant de confiance, qu'en un Dieu qui est si bon? en un bienfaiteur qui est si libéral? en un ami si fidèle? en un père si riche, si miséricordieux et si puisant? Que si un fils ne peut point avoir de confiance plus certaine qu'en son père, comment n'espérerai-je point en celui qui a fait tant de fois l'office de père, qui m'a aimé mille fois plus que mon père, qui est mille fois meilleur que mon père, et qui m'a tant de fois gratifié au delà de ce que peuvent faire tous les pères? C'est le même argument que nous a fait le Fils de Dieu dans son Evangile (*Luc.* 11), lorsqu'il a dit : *Si vous, qui êtes méchans, savez donner de bonnes choses à vos enfans, combien plus volontiers est-ce que votre Père qui est*

dans les cieux, donnera son bon esprit à celui qui le lui demandera ! Qu'est-ce donc qu'on ne doit point attendre d'un Père si tendre et si bon, qu'il nous a bien voulu donner son propre Fils? Ce qui est un autre argument que fait saint Paul (*Rom.* 8), lorsqu'il dit : *Dieu n'a pas pardonné à son propre Fils; mais au contraire, il l'a livré à la mort pour nous tous; comment donc avec lui ne nous a-t-il point donné toutes choses?* Comme s'il avoit voulu dire : Celui qui nous a donné le plus, et ce plus avec tant d'excès et d'avantage, comment ne nous donnera-t-il point le moins, et ce moins si fort au-dessous? Parce que tout ce qui peut être donné, est fort petit en comparaison de ce don par lequel le Fils de Dieu a été donné. Enfin, si le Seigneur nous a fait de si grandes grâces, et qui lui ont coûté si cher, comment retirera-t-il maintenant sa main libérale, après que la dépense est toute faite? Voilà en quoi consiste le principal motif de notre espérance. Qui sera-ce après ceci, qui demeurera tellement abattu, et avec si peu de courage dans ses afflictions et dans ses demandes, qu'il ne se réjouisse et ne ranime sa confiance sur de si bons gages et des arrhes si précieuses de la miséricorde et de la providence paternelle de Dieu? Et si quelqu'un ne se fortifie pas par là, qu'est-ce qui pourra jamais lui donner du courage?

§ 1.

Mais nous trouvons un grand sujet de pleurs et de larmes dans l'abus et dans la malice du cœur humain ; lequel prenant une malheureuse confiance en la grandeur de ce bienfait, prend occasion de persévérer avec assurance dans ses crimes. Car si on demande à tout ce qu'il y a de méchans dans le monde, pourquoi ils persévèrent avec tant d'obstination en leurs mauvaises vies, et comment ils pensent trouver leur salut parmi tant de mauvaises actions, ils mettront aussitôt en avant la foi de Jésus-Christ, et l'espérance de sa passion sacrée ; de sorte, qu'étant comme elle est, le plus puissant motif pour nous porter à la vertu et à la crainte de Dieu, ils pervertissent de telle sorte ses desseins et ses bienfaits, que de leur remède ils font leur poison, et se portent au péché par les mêmes motifs qui les devoient exciter à l'amour et à la crainte de Dieu.

C'est en ceci que nous devons remarquer un des plus grands artifices de notre adversaire, qui veut contester en malice contre la grandeur de la bonté de Dieu ; car comme l'office de Dieu est de tirer le bien du mal, la malice aussi de l'ennemi s'applique à tirer le mal du bien. De cette sorte il a fait que les hérétiques ont tiré des saintes Ecritures, qui nous avoient été données pour servir de lumière et de guide à la conduite de nos vies, toutes les ténèbres, les erreurs et les mauvais préceptes de nos mœurs, en falsifiant et pervertissant les paroles divines, pour fonder là-dessus

leurs tromperies. C'est par le même artifice qu'il a fait que du mystère très-divin de la croix, qui nous donnoit de si puissans motifs pour nous exciter à la vertu, les méchans ont pris des sujets et emprunté de fausses raisons pour persévérer en leurs vices; parce que comme tous les hommes, quelque méchans qu'ils soient, désirent néanmoins d'un côté de se sauver, et de l'autre, refusent de suivre le chemin de la vertu, qui est contraire à leurs appétits; ils ont cherché ce milieu pour se consoler et s'assurer en leurs méchancetés, disant en eux-mêmes que Jésus-Christ a déjà payé pour eux. Comme si Dieu n'étoit venu seulement au monde que pour rendre les hommes vicieux, fainéans et ennemis de toutes sortes d'exercices vertueux et honnêtes.

Toutes les Ecritures combattent contre cette malheureuse erreur, nous excitant à tout propos au travail des bonnes œuvres, et joignant la crainte de Dieu avec l'espérance, afin que l'un soit comme le correctif de l'autre. C'est sur cela que David a dit : *Sacrifiez un sacrifice de justice, et espérez au Seigneur.* (*Psal.* 4). Il dit fort bien (*Id.* 32) : Sacrifiez, pour signifier le sang, c'est-à-dire, la peine et le travail qu'il y a en cette sorte de sacrifice. En un autre lieu : *Ceux-là*, dit-il, *sont agréables au Seigneur, qui le craignent, et qui joignent à leur crainte l'espoir de sa miséricorde* (*Matth.* 6). Notre-Seigneur même dans son Evangile nous commande de chasser de notre cœur tout souci des biens et des remèdes temporels, et conclut par ces paroles : *Cherchez première-*

ment le royaume de Dieu et sa justice, et tout le reste vous sera donné. De sorte que pour bien assurer la confiance, il faut qu'elle soit accompagnée de la justice. Et en un autre lieu, parlant de ceux qui au jour du jugement voudront alléguer les miracles qu'ils faisoient par la vertu de leur foi, il dit qu'il leur répondra : *Je ne vous connois point, ni ne sais qui vous êtes. Retirez-vous de moi, vous êtes tous des ouvriers d'iniquité* (*Matth.* 7). Mais dans la sentence de condamnation des méchans, et du salut des gens de bien, qu'est-ce qui sera proposé en ce jour-là, sinon les œuvres de miséricorde, ou faites, ou omises? Et lorsque le Sauveur disoit : *Quiconque voudra venir après moi, qu'il renonce à soi-même, qu'il prenne sa croix, et me suive;* à quoi est-ce qu'il nous exhortoit? étoit-ce à la joie, et aux plaisirs, ou bien au travail? Mais afin que personne ne croie que ces paroles ne s'adressoient qu'aux seuls disciples, saint Marc écrit, que lorsqu'il les voulut proférer, il appela tout le peuple qui étoit là présent, et qu'il les prononça devant tous. (*Marc.* 8).

Dans le vieux Testament aussi il ne faisoit nul compte, ni des sacrifices des méchans, ni de leurs prières, ni de leurs chants, ni des fêtes qu'ils célébroient aux jours du sabbat, et aux premiers jours des mois, ni des autres offices semblables. Qu'est-ce donc qu'il demandoit, et qu'est-ce qui lui étoit agréable? Il l'enseigne par Isaïe (*c.* 2) : *Lavez-vous, nettoyez vos consciences, éloignez de mes yeux vos pensées perverses, cessez de faire le mal, et apprenez à faire le bien:*

faites justice, secourez l'oppressé ; jugez la cause de l'orphelin, protégez la veuve ; et quand vous aurez fait tout cela, prenez-vous-en à moi; c'est-à-dire, mettez-moi en action et me prenez à partie, si je ne vous pardonne pas vos péchés (*Mich.* 26). Mais le prophète Michée enseignant aux hommes les moyens de plaire à leur créateur, après leur avoir raconté diverses espèces de sacrifices, vient enfin à conclure par ces paroles : *Je m'en vais t'enseigner, ô homme, en quoi consiste ton bien, et ce que le Seigneur demande de toi! Ce qu'il désire, est que tu fasses jugement, et que tu aimes la miséricorde, et que tu sois circonspect devant ton Dieu.* Par cette première parole, *faire jugement*, il veut dire que nous ne devons pas vivre selon les appétits de notre chair, mais selon le jugement de la raison et de la loi divine. Or, puisque les Ecritures nous enseignent que tous les moyens de notre salut consistent en nos bonnes œuvres, et que ceux de notre perte sont dans les mauvaises ; comment est-ce que le diable a eu le pouvoir de nous aveugler à tel point qu'il ait pu persuader aux hommes, que par la seule confiance en la Passion de Jésus-Christ, sans peine ni travail, et en demeurant, comme on dit, les bras croisés, persévérant même dans leurs vices, ils pouvoient être sauvés? Qui a pu de telle sorte renverser leurs esprits, qu'ils aient pu tomber dans une si damnable erreur, si contraire aux Ecritures ; si contraire à la bonté de Dieu, aux lumières de la raison, au commun sentiment de toutes les nations, à tous les exemples des saints, et enfin à toutes les lois divines

et humaines, qui ne cessent point de nous exhorter à l'amour et à l'exercice des vertus, aussi-bien qu'à avoir les vices en horreur?

§ 2.

C'est donc pour cette raison que saint Bernard, entendant par les deux pieds de Jésus-Christ la miséricorde et la justice, (comme nous avons dit en un autre lieu), nous conseille de ne pas adorer ni baiser l'un de ces deux pieds sans l'autre; c'est-à-dire, que nous n'embrassions pas le seul pied de la justice pour ne pas perdre l'espérance, ni aussi le seul pied de la miséricorde, pour ne point tomber dans la présomption : il faut que ces deux vertus demeurent unies et inséparables, comme deux sœurs, parce que c'est d'elles que dépend tout le gouvernement de la vie chrétienne, parce que la crainte du châtiment et l'espoir de la récompense sont comme les deux poids de l'horloge, par lesquels elle est réglée; ou comme deux éperons pour faire aller avec plus de diligence dans la voie du salut.

Mais comme le mystère de la croix a de grands motifs pour nous faire espérer, il n'en a pas de moindres pour nous faire craindre : car si la rigueur de la justice divine est si redoutable, quelle plus grande et plus rigoureuse justice peut-on s'imaginer, que celle que Dieu a exercée contre le péché en la personne de son Fils? Quelle justice plus sévère, que le Fils sur l'heure de sa Passion étant dans le jardin dans une si grande agonie, qu'il en sua des gouttes de sang, lors-

qu'il vint à offrir au Père éternel cette inclination naturelle de sa chair sacrée, laquelle naturellement refusoit la mort (*Luc.* 22), le priant qu'il pût être dispensé de l'amertume de ce calice; néanmoins ce Père très-clément demeura si ferme dans la rigueur de sa justice, qu'il ne voulut pardonner à l'homme que par cette grande satisfaction de la mort de ce Fils?

Disons encore, que si par le mystère de la croix on peut connoître combien est grande la malignité du péché, et combien il est haï de Dieu, qui est-ce qui sera si dur et si insensible, qu'il ne frémisse pas de crainte au seul nom du péché? Parce que si le Père éternel a châtié si rigoureusement son Fils unique, qui n'avoit jamais su ce que c'étoit que péché, pour s'être seulement rendu caution des péchés d'autrui; comment traitera-t-il l'esclave méchant et malheureux, lorsqu'il le trouvera chargé de ses propres péchés? Ce fut aussi pour ce sujet, que le Sauveur dit aux femmes de Jérusalem qui pleuroient pour lui : *Filles de Jérusalem ne pleurez pas sur moi, mais pleurez sur vous-mêmes et sur vos enfans; car il viendra un temps où vous direz, que bienheureuses sont celles qui ont été stériles, et les ventres qui n'ont point engendré, et les mamelles qui n'ont point allaité : elles diront alors aux montagnes, tombez sur nous; et aux collines, couvrez-nous; car si ces choses se font sur le bois verd, qu'arrivera-t-il au bois sec?* Ajoutons aussi, que si en Dieu toutes les vertus sont égales, toutes étant en lui une même essence, il s'ensuit que sa justice sera égale à sa miséricorde. Or,

si sa miséricorde a été aussi grande et aussi admirable, que le mystère de la croix nous l'a fait voir; quelle devra être la justice, étant aussi grande que la miséricorde? Car comme par la proportion d'un bras nous jugeons avec certitude de celle de l'autre, parce que les deux corps doivent être égaux; de même par la grandeur de la miséricorde nous pouvons juger de la grandeur de la justice, puisqu'elles sont toutes deux égales. La seule différence qu'il y a, est que le temps de l'une est déjà passé au premier avénement, et que celui de l'autre n'est pas encore arrivé, qui sera au jour de la vengeance. Que si au jour que le Seigneur voulut faire voir la grandeur de sa miséricorde, il fit des choses si épouvantables, qu'elles sont capables d'abattre d'étonnement tous les entendemens créés; lorsque le temps du second avénement sera arrivé, dans lequel il doit faire sentir la grandeur de sa justice à ceux qui ont méprisé sa miséricorde, qu'est-ce qu'il fera? Quoique cela ne diminue rien de l'inclination qu'il a plutôt à pardonner qu'à punir. Au contraire, ce qui rendra la justice alors plus rigoureuse, sera la grandeur même de cette miséricorde; parce qu'après avoir fait aux hommes un bien si grand et si incompréhensible, après les avoir invités à son amour par de si grandes marques d'amour, après avoir usé à leur égard d'une si grande bonté et d'une si grande miséricorde; après leur avoir donné de si puissans remèdes pour leur salut; leur ayant aussi départi tant de lumière, tant d'exemples, tant de sacremens, tant de grâces et tant de doctrine; et voyant qu'après cela ils

se sont rendus ingrats à tant de bienfaits, qu'ils ont méprisé tant d'exemples et tant de remèdes ; c'est ce qui doit rendre leur cause plus grave et plus inexcusable ; et c'est ce que le Sauveur lui-même a voulu dire par ces paroles : *Si je n'étois venu en personne, et si je ne leur avois prêché moi-même, ils n'auroient point péché, mais maintenant ils n'ont aucune excuse* (*Joan.* 15). C'est la même chose que l'Apôtre veut que nous considérions très-soigneusement, lorsqu'après nous avoir enseigné la grandeur de la grâce qui nous est venue par Jésus-Christ (*Heb.* 10), « il » nous exhorte à travailler pour ne la pas perdre, parce » que si Dieu avoit ordonné dans l'ancienne loi qu'elle » fût entièrement observée, et que ceux qui y man- » queroient fussent rigoureusement châtiés, combien » plus justement et sévèrement le serons-nous, si nous » méprisons une si grande grâce, et qui importe si » fort à notre salut ? » Il répète encore la même sentence un peu plus bas en d'autres termes, lorsqu'il dit : « Si le mépris et la prévarication faite à la loi de » Moïse, prouvée seulement par deux ou trois té- » moins, est punie de la peine de mort, quelle plus » grande peine méritera celui qui aura méprisé le Fils » de Dieu, et profané le sang de son Testament, et » fait injure à l'esprit de la grâce ? La raison de ceci » est celle que le Sauveur a lui même donnée : » Que *celui à qui il a été beaucoup donné, aura un plus grand compte à rendre.* Cela étant vrai, quel compte pourront rendre les mauvais chrétiens d'un si grand don qui a été la mort et le sang du Fils de Dieu ?

Je me suis étendu sur cette matière, pour désabuser et détromper la vaine confiance que les méchans prennent en la croyance et en la foi qu'ils ont de la Passion de notre Sauveur Jésus-Christ, sans s'abstenir pour cela de leurs péchés; cette Passion sacrée étant le plus puissant motif pour les avoir en horreur, et pour craindre d'en commettre.

CHAPITRE XVI.

Dixième fruit de l'arbre de la croix, qui est la vertu d'humilité.

Nous avions encore besoin d'une autre vertu qui, sans être du nombre des théologales, est néanmoins très relevée et très-nécessaire, c'est celle de l'humilité; elle est le vrai fondement et la gardienne de toutes les autres vertus; car comme la chute de l'homme vint par l'orgueil, ainsi, le remède devoit venir par l'humilité. Quoique cette vertu nous soit tout-à-fait nécessaire, elle est néanmoins très-difficile à acquérir, non-seulement à cause de la corruption de notre nature qui, étant tombée par l'orgueil, a toujours gardé quelques restes de cette ancienne maladie; mais aussi à cause d'une passion très-violente de laquelle nous sommes possédés, qui est l'amour de notre propre excellence, lequel est directement opposé à l'humilité; et l'humilité est d'autant plus difficile à acquérir, que cette passion est plus puissante. De là vient

qu'il y a si peu de personnes véritablement humbles, et de là aussi vient la plus grande partie des troubles et des dissensions du monde, les hommes ne pouvant souffrir de demeurer en arrière, tandis que les autres se poussent en avant. C'est pour cela que le Fils de Dieu venant au monde, s'opposa et se roidit si fort contre l'orgueil, et fit tant de cas de l'humilité, qu'il semble que tout le mystère de son incarnation et de sa passion n'ait point eu d'autre objet que celui-là, comme s'il n'étoit venu pour aucune autre chose au monde. C'est ce qui a fait dire à saint Grégoire ces belles paroles : « Le Fils unique de Dieu s'est revêtu » de l'habit de notre chair mortelle; celui qui étoit in- » visible s'est rendu non-seulement visible, mais aussi » passible; il a souffert la honte d'être déshonoré, il » a souffert l'ignominie des injures et l'opprobre des » coups de verges, afin seulement qu'un Dieu humi- » lié enseignât à l'homme de n'être point orgueilleux. » Aussi l'Eglise au jour des rameaux chante en ses prières, que Dieu a envoyé son Fils au monde pour se vêtir de notre chair, et mourir en croix, afin de donner un exemple d'humilité au monde; ne marquant que cette seule cause, et taisant toutes les autres, pour nous apprendre qu'il est venu préparé à guérir cette plaie, comme s'il ne fût venu que pour cela seul; car depuis l'instant de sa conception, jusqu'à ce qu'il rendit l'esprit sur la croix, il ne fit jamais que nous donner des exemples d'une humilité très-profonde. Ce fut une humilité que de descendre du ciel en terre, et de demeurer neuf mois enfermé dans les entrailles

d'une femme; ce fut une humilité de choisir pour l'ignominie de sa mort, la célèbre cité de Jérusalem; et pour la gloire de sa naissance, le petit hameau de Bethléem. Ce fut une humilité de choisir une mère pauvre, une étable pauvre, une crèche pauvre, des pasteurs pauvres, qui les premiers le vinrent adorer; et ensuite des apôtres qui le devoient accompagner, pauvres pêcheurs. Ce fut une humilité encore d'être circoncis comme pécheur; de fuir en Egypte comme foible et lâche, et d'être ensuite baptisé parmi des pécheurs et des publicains comme l'un d'entre eux; de sorte que toute sa vie fut humble, et sa mort encore davantage. En effet, si l'on veut parcourir toute l'histoire lamentable de sa Passion sacrée, qu'y verra-t-on sinon des mépris et des moqueries inouïes; des soufflets et des coups de pied, comme à un esclave; des crachats au visage, comme à un blasphémateur; des habillemens blancs, comme à un fou; de la pourpre, comme à un roi feint et ridicule; mais principalement des coups de verges, qui est le châtiment des voleurs; et enfin, le supplice de la croix en la compagnie de voleurs, qui étoit en ce temps-là le plus ignominieux genre de mort qui fût au monde, tel qu'est aujourd'hui le gibet? Mais que dirai-je de l'indigne concurrence qu'il eut avec Barrabas, en laquelle ce vrai miroir de l'innocence fut jugé plus méchant que lui, et plus indigne de la vie? En ceci nous voyons les désirs que les anciens Pères avoient de cette profonde humilité, entièrement accomplis, pour la guérison ou pour la satisfaction de ce vieil orgueil, qui avoit détruit et

ruiné le monde. Isaïe nous avoit fort bien exprimé ce désir, lorsqu'il disoit (*c.* 53) : *Nous l'avons vu sous une figure bien différente de celle qu'il avoit auparavant, et nous avons désiré de le voir méprisé et le plus abattu de tous les hommes.* Cette prophétie fut véritablement accomplie, lorsque ce Seigneur fut méprisé à un tel point qu'on l'estima moins que Barrabas, qui étoit un des plus méchans hommes qu'il y eût en ce temps-là, puisqu'il étoit voleur, séditieux et meurtrier. Combien donc, ô roi de gloire ! avez-vous pris de soin d'abattre notre orgueil, et de nous rendre amateurs de l'humilité, lorsque vous nous avez donné de si grands exemples et de si puissans motifs pour nous faire embrasser cette vertu si excellente ! Tellement, ô homme vain et superbe, que si tu te trouves quelquefois tenté de vaine gloire, d'ambition ou d'orgueil, tourne seulement les yeux sur ce Seigneur, et considère-le en l'état qu'il est sur cette croix! Tu ne l'y verras pas paré de beaux habits, mais tout nu, et sa chair toute déchirée de blessures ! Tu ne verras pas ses mains éclatantes de bagues et de pierreries, mais percées par des clous très-aigus ! Tu ne verras pas sa tête environnée de fleurs, mais percée d'une couronne d'épines très-piquantes ! Son cou ne sera pas orné d'une chaîne d'or, mais entouré de cordes dont les bourreaux qui le suivoient l'avoient attaché ! Ses membres sacrés ne sont pas parfumés d'onguens précieux, mais couverts de crachats infects, de sang figé, et son corps tout meurtri de coups ! Regarde encore sa face obscurcie, ses yeux noyés de

pleurs,

pleurs, son front couvert de sang, ses joues abattues, sa tête penchante, ses bras étendus, son côté ouvert, et ses pieds déchirés, et tu verras que de tous côtés il te prêche l'humilité, ô mortel vain et superbe ! Si un tel spectacle ne te rend pas humble, il faut certainement que tu sois plus dur que les pierres, puisqu'au jour qu'il fut vu en cet état, les pierres mêmes se fendirent. Si tu ne ressuscites pas à cette vue, tu es plus mort que les morts qui sortirent alors de leurs sépulcres; et si ton cœur ne tremble pas à cet exemple, tu seras plus immobile que la terre qui trembla alors, et plus insensible que le peuple qui étoit là présent, lequel voyant les miracles qui furent faits à sa mort, se battoit la poitrine de douleur et d'étonnement. O homme insensé, si le Fils de Dieu s'humilie de la sorte, pourquoi veux-tu être superbe? Abats, malheureux que tu es, ton orgueil, et choisis à son exemple la dernière place. Et quand tu seras en cet état, crois même qu'il est véritable que tu ne te saurois autant abaisser que ta bassesse le mérite : meurs de honte, très-vile et abjecte créature, de ne vouloir pas imiter ton Créateur crucifié pour toi (*Philipp.* 2).

C'est à l'imitation de cette grande vertu que l'Apôtre nous exhorte, lorsqu'il dit : *Mes frères, sentez en vos cœurs ce que vous voyez en Jésus-Christ, qui étant vrai Dieu s'est abaissé lui-même, jusqu'à prendre la forme d'un esclave; et se faisant semblable aux hommes, s'est humilié, se rendant obéissant jusqu'à la mort, et à la mort même de la croix.* Que si tu trouves que c'est peu de chose qu'étant Dieu et égal à

son Père, il ait néanmoins servi son Père en qualité d'esclave pour ton sujet; regarde au moins combien il a passé plus avant, puisqu'il a même voulu servir son propre esclave. L'homme fut créé pour servir son Créateur; qu'y avoit-il donc de plus juste, que de servir celui sans lequel tu ne serois rien du tout? Ou qu'y avoit-il de plus glorieux que de servir celui dont le service est préférable à une royauté? Mais l'homme orgueilleux a dit en soi-même, je ne veux pas servir mon Créateur; je veux donc, a dit le Créateur, te servir toi-même; mets-toi à table, je te servirai et te laverai les pieds; repose-toi, je prendrai sur moi ton fardeau et tes dettes; sers-toi de moi en toutes tes nécessités, comme il te plaira, ou comme de ton serviteur, ou comme de ton bien propre; si tu es las ou trop chargé, je prendrai sur moi ta charge, afin que moi-même j'accomplisse le premier la loi que j'ai faite. O dureté de cœur qui ne s'amollit point par cet exemple! O insolence abominable de l'homme, qui dédaigne de servir son Créateur!

Puisque ces choses sont si véritables, c'est avec raison que ce Seigneur, comme maître et docteur très-parfait, peut dire à tous les hommes : *Apprenez de moi que je suis doux et humble de cœur* (*Matt.* 11). C'est ce grand maître qui a fait tout ceci pour guérir le venin de notre orgueil, et néanmoins il nous a trouvés tellement endurcis qu'avec ce puissant Antidote, composé de tant de drogues salutaires, à peine en a-t-il pu guérir qu'un fort petit nombre. Quelle plus grande dureté de cœur que celle-ci? « Je vous

» prie, mes frères, dit saint Bernard, de ne permet-
» tre point qu'un si précieux portrait vous ait été don-
» né inutilement, mais de vous conformer à lui, et de
» réformer votre esprit. Travaillez pour acquérir l'hu-
» milité, qui est la gardienne et le fondement de tou-
» tes les autres vertus; car que peut-il y avoir de plus
» abominable que de voir le Dieu du ciel s'être fait pe-
» tit et humble, et l'homme vil s'élever par-dessus la
» terre; Dieu s'est abaissé et anéanti jusqu'à devenir
» presque rien, quoique ce soit lui qui ait fait toutes
» choses de rien; et toi n'étant véritablement rien, tu
» penseras être quelque chose ! C'est un orgueil in-
» supportable que la Majesté divine s'étant abaissée, le
» vermisseau ait encore la témérité de se vouloir en-
» fler et agrandir. »

Mais il faut bien remarquer que cette vertu d'humilité a grand besoin d'être accompagnée de celle de la force, parce que sans elle l'humilité seroit imparfaite, l'homme n'osant se fier en ses propres forces; et remettant tout à Dieu, n'entreprendroit jamais rien de grand. Il faut donc pour éviter ce désordre, que l'humilité soit toujours accompagnée de la force, afin que l'une rendant l'homme humble, il puisse mériter la grâce divine; et l'autre le rendant fort et courageux en Dieu, il mette la main à l'œuvre, sans que la force soit présomptueuse si elle manque d'humilité, ni l'humilité abattue et imparfaite si elle manque de force.

CHAPITRE XVII.

Onzième fruit de l'arbre de la Croix, qui est la vertu d'obéissance.

Après la vertu d'humilité, l'ordre demande que nous fassions suivre celle d'obéissance, qui est la fille légitime, ou la compagne inséparable de l'humilité; n'y ayant point d'homme véritablement humble, qui ne s'assujétisse aussi et ne se rende obéissant, (comme dit saint Pierre), à toute créature. C'est pourquoi l'Apôtre a joint ces deux vertus ensemble dans le passage que nous avons allégué ci-devant, lorsqu'il a dit: *Que le Fils de Dieu s'étoit humilié, et s'étoit rendu obéissant jusqu'à la mort, et la mort même de la Croix* (1 *Petr.* 2). Mais dans le grand besoin que nous avions de cette vertu, il n'y avoit ni exemple, ni secours qui nous en pût mieux rendre capables que le mystère de la croix. Pour bien entendre ceci, il faut savoir que toutes les langues du monde ne sont point capables d'expliquer les obligations qu'ont les hommes, d'obéir, d'aimer et de servir leur Créateur. Entre les raisons qu'il y a pour cela, lesquelles sont sans nombre, il y en a sept principales, que je veux expliquer ici brièvement: la première, que c'est lui qui est le monarque, le seigneur et l'empereur universel du monde; je dis empereur, non par succession, ni par élection, ni par hérédité, ni par violence, mais par na-

ture; c'est-à-dire, que comme l'Ange est naturellement au-dessus de l'homme, et l'homme au-dessus de la bête; aussi Dieu par sa propre nature est infiniment au-dessus de tout ce qui a été créé; il est le roi et le maître de tout, tellement qu'en cette qualité il lui est dû toute sorte d'obéissance.

La seconde raison est, que Dieu est le principe et la fin de toutes choses; car c'est de lui qu'elles ont procédé comme de leur principe, et c'est à lui-même qu'elles se rapportent pour sa gloire, qui est leur dernière fin. Tellement que l'homme tenant tout son être de Dieu, doit aussi trouver en Dieu la perfection entière de cet être; parce que c'est en Dieu seul qu'il trouvera son repos parfait, comme dans son propre centre. La troisième raison est, que Dieu est le distributeur universel de tous biens, soit de nature, soit de grâce, ou même de ceux qu'on appelle biens de fortune; de telle sorte, qu'il n'y a point de créature au monde qui ait quoi que ce puisse être, qu'elle ne l'ait reçu de lui, ce qui a fait dire à l'Apôtre : *Qu'est-ce que tu as qui ne t'ait été donné* (1 *Cor.* 4)? La quatrième, qu'il est une mer et abîme de toutes les grandeurs et de toutes les perfections; c'est-à-dire, de bonté, de sagesse, de toute-puissance, de beauté, de gloire, de douceur, de miséricorde et d'une infinité d'autres perfections; pour lesquelles quand même nous n'en aurions reçu aucun bien, ni n'en devrions jamais espérer aucun, il mériteroit d'être aimé et d'être servi avec un respect et un amour infini, s'il nous étoit possible. La cinquième, qu'il est notre rédemp-

teur. La sixième, que c'est lui qui nous sanctifie et nous justifie. Et la septième, que c'est lui-même qui nous donne la gloire, et ces trois titres procèdent les uns des autres. Car c'est lui qui a donné remède à nos maux par son sang, qui nous a sanctifiés par sa grâce, et qui nous glorifiera dans l'autre vie, après la fin de celle-ci. Encore que ces trois derniers bienfaits soient fort simples et peu étendus en paroles, ils sont néanmoins fort abondans en effets. Parce que le premier qui comprend notre rachat, enferme en soi toutes les peines que le Fils de Dieu a endurées pour ce sujet. Le second qui est notre sanctification, et la bonté qu'il a de nous conserver en cet état, comprend une infinité d'inspirations divines et de préservatifs qu'il nous donne, et qui nous sont très-nécessaires pour nous garantir de péché. Et pour le troisième, qui est de nous glorifier, il nous fait une infinité de grâces et de miséricordes, qui doivent précéder ce grand bien, jusqu'à ce que nous en soyons en possession : de sorte que ces trois fleuves si abondans, absorbent plusieurs autres ruisseaux qui se joignent à eux.

Toutes ces sept raisons ou titres, et chacun d'eux en particulier, rendent l'homme tellement sujet à Dieu, que s'il avoit plus de vies qu'il n'y a d'étoiles au ciel, il seroit obligé de les offrir en sacrifice pour l'honneur d'un si grand maître. Que s'il est obligé pour chacun de ces bienfaits, qu'est-ce qu'il ne devra point pour tous ensemble? Mais puisqu'il n'a qu'une seule vie, ne la doit-il pas employer à son service, et

y employer même tout ce qui en dépend, comme le repos, le bien, l'honneur et tout le reste? C'est à ce point que doit tendre la vraie et la parfaite obéissance, et celle qui n'y peut pas atteindre n'est ni parfaite, ni digne de la grandeur d'un tel maître. Voilà ce que l'homme devoit, par-dessus toutes choses, bien apprendre, et il ne le pouvoit jamais mieux que par le mystère de la croix; parce que le Fils de Dieu même obéissant à son Père éternel, jusqu'à souffrir cette mort si cruelle et si ignominieuse, nous a enseigné bien clairement jusqu'où devoit aller la parfaite obéissance. De sorte que cette croix est comme une chaire très-élevée, de laquelle le Fils de Dieu prêche au monde l'obéissance que les hommes doivent à leur Créateur; et de là même il nous enseigne que ce n'est pas seulement avec des parfums, ni avec de l'encens, non plus qu'avec des révérences et des cérémonies extérieures, qui sont des choses faciles à faire et qui coûtent peu, mais que c'est par la vie et par toutes les choses qui en dépendent qu'il le faut servir.

C'est sans doute dans le mystère de la croix, que cette vertu d'obéissance est dans son plus grand éclat; et c'est aussi l'une des quatre vertus, avec lesquelles comme avec quatre pierres très-précieuses, saint Bernard dit que notre Sauveur voulut embellir les quatre bouts de la croix; la charité tenoit le haut; l'humilité, comme la racine et le fondement des autres, étoit en bas; la patience à la main gauche, et l'obéissance à la droite. Mais il nous faut ici considérer, que cette vertu ayant plusieurs degrés, celui-là sera le

plus parfait, qui pourra parvenir à celui d'obéir en choses difficiles, et qui répugnent aux appétits de notre chair. Car une des choses qui augmente davantage le prix et le mérite d'une action, est la difficulté, qui procède non pas de la disposition qui est en nous, mais de la condition qui est dans la chose même. Et dans le chapitre où nous avons traité des motifs et des obligations que nous avons d'aimer Dieu, nous avons fait voir combien ont été difficiles et pénibles les choses que le Sauveur a endurées; soit à cause de l'amour qu'il a eu pour nous, ou de la grandeur du bien qu'il nous a fait avec tant de peine et de travail.

C'est donc en ceci que les fidèles trouveront un exemple très-parfait d'obéissance, afin que ceux qui sont naturellement esclaves, s'efforcent d'obéir à leur maître dans des choses de peu d'importance, et qui importent néanmoins si fort à leur propre salut; puisque le maître et le Seigneur de toutes les choses créées a tant enduré, et des choses si difficiles pour le salut d'autrui. Que le vrai obéissant apprenne donc, que quand il renonce à sa propre volonté pour suivre la volorté de Dieu, il offre un très-grand sacrifice à son Créateur; parce que, comme entre les puissances de notre âme la volonté est la plus intime et celle qui est comme la reine et la maîtresse de toutes les autres, celui-là aussi qui y renonce pour l'amour de Dieu, offre ce qui est de meilleur, de plus haut et de plus relevé, en tout ce qu'il y a dans ce petit royaume de soi-même. En cela il semble imiter cette obéissance si célèbre et si illustre du sacrifice d'Abraham (*Gen.* 2),

où ce saint patriarche fut tout prêt à offrir en sacrifice un fils qui lui étoit infiniment cher, puisque les hommes n'ont rien de plus cher que l'accomplissement de leur propre volonté. Aussi dit-on ordinairement, que la volonté est la vie; et l'homme la sacrifie véritablement, lorsqu'il y renonce pour l'amour de Dieu.

A ce propos, j'estime que je dois encore répéter ici ce que j'ai dit fort souvent en plusieurs autres endroits de mes livres. Que ceux qui ont dessein de plaire à Notre-Seigneur, doivent bien prendre garde de préférer leurs dévotions propres et particulières, aux actions d'obéissance et d'obligation. Car entre les autres subtilités et tromperies de notre ennemi, celle-ci est une des plus grandes et plus ordinaires, et dont il se sert principalement contre les personnes spirituelles sous couleur de vertu, afin qu'elles prennent moins garde à elles. C'est ainsi qu'il leur fait quitter les choses qui sont de précepte, pour suivre celles qui sont de conseil; à quoi d'ordinaire elles se trouvent plus portées, parce qu'elles sont plus conformes à leurs inclinations. Car il est fort commun et fort ordinaire que les hommes soient plus portés aux choses qui sont conformes à leur volonté, qu'à celles qui sont conformes à la volonté des autres. Et le diable qui connoît ceci, les trompe par cet appât de vertu, afin qu'ils quittent les choses d'obligation, pour embrasser celles qui ne sont que de dévotion. Or, afin que les hommes sachent combien ceci leur importe, je ne veux que leur rapporter l'exemple du malheureux roi Saül, lequel

pour avoir préféré le sacrifice à l'obéissance qu'il devoit à Dieu, vint de degré en degré à tomber au plus profond abîme de tous les maux (1 *Reg.* 15), et à perdre son royaume, sa vie, son honneur, son âme, et enfin à voir sa postérité détruite. Car c'est avec cette rigueur que la justice divine punit les péchés de désobéissance.

CHAPITRE XVIII.

Douzième fruit de l'arbre de la croix, qui est la vertu de patience.

Pour juger combien la vertu de patience nous est nécessaire, il ne faut que jeter les yeux sur ce nombre infini d'occasions d'impatience qui s'offrent à tous momens durant la vie; laquelle est justement pour ce sujet appelée par le saint homme Job, un *combat*, ou une *tentation;* parce que toutes les créatures, ainsi qu'il est écrit au livre de la sagesse (*Sap.* 14), sont autant de filets et de piéges pour engager et surprendre les hommes ignorans; de sorte qu'il semble qu'elles aient toutes conjuré contre nous. Au moins est-il vrai que les hommes, le diable et notre chair, avec toute la troupe de ses appétits et de ses passions, sont de perpétuels motifs de peines et d'inquiétudes, dont le principal remède consiste en la patience. Ce fut la raison pour laquelle un homme sage dit autrefois : Que la prudence étoit l'œil de la vie, et que la patience étoit

le bâton pour la soutenir. Cette patience consiste quelquefois à souffrir des injures, et quelquefois à supporter des peines et des travaux, ou des maladies, ou quelques nécessités pressantes. Et pour l'un et pour l'autre nous avons de si grands exemples et de si beaux motifs d'encouragement dans l'arbre de la croix, que celui qui voudra y jeter les yeux, verra que toutes ces branches nous donnent des fruits de patience; de sorte qu'il lui semblera que cet arbre sacré ne sert presque pour autre chose que pour cette vertu. C'est elle que le prophète Isaïe (*c.* 43) a principalement louée en notre Sauveur par ces paroles : *Il sera conduit à la mort, comme une brebis que l'on conduit à la boucherie, et il ne dira mot, ni n'ouvrira la bouche, non plus que l'agneau sous celui qui le tond.* Le Prophète par ces deux comparaisons de brebis et d'agneau, nous fait voir la grande douceur, la patience et le silence de notre Sauveur au milieu de toutes les plus violentes tempêtes de sa passion. Et certainement c'est une chose admirable, de voir combien il demeura maître de lui-même dans les accusations qui furent faites contre lui, et dans sa condamnation, et combien son âme très-sainte demeura assujétie sous la divinité suprême qui étoit en lui. Par là nous voyons qu'il ne fut pas enlevé par force à la mort, mais qu'il s'y offrit volontairement; et en effet étant prisonnier et les mains liées, étant accusé de crimes très-faux devant des juges très-iniques et qui étoient ses ennemis conjurés, étant environné du bruit de ceux qui l'accusoient et qui désiroient sa mort, étant battu et mé

prisé par ceux qui le menoient, avec combien de modération et de gravité se comporta-t-il dans toutes ces violentes attaques! Il ne se plaignit ni ne murmura point, il ne répandit point de larmes de foiblesse, ni ne s'étonna même point dans ses souffrances; il ne pria point ses juges, ni ne demanda point de relâche en ses peines; il ne se mit point en colère, ni ne témoigna aucune indignation contre tant d'injures et tant d'injustices. Il ne prononça aucune malédiction contre ses accusateurs, ni contre les juges et les ministres d'une si horrible cruauté. Enfin il ne sortit pas une seule parole de cette bouche sacrée, qui fût rude ou injurieuse. Il ne proféra non plus aucune parole d'ostentation, ni ne dit rien de relevé, pour rendre témoignage de ce qu'il étoit, et ne voulut faire aucun miracle, surtout dans la maison d'Hérodes qui le désiroit si fort. Il ne s'étendit point en de longs discours pour justifier son innocence. Il n'abaissa point sa dignité, ni n'offensa celle des juges; conservant au contraire une extrême égalité parmi tant de violences; lorsqu'il vit qu'il ne servoit plus rien de parler, il se tut; et lorsqu'il fut obligé de répondre en étant pressé, il le fit en peu de paroles, et avec une modestie extrême, afin que son silence ne fût point attribué à des sentimens de rébellion et de mépris. Afin même que ceux qui le jugeoient ne pussent prétendre cause d'ignorance de ce qu'il étoit, il le déclara sans offenser personne; et lorsqu'il fut conduit au supplice de la croix, il ne s'étendit pas par le chemin en de longs discours, et étant sur la croix, il ne parla point non

plus au peuple qui étoit là présent, pour justifier son innocence, ou pour blâmer les témoins, les accusateurs, et les juges qui le faisoient mourir. Telle fut la sagesse, la constance et la modération qu'il garda dans ce grand bruit, dans ce trouble et cette confusion générale de toutes choses. Et en cela nous voyons bien clairement que toute cette grande œuvre fut conduite par un conseil tout divin. Que le Sauveur avoit un commandement de son Père éternel auquel il rendoit obéissance; ce qu'il faisoit avec une humilité très-profonde, et sans répugnance ni contradiction.

Mais je ne puis taire une autre merveilleuse circonstance de cette patience, qui fut l'extrême silence que le Sauveur garda parmi tant d'accusations et de faux témoignages en une cause si importante. L'évangéliste dit que le président en étoit fort étonné, jusqu'à lui dire : *Ne vois-tu point combien de témoignages sont rendus contre toi? à quoi il ne répondit pas un seul mot.* Une autre fois le président lui ayant demandé d'où il étoit, il ne dit rien non plus; et le juge étonné de son silence, lui dit : *Tu ne me dis mot; ne sais-tu pas que j'ai le pouvoir de te crucifier et de te délivrer?* Je veux un peu raisonner ici sur ce grand silence. Imaginons-nous, je vous prie, que le Sauveur n'étoit pas celui qu'il étoit, mais seulement un homme innocent et sans crime. Or, un homme qui seroit tel, se voyant faussement accusé, que feroit-il? que diroit-il? ne répondroit-il point pour soi-même? ne contrediroit-il point les faux témoins? ne feroit-il point mille sermens pour appuyer son innocence? ne donneroit-il

point de reproches contre les témoins? (ce que le Sauveur eût pu faire avec plus de raison qu'aucun autre, et même avec plus de succès, vu que le juge étoit bien assuré de l'envie et de la haine de ces accusateurs) n'eût-il pas demandé plus de délai pour sa défense, ne s'étant jamais vu qu'en l'espace d'une demi-journée un homme ait été accusé et condamné? n'eût-il point appelé à César, comme fit saint Paul? n'eût-il point demandé justice au ciel et à la terre contre une si grande injustice? tout homme faussement accusé auroit fait cela, et bien davantage. Or, le juge qui étoit un homme raisonnable, connoissant bien tout ceci, eut grand sujet de s'étonner d'un si grand et si profond silence. Et sans doute il devoit dire en lui-même, quelle nouveauté est celle-ci? quel silence? depuis que le monde a été créé, a-t-on vu un homme faussement accusé d'un crime de mort, et d'une mort de cette sorte, qui n'ait pas voulu ouvrir la bouche pour dire un seul mot en sa défense? Quel homme sage et prudent, voyant ceci, n'auroit point jugé qu'il y avoit quelque chose de surnaturel en cette affaire?

Si ce silence fut admirable, celui qu'il garda dans la maison d'Hérodes ne le fut pas moins, n'ayant pas répondu une seule parole, quoiqu'il en fût pressé plusieurs fois. Mais celui qui s'offroit volontairement aux douleurs, n'avoit que faire de rien dire pour empêcher sa passion. Je veux encore raisonner sur ce silence, comme j'ai fait sur l'autre. Si le Sauveur, comme j'ai déjà dit, n'avoit point été un Dieu, mais seulement un homme sans crime, que devoit-il faire étant

présenté devant son roi naturel, que lui dire : Seigneur, vous êtes mon roi, et je suis votre sujet; en cette qualité il est juste que vous me preniez sous votre protection, et que vous me défendiez des fausses accusations de tant d'ennemis conjurés pour me perdre; la rage et l'envie qu'ils ont conçue contre moi, pour avoir toujours repris leurs vices et leurs méchancetés, les porte à vouloir boire mon sang? Ils ont déjà fait tout ce qu'ils ont pu, afin que Pilate me condamnât; mais connoissant mon innocence, il n'a rien voulu faire contre la justice, et s'est lavé les mains de toute mon affaire; c'est pour cela qu'il m'a renvoyé vers vous, comme sujet naturel de votre royaume. Faites-moi donc justice, Seigneur, et ne souffrez point que la méchanceté prévale sur l'innocence. Qui peut nier que tout autre homme innocent n'eût allégué ceci, et beaucoup d'autres raisons encore pour se garantir d'une mort si honteuse et si cruelle? Néanmoins le Sauveur ne fit ni ne dit rien de semblable, étant présenté et accusé devant ces deux tribunaux; au contraire il conserva une modestie, une gravité et un silence si grand et si étrange, qu'il ne s'en est pas vu un tel depuis que Dieu a créé le monde. Par là nous devons nécessairement reconnoître et avouer, qu'en cette personne il y avoit quelque chose au-dessus de l'humanité, puisqu'en elle il se trouvoit une chose qui ne s'étoit jamais rencontrée en aucune créature humaine (comme il est évident que des effets différens procèdent des causes différentes), et par conséquent nous devons confesser, que cette patience n'étoit pas

humaine, mais divine. Car comme nous avons accoutumé de dire fort véritablement, que si un Dieu devoit naître, il devoit naître d'une vierge; nous pouvons dire aussi que si un Dieu devoit endurer, il devoit endurer de cette sorte; et s'il devoit être appelé en jugement, il s'y devoit comporter en cette manière.

L'apôtre saint Pierre veut que nous ayons toujours devant les yeux cette parfaite douceur et cette patience, afin qu'en la bien considérant dans un sujet tellement important, nous conservions la patience dans les petites choses et peu importantes. *Aussi*, dit-il, *Jésus-Christ a souffert pour nous, afin de nous donner un exemple, pour suivre ses traces; lorsqu'il entendoit médire de lui, il ne médisoit pas; lorsqu'il souffroit, il ne menaçoit pas; au contraire il s'abandonnoit au juge qui le jugeoit injustement, payant sur la croix pour nos péchés, afin que mourant au péché, nous vivions en sainteté et justice* (1 *Pet.* 2).

§ 1.

Nous sommes aussi consolés et fortifiés dans saint Paul par le même exemple, quand il dit : *Jetez les yeux sur le Seigneur qui a souffert de si grands combats et de si grandes contradictions de la part des hommes méchans et malins, afin que vous ne vous affligiez point, et que vous ne perdiez point courage, puisque vous n'êtes point encore parvenus jusqu'à répandre votre sang pour résister aux péchés.* (*Heb.* 12). Suivant ce conseil de l'Apôtre, si quelqu'un ne veut point perdre courage dans le chemin de

de la vertu, quel autre portrait doit-il mettre devant ses yeux, et sur quoi se doit-il appuyer pour ne pas tomber, que sur le bâton sacré de la croix? C'est là qu'il trouvera des exemples à imiter; il y trouvera de quoi se fortifier et se consoler en toutes ses peines, et en tous ses déplaisirs. Ceux qui ont décrit la nature des animaux, disent : Que si la licorne rencontre des eaux venimeuses et empoisonnées, elle trempe sa corne dedans, et que par ce moyen elle leur ôte toute leur malignité; de sorte que tous les autres animaux en peuvent boire après en toute assurance; la croix fait en sa manière, ce que fait la corne de cet animal; car elle fait que les eaux des tribulations qui sans elle ne sauroient être bues, deviennent très-douces et agréables à la bouche des serviteurs de Dieu.

Quelle autre consolation donc plus puissante et plus efficace pourront trouver les infirmes, les affligés, ou les pauvres et les nécessiteux, dans leurs misères, que celles qui se recueillent sur cet arbre sacré? Car en ce Sauveur nous avons un remède universel et très-salutaire pour toutes les misères de cette vie. Il a senti en sa personne le froid, le chaud, la lassitude, la faim, la soif, la pauvreté, les persécutions, les ignominies, les mépris, les injures, les trahisons d'un de ses chers disciples, l'abandonnement général de tous ses amis, les prisons, les calomnies, les coups de verges, les moqueries, les soufflets, la nudité, les tourmens, la croix, la mort et une sépulture étrangère. Mais comment a-t-il supporté tout ceci, et avec quelle patience, avec quelle égalité d'âme, et avec quelle modestie et quel

silence ? Combien donc doit être grande la consolation que les affligés peuvent tirer, en bien considérant toutes ces choses ! Combien au contraire doivent-elles servir pour réprimer les appétits des riches, et combien peuvent-elles utilement enseigner les uns et les autres !

CHAPITRE XIX.

Treizième fruit de l'arbre de la croix, qui sont les exemples et les puissans motifs qu'elle nous donne à embrasser toutes sortes de vertus.

Ce n'est pas seulement pour les grandes et excellentes vertus dont nous venons de parler, que la vie aussi-bien que la mort de notre Sauveur nous fournit des exemples et de très-puissans motifs ; c'est aussi pour toutes les autres ; et nous ne saurions trouver ailleurs de plus parfaits exemples pour l'imiter et pour nous rendre semblables à lui. Or, nous devons savoir que le comble de toute la perfection humaine consiste en cette imitation et en cette ressemblance de Dieu (qui est la première règle et la première mesure de toute perfection). Tellement qu'une créature sera d'autant plus parfaite et plus aimée de Dieu, qu'elle se trouvera plus semblable à Dieu ; parce que la ressemblance est la cause de l'amour. C'est à cette heureuse ressemblance, et à cette sainte imitation que le Sauveur nous exhorte si souvent dans l'Écriture, lorsqu'il répète

tant de fois : *Soyez saint scomme je le suis.* Et dans l'Evangile : *Soyez*, dit-il, *parfaits comme votre Père céleste* (*Matth.* 5). Et en un autre endroit : *Soyez miséricordieux comme votre Père céleste.* Ce qui nous est encore enseigné par les philosophes païens, et entre autres par Platon et par Plutarque, lesquels nous exhortent en divers passages, à cette imitation et ressemblance de Dieu.

Mais nous pourrions demander à ceux-ci, en quoi est-ce que les hommes peuvent imiter Dieu ? Peuvent-ils créer un autre nouveau monde, et le gouverner ? Ils me répondront que non, sans doute; mais que nous imitions sa vertu et sa sainteté. A cela l'homme grossier répondra : Je voudrois donc voir plus sensiblement cette vertu, afin de la pouvoir mieux imiter, parce qu'en Dieu elle est invisible, aussi-bien que lui : or, afin que les hommes ne trouvassent point d'excuse en ceci, le Seigneur s'est revêtu de chair humaine, et l'invisible s'est rendu visible, afin que nous pussions voir et imiter les vertus admirables qu'il nous a découvertes en cette chair mortelle.

Ce maître et ce docteur céleste est donc venu au monde, et a traité et conversé avec tant de douceur parmi les hommes, avec tant de bonté et d'humilité; il est allé de ville en ville et de lieu en lieu avec tant de sainteté; il a fait tant de biens aux hommes, soit en leur prêchant sa merveilleuse doctrine, ou en leur donnant ses divins exemples; il a fait tant de miracles, ordonné tant de sacremens, opéré tant de mystères; il a souffert les maux avec tant de patience,

repris les vices avec tant de vigueur et de sévérité, traité les gens de bien avec tant de douceur, et exercé à l'égard de tous les hommes tant d'œuvres de charité, qu'il ne s'en est jamais fait, ni ne s'en fera jamais tant dans le monde. N'étant pas encore satisfait de cela, pour nous faire mieux connoître sa bonté et sa miséricorde sur la fin de sa vie, après avoir lavé les pieds à ses disciples, et avoir institué ce sacrement admirable de son corps et de son sang très-sacré, pour le soutien et pour la réparation de notre vie, il est venu enfin jusqu'à se mettre sur une croix pour remédier à tous nos maux; et là, comme un très-doux et très-innocent agneau, il s'est offert pour nous en sacrifice; mais il ne l'a pas fait pour nous racheter seulement de la servitude; ç'a été aussi pour confondre notre orgueil par l'exemple de son humilité, pour nous donner des gages de son amour, pour appuyer notre confiance, pour nous consoler dans nos peines, pour nous porter à toutes sortes d'honnêtes travaux, et enfin pour exciter la dévotion dans nos âmes.

Pour nous rendre capables de cette imitation et de cette ressemblance, quel moyen eût-on pu s'imaginer plus à propos et plus convenable, qu'un Dieu qui s'est fait homme, et qui a vécu et conversé avec tant de sainteté parmi les hommes? Car l'homme ne pouvant pas s'élever jusqu'à imiter les œuvres de cette souveraine majesté; il falloit que cette majesté s'abaissât à faire en son humanité de telles actions, que l'homme ne les trouvât ni étranges, quoiqu'elles fussent divi-

nes, ni impossibles, puisqu'elles étoient humaines? C'est ce qu'a fait le Fils de Dieu dans l'humanité qu'il a reçue, dans laquelle il nous a laissé les exemples de toutes les vertus que nous venons de raconter, afin que si nous ne le pouvions imiter dans les œuvres de sa sagesse et de sa toute-puissance, nous l'imitassions au moins en celles de sa bonté et de sa justice. Et sans doute les exemples de notre Sauveur sont bien les plus puissans qui se pouvoient désirer pour l'homme, parce que les exemples d'humilité sont d'autant plus efficaces, que la personne d'où ils procèdent est plus relevée; or, il ne pouvoit point y avoir de personne plus relevée que le Fils de Dieu, de qui les exemples, outre qu'ils sont exemples, sont aussi bienfaits, mystères, sacremens, sacrifices et remèdes pour la guérison de nos infirmités, des moyens pour exciter notre dévotion, pour enflammer notre amour, et nous porter à une très-haute contemplation.

Après cela, que nous reste-t-il donc à faire, sinon de nous écrier avec saint Bernard, et de dire : « Que » ferai-je, Seigneur, ou que dirai-je, puisque vous avez » bien daigné faire de votre chair un miroir dans le- » quel je me pusse regarder? » Il dit fort à propos un miroir, parce que le miroir se fait de verre et de plomb, et non pas d'une seule de ces deux matières; tellement que le verre étant fort clair et le plomb fort obscur, ni l'un ni l'autre ne pouvoient séparément faire un miroir; mais de l'un joint avec l'autre, il s'en fait un miroir parfait. Il semble que le conseil divin fut tout pareil, lorsqu'il résolut de joindre à la splendeur

de sa divinité l'obscurité de notre humanité, afin que ne pouvant prendre pour miroir et pour exemple de notre vie les vertus de la divinité à cause de leur hauteur, nous pussions au moins en quelque façon atteindre à celles de la sacrée humanité, pour être plus conformes à notre nature.

Ce divin conseil fut un remède aussi très-convenable et très-proportionné pour la guérison de notre chute, qui venoit de ce que l'homme avoit désiré, aussi-bien que l'ange, d'être semblable à Dieu. Ce fut cette ressemblance que le serpent promit à la femme, lorsqu'il lui dit (*Genes.* 3) : « Qu'en mangeant » du fruit de cet arbre, ils seroient, elle et son mari, » tels que Dieu. » Et Dieu dit, selon qu'a écrit saint Bernard : « Ces hommes se perdent en me voulant » imiter et devenir semblables à moi : Je veux donc » me faire tel, qu'en m'imitant, les autres ne soient » plus en danger de se perdre, mais qu'au contraire » ils se puissent sauver. » Tu as voulu, ô homme, devenir semblable à Dieu, parce que c'est la plus grande gloire qui puisse être après Dieu ; et voici Dieu en telle figure, que tu le pourras imiter sans danger, et arriver à la ressemblance à laquelle tu aspires.

§ 1.

Voilà sans doute l'un des principaux fruits de l'arbre de la croix, comme le remarque saint Léon par ces paroles : « Deux sortes de remèdes nous sont pro- » posés en la passion de notre Sauveur : dans l'un nous » y avons d'une part un sacrifice, et dans l'autre un

» exemple; parce que par l'un la grâce divine nous est » donnée, et par l'autre la nature humaine est forti- » fiée. Car comme Dieu est l'auteur de notre justifi- » cation, l'homme aussi lui est débiteur de son culte » et de sa dévotion. » Le même Saint ajoute encore : « A cause de cette œuvre ineffable de notre rédemp- » tion, nous devons chasser loin de nous tout orgueil » et toute négligence; car n'ayant rien en cela, que » nous n'ayons reçu, nous n'avons aucun sujet de nous » glorifier. Par même moyen nous sommes enseignés » à n'être pas négligens à bien user des dons de la grâ- » ce; car celui-là nous oblige justement à l'observa- » tion de ses commandemens, qui nous prévient et » nous aide de son secours; et celui-là nous invite » bien favorablement et bien doucement à lui rendre » obéissance, qui nous conduit à la participation de » sa gloire. » Ce grand saint dit que le Sauveur nous invite favorablement et doucement au travail de l'obéissance, parce que tous les exemples de souffrance qui se rencontrent en cette grande œuvre, nous étant mis devant les yeux, il nous doit sans doute être bien doux d'endurer pour notre salut propre, ce que le Seigneur du ciel et de la terre endura pour le salut d'autrui; puisque même il n'y a point de bonne action qu'un homme de bien ne puisse ni ne doive entreprendre, pour l'accomplissement de laquelle il ne reçoive un secours très-puissant, s'il tourne les yeux vers Jésus-Christ crucifié. Venons un peu à expliquer ceci plus distinctement. Un dévot pénitent aura-t-il dessein de prendre la discipline pour la satisfaction de ses péchés?

sa chair refusera sans doute les coups; et lui que fera-t-il? Il jettera les yeux vers ce Seigneur qui est sur la croix, où il lui verra les épaules toutes déchirées de coups de verges pour les fautes et pour les péchés des autres; et après cela pourra-t il n'avoir pas honte d'épargner les siennes, pour les fautes qu'il aura lui-même commises? Le même voudra durant tout un carême, ou une semaine sainte, ou chaque vendredi de l'année coucher sur une table, en mémoire de ce que le Seigneur en un pareil jour a souffert pour lui. La chair qui aime ses plaisirs y répugne; mais cet homme de vertu jettera les yeux sur le lit dur que le Seigneur voulut prendre sur la croix, et si étroit, qu'il lui fallut même mettre un pied sur l'autre; là il n'eut point d'autre chevet qu'une couronne d'épines qui lui environnoit la tête, ni d'autre lit que ce bois dur de la croix. Un autre voudra-t-il par pénitence jeûner un jour au pain et à l'eau? Pour faire cette action avec plus de gaieté et de courage, il regardera cette triste table, et ce repas de mauvais goût que le Sauveur prit sur la croix. Il en a lui-même fait mention dans ce psaume, où il dit (*Psal.* 68) : *Ils m'ont donné du fiel à manger, et du vinaigre à boire dans ma soif.* Le même voudra peut-être porter le cilice, afin de mortifier sa chair, comme faisoit la sainte veuve Judith, (*c.* 9), ou une chaîne de fer en ceinture, ainsi que sainte Catherine de Sienne et plusieurs autres saints. Pour faire ceci de meilleur cœur, il tournera les yeux vers les liens avec lesquels ce roi de gloire fut attaché à la colonne, et traîné comme un infâme voleur par

les rues et les places publiques, d'un pontife à un autre, et d'un tribunal à un autre tribunal.

Ces considérations sont très-utiles pour les actions de pénitence, par lesquelles nous avons dessein de satisfaire à la justice divine pour nos fautes, et pour affoiblir les mauvaises inclinations de notre chair, mortifiant et débilitant cette même chair qui en est la racine.

Mais passons à un autre genre de vertus, qui ne se peuvent pas exercer non plus sans difficulté. S'offre-t-il une occasion de se tirer le pain de la bouche, pour secourir un misérable? Pour faire cette action avec plus de courage, tournez les yeux sur la libéralité infinie de ce Seigneur, qui s'est lui-même donné pour nous. Il nous a, comme dit saint Bernard, donné sa propre chair à manger, son sang à boire, sa vie pour prix de notre rachat, et l'eau de son côté pour laver et nettoyer nos ordures. Rend-on un faux témoignage contre vous, pour ternir votre réputation, ou bien vous traite-t-on de scélérat et de méchant? Quelle consolation plus grande pouvez-vous trouver en cela, qu'en vous remettant en mémoire les faux témoignages et les injures atroces, dont on calomnie votre innocent maître, l'appelant gourmand et ivrogne, ami des pécheurs et des publicains, samaritain, possédé du démon, fou, magicien, trompeur, méchant et séditieux? Quel cœur, pour délicat et pour impatient qu'il soit sur le compte des injures, ne deviendra point patient, s'il veut considérer de combien furent plus graves et plus atroces celles que souffrit le miroir même

de l'innocence? Un homme reçoit-il un soufflet d'un autre? Quel plus grand soulagement peut-il recevoir dans une pareille offense, que de considérer combien de soufflets le Fils de Dieu reçut le jour et la nuit de sa passion, sur ce visage que les anges désirent si fort de voir et de contempler? Est-il fâcheux à quelqu'un d'être maltraité par un autre, et d'être soumis à son prochain? quel meilleur remède pour se guérir de cette enflure d'orgueil, que de voir le Maître et le Seigneur des anges né dans une étable, couché dans une crèche, prosterné aux pieds de quelques pêcheurs, et les leur laver avec une profonde humilité? et levant les yeux en haut, que de voir ce divin Maître des anges sur une croix entre deux larrons? Un autre est-il tenté de haine et de passion contre ses ennemis, quel remède plus puissant pourra-t-il trouver que de lever les yeux vers ce Seigneur, qui est attaché à une croix, flagellé, couronné d'épines, injurié, méprisé? Et néanmoins comme s'il eût mis en oubli toutes ces offenses, il n'ouvrit la bouche que pour demander pardon et grâce pour ceux qui l'avoient crucifié, excusant leur faute, comme de gens qui ne savoient pas ce qu'ils faisoient.

Celui qui voudra bien considérer toutes ces choses, connoîtra clairement combien nous trouvons de secours et d'assistances en la croix pour toutes les bonnes actions. Car les exemples que nous y voyons, ne nous fortifient pas seulement dans les souffrances; (et bon Dieu, quels exemples!) mais aussi remplissent l'esprit des grâces que Dieu communique à ceux qui

avec humilité et dévotion contemplent le Seigneur sur la croix, et qui se retirent dans ses saintes plaies.

CHAPITRE XX.

Quatorzième fruit de l'arbre de la croix, qui est la profession de l'austérité et de la pauvreté de la vie évangélique.

La doctrine qui est contenue en ce chapitre, ne convient pas à toutes sortes de personnes. Elle est principalement pour ceux qui aspirent à l'austérité, à la pauvreté et à la perfection de la vie évangélique. Le mystère sacré de la croix est de si grande utilité pour cet effet, qu'il semble n'avoir été institué que pour ce seul sujet; car pour former les hommes à un genre de vie qui est tout de croix, il ne pouvoit point y avoir de moyen plus puissant ni plus convenable que le mystère de la croix. Mais il faut prendre garde que cet arbre sacré a des branches qui sont hautes, et qu'il en a d'autres qui sont basses. Aussi toutes sortes de personnes y pourront atteindre, soit grands ou petits, forts ou foibles, et y trouver tout ce qui est convenable à chaque condition. Il est vrai néanmoins que les parfaits y trouveront bien mieux ce qui est de leur goût, étant un arbre d'une extrême perfection; et c'est aussi de cette perfection que nous voulons parler en ce chapitre.

Pour la mieux faire entendre, il faut premièrement

expliquer quelle est la perfection de la vie chrétienne. Et pour cela, faire voir la différence des deux principales parties dont l'homme est composé, qui sont le corps et l'âme. Cette différence est bien si grande, que l'une est de la condition des bêtes ; de sorte qu'elle boit et mange comme elles; dort, croît, et meurt comme elles font; mais l'autre qui est l'esprit, est de la condition des anges; de sorte que par sa nature elle ne désire, ni ne s'attache à rien de corporel, mais seulement aux choses spirituelles ; comme sont les vertus, la sagesse, l'amour et la connoissance du Créateur, parce que tout ceci est conforme à la nature de l'esprit, comme les autres choses sont conformes à la nature du corps; car chaque chose aime son semblable, et ce qui a du rapport à sa nature. Or, comme dans l'homme il y a ces deux parties si inégales, il est dans la liberté de choisir celle qui lui plaît, pour s'y conformer, ayant des principes pour l'une et pour l'autre. S'il veut mener une vie corporelle, il faut qu'il devienne semblable aux bêtes, lesquelles n'ont soin de rechercher que ce qui convient à leurs corps, soit pour leur nourriture, soit pour leurs plaisirs. Mais s'il veut vivre selon l'esprit, il faut qu'il se rende semblable aux anges, qui ne s'attachent à autre chose qu'à la contemplation, à l'amour, et au service de leur Créateur. C'est ce qui a donné sujet à saint Augustin de dire, écrivant sur saint Jean : « Que la » vie de l'homme tient le milieu entre les bêtes et les » anges, et que s'il vivoit selon les appétits de sa chair, » il seroit semblable aux bêtes; comme au contraire,

» s'il suivoit les lois de l'esprit, il seroit compagnon » des anges. » Pour revenir à notre propos, je dis que la perfection de la vie chrétienne consiste à mépriser tous les plaisirs et toutes les délices de la chair, et tous ses appétits, et ses désirs déréglés, pour suivre les lois de l'esprit, embrassant et recherchant les choses spirituelles dont nous venons de parler. Les hommes en cela imiteront la pureté des anges, et feront en terre la même chose que les anges font au ciel, qui sera d'aimer et louer leur Créateur, et contempler sans cesse ses grandeurs et ses merveilles. Voilà quel a été le genre de vie qu'ont mené tous les saints, et particulièrement ceux qui se sont retirés dans les déserts, où renonçant à toutes les choses du monde, et se contentant de vivre d'herbes et de racines, séparés du commerce et de la compagnie des autres hommes, ils employoient les jours et les nuits à s'entretenir avec Dieu.

Mais il faut remarquer en ceci que la chair, ennemie irréconciliable de l'esprit, résiste très-puissamment à ce genre de vie, qui la prive des plaisirs et des délices dont elle a une soif et une faim insatiable. Tous les sens corporels se joignent avec elle, lesquels désirent naturellement toutes les choses qui leur sont agréables, comme le goût, les saveurs, l'attouchement, la mollesse, les yeux, les belles choses, et l'odorat, les bonnes senteurs; la présence des choses qu'ils désirent, n'y contribue pas moins; car elle émeut infiniment les cœurs, aussi-bien que le plaisir et l'utilité qu'ils en retirent; mais celui qui nous apporte le plus d'obstacle, est notre commun et ancien ennemi, le-

quel souffle et allume le brasier de nos appétits, pour les enflammer, et pour faire croire aux hommes, que les choses même superflues et inutiles leur sont nécessaires. C'est avec ces armes et avec ce puissant secours que la chair combat si fortement contre l'esprit, qu'elle attire presque tout le monde à elle; l'esprit au contraire, au moins de ceux qui aspirent à la perfection de la vie chrétienne, assisté des faveurs et du secours de la grâce, et de la présence du Saint-Esprit qui est en eux, combat avec de bien meilleures et de plus fortes armes, contre la tyrannie et les mauvaises inclinations de la chair. C'est avec ces saintes armes qu'ils la rendent sujette, et qu'ils la font servir et obéir aux lois de l'esprit, lorsqu'elle répugne à leurs commandemens; mais ils n'en demeurent pas là, et même hors de cette nécessité, et hors de l'occasion, ils la tiennent dans un travail continuel, et la font beaucoup souffrir, afin de la dompter, de l'assujétir et de la rendre souple à l'obéissance, pour en être plus facilement les maîtres, lorsque le besoin le requiert; car comme ceux qu'on élève pour la guerre, sont dans un continuel exercice des armes; on leur apprend à s'en servir, à joûter, à escrimer, à garder l'ordre, même hors de temps, et sans voir l'ennemi, afin qu'ils soient plus adroits dans l'occasion de la guerre; de même ces braves soldats pour être plus adroits à résister aux assauts de la chair, lorsqu'elle contredit l'esprit, la tiennent, hors de l'occasion, sujette; ils la font souffrir et beaucoup travailler, afin de nourrir par cet exercice, cette sainte haine que le

Sauveur nous commande d'avoir pour elle, et afin de ne se trouver point nouveaux et maladroits lorsqu'il est besoin de lui résister. A ce propos Théodoret écrit dans l'histoire religieuse de quelques saints particuliers de l'un et de l'autre sexe, que les uns portoient sur leurs corps de grands poids de fer et d'autres choses fort pesantes, d'autres étoient continuellement couverts de cilices, d'autres prenoient tous les jours la discipline; de sorte que non-seulement dans l'effort de la tentation, et dans la nécessité pressante, mais encore hors de là ils traitoient leurs corps avec rigueur, afin qu'ils n'eussent point de peine à lui résister, lorsque la loi de Dieu et la raison le requéroient. Par la continuation de ce saint exercice, mais bien plus par les faveurs de la grâce, la chair vient peu à peu à se spiritualiser, et à s'accommoder aux volontés de l'esprit, lui obéissant presque sans contrainte. C'étoit à cette sorte de perfection que le Sauveur nous exhortoit lorsqu'il disoit : *Que celui qui voudra venir après moi, renonce à soi-même; qu'il prenne sa croix, et qu'il me suive* (*Marc.* 8). Bien que cette parole du Sauveur soit proposée à tous les hommes, soit parfaits ou imparfaits, comme rapporte saint Marc, elle ne convient pas néanmoins également à tous, mais avec quelque différence selon les conditions. Et encore qu'elle soit fort brève en paroles, elle comprend néanmoins tant de choses, qu'un saint homme, qui l'avoit toujours devant les yeux, avoit accoutumé de dire qu'il vouloit faire un livre, et que dans tous les feuillets de ce livre il n'y mettroit que cette seule sentence,

voulant dire qu'elle comprenoit toutes choses. Renoncer à soi-même, c'est dire beaucoup; car cela signifie la contradiction et la répugnance continuelle que nous devons avoir contre notre chair; parce que cette renonciation ne peut s'appliquer aux intentions et aux désirs de l'esprit, qui naturellement ne désire pas des choses charnelles, mais spirituelles, comme étant conformes à sa nature; de sorte que cette renonciation de soi-même s'entend d'une partie de nous-mêmes, qui est dans notre propre chair.

Or, cette renonciation, au moins si nous voulons atteindre à la perfection de la vie évangélilique, doit être si générale, que hormis ce qui est absolument nécessaire pour la vie, et sans quoi elle ne se peut conserver, il faut rejeter tout le reste; de sorte que renoncer à soi-même, c'est renoncer à sa chair, à tous ses plaisirs, à ses contentemens, à sa propre volonté, et se priver de tous les plaisirs déréglés des sens; il faut refuser toutes ces choses-là à son corps, il faut l'en priver absolument, et ceci s'appelle renoncer à soi-même. Mais de porter sa croix chaque jour, c'est prendre en patience toutes les infirmités et les maladies, la pauvreté, les persécutions et les tentations qui nous arrivent par la permission de Dieu, nous résignant entièrement entre ses mains avec une confiance très-assurée, qu'il permet et ordonne tout cela pour notre bien, quoique nous ne le voyions pas sur l'heure. Et enfin, de suivre Jésus-Christ, c'est encore une croix; parce que c'est l'imiter et suivre par le même chemin qu'il

qu'il a tenu, qui est un chemin de travail, d'obéissance et de patience.

Puisque c'est en ceci que consiste la perfection de la vie évangélique, qu'est-ce qui nous pouvoit plus courageusement exciter à sa recherche que l'arbre sacré de la croix? Qu'est-ce qui pouvoit être plus efficace à produire une croix qu'une autre croix, étant un langage ordinaire des philosophes, qu'un semblable produit son semblable? Qui sera donc ou si téméraire, ou si aveugle, ou si ingrat, qui voyant le Seigneur de toutes les choses créées, celui qui est l'image et la splendeur du Père, celui qui, par sa toute-puissance créa toutes choses, qui les régla et ordonna par sa sagesse et qui les gouverne par sa providence; de qui les richesses et la félicité sont si parfaites, qu'elles ne peuvent être augmentées, ni par ce que tout ce monde contient, ni par mille mondes encore, quand il lui plairoit de les créer; et qui nonobstant toutes ces grandeurs infinies, par sa seule bonté et par sa seule miséricorde, et pour nous faire aimer la vertu et toutes sortes d'honnêtes travaux, a voulu souffrir tant de tourmens en sa mort et tant de sortes de peines durant sa vie, de faim, de soif, de chaud, de veilles, de fatigues et d'une pauvreté si grande, qu'il ne se nourrissoit que des simples aumônes que lui faisoient ces saintes femmes dont il étoit accompagné : comment, dis-je, est-ce que le serviteur sera si insolent et si téméraire, que de vouloir être plus riche et mieux traité que son maître? Comment ne voudra-t-il point endurer pour ses propres fautes, ce que le maître a enduré pour celles

d'autrui? Comment pourra-t-il caresser sa chair si encline au mal, voyant de quelle sorte son maître a traité la sienne très-innocente? Comment osera-t-il prétendre d'entrer à son aise, et sans peine dans la gloire d'autrui, voyant avec combien de fatigues son maître est entré dans la sienne propre? Qui ne voit donc point en ceci combien il y a de puissans motifs et de fortes consolations dans l'arbre de la croix, pour tous ceux qui voudront entreprendre de surmonter les travaux qui se présentent dans l'austérité et dans la pauvreté de la vie évangélique?

CHAPITRE XXI.

Quinzième fruit de l'arbre de la croix, qui est la matière qu'elle nous fournit d'une très-haute contemplation.

Entre les louanges que David donne dans le premier de ses psaumes à l'homme juste, il dit que *jour et nuit il méditera la loi du Seigneur.* Il ajoute aussitôt les fruits admirables qu'il retirera de ce saint exercice, disant : *Qu'il sera comme l'arbre planté sur le rivage des eaux courantes, lequel donnera ses fruits en la saison et ne perdra jamais ses feuilles, et que toutes les choses où il mettra la main prospéreront.* En si peu de paroles, il ne se pouvoit pas faire de promesses plus grandes, ni plus magnifiques; mais il faut ici considérer que, par ce mot de la loi de Dieu, nous

n'entendons pas seulement la loi écrite, mais aussi la loi de grâce et le fondement sur lequel elle est établie, qui est le mystère de la croix.

Avant que de parler de ce genre de méditation, je veux expliquer brièvement ce que c'est que la méditation. Méditer, c'est considérer par l'entendement les choses qui nous peuvent émouvoir à l'amour et à la crainte de Dieu, et à la haine du péché, appliquant la volonté à sentir et à goûter les choses que l'entendement lui représente, pour y attacher son affection si elles sont bonnes, où l'en retirer si elles sont mauvaises. Je dis ceci, parce que la considération des choses divines sans cette application, est plutôt une étude ou une spéculation, qu'une méditation. Je passe bien plus avant, et je dis qu'en ce saint exercice, la volonté tient le premier rang, et que l'entendement est au-dessous; son office n'étant que de proposer et de représenter à la volonté, qui est une puissance aveugle, tout ce qui la peut exciter à ces affections et à ces mouvemens dont nous parlons; tellement que l'ardeur et le sentiment que conçoit la volonté, est la fin de cet exercice; et la considération, comme le moyen d'y parvenir. Mais comme j'ai traité plus au long cette matière dans mes livres de l'oraison, je n'en dirai pas maintenant davantage.

Encore qu'il y ait plusieurs choses sur lesquelles on peut méditer, (puisque toutes les écritures et toute la fabrique du monde, qui est le livre des créatures, servent de sujet pour cela;) néanmoins le mystère de la croix est sans doute la matière la plus excellente, la

plus utile, la plus douce et la plus sainte, et celle enfin qui est la plus puissante pour nous porter à l'amour et à la crainte de Dieu, à la poursuite et à l'étude de toutes les vertus, aussi-bien qu'à la haine des vices et des péchés. Cela se peut facilement comprendre, par toutes les choses que nous avons écrites jusqu'ici sur ce sujet; mais principalement par celles que nous avons traitées dans le dix-neuvième chapitre, où nous avons fait voir que toutes les vertus paroissent avec éclat dans l'arbre de la croix, et qu'elles y paroissent dans le dernier degré de perfection; et c'est là que doit principalement tourner les yeux, celui qui veut contempler dévotement.

Dans cette contemplation tous les saints ont trouvé de très-puissans motifs pour s'attacher à toutes les vertus; ils y ont trouvé de très-ardens mouvemens d'amour, et de très-profondes craintes de Dieu, aussi-bien que d'une aversion extrême pour le péché. Ils y ont pris des désirs très-ardens de pauvreté, d'austérité, de faim, de soif, de nudité, de souffrir des peines, et même de répandre leur sang pour l'amour de ce Seigneur qui, pour l'amour d'eux avoit répandu tout le sien. C'est ce qui leur a fait mépriser toutes les pompes, toutes les vanités et tous les plaisirs du monde, pour embrasser la croix de la pénitence et l'austérité de la vie. C'est ce qui les suspend et les ravit bien souvent dans l'admiration de cette bonté immense, que le Fils de Dieu nous a voulu montrer sur l'arbre de la croix, et de la hauteur du conseil divin, qui a voulu employer un moyen si convenable pour

relever le monde de sa chute. Ils se trouvent souvent comme noyés dans cet abîme très-profond de la bonté divine, ils se perdent de vue, s'élevant pour ainsi dire par-dessus eux-mêmes, et sentant, connoissant, aimant et goûtant des choses qui surpassent infiniment toute la capacité humaine.

Le cœur dévot trouve en ceci même une ample matière de componction, se ressouvenant que ses péchés et ceux de tout le monde, ont été les bourreaux qui ont si cruellement traité ce Seigneur, jusqu'à le crucifier. Mais il trouve encore de grands sujets de joie, voyant qu'il en a été si chèrement aimé, qu'il en a été racheté à un si haut prix, et qu'il est enrichi par de si grands mérites; il y trouve de grands motifs de louanges et d'actions de grâces, à rendre à ce rédempteur très-clément pour un bienfait si considérable; il y trouve la matière d'une extrême compassion, voyant ce que ce corps très-innocent et très-délicat a souffert, et le silence et la douceur qu'il a gardée dans une si grande souffrance. Car outre les coups de verges, les épines et tous les autres opprobres de la passion, le genre de mort, qui fut celui de la croix, étoit un des plus cruels qu'il y ait jamais eu, la vie ne se perdant pas en un moment, comme à ceux à qui on tranche la tête; au contraire on y souffroit une longue mort, des blessures de clous aux pieds et aux mains, (où il y a plus de nerfs qu'en aucune autre partie du corps, et par conséquent plus de sentiment) et surtout dans le milieu des pieds, qui en est appelé l'âme, pour être beaucoup plus sensible que tout le reste; dans

cette partie si délicate on fit entrer un gros clou à coups de marteau en l'un, et puis dans l'autre pied, avec le même effort, sans donner aucun relâche, que les deux clous ne fussent entrés bien avant dans le bois. Ajoutez à cela quel surcroît de douleur c'étoit au Sauveur, d'avoir sa très-sainte et très-innocente mère présente, pour voir et ouïr ces grands coups de marteaux; considérez quelle devoit être la douleur de tous les deux, surtout celle de ce corps très-sacré qui étoit le plus délicat et le plus sensible de tous les corps. Si nous considérons encore l'élévation de la croix, et la lourde chûte dont on la fit descendre dans la fosse où elle devoit être plantée; la pesanteur du corps, lorsqu'il vint à pancher en bas, et les plaies des mains et des pieds, qui s'agrandirent et s'élargirent par ce moyen. (Or, tout cela ne se passa pas dans un petit espace de temps, mais dura trois heures entières, c'est--à-dire depuis l'heure de sexte que le Sauveur fut crucifié, jusqu'à celle de none qu'il expira.) Ne m'avouerez-vous pas, que ce sont des douleurs que toutes les paroles du monde ne sont point capables d'expliquer?

C'est dans cette pieuse considération que se fondent souvent en larmes, les yeux de ceux qui s'y arrêtent profondément, leurs cœurs étant touchés également et de compassion et d'amour. C'est alors que l'âme dévote, blessée d'un doux trait d'amour et de compassion, dit ces amoureuses paroles de l'amante des Cantiques (*c.* 2) : *Soutenez-moi avec des fleurs, et environnez-moi de pommes, parce que je suis*

blessée d'amour. Saint Bernard dit sur ces paroles : « L'âme amoureuse contemple le vrai roi Salomon » avec la couronne dont sa mère l'a couronné; elle » contemple le Fils unique du Père éternel, portant sa » croix sur ses épaules; elle voit couvert de plaies et » de crachats, le Seigneur de la majesté même; elle » voit l'auteur de la vie et de la gloire, percé de clous, » son côté ouvert d'un coup de lance, et lui-même » chargé d'injures et d'opprobres; elle voit enfin qu'il » donne sa chère et précieuse vie pour ses amis; elle » voit toutes ces choses, et alors cette âme percée des » flèches du vrai amour, profère avec l'épouse ces pa- » roles : » *Soutenez-moi avec des fleurs, et environnez-moi de pommes, parce que je suis blessée d'amour.* C'est sur l'arbre de la croix qu'on cueille ces fleurs et ce fruit qui sont les vertus qu'elle nous fait acquérir. Et l'âme religieuse en étant bien pourvue, s'applique à se transformer dans les vertus et dans les passions de son Seigneur.

Mais qui pourra dignement expliquer la douceur et la consolation que ressentent en cette sainte méditation les personnes dévotes et religieuses? Saint Bonaventure, au commencement de son livre qui a pour titre, l'Aiguillon de l'amour, parlant de lui-même, dit ces belles paroles : « Etant une fois entré les yeux » ouverts dans ces saintes plaies, je fus aussi fort aveu- » glé par le sang qui en découloit; de sorte que depuis » je ne pus voir autre chose que du sang; de là j'ar- » rivai à tâtons jusqu'aux entrailles, dans lesquelles » je m'arrêtai, me nourrissant de ces douces viandes;

» je voudrois bien ne sortir jamais d'une si agréable » demeure, pour n'être pas privé des consolations que » j'y reçois. J'espère toutefois que, puisque ces plaies » sont toujours ouvertes, s'il m'arrive d'en sortir, » j'y pourrai encore rentrer. Ce même Saint dit en » cet endroit qu'il voudroit avoir été le fer qui fit » cette plaie, afin de demeurer toujours dans cette » sacrée poitrine; qu'il voudroit avoir été la croix, » afin que le Seigneur eût été crucifié sur lui; avoir » été le sépulcre, afin qu'il y eût été enseveli. » Et à la fin il ajoute que la douceur et le contentement que les âmes éprouvent en la considération de ce mystère, sont si grands, que non-seulement l'esprit, mais aussi la chair même, quoiqu'attachée aux choses charnelles et ennemies des spirituelles, vient à participer à ces consolations par le débordement qui se fait de l'esprit en elle. Il proteste que cette vérité est bien si certaine, que quelquefois lorsqu'il s'offroit des occasions d'obéissance, ou de faire quelque action de charité forcée, où la raison connoît qu'il faut quitter les exercices de dévotion pour ceux d'obligation, la chair avoit peine à s'en départir à cause de la consolation et de la douceur extrême qu'elle y trouvoit. C'est en cela que nous sommes bien obligés de rendre des grâces infinies à celui qui, par le fiel et par l'amertume de ses tourmens, nous a préparé un festin si délicieux. Celui qui voudra mieux connoître combien sont grandes les richesses que ce saint exercice a portées aux âmes pieuses, peut lire une oraison de ce saint docteur, que j'ai insérée aux additions du mémorial que j'ai composé de la vie chrétienne.

De là vient que le premier exercice qu'enseignent tous les maîtres et tous les docteurs de la vie spirituelle, tant dans les religions que hors des religions, à tous ceux qui veulent se convertir, (après les confessions générales, et les actes de contrition et de pénitence,) c'est de les mettre dans la pratique de cette sainte méditation. C'étoit ce que saint Bernard avoit toujours prescrit aux religieux du Mont-Dieu; parce qu'ils pouvoient toujours trouver en cela une très-abondante matière de larmes et de componction de leurs péchés; considérant qu'ils ont été les cruels bourreaux, et les malheureux ministres qui ont si inhumainement traité leur maître.

C'est par là que commencent ceux qui entrent dans le chemin de la perfection; mais ceux qui y sont déjà avancés tirent de ceci d'autres motifs plus convenables à l'état dans lequel ils sont parvenus, telles sont les actions de grâces pour un si grand bienfait, l'imitation des vertus de Jésus-Christ (lesquelles paroissent avec beaucoup plus d'éclat au mystère de la sacrée passion, qu'aux autres); l'accroissement d'amour auquel ils sont excités par les puissans motifs qui leur sont donnés pour cet effet; l'admiration de cette immense bonté et charité de Dieu, qui par ce moyen a voulu remédier aux maux de l'homme, aussi-bien que de la sagesse et du conseil divin qui a voulu y apporter le remède par des moyens si convenables et si proportionnés au mal; car c'est la passion de Jésus-Christ qui nous fournit ces grands motifs pour toutes ces choses et pour plusieurs autres. Et ceci ne nous doit pas

sembler étrange ; car, puisque la manne que Dieu envoya au désert contenoit tous les goûts que pouvoit désirer celui qui la mangeoit, celui qui étoit figuré par cette manne pouvoit bien contenir en soi toutes les vertus et les propriétés dont je viens de parler. Et en ceci nous voyons que les petits et les grands, les parfaits et les imparfaits, trouvent en cet arbre sacré la nourriture qui leur est propre.

Les plus sages d'entre les anciens philosophes ont bien compris que la félicité de l'homme consistoit en la contemplation des perfections de Dieu, quoiqu'ils ne conçussent ces perfections que par la connoissance et par l'ordre des créatures ; et pour parvenir à l'intelligence parfaite de cet ordre, il leur falloit employer plusieurs années dans l'étude de leur philosophie ; et cependant, après tout ce long espace de temps, à peine pouvoient-ils connoître autre chose du Créateur, que sa sagesse et sa toute-puissance; car la plupart ont bien osé nier la providence, et le soin paternel que Dieu a des choses humaines, quoique ce soit ce qui nous importe le plus. C'est pourquoi il a plu à la bonté divine, au lieu de ce livre des créatures, dans lequel il n'y avoit que les grands philosophes qui pussent lire, de nous donner en la vie et en la mort de son Fils, un livre de sagesse si clair et si abondant, que la moindre vieille femme et les paysans les plus grossiers pussent connoître une grande partie des perfections divines ; c'est-à-dire, la bonté, la charité, la miséricorde, la justice, la providence, l'amour que ce souverain maître et Seigneur a pour les gens de bien,

et l'horreur qu'il a pour les méchans et pour leur méchanceté; en quoi consiste le fondement de toute la philosophie chrétienne. Il ne faut pour cela ni lettres, ni subtilité d'esprit, ni plusieurs années d'étude. Au contraire, les plus simples personnes et qui savent le moins raisonner, sont souvent celles qui sont les plus capables de ce saint exercice; lequel requiert bien plutôt une pieuse affection et un sentiment de volonté, que tous les plus subtils discours de l'entendement, qui dessèchent bien souvent la volonté et la rendent stérile; parce que plus les facultés de l'âme se répandent par diverses voies, moins en demeure-t-il à la source, pour remplir un autre canal.

Rendons donc non-seulement une seconde fois, mais une infinité de fois, grâces à ce Seigneur souverain, qui nous a voulu par ce mystère enseigner une si sainte philosophie. Outre les autres fruits dont nous avons déjà fait mention, nous y trouvons encore avec une extrême facilité, non-seulement des argumens très-clairs pour connoître ces perfections divines dont nous avons ci-devant parlé, mais aussi des motifs et des aiguillons très-puissans pour nous exciter à la repentance, aux actions de grâces, à l'amour, à l'admiration, à la dévotion et à la compassion. Car y ayant dans l'histoire de la sacrée passion tant d'exemples et de rencontres de douleur, à peine se trouvera-t-il un cœur si dur, qui ne s'attendrisse et ne compatisse aux maux qu'il voit souffrir à ce très-innocent agneau pour l'amour de nous; les injures et les tourmens qu'il endura ayant été si cruels et en si grand nombre, que

si un voleur public avoit souffert à notre vue ce qu'il a enduré, nous en serions touchés de compassion. Quelquefois même à cette sainte et salutaire contemplation, il en succède encore d'autres qui ne sont pas moins profitables, dont ce mystère est le fondement.

CHAPITRE XXII.

Seizième fruit de l'arbre de la croix, qui nous donne matière de faire des offrandes et des demandes à Dieu dans nos prières.

L'ORAISON, comme dit saint Bernard, est la sœur et la compagne de la méditation, n'étant pas raisonnable que l'une aille sans l'autre. Nous avons déjà montré dans un autre lieu de nos écrits combien cette vertu est propre et nécessaire à un chrétien. Mais le Sauveur nous apprend lui-même combien elle doit être fréquente et ordinaire, lorsqu'il dit : « Qu'il faut » être toujours en prière, sans jamais se relâcher » (*Luc.* 18). L'Apôtre nous donne la même leçon, » (1 *Thess.* 3) lorsqu'il nous commande de prier sans » cesse. Et David nous y convie aussi par son propre » exemple, disant : » *J'ai toujours mes yeux tournés vers le Seigneur, parce qu'il délivrera mes pieds des embûches* (*Psal.* 24). Toutes ces paroles ne demandent pas néanmoins de nous une continuation ponctuelle, mais seulement morale; c'est-à-dire, qu'elles

nous conseillent que notre oraison ait le moins de relâche qu'il se pourra.

Deux choses principales nous obligent à cette continuation; d'un côté, la grandeur de notre nécessité, et de l'autre celle de la libéralité de Dieu. Notre nécessité paroît, dans la continuelle douleur où nous sommes de mille sortes de peines dont nous sommes incessamment agités, par des tentations et des troubles qui ne nous donnent point de relâche. Mais la libéralité infinie de la bonté de Dieu nous invite à prier, parce que nous n'élèverons jamais nos yeux vers lui en esprit d'humilité, que nous ne recevions quelque secours, et quelque souffle de sa grâce; personne ne lui ayant jamais demandé secours, qu'il n'en ait reçu de sa miséricorde.

Mais afin que nos prières obtiennent leur effet, elles doivent être accompagnées d'autres vertus, et principalement de la foi et de la confiance d'obtenir ce que nous demandons. C'est pourquoi le Sauveur a dit : *Tout ce que vous demanderez en vos prières, croyez que vous l'obtiendrez et qu'il vous sera donné* (*Marc.* 11). Mais qui est-ce qui pourra avoir une foi et une espérance aussi ferme qu'elle nous est ici demandée? les hommes, et surtout les vrais humbles se connoissant dénués de mérites, et entièrement accablés de péchés; ce qui est un vrai poison qui attaque le cœur et qui le fait tomber en foiblesse. Je répons à cela, que je ne parle pas en cet endroit à un homme enseveli dans ses péchés, et qui veut y persévérer; mais à celui qui, les ayant pris en horreur, s'est déjà

nettoyé par le sacrement de pénitence. Or, celui qui est en cet état, au lieu des mérites qui lui manquent, se réfugie dans ceux du Sauveur, lequel par son testament confirmé par sa mort, nous a fait héritiers de tous ses mérites et de toutes ses peines, en ce qui le regarde; de sorte qu'étant descendu des cieux en terre pour nous, tout ce qu'il a souffert en ce monde, depuis la crèche jusqu'à la croix, a été pour nous; parce que dès l'instant de sa conception il a été aussi riche de biens de la grâce et de la gloire, qu'il l'est maintenant au ciel. C'est pourquoi n'ayant pour soi aucun besoin de mérites, et n'étant pas juste aussi qu'il eût travaillé et mérité inutilement, il a appliqué toutes les richesses de ses mérites pour le remède du genre humain. C'est sur ceci que se fondent la foi et la confiance qui sont requises en l'oraison, et nous devons tenir pour assuré que tout cela est notre propre bien, dont nous pouvons faire une offrande très-agréable à notre Créateur, et demander grâce au Père éternel, par son Fils qui est notre père, notre avocat, notre prêtre et notre roi.

C'est pourquoi de même que les enfans d'un père qui a rendu quelques services signalés à un prince, sans qu'il en ait reçu de récompense, ont droit en qualité d'héritiers de demander tout ce qui étoit dû à leur père; ainsi les hommes peuvent demander des grâces au Père éternel à cause des mérites et des services de Jésus-Christ, vu qu'il est notre Père, ainsi que l'appelle Isaïe (*c.* 69), et notre second Adam, « régé-» nérateur de notre esprit, comme dit saint Paul

» (1 *Cor.* 13). » Et tout ainsi que ces enfans en leur requête représenteroient toutes les batailles dans lesquelles leur père auroit servi, afin d'obliger davantage le prince à les bien reconnoître; de même celui qui prie doit représenter toutes les actions du Fils de Dieu, toutes ses fatigues, ses travaux, ses veilles, ses oraisons, ses persécutions, sa faim, sa soif, son froid, son chaud, sa pauvreté, ses calomnies, ses accusations, et enfin tous les tourmens et toutes les injures de sa passion très-sacrée, procédant depuis cette douloureuse sueur de sang, par toutes les autres parties de sa passion, jusqu'à ce qu'il expira sur la croix. L'homme ne sauroit certainement perdre courage, s'il fait en soi-même ce pieux raisonnement, et s'il considère combien est précieuse l'offrande qu'il peut faire en sa faveur, et combien sont justes les raisons qu'il a de demander pardon et miséricorde. Par ce moyen, il fera en un seul coup deux choses également bonnes; joignant ensemble l'exercice de la méditation avec celui de l'oraison, et parcourant ainsi dévotement toutes les parties de la sacrée passion, il demandera miséricorde à notre commun Seigneur.

Nous accomplirons encore par ce moyen une autre chose que Dieu commandoit en la loi (*Exod.* 23 *et* 34), qui étoit de ne paroître jamais vides devant lui; parce que si nous lui offrons tous les mérites et tous les travaux de son très-cher Fils et notre Père, desquels, comme nous avons déjà dit, il nous a faits héritiers, il ne se peut dire que nous paroissions vides devant lui. Mais nous devons être avertis en cet

endroit, qu'avec les travaux de notre Sauveur, nous devons joindre aussi tout ce que nous aurons ou fait ou souffert pour lui en ce monde; parce que nos mérites, pour petits qu'ils soient, pourront être de quelque valeur et de quelque prix, allant à la suite de ces grands et infinis mérites.

En ceci nous pouvons reconnoître combien nos prières d'aujourd'hui sont plus puissantes par le secours qui leur est donné, que n'étoient celles des pères de l'ancienne loi; parce que ceux-ci, pour apaiser la colère de Dieu, ou pour lui demander des grâces, n'offroient que du sang des animaux, au lieu que nous offrons le sang du Fils de Dieu même; de sorte qu'eux n'avoient que l'ombre et la figure, et nous avons la vérité de la chose. Or, nous possédons par nos offrandes, le même avantage qu'il y a du sang et du sacrifice de Jésus-Christ par-dessus le sacrifice et le sang de ces animaux. Les mêmes pères encore dans tous leurs besoins, et dans toutes leurs demandes, n'alléguoient que les mérites de ces trois saints patriarches, Abraham, Isaac et Jacob (*c.* 32); (car ce furent ceux-là mêmes que Moïse allégua pour apaiser la colère du Seigneur à cause du péché du veau d'or,) au lieu que nous pouvons maintenant représenter les mérites du Fils unique de Dieu, lesquels sont d'un prix et d'une valeur infinie. Combien donc notre condition est-elle plus avantageuse que la leur! car ceux au nom desquels ils faisoient leurs demandes n'étoient que des hommes, et celui-ci est homme et Dieu. Ceux-là, quoique grands saints, avoient néanmoins été des pécheurs;

pécheurs ; et celui-ci a été toujours innocent et sans péché. Ceux-là, s'ils avoient mérité par leurs services, avoient mérité pour eux et non pas pour d'autres; mais ce Seigneur qui n'avoit besoin de rien, a fait grâce et don à l'Eglise de tout ce qu'il fit, qu'il souffrit et qu'il mérita jamais.

C'est avec de si bons gages, et sous une caution si assurée, que nous allons avec beaucoup de confiance nous présenter devant le trône de la miséricorde divine. Le patriarche Joseph dit à ses frères : *Vous ne verrez point ma face que vous n'ayez amené avec vous votre frère Benjamin* (*Gen.* 43). Ils l'amenèrent, et par ce moyen ils furent reçus de lui en grand honneur et en grande joie, pour l'amour de ce frère qu'il aimoit tendrement. Imaginons-nous que le Père éternel nous dit de même, que nous ne nous présentions point devant lui sans son très-cher Fils et notre frère; et soyons tous assurés que le menant avec nous, il nous fera très-bon accueil. Prenons donc garde d'ouvrir jamais la bouche devant lui, pour lui demander quoi que ce soit, que nous ne le lui présentions; et que nous ne fassions toutes nos demandes en son nom, comme nous voyons que fait l'Eglise à la fin de chaque prière; car c'est ce qui s'appelle demander au nom de Jésus-Christ, ainsi que lui-même nous l'ordonne. Or, puisque notre oraison, ainsi que nous avons dit, doit être continuelle, il s'ensuit que ce nom-là ne nous doit jamais sortir, ni du cœur, ni de la bouche; mais que personne ne s'imagine que le Père puisse être jamais importuné ni ennuyé des demandes si fréquentes

qui lui seront faites au nom de son Fils; car tout au contraire, s'il étoit capable de quelque nouvelle joie, il en ressentiroit sans doute toutes les fois que nous lui ferions de semblables demandes. Et quoique cette joie ne lui soit pas nouvelle, il n'en seroit pas moins touché, parce qu'elle est, qu'elle a été, et qu'elle sera à jamais et à toute éternité.

CHAPITRE XXIII.

Dix-septième fruit de l'arbre de la croix, qui est la faveur et le secours dans les tentations.

Les tentations ne manqueront jamais en cette vie, puisqu'elle n'est autre chose que tentation; c'est pourquoi, comme l'Ecriture dit que les enfans d'Israël étoient armés, allant à la conquête de la terre promise, ainsi le doivent être ceux qui veulent conquérir par la force des armes, la véritable terre de promission, qui est la gloire et la félicité de l'autre vie; mais les armes de cette milice sont spirituelles et non pas corporelles, aussi les yeux nous y sont bien plus nécessaires que les mains; ce qui ne doit pas sembler étrange, car puisqu'il y a des serpens qui des yeux tuent les hommes, les hommes pourront bien aussi de leur regard tuer les serpens infernaux. Mais que dis-je? ce ne sont pas les serpens infernaux sur lesquels il faut jeter les yeux; c'est bien plutôt sur cette figure de serpent, que Moïse, par le commandement

de Dieu, exposa en un lieu haut dans le désert, afin que, lorsque les enfans d'Israël seroient mordus des serpens qui les piquoient et les tuoient, ils tournassent les yeux pour regarder ce serpent en figure, et par ce moyen ils étoient incontinent guéris. Lors donc que nous nous verrons attaqués par ce vieux serpent, jetons les yeux sur ce serpent figuré qui est Jésus-Christ crucifié, lequel par le dehors sembloit un criminel, quoiqu'il fût tout le contraire; car sans doute cet aspect nous défendra.

Pour bien pratiquer ceci, lorsque l'homme se sentira attaqué de quelque mauvaise pensée, il faudra que tout aussitôt et sans perdre de temps, il lève les yeux de son esprit pour contempler cette pitoyable figure du Sauveur sur la croix, s'imaginant qu'il l'a présent devant lui. Qu'il regarde donc ce corps très-innocent en l'état qu'il est en ce lieu infâme, tout ensanglanté, tout brisé, tout défiguré, le visage couvert de crachats et d'ordures, la tête percée d'épines, les épaules déchirées de coups de fouets, et les yeux tout couverts des ténèbres de la mort; et lorsqu'il l'aura considéré en cet état, qu'il se souvienne que le Sauveur endure tout cela pour la satisfaction des péchés que les hommes ont commis, et pour les chasser hors du monde. Lorsqu'il aura bien mis tout cela dans son esprit, est-il possible, dira-t-il, mon Sauveur et mon Dieu, que vous ayez souffert de si étranges tourmens pour l'expiation de mes péchés, et pour m'en faire connoître l'énorme gravité, et qu'après cela j'aie encore la témérité d'oser pécher, et de commettre des

fautes qui ont été réparées à si grand prix? Ne souffrez jamais cela, Seigneur, par votre infinie miséricorde; mais que la terre s'ouvre pour m'engloutir plutôt que j'ose commettre de telles fautes; secourez-moi, mon Seigneur et mon Rédempteur, et ne permettez point que votre sang précieux ait été répandu inutilement pour moi, ni que ce que vous avez acheté si chèrement vienne à se perdre.

Voilà quel est le plus puissant remède et le plus ordinaire, dont les serviteurs de Dieu ont accoutumé de se servir en leurs tentations. Ceci leur a été enseigné par le Roi prophète, lorsqu'il a dit : *Que la pierre est le refuge des hérissons* (*Psal.* 103); mais une autre traduction, pour hérissons a mis *lièvres*, qui font leurs retraites dans les concavités des rochers, et s'y vont cacher avec toute la vitesse possible, lorsqu'ils sont poursuivis par les chiens. Cette ruse a donné sujet à Salomon de mettre cet animal au nombre de quatre autres, qu'il dit être plus sages que tous les sages (*Prov.* 30). De sorte qu'après la fourmi qui est un des quatre, (parce qu'il sait fort bien faire ses provisions dans un temps, pour l'autre), il met aussitôt le lièvre timide, qui sait faire et choisir sa retraite dans les trous de la pierre. Quelle sera donc cette pierre, sinon Jésus-Christ notre Sauveur en la croix, beaucoup plus dur et plus fort que toutes les pierres, pour souffrir les tourmens qu'elle causoit? Et quels seront les trous, sinon ceux de ses plaies très-sacrées, où vont se cacher et se sauver les lièvres, qui sont les âmes qui vivent en la crainte de Dieu, lorsqu'elles se

voient poursuivies de ces dogues infernaux qui les veulent dévorer.

Voilà le remède général et ordinaire contre les attaques de notre ennemi. Mais on trouve bien aussi des remèdes particuliers dans ce même arbre sacré contre toutes les autres tentations des vices particuliers lorsqu'ils nous attaquent; car si vous êtes atteint d'ambition ou d'orgueil, levez les yeux et considérez le Créateur des cieux, le Seigneur des anges, la gloire des bienheureux, crucifié entre des larrons, et disant avec le Prophète : *Je suis un vermisseau, non pas un homme, l'opprobre des hommes et le rebut de la populace* (*Psal.* 103). Si l'avarice vous attaque et vous veut lier les mains, pour vous empêcher de secourir les pauvres, considérez la libéralité de ce Seigneur, qui répand jusqu'à la dernière goutte de son sang pour pourvoir à toutes nos nécessités. Si l'infâme luxure veut empoisonner votre cœur, par la représentation de ses fausses et attrayantes voluptés, considérez les douleurs immenses que cet agneau très-innocent souffre dans toutes les parties de son corps, pour satisfaire aux plaisirs du vôtre. Si le ver et la rouille de l'envie veut déchirer et ronger votre âme, contemplez la grandeur infinie de la charité de ce Seigneur, qui offre pour ses amis et pour ses ennemis une vie qui vaut mille fois mieux que toutes les vies qui ont été créées. Si les plaisirs de la gourmandise vous donnent des assauts, en vous invitant aux délicatesses du boire et du manger, regardez le breuvage que le monde apprêta à celui qui étoit son maître, dans sa

plus grande nécessité; jamais il n'en fut donné à un homme, quelque méchant qu'il fût, un semblable au fiel mêlé avec du vinaigre; le fiel avant la croix, et le vinaigre sur la croix même. Si la passion de la colère furieuse et enragée vous transporte, et veut vous porter au désir de vous venger, considérez avec quel silence, avec quelle douceur, et avec quelle patience cet agneau très-innocent endura tant de sortes d'injures sans ouvrir seulement la bouche, que pour prier son Père de pardonner à ceux qui le traitoient avec tant de cruauté. Si l'ennui des vertus et des exercices spirituels vient à vous rendre négligent et paresseux pour les choses qui regardent votre salut, prenez garde avec quelle promptitude ce Seigneur se présenta à ses ennemis, étant allé lui-même au-devant d'eux, afin de traiter des choses qui regardoient votre propre bien; et par là vous voyez combien nous avons de puissans remèdes dans l'arbre de la croix contre toutes les tentations de notre ennemi.

CHAPITRE XXIV.

Dix-huitième fruit de l'arbre de la croix, qui est la victoire et les triomphes des saints martyrs.

L'un des plus illustres et des plus glorieux témoignages qu'ait la religion chrétienne, est d'avoir été fondée et attestée par le sang de tant de martyrs; et il ne faut point douter que le grand courage qu'ils ont fait paroître, ne leur ait été principalement inspiré par l'exemple et par la vertu de la croix. Car encore que tous les saints qui ont jamais été au monde, comme nous avons dit, soient des fruits de cet arbre, et qu'il soit écrit que c'est pour ce sujet que l'agneau céleste a été sacrifié dès le commencement du monde, parce que dès ce temps-là ses mérites commencèrent d'opérer dans les âmes de tous les justes, il est certain néanmoins que les martyrs ont été les fruits les plus naturels de cet arbre. La raison de ceci est qu'ils ne se sont pas contentés d'embrasser seulement la croix en mortifiant leur chair, mais aussi en donnant la vie de leurs corps, et en répandant leur sang pour la gloire de ce Seigneur qui avoit répandu le sien pour eux. Or, il est certain que tout ce grand courage que les martyrs ont fait paroître en leurs combats, a été tiré de leur contemplation, et d'avoir eu les yeux tournés sur le Fils de Dieu élevé en croix, et souffrant en son corps très-délicat et en son âme très-sainte, les plus

cruelles douleurs qui ont jamais été endurées, non pas pour lui, mais pour eux-mêmes. Poussés par cette considération, par ce grand exemple, et par la vive foi de ce mystère qui les animoit, ils se présentoient non-seulement avec courage, mais aussi avec joie à tous les tourmens que la cruauté ingénieuse des tyrans, et la rage et la fureur des démons pouvoient inventer; et avec ce secours ils demeuroient toujours victorieux. C'est aussi pour cette raison que ce très-généreux et très-vaillant capitaine voulut que sa passion sacrée fût accompagnée de tant de sortes de moqueries, d'injures, de coups de verges, d'épines, de soufflets, de nudité, d'abandon de ses propres disciples, de renvoi de juges à d'autres juges, et de tribunaux à tribunaux, afin que les martyrs, dans tous les différens tourmens qu'on leur feroit souffrir, trouvassent en lui des exemples de patience; étant certain que comme la plus grande gloire de l'Église, ainsi que je viens de dire, provient des victoires des martyrs qui l'ont défendue et appuyée par leur sang, aussi l'un des principaux motifs qu'eut l'auteur de notre salut en sa passion, fut de laisser des exemples aux martyrs pour souffrir, et pour leur acquérir des forces pour souffrir.

Aussi savoit-il très-bien que la plus grande gloire que les hommes pussent donner à Dieu, étoit de lui être si obéissans et si fidèles, qu'ils aimassent mieux être mis en pièces, déchirés et tourmentés par tous les supplices qui peuvent être exécutés sur un corps humain, que de se départir d'un seul point de l'obéis-

sance et de la fidélité qu'ils lui doivent. Et en effet, en tout ce qui dépend de la nature humaine, encore qu'elle soit aidée et fortifiée par tous les secours de la grâce, il n'y a point un plus grand sacrifice que celui-ci, ni dont la créature puisse faire une offrande à son créateur. Ce ne fut donc pas sans grande raison que le Sauveur s'offrit le premier à ces grands tourmens, puisque ce fut pour rendre plus supportables ceux de ces braves et de ces généreux soldats qui le devoient suivre. La figure précéda cette vérité dans ce bois qui convertit les eaux amères en eaux douces; ceci arriva lorsqu'après le passage de la mer rouge, le peuple d'Israël chemina trois jours sans trouver d'autre eau, que de l'eau si amère, qu'il étoit impossible d'en boire. Travaillés de la soif extrême qu'ils souffroient, ils commencèrent à crier contre Moïse: que boirons-nous? et alors Moïse fit une prière à Dieu, et Dieu lui montra un certain bois, qu'il lui commanda de jeter dans l'eau, et aussitôt d'amère qu'elle étoit, elle devint douce; de sorte que tout le peuple en put boire. Qui ne voit point en ceci la représentation de la vertu et du pouvoir du bois de la croix? Quelle efficacité pouvoit avoir un bois sec pour faire ce changement, puisque la seule parole de Dieu étoit plus que suffisante pour cela? Or, comme toutes les œuvres de Dieu procèdent de la source de sa bonté infinie, laquelle ne fait rien que par des desseins et des conseils souverains, quelle autre chose peut-elle avoir voulu nous figurer plus convenablement en ceci, que la vertu du sacré bois de la croix, lequel a fait que les

eaux très-amères des tourmens des martyrs, et des souffrances de tous les autres saints, qui étoient de si mauvais goût qu'il étoit impossible par les forces humaines de les avaler, se buvoient avec douceur; et que ce qui étoit naturellement horrible et insupportable, devenoit aimable et doux par la puissance de la grâce divine. N'avons-nous point vu ceci très-clairement représenté, non-seulement en la personne de plusieurs hommes, mais aussi en un grand nombre de jeunes filles; lesquelles ne se contentoient pas d'aller de leur gré, mais alloient aussi avec joie boire les eaux amères de leurs martyres; la cause pour laquelle elles les buvoient, les leur faisant trouver très-douces?

§ 1.

Mais afin qu'on voie plus clairement combien il revient de gloire à Dieu de ceci, je veux expliquer en combien de façons les hommes peuvent glorifier Dieu. La première et la plus commune est la gloire qu'on lui rend par des chants de louange, lorsque par des psaumes ou par des hymnes nous louons et glorifions notre Créateur. Ceci fut institué par le saint roi David, en son temps, et a toujours été continué depuis. Notre-Seigneur demande cette sorte d'honneur dans le psaume 49, où regrettant les anciens sacrifices des animaux, il demande ce sacrifice de louange, disant: *Offrez à Dieu un sacrifice de louange, et accomplissez la promesse que vous avez faite au Très-Haut. Après cela implorez mon secours au temps de la tri-*

bulation, je vous délivrerai, et vous m'honorerez. A la fin du même psaume, il explique le fruit et l'effet de ce sacrifice, disant : *Le sacrifice de louange m'honorera; et c'est là le chemin par lequel j'enseignerai à l'homme le salut divin*, c'est-à-dire, le salut de son âme. Voilà quelle est la première façon d'honorer Dieu, par des paroles saintes sortant du cœur.

Il y a une autre manière de l'honorer, qui est plus excellente ; ce n'est plus par des paroles, mais par des actions de vertu et de religion. David honoroit le Seigneur en cette manière, lorsqu'il disoit (*Psal.* 117) : *Je me confesserai à vous, Seigneur, et je vous louerai par la droiture de mon cœur*, c'est-à-dire par la rectitude et par la pureté de mon âme, en quoi consiste la bonne vie; et c'est par elle que Dieu est loué et glorifié dans un plus haut degré. Ce fut de cette sorte que le Sauveur commanda à ses disciples d'honorer son Père éternel, leur disant : *Que la lumière de votre vie paroisse avec éclat devant les hommes, afin qu'après avoir vu vos bonnes œuvres, ils glorifient votre Père qui est au ciel* (*Matth.* 5). Saint Pierre donnoit le même conseil aux fidèles de son temps, les exhortant avec affection à suivre la vie religieuse, afin que ceux qui murmuroient contre eux, comme contre des méchans, se tournassent à louer Dieu, après avoir vu leurs bonnes œuvres. Car ceci étant une œuvre de Dieu, comme ceux qui louent le tableau d'un peintre, louent plus l'ouvrier que l'ouvrage; ainsi celui qui travaille à rectifier sa vie, loue et glorifie celui qui en est l'auteur, qui est Dieu. C'est à

ce propos que le prophète Isaïe a appelé avec grande raison les gens de bien, « des plantes que Dieu a plan-» tées pour être glorifié en elles, et par elles (*Isa.* 61). »

La troisième manière plus relevée de glorifier Dieu, c'est lorsque nonobstant toutes les contradictions, les persécutions et les murmures, l'homme de bien ne laisse pas de persévérer ferme et constant dans ses bonnes résolutions, sans tourner le visage en arrière, quelque chose qui lui puisse arriver. Alors on peut le comparer à ces bonnes et fines épées, lesquelles bien que pliées à tel point que la pointe vienne à toucher la garde, ne laissent pas de se redresser incontinent. Il est encore comme le pur et fin or, lequel jeté dans le feu ne reçoit nulle altération de ce qu'il étoit auparavant. Tobie persévéroit de cette sorte dans les bonnes actions de charité et de miséricorde qu'il faisoit; encore que plusieurs l'en voulussent détourner, lui représentant les périls où il s'exposoit en continuant (*Tob.* 2).

Mais comme entre tous les périls de la vie, et entre toutes les choses terribles, la mort est celle qui l'est le plus, selon même l'opinion d'Aristote; il procède de là une autre manière de glorifier Dieu, qui est beaucoup plus haute et plus relevée. C'est de cette sorte que le glorifient ceux qui lui sont si fidèles et si loyaux, et qui persévèrent si constamment en son service, qu'ils aiment mieux choisir la mort, que de faire quelque chose qui soit contre la foi et contre le devoir qu'ils sont obligés de rendre à leur Seigneur. Les martyrs sont de ce nombre, puisqu'ils ont mieux aimé

perdre leurs vies, que la foi qu'ils devoient à leur roi et à leur prince légitime. Or, l'évangéliste bien-aimé nous enseigne (*Joan.* 21) : « Que ceci est une très-» haute et très-excellente manière de glorifier Dieu, » lorsqu'il fait parler le Sauveur, et dire à saint Pierre: » Que quand il seroit vieux, un autre le ceindroit et le » meneroit où il ne voudroit pas aller, signifiant par » ces paroles, qu'il devoit mourir crucifié. » L'évangéliste ajoute aussitôt : *Le Seigneur dit ceci, pour faire entendre le genre de mort par lequel cet apôtre devoit glorifier Dieu.* Le saint évangéliste n'exprima pas la chose en ces termes, et ne dit pas, sans beaucoup de raison et de considération, que la mort en croix devoit glorifier Dieu. Et en effet comment est-ce que la nature humaine peut mieux honorer et glorifier Dieu, qu'en témoignant par ses actions, qu'elle l'estime, qu'elle le révère, et qu'elle l'aime par-dessus toutes choses; puisqu'elle est bien aise de perdre la vie, et tous les autres biens temporels avec elle, plutôt que de violer la foi qui lui est due? Que reste-t-il après cela à faire au fidèle serviteur pour la gloire de son maître, étant parvenu à ce haut point? puisque, comme le Seigneur a dit lui-même, *personne n'a une plus grande charité que celui qui donne sa vie pour ses amis* (*Joan.* 15). Au moins n'y a-t-il point une plus grande marque de charité que celle-là. Et c'est pour cela que l'évangéliste a eu grande raison d'appeler, mourir pour Dieu, glorifier Dieu.

Il ne semble pas qu'il y ait quelque autre manière de glorifier Dieu plus excellente que celle-ci; et néan-

moins comme il y a plusieurs genres de morts, celle-là le glorifie davantage, qui est accompagnée de plus cruels tourmens; parce que cela n'est pas mourir une seule fois, comme meurent en un instant ceux à qui l'on tranche la tête; mais c'est mourir de plusieurs morts, et par un long espace de temps. Aussi le dessein des tyrans n'étoit pas de faire mourir, mais de renverser à force de tourmens, la foi des martyrs, afin que ceux-ci demeurassent vivans et vaincus, et les tyrans victorieux. Mais quelle langue pourra expliquer les diverses inventions de cruautés et de tourmens par lesquels les ministres des démons tâchoient de renverser par terre ces glorieux soldats de Jésus-Christ? Le bienheureux martyr saint Cyprien parlant de ceci contre un ennemi et un persécuteur de notre religion, dit : « Cruel que tu es, tu jettes les innocens, les amis » et les serviteurs de Dieu hors de leurs maisons; tu » les dépouilles de leurs biens; tu les charges et les » opprimes de chaînes; tu les renfermes dans des pri- » sons; tu les tourmentes avec le feu, le fer et les bê- » tes farouches; tu mets leurs corps en pièces par de » longs tourmens; tu multiplies les plaies de leurs en- » trailles, et ta cruauté ne se rassasie pas des tour- » mens ordinaires, mais elle se rend ingénieuse à in- » venter de nouveaux supplices. » Eusèbe écrit à ce propos que sous la persécution de Dioclétien (1), entre les autres inventions de cruauté, on fichoit à plusieurs des pointes aiguës entre les ongles des doigts; on répandoit à d'autres du plomb fondu sur les épaules.

(1) Eccl. hist. lib. 8. cap. 6.

Mais certes les paroles me manquent, pour raconter des méchancetés si abominables. La patience néanmoins n'abandonnoit pas les généreux et saints martyrs, qui souffroient toutes les inventions de cruautés que les plus subtils et les plus ingénieux ministres de satan pouvoient imaginer, pour faire admirer leur subtile sagesse par ceux qui étoient présens, et donner de la terreur et de l'épouvante à la postérité. Mais ayant traité cette matière ailleurs, je ne veux plus que transcrire en cet endroit une petite partie d'une admirable lettre, que le saint évêque de la cité de Thumis, appelé Philéas, étant en prison, et chargé de fers, écrivit aux fidèles de son église (1), pour les fortifier dans la souffrance du martyre, par l'exemple des autres saints martyrs qui enduroient avec lui.

Toutefois avant que je rapporte les termes de sa lettre, il faut que je dise quelque chose et de ses vertus et de sa noblesse. Ce saint pasteur et prélat, comme rapporte Eusèbe, quant aux vertus dont son âme étoit ornée, ne pouvoit tirer son origine que du ciel; mais quant à la noblesse du monde, il descendoit des anciens Romains, et avoit été honoré dans sa république des plus hautes et des principales dignités. Il accompagnoit ceci d'une grande connoissance de toutes sortes d'arts et de sciences; mais principalement de la philosophie chrétienne, dont il étoit très-bien instruit; tellement qu'il ne cédoit en cela à aucun de ceux qui l'avoient précédé. Comme dans la même ville il avoit plusieurs parens et plusieurs amis puissans, il

(1) Eus. l. 8. c. 4.

fut souvent présenté au juge avant sa condamnation ; et ce juge l'exhortoit et lui conseilloit instamment de céder aux prières de ses parens, d'avoir égard à la viduité de sa femme, et à l'abandon de ses enfans, sans persévérer davantage dans la mauvaise résolution qu'il avoit prise. Mais lui, sans s'émouvoir, méprisoit toutes ses exhortations, comme un grand rocher repousse les vagues d'une petite rivière, disant : Qu'il n'avoit plus l'esprit attentif que pour le ciel. Qu'il n'avoit rien que Dieu présent devant ses yeux, et qu'il ne connoissoit plus d'autres parens que les apôtres et les martyrs qui l'avoient précédé. Il se rencontra un personnage de condition, nommé Philoronomus, présent à cette action, qui étoit capitaine dans l'armée des Romains. Celui-ci voyant Philéas combattu, et par les tromperies du juge, et par les larmes de ses proches, qui ne donnoient néanmoins aucune atteinte à sa constance, se mit à dire tout haut : Pourquoi est-ce que vous tentez si inutilement la constance de ce personnage? Comment pensez-vous rendre déloyal et infidèle, celui que Dieu a fait son sujet et son vassal? Comment pensez-vous lui faire renier Dieu, pour suivre le sentiment des hommes? Ne vous apercevez vous pas qu'il n'a plus d'oreilles pour vos paroles, ni d'yeux pour vos larmes? Comment pensez-vous attendrir par des larmes charnelles celui de qui les yeux ne s'éloignent plus du ciel? Le peuple infidèle entendant ces paroles, demanda au juge que Philoronomus fût condamné aussi-bien que Philéas, et lui bien aise de cette demande, les condamna tous deux à être décapités.

§ 2.

§ 2.

Ce saint et excellent homme au commencement de sa lettre parle en ces termes à sa chère épouse l'Eglise de Thumis : « Les saints martyrs qui ont enduré avant » nous, nous ont laissé des exemples de toutes ces » étranges et merveilleuses souffrances. Comme ils » avoient été enseignés par les saintes Ecritures, ils » avoient mis leurs cœurs et leurs yeux en Dieu ; et » pour la défense de sa foi, ils méprisoient volontiers » leurs vies, considérant sans cesse que Jésus-Christ » notre Seigneur après s'être fait homme pour l'amour » de nous, nous a enseigné par son exemple, que sans » perdre courage nous devons combattre contre le pé- » ché jusqu'à la mort; car encore que naturellement » il fût égal à la majesté de son Père, il s'est humilié » pour nous, jusqu'à prendre la forme d'un esclave ; » et en forme humaine, il lui a été obéissant jusqu'à » la mort, et même à la mort de la croix. Les mar- » tyrs dont je vous parle, suivant un si grand exem- » ple, ont enduré toutes leurs peines et leurs tour- » mens, pour ne souiller en quoi que ce soit la beauté » de leur foi; et se sont opposés généreusement aux » tyrans, parce que la parfaite charité dont leurs cœurs » étoient enflammés, chassoit toutes les craintes. Si » je voulois raconter la vigueur de leurs courages dans » leurs souffrances, et leur constance dans leurs tour- » mens, les forces me manqueroient en cette entre- » prise, et sans doute je ne serois pas cru de ceux qui » n'auroient pu être spectateurs de leurs glorieux triom-

» phes. Ils étoient exposés en public à la merci de tous » ceux qui les vouloient tourmenter; et si quelqu'un » par manière de passe-temps avoit inventé quelque » nouveau genre de peine, il lui étoit non-seulement » permis, mais il étoit encore honorable d'en faire l'é- » preuve sur leurs personnes; les uns étoient battus » de verges de saules, les autres de fouets de cordes; » les uns étroitement liés; les autres ayant les mains » attachées derrière le dos étoient enlevés en haut, et » tirés avec des poulies, dont tous leurs membres ve- » noient à être disloqués. C'étoit déjà un tourment » trop vieux et trop léger, que de déchirer leurs chairs » avec des griffes de fer. Que si toutefois on venoit » encore à tourmenter quelques-uns parmi eux de cette » sorte, on ne se contentoit pas de leur déchirer seu- » lement les côtés, comme on fait aux voleurs et aux » assassins, mais aussi le ventre, les cuisses et les » jambes jusqu'aux ongles des pieds. Ils n'épargnoient » pas même, ni la tête, ni le visage; et pour comble » de leur inhumanité, après que les corps étoient si » cruellement écorchés, ils les laissoient sur la place » dépouillés, non-seulement de leurs vêtemens, mais » encore de leur propre peau, chose horrible à qui » en pouvoit souffrir la vue. Quelques-uns demeu- » roient attachés à des colonnes les bras tors et ren- » versés; d'autres étoient pendus en haut, et demeu- » roient devant le juge des jours entiers en cet état; » non-seulement lorsqu'il les interrogeoit, mais lors » même qu'il étoit occupé à d'autres affaires; pour » voir si par une longue douleur ils pourroient être

» portés à changer de dessein. Mais lorsqu'ils étoient » las de voir leurs corps tout couverts de sang et de » blessures, ils les traînoient par les pieds à la prison » où les ayant chargés de fers, ils leur étendoient tout » le corps sur la terre semée de têts de pots cassés. » Plusieurs en cet état persévérant avec courage et » avec constance en leurs saintes résolutions, faisoient » honte aux malheureux inventeurs de ces abomina- » bles tourmens. Il y en avoit même parmi eux qui » après être guéris de leurs blessures venoient encore » s'offrir volontairement aux tourmens, et présenter » une seconde fois leurs chairs pour assouvir la faim » enragée des ministres. Mais ceux-ci honteux et éton- » nés de voir ce courage, mettoient fin au combat, » en leur faisant trancher la tête. » Voilà les paroles de ce saint pontife, et l'un des martyrs dont il écrivoit alors l'histoire; car enfin il eut la tête tranchée aussi-bien qu'eux.

Qui ne demeurera point étonné, voyant ceci, s'il considère d'un côté le grand courage des martyrs, et de l'autre les cruelles inventions de tourmens que les bourreaux, inspirés par les démons, inventoient contre les saints? Car s'ils n'eussent été en possession de leurs âmes, il étoit impossible que le cœur humain eût été capable de tant de cruautés. Mais la puissance de la grâce divine est telle, qu'elle a pu encore ajouter quelque chose à cette force étrangère et extraordinaire des saints, non pas tant à la vérité en la substance de leur passion, qu'aux circonstances qui la regardent: car il est certain qu'il y a eu des martyrs dont la force

a été si grande et si admirable, qu'eux-mêmes, sans être ni cités, ni accusés, alloient volontairement s'offrir aux tourmens, pour fortifier davantage par leur exemple ceux qui devoient être tourmentés. Il y en a eu d'autres qui avec un visage constant et content, persévéroient jusqu'à la fin en la souffrance des plus cruels tourmens qu'on leur faisoit endurer; d'autres, ce que j'admire encore plus, parloient avec tant de liberté et de hardiesse aux tyrans, et condamnoient si hautement leur cruauté, que par là il les provoquoient et excitoient leur fureur à multiplier leurs tourmens, autant pour venger leurs propres injures, que pour ne pas demeurer vaincus. Parmi une infinité d'autres martyrs, saint Laurent traita avec cette liberté l'empereur Décius; saint Vincent n'en fit pas moins à Dacian, tous deux les appelant tyrans, et défiant leur rage et leur puissance : et ce dernier disant à Dacian qu'il avoit beau s'enfler jusqu'à crever de la rage que le diable dont il étoit rempli lui inspiroit, qu'il verroit par expérience, que lui qui étoit tourmenté seroit plutôt victorieux en ce combat, que non pas lui qui le tourmentoit de toutes ses forces. Cette glorieuse menace fut bientôt accompagnée de l'effet; car les forces ayant manqué aux bourreaux, le tyran fut enfin contraint de dire : Nous sommes vaincus. Voyons maintenant et considérons si la nature humaine peut aller plus avant pour le service de son Créateur, étant assistée des grâces les plus abondantes. Comment pourroit mieux une créature de chair et de sang faire paroître l'amour, la fidélité, les respects

et l'obéissance qu'elle doit à son Dieu, que par des effets d'une force si prodigieuse? Quel autre sacrifice plus agréable, quelle autre offrande plus digne lui sauroit être présentée? Par quelle action pourroit-il être davantage glorifié, que par des serviteurs dont la fidélité a été si ferme et si entière, que toute la puissance du monde armée de l'horreur de tant de tourmens, n'a su faire la moindre brèche à leur foi? Qu'est ceci, que l'imitation et la ressemblance en une créature humaine, de la fermeté du diamant, lequel battu et frappé à grands coups de marteau, entre plutôt dans le marteau, que le marteau dans le diamant, y ayant eu plusieurs saints martyrs qui ne souffroient pas seulement les coups de leurs tourmens avec patience, mais encore qui les recherchoient et les recevoient avec joie. Y a-t-il donc après cela quelque chose au monde en quoi les hommes puissent plus hautement glorifier leur Créateur? Que les cieux et la terre se taisent; que la splendeur du soleil, de la lune et des étoiles se cachent : je dis bien plus, que les anges, les chérubins et les séraphins demeurent muets, plutôt que d'entrer en comparaison de la gloire que donnent à Dieu ces belles âmes; car qu'est-ce qu'ont fait toutes ces excellentes créatures, que de se tourner à Dieu, de le reconnoître pour leur créateur et l'auteur de tout leur bien, sans avoir une chair rebelle qui leur apportât la moindre contradiction? et avec cela seul ils ont acquis une couronne de gloire éternelle. Il est vrai que la bonté, la beauté et la toute-puissance du Créateur paroissent davantage dans ces créatures qu'il a su

faire si parfaites ; mais tout cela est un pur effet de la grâce et de la libéralité de Dieu, sans que de leur part elles y aient en rien contribué; au lieu que dans les martyrs, la force se trouve jointe à la grâce, qui leur a fait supporter avec une patience invincible tous les assauts des plus cruelles douleurs.

§ 3.

Le saint martyr S. Cyprien, passionné pour la beauté de telles âmes, exprime son admiration dans une lettre qu'il écrit à quelques-uns de ces braves soldats de Jésus-Christ, à qui il adresse ces belles paroles : « De » quels termes me servirai-je pour vous louer, ô très- » vaillans soldats de Jésus-Christ? Avec quelle voix » publierai je la grandeur de vos courages? Vous avez » souffert jusqu'à la fin de votre vie de très-cruelles » tortures, sans avoir été surmontés par les tour- » mens; au contraire, vous les avez plutôt surmon- » tés. Tous ceux qui ont été présens à ces combats cé- » lestes y ont vu les serviteurs de Jésus-Christ avec » une voix hardie et libre, une âme ferme et sincère, » une vertu toute divine, privés de toutes sortes d'ar- » mes temporelles, mais fort bien armés de celles de » la foi. Ceux qui étoient tourmentés se sont trouvés » plus forts que ceux qui les tourmentoient. Et les » membres déchirés ont vaincu les griffes de fer qui les » déchiroient. Le sang précieux qui découloit de leurs » plaies, n'éteignoit pas moins les flammes de la per- » sécution, que celles de l'enfer? O que ce spectacle » a été beau aux yeux de Dieu, qu'il a été grand, qu'il

» a été précieux et agréable ! Quelle joie n'a point ressentie Jésus-Christ qui s'y est trouvé présent ! avec » combien de plaisir a-t-il combattu et vaincu avec » eux ! combien a-t-il puissamment fortifié les braves » et généreux défenseurs et confesseurs de son nom ! » car celui qui a une fois vaincu la mort pour nous, » la vaincra toujours en nous. C'est ce combat de notre foi, où nous combattons, où nous vainquons et » où nous sommes enfin couronnés, qui a été prédit » par les prophètes, et pratiqué par les apôtres et par » les martyrs. » Tout ce discours est de saint Cyprien.

Ce même saint, dans une autre épître qu'il écrivoit à d'autres saints qui étoient destinés au martyre, leur dit encore : « Je vous salue, mes chers frères, de la » présence desquels je voudrois bien jouir, si la distance des lieux n'y apportoit point d'empêchement. » Car que me sauroit-il arriver ou de plus agréable, » ou de plus à souhait, que d'être parmi vous, pour » baiser ces mains pures et innocentes, qui pour conserver la foi due à leur maître, ont abandonné le » culte sacrilége des idoles ? Que me pourroit-il arriver de plus doux et de plus glorieux que de baiser » ces divines bouches, qui avec des voix glorieuses » ont confessé hautement le nom du Seigneur ? Que » saurois-je désirer qui me donnât plus de joie, que » d'être présent à vos yeux, lesquels par le mépris des » choses du siècle, se sont rendus dignes de voir Dieu ? » O bienheureuse la prison qui a été honorée de votre » présence ! ô ténèbres plus éclatantes que le soleil, » où sont maintenant les temples vivans de Dieu, et

» les membres sanctifiés par la confession de son saint » nom ! Je salue aussi les femmes bienheureuses, qui » sont en votre compagnie, et qui se sont rendues » illustres par la gloire de leur confession. La foi » qu'elles ont gardée à leur Seigneur, en surmontant » par leur courage, la foiblesse de leur condition, les » rend non seulement dignes de la couronne de gloire » qu'elles sont près de recevoir, mais fait aussi qu'elles » servent d'exemple pour toutes les autres de leur sexe. » Afin même que rien ne manquât à la gloire de votre » troupe, et que Dieu fût loué dans tous les âges, » aussi-bien que dans tous les sexes et dans toutes les » conditions, Dieu a voulu par sa miséricorde la gros- » sir de jeunes enfans d'un âge fort tendre, nous fai- » sant voir en leur personne, ces trois jeunes adoles- » cens, Ananias, Azarias et Mizaël (*Dan.* 3), pour » lesquels la fournaise de Babylone eut du respect, » et auxquels ces flammes servirent de rafraîchisse- » ment » Voilà les paroles de saint Cyprien, que per- sonne, à mon avis, ne sauroit lire sans larmes; car quelle dévotion, pour morte qu'elle puisse être, ne ressuscitera point, et ne sera point excitée par la considération d'une fidélité si grande, et par un si grand et si véritable respect des créatures pour leur créateur? Voilà quelle a été la vraie gloire et le vrai honneur qui lui pouvoit être rendu en ce monde, lorsque ces braves et généreux soldats se sont plutôt laissés déchirer et mettre en pièces, que de rendre au diable son ennemi, l'honneur qui n'étoit dû qu'à Dieu.

Mais qui est-ce qui pourroit nombrer la multitude

des personnes de tous les âges, de tous les sexes et de toutes les conditions qui ont souffert pour cette cause? Comme les empereurs romains étoient les auteurs de tous ces maux, et comme ils étoient maîtres de la monarchie de tout le monde, il n'y avoit point de villes ni de provinces où leurs cruels édits ne fussent publiés; de sorte qu'on voyoit partout la fureur des infidèles enflammée, et le sang des fidèles répandu. Car que pouvoit-on attendre des démons, qui voyoient que la guerre que leur faisoit l'Evangile, alloit à la destruction entière de leurs temples et de leurs autels?

C'étoit par ces violences et par ces extrêmes rigueurs que ce furieux et enragé dragon, revêtu de la forme humaine, soulevoit ces horribles tempêtes; mais Dieu les faisoit tourner à la confusion de son ennemi, et à l'honneur et à la gloire des martyrs, et de son saint nom. Tout cela ne peut être attribué qu'à ce Seigneur qui a souffert sur la croix, dont la vertu et le grand exemple a donné non-seulement plus de courage, mais aussi plus de consolation aux martyrs dans la souffrance de leurs peines. Cela se voit par cette épître de l'évêque et martyr Philéas, que nous avons rapportée en ce chapitre, où il dit, que l'exemple de leur maître qui avoit été sacrifié pour eux, leur donnoit courage pour souffrir constamment la croix de leurs martyres.

Pour conclusion de cette matière, je dis, que si le plus grand sacrifice que les hommes pouvoient offrir à Dieu, étoit celui de leurs corps déchirés pour son service; si c'étoit la dernière et la plus pressante preuve de la vertu, et de la fidélité qui étoit due à la divine

majesté; si c'étoit l'action du plus grand mérite que l'homme pouvoit faire; si par cette action Dieu étoit plus honoré et plus glorifié, que par toutes celles qui se peuvent désirer d'une pure créature; si c'étoit l'encens le plus doux, et l'holocauste le plus agréable qui lui pouvoit être offert, et si les martyrs qui honoroient Dieu de cette manière étoient en un nombre infini comme nous avons dit, que pouvoit-il y avoir qui fût plus digne du Fils de Dieu, que d'avoir été cause par son exemple, et par le mérite de sa passion, de cette grande et universelle gloire qui étoit rendue en cela à son Père éternel? Que se pouvoit-il souhaiter de plus grand, que d'avoir causé par un seul jour de passion, un si grand nombre de glorieuses passions; et par un seul triomphe de la mort, d'avoir été la cause que tant d'hommes, de femmes, tant d'enfans et de vierges avoient si hautement triomphé du monde? O que cette mort a été bien employée, puisqu'elle a causé tant de vies! Que cette ignominie a été heureuse d'avoir causé tant de gloire! et que ce grain de froment tombé en terre, a été précieux, qui nous a donné par sa chute et par sa mort des fruits de vie si admirables! Pour dire ce que j'en pense, je tiens et j'avoue que cette foi, cette fidélité et cette constance des martyrs, est digne de tant d'admiration, et si glorieuse pour Dieu, que quand même la venue et la passion du Sauveur ne nous auroit point apporté d'autre fruit que celui-ci, tout ce qu'il auroit fait et souffert, seroit très-bien employé pour un si digne et si grand sujet, puisqu'il en revient une

si grande gloire à la majesté de Dieu, et une couronne de si grand prix aux martyrs. Il est vrai que David a dit : Que *les cieux publient la gloire de Dieu* (*Psal.* 18). Mais ni les cieux, ni la terre, ni la mer, ni tout ce qu'ils contiennent n'élève point tant cette gloire, comme fait la foi, la fidélité et la constance des martyrs. On jugera plus facilement de la vérité de cette proposition, lorsque nous viendrons à traiter de l'horreur des tourmens que les saints martyrs ont endurés, et de la constance prodigieuse avec laquelle ils les ont soufferts. Que si l'excellence de ce seul fruit admirable étoit suffisante pour faire trouver la passion de notre Sauveur pour bien employée, combien l'est-elle plus dignement, si nous y ajoutons encore la destruction de l'idolâtrie, la vocation des gentils, la sanctification de tant de millions d'âmes, qui ont été justifiées par son mérite; et tout cela joint à tous les autres fruits de l'arbre de la croix, que nous avons déjà exposés?

CHAPITRE XXV.

Dix-neuvième fruit de l'arbre de la croix, qui est d'avoir réduit le monde à la foi et à l'obéissance envers son roi et son Seigneur légitime.

Il nous reste à expliquer un autre fruit singulier de l'arbre de la croix, auquel se rapportent tous ceux dont nous avons fait mention, qui est : Que par sa vertu le monde a été remis sous la foi et sous l'obéissance de son roi et de son prince légitime, contre lequel il s'étoit depuis fort long-temps révolté. Pour comprendre mieux ceci, il faut se souvenir d'une chose qui mérite d'être infiniment considérée, et dont j'ai parlé en un autre endroit, qui est : Que toute cette grande et admirable fabrique du monde, avec cette immensité et cette multitude de cieux et d'étoiles (dont la grandeur donne de l'étonnement à tous les esprits) n'a été créée que pour le service et pour la subsistance de l'homme seulement. Car il n'étoit pas raisonnable qu'ils fussent créés pour les brutes, qui n'avoient pas de connoissance de leur Créateur, ni pour les anges non plus, qui sont de purs esprits, et qui par conséquent n'ont besoin ni de lieu corporel pour les contenir, ni de vivres corporels pour se nourrir. Ils l'étoient beaucoup moins encore pour leur maître et pour leur auteur, lequel de toute éternité avoit été sans le service du monde. Aussi seroit-ce un grand

blasphème, de dire qu'en ce temps-là il lui manquât la moindre partie de la gloire qu'il possède maintenant. Il reste donc, que ce grand édifice et ce palais royal ait été fait pour le seul service et pour la subsistance du corps humain, et que c'est pour lui encore qu'il est conduit et gouverné dans le bel ordre que nous y admirons. Ainsi le monde a été créé pour l'homme, mais l'homme pour Dieu; afin que par le bienfait et par l'ordre des créatures, qui furent créées pour son aliment et pour son service, il connût son Créateur, le servît et l'aimât comme tel. Et sur cela je dirai en passant une autre chose, quoiqu'elle ne fasse pas tant à ce propos, qui est : Que puisque Dieu a tant estimé le corps de l'homme, qu'il ait voulu faire pour son service un si grand et si merveilleux théâtre, et qu'il le gouverne et le conduise depuis tant de milliers d'années pour l'amour de lui seul, il ne doit plus sembler étrange ni extraordinaire, que pour le bien de son âme, qui est sans comparaison plus noble que le corps, il ait daigné descendre du ciel en terre, et qu'il ait employé trente-trois ans pour son salut.

Mais revenons à notre discours ; le monde étant créé pour le service de l'homme, et l'homme pour servir son Créateur, si l'homme eût bien satisfait à ce devoir, tout le monde se seroit maintenu dans un fort bon ordre, parce qu'il seroit demeuré dans l'état où Dieu l'avoit mis en le créant. Mais l'homme s'étant révolté contre Dieu, et s'étant rendu esclave du diable son ennemi, tout le monde demeura dans la confusion, puisque les créatures qui devoient servir le bien-aimé

Fils de Dieu, servoient au contraire son ennemi. Et en ce cas-là il n'étoit plus besoin qu'il y eût un monde, puisqu'il ne servoit plus au dessein pour lequel Dieu l'avoit créé. Nous disons pour cette raison, que l'homme se révoltant contre Dieu, ce n'a pas été l'homme seul, mais tout le monde qui a été révolté et mis en confusion. Par exemple, il est évident que si le gouverneur d'une province, établi par son roi, se révolte contre lui, et que les peuples lui obéissent comme à leur vrai seigneur, jusqu'à le suivre dans ses armées, nous aurons raison de dire que toute la province est révoltée, puisqu'elle obéit au tyran qui s'est révolté. Or, nous savons fort bien que l'homme a été établi de la part de Dieu, pour être le maître de toutes ces créatures inférieures, comme dit le Roi prophète : *Vous avez assujéti, Seigneur, toutes choses sous les pieds de l'homme; les brebis, les bœufs, et toutes les bêtes des campagnes, les oiseaux de l'air et les poissons de la mer* (*Psal.* 8). Si ce gouverneur fût demeuré fidèle à Dieu, toutes les autres créatures seroient demeurées au même état, parce qu'elles auroient obéi à celui que Dieu avoit ordonné. Mais au contraire, si l'homme se révolte, s'il est traître et infidèle contre le commun Seigneur et le maître universel, il est très-injuste et très-indigne que les créatures de Dieu servent à l'ennemi de Dieu, et à celui qui l'a trahi; puisqu'il les rend autant qu'il peut, ennemies et contraires à Dieu, vu qu'elles servent et qu'elles combattent sous les enseignes de son ennemi capital. Il faut considérer encore que le monde demeurant en

cet état de révolte, Dieu n'obtenoit pas la fin qu'il s'étoit proposée en le créant, qui étoit sa gloire par le moyen de l'homme; de sorte que la création du monde, aussi-bien que sa conduite, étoient fort mal employées et avec mauvais succès. En effet, pourquoi le mouvement des cieux, avec tant d'ordre et de règle; pourquoi les fruits de la terre; pourquoi les poissons de la mer, les oiseaux de l'air, la lumière et les influences du soleil, de la lune et des étoiles; pourquoi les pluies et les rosées du ciel, si tout ceci ne servoit qu'à donner des vivres et des armes à l'ennemi de Dieu, à celui qui vouloit lui ravir l'honneur, et qui avoit fait alliance avec le diable son ennemi? C'est donc pour cette raison qu'il n'étoit convenable ni à la gloire, ni à la bonté, ni à la sagesse de Dieu, d'avoir créé et de gouverner le monde, l'homme demeurant dans ce mauvais état, puisque c'étoit donner des forces à son ennemi, et se faire la guerre à soi-même. Il s'ensuit de tout ceci que l'homme étant remis sous l'obéissance et sous la servitude de son roi et de son maître légitime, tout le monde, ainsi que nous venons de dire, demeure bien réglé, et dans le bon ordre pour lequel il a été créé. J'ajoute à ceci que quand même il n'y auroit eu qu'un seul homme de bien au monde, il étoit bien à propos, et ce n'eût pas été en vain que toute la machine du monde eût subsisté, afin qu'un seul homme de bien ne manquât pas de ce qui lui étoit nécessaire pour le maintien de la vie, quoique par rapport à lui tous les méchans prissent part à ce bienfait; parce que cela, et beaucoup plus encore,

est dû à la gloire et à la dignité du bon. Aussi avons-nous vu combien de grâces et de biens Dieu a faits aux enfans de Loth et d'Esaü, quoiqu'idolâtres, pour l'amour de leurs pères. Et l'Apôtre naviguant dans un navire d'infidèles, et une furieuse tourmente s'étant levée à tel point, que tous croyoient être perdus, Dieu ne lui envoya-t-il pas dire par un ange, qu'ils se sauveroient tous pour l'amour de lui? de sorte qu'afin qu'un seul homme de bien ne périt pas, Dieu voulut que tous les méchans qui étoient en sa compagnie jouissent du bien qu'il lui faisoit. Reprenons maintenant tout ce que nous venons de dire, et nous verrons que puisque par le moyen de la rédemption de Jésus-Christ il n'a pas été fait un seul homme de bien et de vertu dans le monde, mais plusieurs millions, ainsi que nous avons fait voir au traité précédent, nous avons eu grande raison de dire, que sa venue a été la réparation et le rétablissement du monde, encore qu'il ne serve pas tout entier avec fidélité son Créateur; parce que les gens de bien qu'il y a eu et qui y sont encore à présent, suffisent pour nous faire dire que le monde a été reformé et réordonné pour l'amour de l'homme, puisque par sa réduction au service de son maître, le monde y a été remis et réduit en sa personne.

Il paroît donc clairement par les choses que nous avons dites, que ce n'a pas été une chose indigne de cette bonté immense, d'avoir fait ce qu'elle a fait pour la réparation de ce beau et grand monde qu'elle avoit créé; c'est-à-dire, pour le salut de tous les siècles présens,

présens, passés et à venir, puisque tous ont pris part à ce remède. Nous verrons encore ceci plus clairement, si nous considérons la dignité de l'homme, lequel bien que selon la condition du corps, il soit une créature fort vile et fort abjecte ; il n'est pas néanmoins inférieur aux anges, quant à la dignité de la fin pour laquelle son âme a été créée, comme nous verrons bientôt.

CHAPITRE XXVI.

Vingtième fruit de l'arbre de la croix, qui est la félicité de la gloire.

Il nous reste maintenant à expliquer le dernier fruit de l'arbre de la croix, qui est la félicité de la gloire, à laquelle tendent, comme à leur dernière fin, tous les fruits des vertus dont nous venons de parler, car elles nous servent comme de degrés par lesquels nous pouvons monter à cette céleste Jérusalem. Sur quoi David parlant des justes, dit qu'ils monteront de vertu en vertu jusqu'au Dieu des dieux en Sion.

Ce bien si grand et si estimable est un fruit de l'arbre de la croix, étant bien certain que ce grand bien, et tous les autres qui se rapportent à lui, nous ont été donnés par les mérites de Jésus-Christ notre Sauveur, moyennant le sacrifice de sa Passion. L'Apôtre nous en rend témoignage en l'épître qu'il écrit à ceux d'Ephèse, par ces mémorables paroles (*Eph.* 1) :

Béni soit Dieu, et le Père de notre Seigneur Jésus-Christ, lequel nous a bénis par Jésus-Christ, en toutes sortes de bénédictions spirituelles, afin que nous jouissions avec lui de la félicité du ciel; comme il nous avoit aussi choisis avant la création du monde, afin que nous fussions saints, et sans tache de péché devant sa face par le moyen de la charité; c'est lui-même aussi qui a déterminé de nous adopter pour ses enfans par le mérite de son Fils selon la proposition et le bon plaisir de sa volonté, pour la gloire et la louange de sa grâce, par laquelle il nous a rendus agréables, par le moyen encore de son Fils très-cher, qui nous a fait obtenir la rédemption et le pardon de nos péchés. Nous voyons en ces paroles que tous les biens nous sont venus par ce médiateur, que le Père éternel a eu agréable de nous donner; de sorte que c'est par lui que nous avons obtenu la rédemption, la satisfaction de nos dettes, et le pardon de nos fautes; c'est lui qui nous a ouvert les portes du ciel; c'est lui qui a ôté et enlevé l'épée qui défendoit l'entrée du paradis; c'est lui qui a rompu et déchiré le procès de nos péchés. Par lui nous avons été élus avant que d'être créés, afin d'être purs et nets en la présence de Dieu; par lui nous avons été adoptés pour ses enfans et pour héritiers légitimes de son royaume; par lui nous avons été prédestinés et élus pour être bienheureux, et c'est par lui enfin que cette prédestination et cette détermination de Dieu est exécutée, nous mettant en possession du royaume céleste. Ceci fut déclaré par notre Sauveur à Nicodémus,

lorsqu'il lui dit : *Comme Moïse éleva en haut le serpent, ainsi faut-il que le Fils de l'homme soit élevé, afin que tous ceux qui croiront en lui, et qui en croyant l'aimeront, ne périssent pas, au contraire qu'ils acquièrent la vie éternelle* (*Joan.* 3). Par ces mots d'être *élevé en haut*, il est bien clair qu'il a entendu d'être mis en une croix, et d'y être sacrifié, puisque par le mérite de ce souverain sacrifice, les portes du ciel s'ouvrirent, ainsi que nous avons dit, et la vie éternelle nous fut donnée : c'est pourquoi la justice divine ne voulut pas que ces portes fussent ouvertes dans les siècles passés, non pas même aux élus, quoique ses amis, soit parce que ce grand sacrifice qui étoit la satisfaction de la dette commune et générale du genre humain, n'étoit pas encore offert ; soit parce que le Père éternel vouloit faire connoître que ce bien si grand et si précieux nous étoit acquis par le mérite de son Fils : étant bien juste que celui qui gagnoit la gloire pour tous, jouît le premier des prémices de cette gloire. C'est pourquoi saint Jean appelle le Sauveur *le premier né des morts* (*Apoc.* 1), parce que c'est lui le premier qui entre tous les mortels a joui du fruit de la résurrection, ensuite de laquelle plusieurs de ces saints Pères qui attendoient cet heureux jour, ressuscitèrent aussi. Notre Sauveur dit encore dans un psaume, parlant à son Père : *Les justes m'attendent, afin que vous me donniez la récompense que j'ai méritée* (*Psal.* 141). Et par là nous devons juger que là où sera le chef, là seront aussi les membres : tellement que cette prière du Sauveur sera par

ce moyen accomplie, lequel parlant à son Père éternel dans saint Jean, dit (*c.* 17) : *Je désire, mon Père, que ceux que vous m'avez donnés soient avec moi où je serai, afin qu'ils voient la clarté*, c'est-à-dire, la gloire *que vous m'avez donnée.* Qui est-ce après ceci qui pourra dignement expliquer la grandeur et l'excellence de ce fruit de l'arbre de la croix, par lequel nous avons reçu le bonheur de la gloire éternelle, vu même que l'Apôtre a dit : *Que les yeux n'avoient point vu, ni les oreilles entendu, ni le cœur humain pu comprendre la grandeur des biens que Dieu a préparés pour ceux qui l'aiment* (1 *Cor.* 2) ? Nous pouvons donc seulement dire, que ce bien est un bien universel qui comprend tous les biens que le cœur de l'homme peut désirer ; et cela nous empêchera de nous étendre davantage, pour en expliquer la grandeur, vu même que nous l'avons fait bien au long dans une autre partie de nos ouvrages. Je dirai seulement ici que la grandeur du bienfait de notre rédemption ne se peut pas entièrement connoître en cette vie, et qu'il faut attendre que nous soyons parvenus à l'autre, dans laquelle jouissant durant des siècles infinis des biens sans mesure, nous verrons clairement ce que nous devons à ce Seigneur, lequel par tant de douleurs et par tant de tourmens qu'il a soufferts, nous a acquis un si grand repos. Pour mieux parvenir à cette connoissance, nous recevrons un grand secours de la vue et de la contemplation de ces précieuses plaies qui sont demeurées aux pieds, aux mains, et au côté du Sauveur, afin que nous jugions

que ces sacrées plaies ont été les portes célestes par lesquelles nous sommes entrés au royaume des cieux.

Mais tandis que ce bienheureux jour est différé, nous ne devons jamais cesser de rendre grâces à notre rédempteur de ce bien souverain. Et pour nous en mieux acquitter, nous devons considérer trois choses; savoir, ce qu'il nous a donné; le moyen par lequel il nous l'a donné, et la cause pour laquelle il nous l'a donné. Ce qu'il nous a donné, a été ce souverain bien dont nous venons de parler, qui comprend généralement toutes sortes de biens. Le moyen par lequel il nous l'a donné, a été en nous l'achetant, et nous en rendant dignes par le prix inestimable de son sang, et d'une infinité d'autres peines qu'il endura en ce monde; mais la cause de l'un et de l'autre ont été les entrailles de son infinie miséricorde, qui ont fait qu'il a eu agréable de nous venir visiter des lieux hauts : « Car, comme dit saint Augustin, ce ne sont pas nos » mérites, mais nos péchés, qui l'ont fait descendre » du ciel en terre. » Ceci nous fut représenté par cette pierre mystérieuse de Daniel, qui fut arrachée de la montagne, sans l'aide d'aucune main, parce que Jésus-Christ ne vint pas du ciel en terre par notre mérite.

§ 1.

Voilà, mon cher lecteur, quels sont les fruits de l'arbre de la croix, et de cette belle palme, où la sainte épouse dont nous avons parlé au commencement de ce traité, vouloit monter pour en cueillir des fruits de

vie ; mais outre ceux-ci, il y en a une infinité d'autres qui ne sauroient être expliqués par des paroles, parce que tous les biens spirituels, tous les remèdes, et toutes les assistances spirituelles que nos âmes reçoivent, découlent de ce glorieux arbre. C'est pourquoi saint Chrysostôme en un sermon qu'il fait sur la croix, a grand sujet de faire cet excellent dénombrement des vertus de la croix. « La croix, dit-il, est » l'espérance des chrétiens, la résurrection des morts, » la guide des aveugles, l'appui et le bâton des boi» teux, la consolation des pauvres, le frein des ri» ches, l'anéantissement des superbes, le tourment » des méchans, le triomphe des démons, la nour» rice des enfans, le gouvernail de ceux qui naviguent, » le port de ceux qui sont en péril, et le mur de dé» fense de ceux qui sont assiégés. La croix est le père » des orphelins, la défense des veuves, le conseiller » des justes, le repos des affligés, la garde des petits et » des foibles, la lumière de ceux qui sont dans les » ténèbres, la magnificence des rois, le bouclier des » pauvres, la sagesse des simples, la liberté des es» claves, et la philosophie des empereurs. La croix » est ce que les prophètes ont annoncé publiquement, » ce que les apôtres ont prêché; elle est la gloire des » martyrs, l'abstinence des moines, la chasteté des » vierges, et la joie des prêtres. La croix est le fon» dement de l'Eglise, la destruction des idoles, le » scandale des juifs, la perte des méchans, la force » des foibles, le remède des malades, le pain de ceux » qui ont faim, la fontaine de ceux qui ont soif, et le

» vêtement de ceux qui sont nus. » Ce saint attribue tous ces glorieux titres à l'arbre de la croix, pour nous marquer l'efficace de sa vertu. C'est pourquoi l'épouse a grande raison de la comparer à l'arbre appelé Nard, d'où découle le baume; car au lieu où nous lisons, *Mon bien-aimé est pour moi un raisin de Chypre dans les vignes d'Engaddi*, saint Ambroise lit, *Nard*, qui est un petit arbre, lequel naît en ces vignes. Et comme dit le même saint sur ce passage, qu'il a cette qualité, qu'étant piqué, il produit et distille des gouttes d'un baume très-odorant, il attribue ceci fort à propos à Jésus-Christ mis en croix, lequel étant là piqué et blessé de clous, de fouets et d'épines, nous a donné le baume très-suave et très-odorant de la grâce, de la rédemption, du pardon des péchés, et de tous les autres fruits de vie dont nous avons fait mention. C'est pourquoi le même saint, sur le psaume 36, expliquant le passage de saint Jean (*c.* 1), où il y a, *ce qui fut fait en lui étoit la vie*, dit : « Qu'il y avoit » en Jésus-Christ une chose qui n'avoit pas été faite, » qui étoit sa divinité glorieuse, et une autre qui avoit » été faite, qui étoit sa très-sainte humanité. » Et c'est de celle-ci qu'il est dit, que ce qui fut fait en lui étoit vie, parce que la chair qui fut faite en lui est vie, et la mort qui fut faite en lui est vie; les blessures qui furent faites sur lui, c'est vie; les mépris et les injures qui furent proférées contre lui, c'est vie; et la vente qui fut faite de sa personne est encore vie, parce qu'ayant été vendu par Judas, et acheté par les Juifs pour le faire mourir, nous fûmes rachetés pour avoir

la vie. Voilà quelle a été la vie qui fut faite, c'est celle qui a paru au monde; parce que celui qui étoit avant tous les siècles est né depuis, pour être la vie des mortels. Ceci est le grain dont le même Seigneur a dit : *Si le grain de blé qui tombe en terre ne meurt pas, il demeurera seul, mais s'il meurt il donnera beaucoup de fruit* (*Joan.* 12); mais ce ne sera pas d'une seule espèce, ce sera de toutes celles que nous avons rapportées, et de beaucoup d'autres encore qui ne peuvent être exprimées par une langue mortelle. Sur quoi Sozomène, un des trois auteurs de l'histoire Tripartite, écrit qu'un seigneur de condition appelé Probian, fut attaqué des cruelles douleurs de la goutte, à quoi les médecins ne pouvoient donner ni remède, ni soulagement; mais il en trouva dans une église de saint Michel, où il se faisoit plusieurs miracles, le saint archange lui étant apparu. La chose arriva de cette sorte : Probian avoit été premièrement païen, et s'étoit converti, mais non pas entièrement. Ce saint archange se présenta donc à lui, et lui montrant le signe de la croix, qui est encore sur l'autel de la même église de saint Michel, l'assura que depuis que Jésus-Christ y fut crucifié, tout ce que Dieu avoit voulu faire pour le salut du genre humain, avoit été fait par la vertu de la croix, très-digne pour cette raison d'être adorée, et l'exhorta d'y avoir recours : il le fit, et par ce moyen il obtint sa guérison.

Que nous reste-t-il donc à faire maintenant, si ce n'est de considérer d'un côté tous les fruits admira-

bles qui se recueillent dans le saint arbre de la croix, et de l'autre la clémence ineffable de notre Sauveur qui a voulu un moyen si bas et si humble, et par tant de peines et tant de travaux nous faire un si grand bien? Après cela ne devons-nous pas employer tous les jours de notre vie à lui rendre grâces de ce qu'il nous a donné, et beaucoup plus du moyen par lequel il nous l'a donné, qui a été d'assujétir cette suprême majesté à tant et de si grandes injures. Saint Augustin nous en fait le dénombrement dans ces belles paroles : « Celui qui avoit fait les hommes, s'est fait » homme; et celui qui règle le cours des étoiles, » s'est nourri de lait, afin que de cette manière le » pain eût faim, que la fontaine eût soif, que la lu- » mière sommeillât, que celui qui étoit la voie se las- » sât, que la vérité fût accusée par de faux témoins, » que le juge des vivans et des morts fût injustement » condamné, que l'innocence fût châtiée à coups de » verges, que le raisin fût couronné d'épines, que » celui qui étoit le fondement et le soutien du mon- » de, fût pendu à un bois; que la puissance de Dieu » fût affoiblie, le salut blessé et la vie tuée. (*Hom.* 6 » *de Symb.*) » Voilà les paroles de saint Augustin. Mais Eusèbe d'Emesse explique encore la grandeur de ce bien, par la comparaison qu'il fait du bienfait de la rédemption avec celui de la création. Voici ses paroles : « Le Fils de Dieu, dit-il, descendit des hauts » trônes du ciel pour nous visiter, nous qui étions sur » la terre. Il prit nos maux pour nous faire participer » à ses biens, et par là nous pouvons juger combien

» il a aimé ses serviteurs avant leur faute, puisqu'il les » a tellement glorifiés après leur chute ; de sorte que » sa grâce nous rendit beaucoup plus que tout ce » que la nature nous avoit donné. Ce fut à la vérité » une grande marque de l'amour que Dieu avoit pour » l'homme, lorsque dans le commencement du monde » le serviteur fut honoré de l'image et de la ressem- » blance de son maître; mais ce fut bien quelque chose » de plus grand, lorsque dans le progrès du monde le » maître voulut prendre l'image et la ressemblance » du serviteur. Ce fut un grand et très-signalé bien- » fait que le Créateur voulût répandre son esprit de » vie dans le corps de sa créature ; mais ce fut un » effet de miséricorde encore plus grand, lorsque dans » le bienfait de sa rédemption il ne se contenta pas » de donner ce qui étoit à lui, mais soi-même. Ce » fut quelque chose de bien grand que Dieu voulût » que je fusse son ouvrage; mais c'est bien davantage » que la souveraine majesté se soit voulu faire le prix » de mon rachat, ayant si chèrement et si abondam- » ment racheté l'homme, que Dieu même s'est don- » né pour lui. Ce que la malice du diable nous fit per- » dre, étoit véritablement beaucoup; mais ce que la » grâce deJésus-Christ nous a rendu, a été bien da- » vantage. Enfin, la libéralité du Créateur fut très- » grande, lorsqu'après avoir créé l'homme de la boue » de la terre, il l'établit dans les délices du paradis » terrestre ; mais la grâce fut encore plus grande de » le retirer du profond des enfers, pour le faire mon- » ter au royaume des cieux. » Tout ceci est d'Eusèbe.

Mais comme la connoissance de ce bien souverain est un très-puissant motif pour nous exciter à l'amour de Jésus-Christ, en qui consiste tout notre bien, il m'a semblé qu'après avoir parlé des fruits de l'arbre de la croix, je ferois fort bien de rapporter aussi ensuite quelques-unes des principales figures par lesquelles le Saint-Esprit, dès le commencement du monde, depuis en tous les siècles passés, et dans tous les patriarches et dans tous les sacrifices, a voulu par une manière merveilleuse nous figurer et nous représenter le mystère de Jésus-Christ, parce que ces figures servent infiniment à nous faire mieux comprendre la grandeur de ce bienfait, aussi-bien que la grandeur de la charité et de l'amour dont ce Seigneur nous a gratifiés. Quelques-unes de ces figures sont si expresses, et nous représentent si vivement ce mystère, qu'elles semblent plutôt des prophéties, que des figures ou des histoires des choses passées, comme nous allons voir dans la suite de ce traité.

CHAPITRE XXVII.

Des figures qui dans l'ancien temps ont représenté la venue et le mystère de Jésus-Christ.

Le Saint-Esprit ne s'est pas contenté de tant de prophéties et de signes qui avoient précédé le mystère de Jésus-Christ, il a voulu aussi le représenter aux hommes dès le commencement du monde, dans tous les patriarches, dans tous les sacrifices et dans toutes les choses de l'ancien Testament, lesquelles, comme dit l'Apôtre, étoient autant de figures des mystères du nouveau. Cette matière est fort abondante, les figures étant en très-grand nombre, et chacun nous donnant sujet de la bien considérer et d'en être bien touchés, jusqu'à ce point, qu'il y a plusieurs personnes dévotes qui méditent la vie et la passion de notre Sauveur, en procédant par ces figures; de sorte qu'elles tirent un miel très-doux et très-agréable de dévotion qui est caché sous les rayons de ces figures. Philon, très-célèbre philosophe entre les platoniciens, écrit que les fidèles qui habitoient Alexandrie, et qui vivoient très-saintement, s'occupoient dans ce louable exercice; et il remarque qu'ils entendoient les écritures saintes, non-seulement à la lettre, mais encore selon le sens spirituel qu'elles contiennent : aussi, disoient-ils, que la loi étoit comme un animal composé de corps et d'âme. Tellement

qu'à leur opinion la lettre de l'Ecriture-Sainte étoit comme le corps qui est l'objet de la vue, mais que ce corps avoit une âme, qui étoit le sens spirituel qu'ils trouvoient fort bien en pénétrant subtilement comme au travers d'un verre dans les secrets admirables de l'Ecriture; aussi devons-nous savoir que la sainte et divine Ecriture a toute seule cette prééminence par-dessus toutes les autres, parce que dans les autres les paroles déclarent l'intention et le sens de celui qui les a écrites ou prononcées : mais dans les Ecritures saintes, non-seulement les paroles, mais aussi les choses mêmes expliquées par les paroles, ont leur signification différente de ce que les paroles disent; parce que Dieu, entre les mains de qui est le progrès et le cours de toutes les choses, les dispose et les compasse de telle sorte, qu'elles ont leur propre et particulière signification, comme nous allons voir par les figures suivantes : et ce qui est représenté de la sorte, est ce que nous appelons le sens spirituel.

Nous devons aussi être avertis, que dans ces figures de Jésus-Christ qui touchent le sens spirituel que nous appelons allégorique, le bienfait et le remède qui nous est venu par Jésus-Christ même nous est ordinairement représenté; mais il y en a d'autres qui outre cela nous enseignent ce que nous devons faire de notre côté, afin que la vertu de ce remède nous soit appliquée avec fruit : c'est pourquoi il faut que le lecteur prudent et attentif ait égard à ces deux choses, parce que s'il ne s'attache qu'à une seule, comme par exemple, à la seule considération de notre remède, il

se rendra lâche et négligent, se reposant entièrement de son salut sur les peines et les mérites de Jésus-Christ, et mettra en oubli la part que de son côté il doit prendre à ces peines; et ceci est l'erreur ordinaire en laquelle tombent tous les méchans qui n'ont aucun soin de leurs âmes. Encore que ces figures ne soient pas des preuves ni des argumens suffisans pour prouver le mystère de Jésus-Christ, elles servent néanmoins grandement à nous donner une connoissance plus claire du bienfait inestimable de notre rédemption; et plus cette connoissance est grande, plus elle nous donne de courage à rechercher toutes les vertus, et entre les autres ces deux ci : l'espérance et l'amour. Car qui est-ce que je suis plus obligé d'aimer, en qui dois-je avoir plus de confiance, qu'en un maître qui m'a comblé de tant de biens, qui m'a tant aimé, qui m'a découvert tant de bontés et de miséricorde, jusqu'à vouloir mourir pour moi? C'est donc à cette fin que le Saint-Esprit a voulu que ce bienfait souverain nous fût représenté sous toutes ces figures, et nous les rapporterons aussi en ce lieu à cette même fin.

Ayant posé cette petite préface, je dis encore que mon dessein n'est pas de parler de toutes les figures de Jésus-Christ, parce que la chose iroit à l'infini, tout le vieux Testament n'étant que la figure du nouveau; mais seulement de quelques-unes des principales, et cela fort brièvement, parce qu'il seroit trop long d'écrire tout ce qu'il y a à considérer dans chaque figure. Je ne ferai donc ici que remarquer sim-

plement les choses, laissant au pieux et sage lecteur, à les étendre et à les considérer selon sa dévotion. Encore que quelques-unes de ces figures aient été expliquées dans les sermons que nous avons publiés, il a néanmoins été nécessaire d'en rapporter encore ici quelques-unes, afin que cette partie ne demeurât pas défectueuse et imparfaite, comme elle eût été, si nous eussions omis les figures qui avec les prophéties servent à la connoissance de ce mystère; y en ayant même quelques-unes qui ressemblent bien mieux à des prophéties claires et évidentes, qu'à des figures.

§ 1.

Figure de la formation d'Eve.

La première et la plus ancienne de ces figures, est la création de la première femme; ce Seigneur souverain, à qui toutes les choses sont présentes, nous ayant voulu représenter le remède que nous devions recevoir par Jésus-Christ à nos péchés, avant même qu'il y eût encore de péché. Car, comme rapporte l'Ecriture, Dieu ayant voulu former la femme, il envoya un sommeil à Adam, et lui tira une petite côte, au lieu de laquelle il mit de la chair. De cette côte il forma la femme, laquelle il donna à Adam, et il lui dit : *Ceci est un os de tes os, et une chair de ta chair. C'est pourquoi l'homme laissera son père et sa mère pour vivre avec sa femme, et ils seront deux en une chair.* Quel homme ne jugera point qu'il y a du mystère en cette formation de la femme? Car puisque

Dieu avoit formé l'homme de terre, pourquoi ne créoit-il point la femme du même élément? Et s'il ne lui plaisoit pas de la créer de cette matière, pourquoi plutôt de la côte de l'homme? Pourquoi encore en lui tirant cette petite côte, ne lui en mettoit-il pas une autre à la place, plutôt que de remplir de chair ce petit vide? Or, Dieu étant une sagesse infinie, il est bien certain que rien n'a été fait en tout ceci sans dessein et sans mystère. Il nous a donc représenté premièrement la formation de l'Eglise, tirée du côté de Jésus-Christ, lorsque dormant du sommeil de la mort sur le lit de la croix, le côté lui fut ouvert d'un coup de lance, d'où il sortit du sang et de l'eau; le sang pour le rachat de notre esclavage, et l'eau pour la purification de nos âmes. Ce qui se fait par le moyen des sacremens, qui ont pris de là leur origine. Car ce sont eux qui donnent à l'Eglise l'être spirituel qu'ils ont, et par leur moyen elle devient épouse très-chère de Jésus-Christ. La cause de cet amour est, qu'il se voit lui-même en elle; c'est-à-dire, qu'il y voit son esprit et sa grâce, et qu'il voit que tout cela est sorti de son propre côté; parce que tout ainsi que le premier homme aima sa femme d'un grand amour, parce qu'il avoit su par révélation de Dieu, qu'elle étoit sortie de sa substance; de même Jésus-Christ aime l'Eglise d'un amour infini, voyant que c'est de lui qu'elle procède; car il ne l'aime pas comme une chose étrangère et différente de lui même, mais comme une chose qui est sortie de ses propres entrailles. Et par là nous pouvons juger quelle est la grandeur de l'amour que Dieu

Dieu porte à l'Eglise, et à toutes les âmes qui sont en grâce. C'est pour cette raison que l'Apôtre expliquant cette figure, a dit : « Ce sacrement est grand, étant » entendu de Jésus-Christ et de l'Eglise son épouse. »

Nous ne devons pas moins considérer, qu'en cette formation il fut donné à la femme un os dur et ferme, et à l'homme de la chair molle et foible ; afin que nous connoissions que la force qu'a l'Eglise lui vient de Jésus-Christ, et que la foiblesse que nous avons vue en Jésus-Christ lui est venue de l'Eglise, c'est-à-dire de notre foible humanité. C'est pourquoi les martyrs alloient généreusement à la passion à cause de ce qu'ils avoient reçu de Jésus-Christ ; et Jésus-Christ eut de la crainte avant la sienne, pour montrer la foiblesse qu'il tenoit de nous.

§ 2.

De la mort d'Abel.

Après cette figure, il en vient incontinent une autre en la mort de l'innocent Abel, qui fut tué par Caïn son frère. Et la cause de cette mort, comme dit saint Jean (*c.* 3), fut que les actions de Caïn étoient très-mauvaises, et au contraire celles de son frère très-bonnes, tellement que l'envie fut la cause de cette méchanceté. Ce fut pour la même raison, que le peuple juif, frère de Jésus-Christ selon la chair, lui procura la mort ; parce que la sainteté de sa doctrine et de sa vie condamnoit la mauvaise vie de ses ennemis. Mais comme le sang de l'innocent Abel crioit devant Dieu

et lui demandoit vengeance, ainsi le sang de Jésus-Christ, qui demande à la vérité grâce et miséricorde pour les vrais pénitens, demande aussi justice contre les incrédules et les infidèles. Mais voyons quel fut le jugement et la punition divine contre Caïn; le jugement lui fut prononcé en ces termes : *Tu seras dorénavant vagabond et comme fugitif sur la terre, qui a ouvert la bouche et a reçu le sang de ton frère, que tu as répandu.* Nous voyons l'exécution de cette sentence encore aujourd'hui, sur cette partie des Juifs qui demeurent obstinés en leur incrédulité. Ils sont vagabonds, et répandus par toutes les nations du monde; parmi les Turcs, les Maures, les infidèles et les chrétiens, sans roi, ni prêtre, ni temple, ni république, ni terre qui leur soit propre. Et en ceci nous voyons clairement l'effet de cette malédiction qu'ils prononcèrent sur eux-mêmes au temps de la passion du Sauveur, quand ils dirent : *Que son sang soit sur nous et sur nos enfans.* Or, cette malédiction n'est-ce pas une espèce de miracle et de prophétie qui a subsisté dans tous les âges et dans tous les siècles qui ont suivi depuis? car les autres prophéties ont été une fois accomplies en leur temps, mais celle-ci dure toujours.

§ 3.

Figure de Noé.

Noé a été une autre figure. Après le déluge il planta une vigne, et ayant bu du vin qu'elle avoit produit, il

s'enivra de telle sorte, qu'il en tomba par terre et demeura découvert. Le plus jeune de trois enfans qu'il avoit, l'ayant vu en cet état, en alla avertir ses frères, riant et se moquant d'avoir vu son père ainsi couché. Alors les deux aînés prenant un manteau sur leurs épaules, et allant à reculons vers leur père ainsi découvert, jetèrent sur lui leur manteau et couvrirent sa nudité. Noé à son réveil ayant su ce que ces trois enfans avoient fait, donna sa malédiction au plus jeune qui s'étoit moqué de lui, bénissant au contraire les deux autres qui l'avoient couvert et honoré. Ce saint patriarche qui conserva le monde par le moyen de l'arche qu'il avoit construite, nous représente le Fils de Dieu, qui par le bois de la sainte croix a sauvé et racheté le monde. A la naissance de ce Noé, ses parens dirent : Celui-ci nous consolera dans les travaux de la terre qui a été maudite de Dieu. Ce qui convient beaucoup mieux à Jésus-Christ notre Sauveur, qui est l'unique remède, et la seule consolation que nous ayons dans les travaux et dans les misères de cet exil auquel nous avons été condamnés. Ce Noé spirituel a planté une vigne ; et cette vigne, comme dit Isaïe, est la maison d'Israël; laquelle, au lieu des raisins qu'elle devoit produire, n'a donné que du verjus, fruit amer et de mauvais goût; et c'est cette vigne qui enivra du vin de sa passion le Seigneur qui l'avoit plantée. Comme il dormoit en la croix d'un sommeil de mort, il demeura nu; parce qu'alors la bassesse et la fragilité de la nature humaine, de laquelle il s'étoit revêtu pour l'amour de nous, fut découverte. En ce

même temps le malheureux Cham, le plus jeune des enfans, qui représente le peuple juif, se moqua de son père comme firent les pharisiens et les pontifes, lesquels au temps que le Sauveur étoit nu en croix, remuant leurs têtes par dérision, disoient entr'eux : *Il a sauvé les autres, et il ne peut se sauver lui-même. S'il est roi d'Israël, qu'il descende de la croix, et nous croirons en lui.* Mais les autres deux aînés de ce patriarche, qui sont les deux peuples, juifs et gentils, qui reçurent la foi, et reconnurent la divinité de ce Seigneur, couvrirent la nudité de leur père, croyant et confessant que cette passion n'étoit pas un défaut, mais un sacrement et un remède pour tout le genre humain. Noé donna sa malédiction à ce puîné, qui représente les Juifs, lesquels furent condamnés à une perpétuelle servitude. Et nous voyons ceci exécuté encore aujourd'hui en cette partie du peuple juif, qui demeure dans son incrédulité; laquelle va égarée par le monde, vivant dans une misérable servitude. Mais au contraire les autres deux enfans furent bénis, parce qu'ils avoient honoré leur père. Et ceux-ci nous représentent le peuple fidèle des deux nations, juifs et gentils; de qui la bénédiction est d'avoir été faits, dès cette vie participans des biens de grâce et de providence, et en l'autre de gloire et de félicité perpétuelle.

§ 4.

Du sacrifice d'Abraham.

Le sacrifice d'Abraham a été une autre figure merveilleuse. Ce saint patriarche alloit par le commandement de Dieu sur la montagne pour y sacrifier son fils. Mais au moment du sacrifice, Dieu lui commanda de retenir le glaive; parce qu'il avoit déjà rendu un très-pur et très-fidèle témoignage de sa vertu et de son obéissance. Pour récompense de ce grand et très-noble sacrifice, Dieu lui promit autant d'enfans qu'il y a d'étoiles au ciel, et de sablons à la mer; car c'est de la sorte que Dieu a accoutumé de récompenser les services qui lui sont rendus. Combien beau et naïf est ce portrait dans lequel ce peintre du ciel a voulu représenter le mystère de notre rédemption ! Car nous y voyons premièrement, que comme par le mérite de ce signalé sacrifice Dieu promit au patriarche Abraham un si grand nombre d'enfans; aussi par ce sacrifice très-divin de Jésus-Christ offert sur l'arbre de la croix, pour rendre obéissance au Père éternel, il lui fut promis une infinité d'enfans, non pas à la vérité selon la chair, mais selon l'esprit; lesquels étant faits participans de son esprit, imiteroient la pureté de sa vie. Ce fut ce que prédit le prophète Isaïe, lorsqu'il dit : *Que si ce Seigneur offroit sa vie pour le remède des péchés, il verroit des enfans de grand âge* (*Isa.* 53), c'est-à-dire, des enfans spirituels, dans tous les âges du monde. *Et que la volonté du Seigneur seroit con-*

duite par sa main. Ceci est le grand jour de Jésus-Christ, lequel comme il dit dans l'Evangile, Abraham vit, et il se réjouit de l'avoir vu, parce qu'il reconnut les fruits inestimables qu'il devoit produire. Il n'y a pas moins de plaisir à considérer de quelle façon Abraham le père et son fils Isaac alloient à la montagne; le père portant le feu et le coutelas pour sacrifier son fils, et le fils portant le bois sur lequel il devoit être sacrifié. Que peut être ceci, sinon une figure très-naïve des causes de la passion du Sauveur? l'épée et le feu que signifient-ils, sinon justice et amour? Ces deux vertus combattoient dans le sein du Père éternel, chacune en sa manière. La justice vouloit qu'il châtiât le pécheur, et l'amour qu'il lui fît grâce. Or, ces deux vertus furent mises d'accord par le Fils de Dieu, offrant sa mort, qu'il ne devoit pas, pour celle que devoit tout le genre humain. Par ce moyen le péché fut puni, et le pécheur épargné. C'est encore une chose infiniment touchante, de voir cet humble et innocent enfant, marcher par la côte de cette montagne, les épaules chargées du bois qui devoit servir à son sacrifice; mais ne serons-nous point encore plus touchés, si nous contemplons des yeux de l'âme notre très-innocent et très-clément Isaac allant au mont de Calvaire, chargé du bois de la croix? Il la portoit sur ses sacrées épaules, quoique toutes déchirées de coups de verges, pour y être sacrifié. Et dans ce bois il y avoit, comme dit saint Pierre, le poids et la pesanteur de tous nos péchés.

§ 5.

Figure de Jacob.

Mais comme le saint patriarche Isaac fut la figure de Jésus-Christ, Jacob son fils le fut aussi, qui fut père des douze tribus. Celui-ci revêtu de riches habits, et de fort bonne odeur, le cou et les mains couvertes de peau de chevreau, offrit un fort bon repas à son père, où il lui présenta aussi du vin ; et en récompense il reçut de lui une très-abondante bénédiction. Ce bon et saint vieillard ayant senti la bonne odeur de ces habillemens, et y ayant pris beaucoup de plaisir, demanda à Dieu pour son fils, les biens du ciel et de la terre : et ces demandes ne furent pas seulement des demandes, mais aussi des prophéties, et des biens qui lui devoient arriver; cette bénédiction fut si abondante, que non-seulement elle comprenoit le fils, mais aussi tous ceux qui seroient dans son alliance. De sorte qu'il dit à la fin : *Que celui qui te bénira soit béni ; et que celui qui te maudira soit rempli de malédictions.* Voilà l'histoire de la bénédiction. Mais à quel propos est-ce que le Saint-Esprit eût voulu révéler toutes ces particularités à Moïse, pour faire une partie de la sainte Ecriture, s'il n'eût voulu en cela nous représenter la bénédiction de Jésus-Christ, à quoi toute l'Ecriture se rapporte ? Que signifient ces vivres de si bon goût, sinon ce banquet royal que le Fils de Dieu offrit à son Père éternel, sur la table de la croix, composé et orné de toutes sortes de vertus ? Et ce vin

si précieux, qu'est-ce, sinon la charité de notre Rédempteur très-clément, laquelle le porta à s'offrir en satisfaction par le sacrifice de la croix pour toutes les dettes du genre humain? Que veut dire encore cette bonne odeur des riches vêtemens dont Jacob étoit vêtu, sinon l'agrément du Père éternel, de la bonne odeur des vertus de ce fils chéri, duquel il avoit dit: *Voici mon Fils bien-aimé, en qui j'ai toujours eu grande complaisance?* Les peaux de chevreau dont Joseph s'étoit déguisé, ont aussi leur mystère; car elles nous représentent l'image du pécheur, dont le Fils de Dieu couvrit sa véritable personne; celui qui étoit juste paroissant pécheur, et celui qui étoit Dieu paroissant un homme. Ce fut aussi par le mérite de cette humilité si grande, (telle que d'avoir voulu paroître pécheur, étant le vrai miroir de l'innocence) qu'il mérita le pardon de tous les pécheurs, pourvu que de leur côté ils s'en rendent dignes; car ce Seigneur ne reçut pas pour lui la bénédiction du Père, mais pour tous ceux qui, comme dit l'Apôtre, seroient obéissans à ses commandemens. Cela nous est bien clairement enseigné par les termes même de cette bénédiction, qui finit par ces mots: *Celui qui te bénira, sera béni; et celui qui te maudira, sera rempli de malédictions.* Or, il est certain que ces paroles ne conviennent pas à Jacob, à qui elles furent dites, mais au Fils de Dieu seul, qui devoit naître de lui; parce que celui-là, sans doute, qui l'aimera sera béni; et qui ne l'aimera pas sera maudit, comme a dit l'Apôtre.

La lutte et le débat qu'il y eut entre le patriarche et l'ange, est encore une figure très-importante et fort mystérieuse de l'œuvre de notre rédemption. Il est écrit au livre de la Genèse, que ce saint homme ayant passé le fleuve du Jourdain avec toute sa famille, il lui apparut un homme, qui demeura toute la nuit à lutter avec lui jusqu'au matin; et cet homme voyant qu'il ne le pouvoit vaincre, il lui toucha un nerf de la cuisse; ou comme d'autres traduisent, il lui toucha sur le plat de la cuisse, qui demeura sèche à l'heure même, lui disant : *Laisse-moi, car le jour vient*, et Jacob lui répondit : *Je ne te laisserai point que tu ne me donnes ta bénédiction.* Il la lui donna aussitôt; et Jacob lui demandant son nom, il lui répondit : *Pourquoi est-ce que tu me demandes mon nom qui est admirable?* Jacob appela ce lieu-là Phanuel, et dit : *J'ai vu le Seigneur face à face, et mon âme a été sauvée.* Quel est celui qui ne s'apercevra point que toute cette histoire est pleine de mystères, n'y ayant pas une seule parole qui n'ait sa signification expresse (*Hom. 7 de Pasch.*)? Eusèbe d'Edesse l'explique en cette sorte : « Quel mystère, dit-il, est » ceci? Celui qui est vaincu bénit, et celui qui pen- » soit avoir vaincu demeure boiteux. Nous devons par » Jacob entendre le peuple juif, qui est descendu de » lui; et par l'ange qui lui apparut, la personne de » notre rédempteur. Nous voyons donc ici l'ange qui » représentoit Notre-Seigneur vaincu, et Jacob re- » présentant le peuple juif victorieux; aussi prévalu- » rent-ils contre Jésus-Christ, lorsqu'ils le crucifiè-

» rent. Néanmoins, avec cela, ce Jacob spirituel » étant le vainqueur, ne laisse pas de demander la bé- » nédiction à celui qu'il avoit vaincu, lui disant : *Je* » *ne te laisserai point, si tu ne me donnes ta béné-* » *diction.* Quel mystère est-ce que tout ceci, que » celui qui a été vaincu en cette lutte, ait néanmoins » le pouvoir de donner la bénédiction? Ici nous de- » vons reconnoître bien clairement l'excellence de » Jésus-Christ, lequel bien que crucifié, eut toute- » fois le pouvoir de racheter ceux qui le crucifièrent; » de sorte qu'étant vaincu, il ne laissa pas de bénir, » il donna la liberté par sa passion; celui qui sem- » bloit être criminel, fut notre avocat; et celui qui » avoit été condamné, nous donna l'absolution de » tous nos crimes. Mais que veut dire ceci, que Ja- » cob après la lutte, ayant reçu la bénédiction, se » trouva boiteux d'une jambe, et que l'autre demeu- » ra fort saine? Cela veut dire qu'une partie du peuple » juif, représentée, comme nous avons dit, par Ja- » cob, devoit croire, et l'autre demeurer dans l'infi- » délité. Et ces paroles que dit l'ange : *Laisse-moi,* » *car le jour s'approche;* cela signifie, que le Sau- » veur put bien être vaincu par la mort, mais non » pas être retenu par la mort. Aussi vit-on que la nuit » de sa sanglante passion ne fut pas sitôt passée, » qu'elle fut suivie du jour clair et serein de sa glo- » rieuse résurrection. »

§ 6.

Figure de Joseph fils de Jacob.

Ce saint patriarche eut douze enfans, l'un desquels lui fut très-cher, qui fut Joseph; en la personne duquel le Saint-Esprit nous représente d'une manière frappante le mystère de Jésus-Christ. Les frères de Joseph poussés de haine et d'envie contre lui, de ce que le père l'aimoit mieux qu'eux, délibérèrent de le tuer, un jour qu'il les alla visiter à la campgane. Ils commencèrent donc à le dépouiller d'une robe de diverses couleurs que le père lui avoit donnée; et enfin le vendirent aux Ismaélites, qui passèrent alors par là, et le livrèrent pour vingt deniers, qu'ils en reçurent. Après ceci, ayant teint dans le sang d'un chevreau la robe qu'ils lui avoient ôtée, ils l'envoyèrent à leur père, comme si cette robe eût été celle de son fils. Tout ceci et le reste, convient merveilleusement avec le mystère de notre Sauveur Jésus-Christ : car comme Joseph fut premièrement vendu par ses frères pour vingt deniers, Jésus-Christ le fut de même par un de ses disciples pour trente deniers, et si les frères de Joseph le dépouillèrent de cette robe de diverses couleurs que le père lui avoit donnée, les Juifs qui, selon la chair étoient frères de Jésus-Christ, le dépouillèrent aussi de cette belle et précieuse robe de son humanité, que le Père éternel avoit ornée de toutes les beautés et des couleurs de toutes les vertus : ceux-là teignirent la robe de Joseph dans le sang d'un che-

vreau qu'ils tuèrent, et ceux-ci teignirent la robe de l'humanité de Jésus-Christ dans le sang que lui-même répandit pour les péchés du monde, représentés par le chevreau. Que si Joseph étant dans la prison avec deux hommes qui étoient aussi détenus avec lui, jugea que l'un sauveroit sa vie, et que l'autre n'en sortiroit que par la mort; Jésus-Christ n'en fit-il pas de même à l'égard des deux larrons qui furent crucifiés en sa compagnie? Ces mauvais frères jetèrent Joseph dans un puits; et ceux-ci précipitèrent le Sauveur dans le sépulcre après l'avoir crucifié; Joseph sortit du puits, Jésus-Christ ressuscita glorieux et triomphant du sépulcre; les Ismaélites achetèrent Joseph et le menèrent en Egypte, et les apôtres qui quittèrent toutes choses pour l'amour de Jésus-Christ, le prêchèrent par tout le monde; Joseph fut exalté en Egypte, et Jésus-Christ cru et adoré par toute la terre; Joseph fit qu'il y eut grande quantité de blé en Egypte, et Jésus-Christ a rempli tout le monde de sa doctrine, qui est le vrai pain et la vraie nourriture des âmes. Il venoit de toutes les parties du monde, en Egypte, des gens pour acheter du pain, afin de conserver leurs vies; aussi est-il venu de toutes parts, des peuples et des nations entières dans l'Eglise de Jésus-Christ, pour y recevoir sa religion et sa doctrine. Enfin, les frères de Joseph qui l'avoient au commencement si maltraité, et qui l'avoient même vendu, vinrent à l'honorer jusqu'à l'adoration et au culte; ainsi a fait la plus grande partie du peuple juif, qui a confessé et adoré Jésus-Christ, après la

conversion du monde. Les frères de Joseph résolurent de le vendre, pensant s'assurer par là la succession de leurs héritages, ce qui avoit sans doute été ordonné par la providence divine, pour les rendre sujets à leur frère Joseph; ainsi, les princes des prêtres condamnèrent Jésus-Christ pour assurer leur tyrannie; mais Dieu se servit de cela même pour les détruire, les Romains les ayant peu de temps après cela entièrement ruinés en punition de ce seul crime. Il ne restoit plus pour l'entier accomplissement et pour la perfection de cette figure, que le rapport du nom de Joseph à celui de Jésus-Christ; mais cela même n'y a pas manqué : car le roi Pharaon ayant vu que par les soins et par la prévoyance du saint Patriarche, le monde avoit été sauvé de la famine qui étoit inévitable, le nomma en sa langue d'un nom qui vouloit dire Sauveur du monde. Et nous voyons combien ce même nom appartient justement à Jésus-Christ notre unique Sauveur, lequel nourrit les âmes des justes dans la vie spirituelle avec le pain de sa doctrine; mais bien plus abondamment et magnifiquement encore par ce pain d'excellent goût qui est descendu du ciel, et qui nous est présenté dans le sacrement de l'autel.

§ 7.

Figure de Jonas.

Jonas, entre les prophètes, représenta aussi d'une manière bien extraordinaire la mort et la résurrection du Sauveur, ce que lui-même expliqua par ces paroles:

Comme Jonas a demeuré trois jours et trois nuits dans le ventre de la baleine, ainsi demeurera le Fils de l'homme trois jours et trois nuits dans le cœur de la terre. Or, pour bien comprendre les particularités de cette figure, considérons que Jonas fut envoyé de la part de Dieu dans la grande cité de Ninive, pour en annoncer la destruction entière dans quarante jours; comme Jésus-Christ fut envoyé par son Père éternel, dans la grande cité de ce monde, pour prêcher le jour de salut et de jugement; car l'Evangile, comme dit l'Apôtre, nous annonce l'un et l'autre. Jonas demanda à ceux qui naviguoient avec lui, qu'ils le jetassent dans la mer, afin que par sa mort ils se sauvassent; et Jésus-Christ s'est volontairement offert à la mort, afin que, par le mérite de cette mort, nous évitassions tous la mort, et que nous fussions capables de jouir d'une vie éternelle. Jonas étant dans le ventre de la baleine, dit à Dieu : *Seigneur, vous m'avez précipité au fond de la mer, et les eaux m'ont environné de toutes parts, toutes vos ondes et vos abîmes ont passé sur moi; et j'ai dit, je suis chassé de votre présence.* N'en est-il pas arrivé de même sur Jésus-Christ? Toutes les ondes et les tempêtes de l'indignation que Dieu avoit conçues contre les péchés du monde, ne se sont-elles pas déchargées à un tel point sur lui, qu'étant sur la croix il commença à dire presque les mêmes paroles de Jonas : *Mon Dieu, mon Dieu, pourquoi m'avez-vous délaissé?* Jonas ne fut pas sitôt dans la mer, que toute la violence de l'orage fut apaisée; et Jésus-Christ ne se fut pas plutôt offert

à la mort pour les péchés du monde, que toute la juste fureur que Dieu avoit conçue contre les pécheurs fut éteinte; cette mort, à cause de la dignité de la personne qui la souffroit, ayant été plus capable de satisfaire pour cette dette, que n'eussent été toutes les morts du monde ensemble. Jonas disoit en son oraison : *Seigneur, ôtez-moi la vie, car il est bien mieux pour moi de mourir que de vivre.* La même chose se pouvoit dire par le Sauveur, lequel durant sa vie ne sauva pas une seule nation, mais qui par sa mort sauva tout le genre humain. Le poisson engloutit Jonas, mais il ne le mangea pas; quoiqu'il eût des vivres dans son ventre, il souffre la faim, et s'étonne de voir qu'il ne peut pas toucher à sa prise. Et qui est celui qui a pu être enfermé dans la gorge d'une bête affamée, sans en être dévoré? Qui est celui qui a été en assurance dans les plus grands périls, et qui dans les plus profonds abîmes des eaux a respiré l'air de la vie, faisant que la cruelle mort (qui n'est jamais assouvie), tremble de sa propre prise? Je dis qu'elle tremble, car encore qu'elle eût vu le Sauveur crucifié, elle savoit toutefois qu'il n'étoit pas coupable; et c'est la cause et le crime, non pas la peine qui fait l'homme coupable. C'est donc notre Sauveur très-clément, que la mort a pu à la vérité faire mourir; mais elle n'a pas pu le retenir sous son empire; au contraire, en mourant il a tué la mort, qui ne pardonnoità personne. Et par ce moyen, des entrailles mêmes de la mort la vie est sortie victorieuse.

Ce fer aussi qui nageoit sur les eaux du Jourdain,

est une autre figure bien expresse de la résurrection du Sauveur. Un des enfans des prophètes coupant du bois sur le bord de ce fleuve, la cognée se démancha et tomba dans l'eau; alors l'enfant cria au prophète Elisée qui étoit là auprès, lui disant que l'instrument dont il coupoit du bois lui avoit été prêté. Elisée lui dit seulement qu'il jetât aussi le manche dans l'eau; et cela ne fut pas sitôt fait, que le fer qui étoit au fond de l'eau, vint à surnager jusqu'en haut, et se remit au manche comme auparavant. Cela nous représente fort bien le mystère de la sainte résurrection de notre Sauveur; parce que comme il eut expiré sur la croix, l'âme se sépara de ce très-saint corps, qui demeura dans le sépulcre; mais l'âme qui s'étoit rejointe au Verbe divin, comme un fer très-dur et très solide, vint à briser les portes et les forces de l'enfer, d'où furent retirées les âmes des saints Pères qui l'attendoient. Cette action si glorieuse étant faite, cette âme toute-puissante, ainsi que le fer du prophète, vint à se réunir à son très-saint corps au jour de sa glorieuse et triomphante résurrection.

§ 8.

Figure de Samson.

Entre les juges, Samson fut aussi en plusieurs choses une figure de notre rédempteur; car en premier lieu il se maria contre la forme de la loi avec une femme étrangère, philistine de nation; et Jésus-Christ a pris pour épouse l'Eglise, composée de la nation des gentils.

Samson

Samson tua un lion, et Jésus-Christ ruina la puissance du prince de ce monde, qui étoit adoré dans toutes ses parties, et qui comme un lion enragé cherchoit de tous côtés, pour voir qui il pourroit dévorer. Samson trouva un rayon de miel dans la gueule du lion qu'il avoit tué, dont il mangea avec plaisir; et Jésus-Christ tira de la bouche de l'ennemi toute cette glorieuse troupe de saints Pères, qui étoient détenus sous la tyrannie, dont la liberté et le repos lui furent mille fois plus doux que le miel le plus délicieux. Samson s'étant levé à minuit, prit les portes de la cité de Gaza, et les emporta au sommet d'une montagne; et Jésus-Christ se levant à minuit du sépulcre pour aller rompre les portes de l'enfer, monta à quarante jours de là en corps et en âme dans le plus haut des cieux. Enfin, Samson en mourant, tua plus d'ennemis qu'il n'avoit fait durant sa vie; et Jésus-Christ notre Sauveur par sa mort a tué notre mort, et anéanti tout le pouvoir des démons, qui sont nos véritables ennemis.

Gédéon qui fut aussi du nombre des juges, nous a préfiguré encore la victoire de Jésus-Christ, parce que comme celui-là avec une fort petite armée gagna la victoire contre la grande puissance des Madianites, ainsi Jésus-Christ avec de pauvres et simples pêcheurs a conquis tout le monde. Mais nous parlerons plus au long et plus expressément en son propre lieu de cette figure, qui contient plusieurs grands mystères.

Mais David, de la lignée duquel Jésus-Christ est descendu, ne nous le représente-t-il pas aussi en plusieurs choses ? Et surtout en cette glorieuse victoire qu'il

remporta sur un grand géant armé de toutes pièces, quoiqu'il n'eût de son côté pour toutes armes qu'un bâton à la main, et cinq pierres avec lesquelles il le renversa par terre, et lui prit ensuite son épée, dont il lui coupa la tête. N'est-ce pas ainsi que Jésus-Christ avec le bâton de sa Croix, et avec les cinq plaies qu'il y reçut, renversa par terre le prince de ce monde et l'en chassa dehors ? Et comme David avec l'épée de l'ennemi coupa la tête à l'ennemi, ainsi Jésus-Christ par la mort qui nous étoit venue par le péché, a vaincu et détruit le péché. Il y a bien plus à considérer encore dans cette figure, qui est, que comme David après plusieurs persécutions qui lui furent suscitées par la haine et par l'envie du roi Saül, vint à la fin à régner avec beaucoup de gloire et de prospérité; aussi Jésus-Christ, après les grandes persécutions qu'il reçut en la primitive église, par la mort et en la personne de ses martyrs, a enfin été adoré, reconnu et tenu pour vrai Dieu, de ceux-là mêmes par qui il avoit auparavant reçu le plus de persécutions. Tellement que ceux qui au commencement persécutoient Jésus-Christ pour l'amour de leurs idoles, vinrent à la fin à persécuter leurs idoles pour l'amour de Jésus-Christ. Tous les hommes chargés de dettes, ou qui vivoient en nécessités et en amertume de cœur, se réfugièrent vers David; et Jésus-Christ appelle à soi tous ceux qui sont en affliction et en oppression sous le fardeau de leurs dettes et de leurs péchés, afin de donner par le pardon, du rafraîchissement à leurs âmes. David en touchant sa harpe, soulageoit les

peines que souffroit Saül, lorsque le malin esprit le tourmentoit, et Jésus-Christ étendu et tiré sur le bois de la Croix, comme les cordes sur la harpe, est le soulagement et la consolation de tous ceux qui se trouvent tentés par l'ennemi. David pleura amèrement la mort de Saül son ennemi; et le Sauveur ressentit avec tant d'amertume le péché de ceux qui le crucifioient, que la première parole qu'il proféra sur la croix, fut de demander pardon pour eux.

§ 9.

Figure de l'Agneau pascal.

La connoissance et l'amour de notre Sauveur, étant le principe et le fondement de notre salut, toute la loi, les prophètes et toutes les écritures saintes, n'ont autre objet à proposer que celui-là. C'est pourquoi le Saint-Esprit qui en est l'auteur, ne s'est pas contenté de nous le représenter en la personne de plusieurs saints patriarches, mais il a voulu encore que tous les sacrifices fussent autant d'images et de figures de ce grand et suprême sacrifice, qui devoit être offert sur la croix. Entre ces sacrifices, le premier, le plus célèbre, et celui qui est rempli de plus de mystères, est celui de l'agneau pascal, dont je m'en vais décrire l'histoire. Dieu ayant résolu de délivrer son peuple de la captivité d'Egypte, après avoir châtié ce pays-là de plusieurs plaies, voulut enfin en ajouter une dernière qui fut la plus grande de toutes, ayant en une nuit tué tous les premiers nés des Egyptiens. Cette plaie les

étonna de telle sorte, qu'eux-mêmes à grande hâte chassèrent de leurs pays les enfans d'Israël. Avant cette plaie Dieu avoit commandé à Moïse de dire au peuple, qu'au dixième jour de la lune de ce mois-là, qui étoit le mois de mars, chaque famille portât un agneau dans sa maison, et qu'au quatorzième de la même lune, il fût sacrifié avec les cérémonies dont voici l'ordre : les unes regardent le sacrifice de l'agneau, et les autres la manière en laquelle il devoit être mangé. Pour ce qui concerne les premières, il est dit, que cet agneau seroit mâle, qu'il seroit d'un an, sans aucun défaut ni tache; qu'en le sacrifiant on ne briseroit aucun de ses os, et que du sang on teindroit les seuils des maisons où il seroit mangé. Il étoit ordonné encore que la même nuit la chair de l'agneau seroit mangée rôtie avec du pain sans levain, et des laitues amères; qu'il ne seroit mangé ni cuit ni cru, mais seulement rôti; qu'on n'en laisseroit rien qui fût bon à manger, ni pied ni tête ni ventre; qu'on mangeroit tout ce même jour, et que s'il en restoit quelque chose, il seroit jeté au feu.

Quant à la manière de manger l'agneau, il est dit aussi : *Vous ceindrez vos reins, vous chausserez vos souliers, et tiendrez des bâtons en vos mains, vous le mangerez à la hâte, et le sang de cet agneau vous servira de marque, pour désigner le lieu où vous serez; je passerai de nuit devant vos portes, et ferai un carnage par toute la terre d'Egypte; mais en voyant ce sang, je ne toucherai point à vos maisons.* Voilà quelles furent les cérémonies que le Saint-Esprit

ordonna si ponctuellement et avec tant de soin dans le sacrifice de cet agneau. Quel esprit pour rude et pour grossier qu'il puisse être, sachant que cet ordre est procédé du Saint-Esprit et de cette sagesse infinie, encore qu'il ne soit pas capable de comprendre les mystères qui sont cachés là-dessous, n'en découvrira point au moins l'odeur, pour juger qu'il y a du mystère ? Car si toutes les choses qui sont ici prescrites ne contiennent aucun mystère, quelle partie font-elles de cette religion de sainteté, ou des lois dignes de la majesté et de la sagesse de Dieu ? comme de dire, que l'agneau soit d'un an, qu'il n'ait pas un seul os brisé, qu'il ne soit mangé ni cru ni cuit, mais seulement rôti; qu'il n'en reste rien à manger qui soit pour le lendemain; que s'il y a quelque chose de reste, il soit jeté au feu; et que les seuils des portes soient teints du sang de l'agneau. Il est vrai qu'avant la venue du Sauveur la signification de toutes ces cérémonies étoit cachée, mais depuis elle nous est devenue plus claire que le jour : car c'est par ce moyen que le Saint-Esprit nous a voulu dépeindre, que comme après le sacrifice de cet agneau matériel le peuple de Dieu fut délivré de la captivité et de la dure tyrannie de Pharaon; de même le genre humain devoit être délivré de la puissance du diable et de la servitude du péché, par la vertu du souverain sacrifice de l'agneau mystique, qui devoit être offert pour lui sur l'autel de la croix. De cette sorte les mystères du vieux Testament nous sont expliqués par le nouveau; et cela nous a été enseigné par les deux séraphins qui étoient aux

deux côtés de l'Arche du Testament, face à face l'un de l'autre, pour nous signifier la correspondance admirable des deux Testamens.

Pour donner commencement à l'explication de cette figure, je dis premièrement, que par cet agneau nous devons entendre notre Sauveur, lequel à cause de son extrême douceur et de son innocence, est appelé agneau dans toutes les écritures. La loi vouloit que l'agneau fût mâle et non pas femelle, pour nous apprendre qu'il n'y a rien eu en lui de mou ni de lâche, mais qu'en toutes choses il y a eu une vertu et une constance plus que mâle. Le commandement de le choisir d'un an, marque l'accomplissement de toutes les vertus qui étoient en lui, en leur dernière perfection. Qu'il n'eût ni tache ni défaut, c'est nous dire que dans Jésus-Christ, le véritable agneau, il n'y a eu aucune tache de péché, puisqu'il venoit lui-même, pour être le commun et le souverain remède des péchés. D'avoir aussi prescrit qu'au temps du sacrifice il n'eût aucun os brisé, c'est nous faire connoître la force invincible avec laquelle ce saint agneau a souffert les douleurs les plus cruelles qui ont été, ou qui seront jamais exercées sur un corps mortel; car la complexion de ce corps très-saint, étoit la plus délicate de tous les corps, comme ayant été formée par la vertu du Saint-Esprit, et la chair toute pure et virginale, prise des entrailles très-pures de la Vierge: avec cela les douleurs que son âme enduroit à cause des péchés du monde, pour le pardon desquels il offroit ce souverain sacrifice, étoient sans comparaison

encore plus grandes; et néanmoins parmi toutes ces douleurs, tant du corps que de l'âme, il ne parut jamais en lui la moindre ombre de foiblesse au plus fort de tous ses maux. C'est aussi ce que le Saint-Esprit a voulu nous représenter dans ce sacrifice de l'agneau, lorsqu'il a commandé qu'en le tuant on ne brisât aucun de ses os. Mais à quelle fin pensons-nous qu'il ordonna que les maisons fussent teintes du sang de cet animal ? La loi même en donne la raison lorsqu'elle dit : que Dieu passeroit sur le milieu de la nuit par toute la terre d'Egypte, tuant tous les premiers nés des Egyptiens; mais que quand il viendroit aux maisons des Hébreux, à la vue de ce sang il passeroit outre sans y faire aucun mal. Je voudrois demander quelle nécéssité il y avoit en Dieu, à qui toutes choses sont connues, d'être averti par cette marque que dans telle maison habitoit un homme de son peuple. Qui ne voit donc que la vertu et l'efficace du sang de Jésus-Christ vrai agneau, nous est ici représentée? car il faut bien remarquer cette parole qui dit : *Je verrai le sang et ne toucherai point à la maison où je le verrai.* Qu'est-ce que ceci, sinon que le Père éternel voyant le précieux sang de son Fils unique, apaisera la colère que nos péchés avoient excitée? Car, comme dit l'Apôtre, *si le sang des taureaux et des autres animaux, et la cendre de la vache rousse offerte en sacrifice, purifie les hommes des immondices de la loi, combien plus puissant sera le sang de Jésus-Christ,* (lequel rempli du Saint-Esprit, s'offrit lui-même pur et net de toute tache à son Père) *pour nous laver de*

tous nos péchés ! ce que nous ne devons néanmoins entendre que des vrais pénitens.

Il n'y a pas moins de mystère au commandement qui portoit que l'on ne mangeât l'agneau ni cuit ni cru, mais seulement rôti. Il eût été bien inutile de commander de ne le pas manger cru, (car qui sont ceux qui mangent des chairs crues?) s'il n'y eût eu quelque sens caché sous ces paroles. C'est ce qui fait dire à saint Grégoire : « Que les paroles mêmes de la » loi qui ne doivent pas demeurer inutiles, nous élè- » vent de la lettre à l'esprit de la lettre même. » Je dis donc que ceux-là mangent la chair de l'agneau crue, qui ne considèrent en Jésus-Christ crucifié que ce qui paroît au dehors, et qui le rejètent et le repoussent après cela. Ceux-là mangent la chair cuite en l'eau, lesquels poussés d'une vaine curiosité, sans aucune charité ni humilité, ni lumière de foi, veulent pénétrer par leur seule raison dans la profondeur de ce mystère : C'est ce que quelques philosophes, et plusieurs hérétiques ont voulu faire, ayant essayé d'en mesurer la grandeur à la mesure de la capacité humaine, et non pas selon la grandeur de la bonté divine. Mais ceux-là le mangent rôti, lesquels enflammés du feu de la charité et d'une véritable dévotion, considèrent ce que le Fils de Dieu embrasé du même feu, a souffert pour notre salut, n'y ayant que la seule charité qui puisse donner des dispositions convenables pour contempler ce qui a été fait par la seule charité. Le commandement qui vient ensuite, que l'on ait à manger tout l'agneau sans qu'il en reste rien, nous fait voir

que dans l'agneau mystique il n'y a rien à rejeter, rien qui ne soit utile et salutaire pour les âmes, soit sa vie ou sa mort, sa doctrine, ses exemples, ses bienfaits, ses miracles, et enfin sa résurrection et sa glorieuse ascension; tout cela regarde notre utilité, tout cela regarde notre édification.

La manière bien expresse, et bien particulière de manger cet agneau, vient ensuite. Or puisque par l'agneau nous entendons Jésus-Christ sacrifié en la croix, nous ne devons pas moins entendre par là le très-saint Sacrement de l'Autel où est Jésus-Christ même, et où il s'offre lui-même en sacrifice. C'est pourquoi toutes les mêmes cérémonies que Dieu vouloit qui fussent observées en mangeant l'agneau, nous servent d'instruction pour nous préparer à recevoir dignement ce sacrement, où est ce même agneau. Il est donc ordonné que nous le mangerons avec du pain azime, sans aucun mélange de levain, c'est-à-dire, avec une conscience pure et qui ne soit tachée d'aucune sorte de malice et de méchanceté : il est ajouté à ce pain des laitues amères, afin que s'il reste quelque chose dans l'âme qui ne soit pas bien purifié, nous le purifiions par l'amertume et par les larmes d'un véritable repentir. Il est encore ordonné que nous le mangions ayant ceint nos reins, ce qui nous exhorte à la pureté et à la chasteté, qui est une des principales et des plus importantes préparations que nous devions apporter pour recevoir et loger dignement ce Seigneur, lequel étant la source de la pureté même, ne peut pas demeurer dans un lieu rempli d'ordures. Il est dit aussi

qu'il faut avoir ses souliers chaussés, et des bâtons aux mains, qui est le vrai état dans lequel doivent être les voyageurs, pour nous enseigner que ceux qui veulent s'approcher comme il faut de cette sainte table, ne doivent plus se considérer eux-mêmes comme habitans de ce monde, mais comme voyageurs; ils ne doivent pas s'en estimer citoyens, mais étrangers qui n'ont point ici de cité permanente, et qui cherchent celle de l'avenir; qui n'ont plus ici de demeure propre, et qui n'y sont que par emprunt, et comme dans une hôtellerie. De sorte qu'ils ne pensent à rien moins qu'à s'établir en cette terre dont ils espèrent de partir bientôt, pour arriver dans l'autre, où ils feront une demeure éternelle. Ceux qui suivent le conseil de l'Apôtre, en usent de la sorte; il dit : *Voici, mes frères, ce que je vous dis : que ceux qui ont des femmes, les tiennent comme s'ils n'en avoient point; que ceux qui pleurent, fassent comme s'ils ne pleuroient point; que ceux qui se réjouissent, comme s'ils ne se réjouissoient point; que ceux qui achètent, fassent comme s'ils ne possédoient point; et que ceux qui usent de ce monde, comme s'ils n'en usoient point; car vous voyez comme la figure de ce monde passe.* Tout cela veut dire que nous devons tenir toutes les choses de ce monde, comme nous ayant été prêtées pour quelques jours, et non pas comme des biens héréditaires, et qui nous appartiennent de droit, pour en attendre une possession qui soit assurée et éternelle.

La loi ajoute encore, que cet agneau doit être mangé à la hate, ce que la bienséance devoit plutôt

défendre qu'ordonner, s'il n'y eût point eu sous cela quelque grand mystère; car de manger de la sorte, c'est pécher contre la gravité de la tempérance. Mais l'auteur de cette loi nous vouloit enseigner avec quelle ferveur d'esprit et de dévotion nous devions manger le vrai agneau; parce que cette viande divine doit être mangée avec faim; c'est-à-dire, que l'âme dévote et religieuse doit avoir un désir très-ardent de s'unir avec son rédempteur, lequel remplit de toutes sortes de biens ceux qui s'approchent de lui avec une véritable faim, comme il laisse vides ceux qui sont tièdes et dégoûtés.

Il est ordonné aussi de ne rien réserver de l'agneau pour le lendemain, et que s'il en reste quelque chose, il soit jeté au feu. Que vous semble-t-il que ceci veuille dire, si ce n'est, que dans le mystère du sacrifice de la passion de Jésus-Christ ou du Saint-Sacrement, s'il y a quelque chose qui surpasse la capacité de notre entendement, il le faut aussitôt brûler par l'amour de la volonté; et reconnoître humblement, que moins compréhensible est la chose, plus elle est digne de ce Seigneur, qui est incompréhensible, non-seulement en soi, mais en toutes ses œuvres, et qui nous a tant aimés, et a eu tant d'affection pour notre salut, qu'il a bien voulu faire en notre faveur des choses qui surpassent toute la capacité de nos entendemens, et qui nous doivent aussi bien plus obliger à l'aimer, que celles que nous sommes capables de concevoir et de comprendre? J'ajoute à tout ceci une autre chose qui mérite d'être infiniment con-

sidérée, qui est qu'afin que rien ne manquât à la parfaite représentation de ce mystère, la sagesse divine a voulu que Jésus-Christ le vrai agneau nous fût représenté, non-seulement par toutes les cérémonies, mais encore par le temps auquel elles devoient être accomplies. Il faut donc remarquer que les Juifs menoient l'agneau matériel à la ville, par le commandement de la loi, le dixième jour de la lune; et que le quatorzième il étoit sacrifié et mangé, qui étoit le même jour qu'ils étoient sortis de la captivité d'Egypte; et cela se faisoit en reconnoissance et en mémoire de ce grand jour pour lequel cette fête avoit été instituée. Ce fut aussi au même jour que l'agneau matériel entroit dans la cité, que le véritable agneau entra à Jérusalem, qui fut le jour des Rameaux; et à cinq jours de là, qui fut le vendredi-saint, il fut crucifié. Tellement que nous pouvons bien voir par là que le Saint-Esprit a voulu qu'en un même temps la figure et la vérité se rapportassent et se joignissent ensemble. Ce fut en ce point que prirent fin les figures du vieux Testament, et que celles du nouveau commencèrent. Aussi n'y avoit-il plus de sujet de nous représenter par des figures la vérité du remède à venir, puisqu'il étoit déjà venu; et ceci suffira pour ce qui regarde la figure de l'agneau.

§ 10.

Figure du sacrifice de la génisse rousse.

Outre le sacrifice de l'agneau, tous les autres sacrifices de la loi étoient autant de figures du grand sacrifice de Jésus-Christ, et c'étoit la plus grande et la plus haute dignité qui fût en eux. Mais parce qu'il seroit trop long de parler de chacun en particulier, je me contenterai de traiter d'un sacrifice fort semblable au précédent, lequel sous d'autres termes et sous d'autres cérémonies, signifie en substance les mêmes choses. Il semble donc par tant de diverses figures, que le Saint-Esprit ne pouvoit se contenter de nous découvrir par diverses voies ce grand mystère; faisant en cela comme ceux qui d'une même viande font divers services, afin de ne donner point de dégoût à ceux qui en mangent; mais il faut venir à notre figure. Dieu dit à Moïse : Commande aux enfans d'Israël de t'amener une vache rousse d'un âge complet, qui n'ait aucune tache et qui n'ait jamais porté aucun joug. Tu la meneras hors des tentes, et le prêtre Eléazar la sacrifiera en présence de tout le peuple; et trempant le doigt dans son sang, il l'arrosera sept fois jusqu'aux portes du tabernacle. Ceci étant fait, la vache sera brûlée, aussi-bien que sa chair, son sang, sa peau et sa fiente, qui seront brûlés et consumés avec elle. Après ceci le prêtre qui l'aura sacrifiée, lavera son corps et ses vêtemens, entrera dans les tentes, et sera tenu pour immonde, jusqu'au soir de ce jour-là;

celui aussi qui aura brûlé la vache, lavera son corps et ses vêtemens, et sera tenu immonde pour autant de temps. Après ceci un homme pur et net recueillera les cendres de la vache ainsi brûlée, et les mettra hors des tentes en un lieu très-net, où elles seront gardées pour la purification des enfans d'Israël; afin que lorsqu'ils seront tombés dans quelqu'une des immondices corporelles de la loi, étant arrosés de l'eau qui aura touché à cette cendre, ils soient purifiés et nettoyés, la vache ayant été sacrifiée pour les péchés. Voilà quelle étoit la loi de ce sacrifice ordonné de Dieu. Et en ceci plus les choses paroissent basses et indignes de la majesté du législateur, plus devons-nous croire qu'elles contiennent des mystères dignes de sa grandeur; tellement que si nous levons le voile de la lettre, nous y verrons le mystère de Jésus-Christ très-naïvement représenté. Car en premier lieu la vache avec les conditions qui l'accompagnent, est la figure de la sacrée humanité; elle nous est ici proposée sous le nom de femelle, pour nous marquer la foiblesse de la chair dont le Sauveur voulut se revêtir pour l'amour de nous. Il étoit ordonné que la vache fût rousse, pour nous signifier par cette couleur l'ardeur enflammée de la charité qui porta Notre-Seigneur à se couvrir de notre humanité; car ce fut sa charité seule, sans aucun mérite de notre part, qui eut le pouvoir de le faire descendre du ciel en terre. Il falloit aussi que la vache fût d'un âge entier et complet, pour signifier l'excellence et la perfection des vertus et des œuvres de Jésus-Christ, lesquelles ont

toutes été en lui dans la dernière perfection. Il falloit encore, aux termes de la loi, qu'elle fût sans tache, et qu'elle n'eût jamais porté le joug, afin de nous faire entendre la pureté de cette humanité très-sainte, en laquelle il n'y eut jamais ni la moindre ombre de coulpe, ni de sujétion ou de servitude au péché. Cette vache ne devoit pas être sacrifiée dans le temple où se faisoient les autres sacrifices, mais hors des tentes, pour nous faire connoître que Jésus-Christ notre Sauveur ne seroit pas sacrifié dans la ville de Jérusalem, mais dehors à la campagne, parce qu'il ne venoit pas s'offrir à la passion pour ce seul peuple, mais en général pour tout le monde. Le prêtre trempoit sept fois le doigt dans le sang de la génisse sacrifiée, l'arrosant jusqu'à l'endroit du tabernacle de Dieu, pour nous signifier que ceux qui veulent obtenir le pardon de leurs péchés, avec la grâce et les dons du Saint-Esprit, (ce qui est compris en ce nombre de sept, qui marque totalité,) doivent avant toutes choses offrir au Père éternel le sang de son Fils unique, répandu et offert pour notre remède; car c'est en cela que consiste le principal appui et le plus solide fondement de notre espérance. Il faut aussi que nous offrions tout ensemble nos travaux, nos larmes et nos pénitences, afin que tout cela joint à ce sang précieux, puisse être de quelque mérite par lui-même. C'est ce que le prêtre nous représente à la messe, lorsqu'il élève le calice où est le sang de Jésus-Christ; car ceci a été institué non-seulement pour le faire voir et adorer par le peuple, mais afin qu'il soit offert pour

lui, devant la face de Dieu. Il étoit aussi ordonné que toute la génisse fût brûlée, avec la peau et les os, et tout ce qu'il y avoit en elle, pour nous faire connoître la parfaite résignation et l'offrande toute entière que le Fils de Dieu fit de soi-même à son Père éternel, sans se rien réserver, remettant tout entre ses mains, et l'offrant à son service. Il en fit lui-même la déclaration, lorsque dans la prière qu'il lui fit au jardin des oliviers, il lui dit parlant à lui : *Que votre volonté soit faite et non pas la mienne.* Et une autre fois : *Je suis descendu du ciel, non pas pour faire ma volonté, mais la volonté de celui qui m'a envoyé.* La cendre de la génisse brûlée avec toutes ces circonstances, étoit gardée en un lieu très-net, afin que l'eau qui y auroit touché, eût la vertu de purifier les immondices corporelles de cette loi. Et cela nous enseigne que les mérites de la passion de Jésus-Christ sont en dépôt dans l'Eglise catholique, pour donner force et vertu à l'eau du saint baptême, et à tous les autres sacremens, par lesquels les immondices des péchés sont véritablement nettoyées et purifiées. Mais que veut dire, que ceux qui avoient été les ministres du sacrifice de la vache, ou bien qui l'avoient brûlée, et tous les autres qui avoient été employés à ce ministère, devoient laver leurs corps et leurs vêtemens, et demeurer immondes jusqu'au soir? Quelle raison avoit-il que les ministres demeurassent impurs jusqu'au soir, pour avoir mis la main à une chose si nette? Ceci, dit saint Thomas, nous signifie les pontifes et les prêtres qui procurèrent la mort à Jésus-Christ.

Christ. Par là ils attirèrent sur eux la mort et donnèrent la vie aux fidèles. Ils commirent le péché pour nous faire obtenir le remède; ils furent eux-mêmes les ministres de leur propre damnation; et pour nous ils le furent de notre salut; et cela pour combien de temps? jusqu'au soir, dit la loi, c'est-à-dire, jusqu'à ce que la plénitude des peuples et des nations étant entrée dans l'Eglise, le peuple d'Israël y entrât aussi avec eux, et qu'il fût par ce moyen purifié et sauvé.

§ 11.

Figure de la verge de Moïse.

Ce peintre souverain ne s'est pas contenté de nous avoir fait voir ces excellens tableaux, tant des patriarches que des sacrifices; il nous en a voulu tracer encore d'autres de diverses matières, pour nous mieux représenter ce grand mystère de Jésus-Christ. Entre ceux-ci, l'un des plus exprès est cette verge de Moïse, si célèbre dans l'Ecriture. Dieu envoyant ce saint patriarche en ambassade vers le roi Pharaon, afin qu'il mît son peuple en liberté; et lui s'en voulant excuser, sur ce que ce roi ne donneroit pas créance à ses paroles, Dieu lui donna certains signes pour autoriser son envoi. Le premier fut un commandement de jeter par terre une verge qu'il tenoit à la main, laquelle n'eut pas plutôt touché la terre qu'elle fut convertie en un serpent si furieux, que Moïse vouloit s'enfuir devant lui; mais Dieu le rappela, et lui commanda de le prendre par la queue; ce qu'il n'eut pas sitôt fait, que

le serpent fut aussi converti en la même verge qui étoit auparavant. Par cette verge, qui est une marque d'empire et de juridiction, nous devons entendre le sceptre royal de Jésus-Christ; mais par le serpent qui est un animal venimeux, on entend communément le pécheur et le péché. Or, cette verge ou ce bâton royal, étant tombé par terre, prit la figure d'un serpent; c'est-à-dire, le Fils de Dieu étant venu au monde, et s'étant revêtu de la nature humaine sujette aux infirmités qui sont venues par le péché, mourant en croix après cela, a pris l'image d'un serpent, c'est-à-dire d'un pécheur, et d'un criminel. La fuite de Moïse, à la vue de ce serpent, nous signifie le scandale des juifs dans cet abaissement de la croix, pour ne pas croire en Jésus-Christ; mais Moïse, ayant repris le serpent par la queue, et le bâton qui retourna aussitôt en sa première forme, nous signifient que ceux qui au temps passé étoient demeurés scandalisés de la croix de Jésus-Christ, reconnoîtroient au temps à venir le bâton et le sceptre de sa dignité royale, et qu'ils l'adoreroient comme leur légitime roi. Et en ceci nous devons encore considérer, que lorsque Moïse faisoit ces signes devant Pharaon, et que les magiciens en jetant leurs bâtons à terre faisoient d'autres serpens semblables à celui de Moïse, le serpent de Moïse dévoroit les autres. Ceci nous signifie que Jésus-Christ ayant pris la figure d'un serpent, c'est-à-dire d'un pécheur, il a dévoré tous les autres serpens, parce qu'il a consumé et détruit tous les péchés du monde. La même chose nous a été en-

seignée par l'Apôtre, lorsqu'il a dit que Jésus-Christ avoit détruit le péché par le péché; c'est-à-dire, que pour avoir pris sur lui les peines qui étoient dues à nos péchés, il avoit détruit tous nos péchés, payant et satisfaisant pour eux.

§ 12.

Figure du serpent d'airain.

Outre toutes ces figures, celle du serpent d'airain est fort célèbre et fort connue, et le Sauveur même en fait mention dans l'Evangile; aussi nous fait-elle voir si clairement la vérité de ce mystère, qu'elle semble être une histoire ou une prophétie, plutôt qu'une figure. La chose est de cette sorte : Dieu ayant envoyé des serpens fort venimeux dans le désert contre les enfans d'Israël, parce qu'ils murmuroient contre leurs ancêtres, plusieurs mourant chaque jour de leurs morsures, Moïse fit une prière à Dieu, pour qu'il lui plût de remédier à cette plaie. Le remède qu'il y apporta est fort remarquable; car il lui commanda de jeter en fonte un serpent d'airain, et de le mettre en un lieu si élevé, qu'il pût être vu de tous. Qu'il avertît le peuple, lorsqu'il y auroit quelqu'un qui se sentiroit piqué des serpens, de lever les yeux vers cette image de serpent, et qu'aussitôt il seroit guéri. O que ceci vient bien à propos, pour nous représenter la vertu de la croix de Jésus-Christ ! Car si le Saint-Esprit n'eût pas voulu nous signifier ce grand mystère, à quel propos eût-il voulu user d'un remède si extraordinaire? Quelle

proportion, et quel rapport est-ce que la figure d'un serpent peut avoir pour guérir les blessures des véritables serpens? Mais encore quelle proportion y a-t-il de la vue simple, à la guérison réelle? N'étoit-il pas plus facile et plus à propos de tuer les serpens? Et celui qui leur avoit commandé de venir, ne pouvoit-il pas leur commander tout de même de s'en aller? Il le pouvoit sans doute; mais il aima mieux par cette sorte de remède nous mettre devant les yeux une parfaite image de la croix du Sauveur. Et en effet, qu'est autre chose Jésus-Christ notre Sauveur crucifié entre deux criminels, qu'un serpent en figure; ou un pécheur en peinture, ressemblant à un pécheur, qu'il n'est pas? Or, ce Seigneur, qui étant la justice même, a voulu prendre néanmoins la figure d'un pécheur, qui n'étant en aucune manière sujet à la mort, a voulu la souffrir pour notre remède, a obtenu pour nous par le mérite de cette charité si grande, et de cette humilité si profonde, le pardon et le remède de tous les péchés. Mais que faut-il que le pécheur fasse de son côté pour jouir de ce remède? Il doit lever les yeux en haut, et regarder vers ce Seigneur étendu sur la croix, où il est en figure de serpent quoiqu'il ne le soit pas. Mais de quelle sorte et avec quels yeux le devons-nous regarder? Le mystère même nous l'enseigne. Il faut que ce soit avec des yeux de gratitude et de reconnoissance d'un si grand bienfait; avec des yeux d'humilité et de dévotion; avec des yeux de foi, d'amour, de compassion et de componction, nous ressouvenant que nos seuls péchés sont les bourreaux

qui ont mis en croix ce Seigneur, pour payer, comme il dit lui même, ce qu'il ne devoit pas. Voilà ce que nous représente fort naturellement la figure de ce serpent.

§ 13.

Figure d'Elisée.

Le prophète Elisée ne nous a pas moins naïvement représenté le même mystère, lorsqu'il ressuscita l'enfant mort; l'histoire en est telle. L'hôtesse d'Elisée ayant perdu son fils unique, qu'elle avoit obtenu par les prières du même prophète, accourut en grande hâte vers le saint, croyant que celui qui avoit eu le pouvoir de lui procurer un tel bien, auroit aussi le pouvoir de le lui rendre, l'ayant perdu. Le prophète voyant cette femme prosternée à ses pieds, et compatissant à sa douleur, donna à son serviteur Giézi le bâton qu'il portoit, lui commandant d'aller en grande hâte, et de mettre ce bâton sur la bouche de l'enfant mort; mais le serviteur revint bientôt, pour lui dire qu'il avoit fait ce qu'il lui avoit dit, et que l'enfant n'étoit pas ressuscité. Alors le prophète alla lui-même à la maison du mort, où il fit des choses bien étranges et très-dignes d'admiration. Il ferma la porte de la maison où étoit l'enfant, et fit premièrement sa prière à Dieu. Après il monta à la chambre du mort, et s'étendit sur lui, ajustant sa bouche sur sa bouche, ses yeux sur ses yeux; il en fit de même des pieds et des mains; et comme le mort étoit petit, et le prophète plus

grand, l'Ecriture dit que le prophète ramassa et compassa son corps, afin d'être proportionné à celui de l'enfant mort. Par ce moyen la chair de l'enfant vint à s'échauffer. Que fit davantage le saint? Il descendit de la chambre où il étoit monté; il fit une promenade de côté et d'autre par toute la maison; remonta à la même chambre, s'étendit une seconde fois sur le mort, comme il avoit fait auparavant. Et après que l'enfant eut crié sept fois, il ouvrit les yeux, et ressuscita. Certainement si nous étions éclairés des mêmes lumières, et poussés du même esprit que les saints l'ont été, nous devrions lire cette histoire avec admiration d'une part, de tant de cérémonies, et si nouvelles; et de l'autre avec révérence, à cause des mystères qui y sont tellement cachés, que c'est par cela même que nous pouvons connoître qu'ils y sont. Car quel rapport y a-t-il en tout ceci, pour donner la vie à un mort? Mais comme il n'appartient qu'à Dieu seul de ressusciter les morts, tout ainsi que cette œuvre se fit par sa toute-puissance, aussi la manière en fut ordonnée par son infinie sagesse. Et comme le Père éternel avoit toujours devant les yeux l'œuvre de la rédemption du monde, qui devoit être exécutée par son fils unique, il cherchoit toujours les occasions de nous en donner les idées par avance. Cela s'est fait bien évidemment en ce sujet. Car cet enfant mort est la figure du genre humain condamné à la mort, et déjà mort par toutes sortes de péchés. Pour y donner remède, Dieu envoya premièrement son serviteur Moïse, comme un autre Giézi, avec la verge de sa jus-

tice à la main; mettant devant les yeux des hommes les menaces de la sévérité de sa justice, afin de les intimider de telle sorte, qu'ils quittassent le péché. Ce fut ce que Moïse leur annonça étant descendu de la montagne de Sinaï, leur disant que Dieu étoit là descendu avec un grand bruit de tonnerre, afin que par la crainte qu'il avoit voulu leur imprimer ils se retirassent du péché. Avec cela, dans la plupart des lois qu'il leur donnoit, il imposoit contre les infracteurs des peines de mort, afin que cette crainte les obligeât à les mieux observer. Mais rien de tout ceci ne fut capable de leur ouvrir les yeux, ni de leur faire connoître Dieu, ni de les porter à l'observation de ses commandemens. A quel remède falloit-il donc avoir recours? Ce que le serviteur n'avoit pu faire par la crainte, le maître l'a fait par la grandeur de son amour. Ce qui n'a pas été fait par la rigueur de la justice, l'a été par la douceur de la miséricorde. Ce que les châtimens n'ont pu faire, a été fait par les bienfaits, et surtout par ce bienfait infini, lorsqu'un Dieu s'est fait homme, lorsque le grand s'est fait petit, lorsque celui qui étoit Dieu s'est fait en toutes choses semblable aux hommes, excepté le péché. Ceci nous est représenté par ce raccourcissement du prophète sur l'enfant mort, et par l'ajustement à toutes les parties de son corps; d'où il est dit : Que *la chair du mort commença à prendre chaleur.* Or, que veut dire ceci, que la chair d'un mort commence à se réchauffer; sinon que les hommes étant venus à considérer la bonté et la charité incompréhensible que le Seigneur et le maître de toutes les choses créées

avoit fait paroître, n'ont pu s'empêcher de donner leur amour à celui qui les avoit tant aimés, qui les avoit cherchés avec tant de soin, qui leur avoit donné pour la guérison de leurs maux un si puissant remède, et qui les avoit ainsi ressuscités de la mort à la vie? Mais que signifie cette promenade de part et d'autre par toute la maison du mort, et d'être retourné encore une fois s'étendre sur lui? C'est pour nous marquer que le Sauveur a pris notre ressemblance en deux choses; l'une, en se faisant homme pour l'amour des hommes dans l'œuvre de l'incarnation; et l'autre en prenant la forme de pécheur, en celle de la passion: l'un et l'autre nous est représenté par ces deux fois que le prophète se mesura et s'ajusta sur l'enfant mort. Et cette promenade d'un côté et d'autre dans l'intervalle de deux choses, marque cet espace de temps que le Sauveur employa après sa sainte Incarnation, à prêcher en ce monde, jusqu'au temps de sa sacrée passion. Mais d'être retourné pour une seconde fois à mettre sa bouche, ses yeux et ses mains sur celles du mort, ce qui fit que sa chair se réchauffa, que peut signifier ceci? C'est pour nous faire connoître que par la participation et par la communication de la grâce et des mérites de Jésus-Christ, nous sommes sanctifiés et remis de la mort à la vie. Mais que l'enfant ait crié sept fois, cela nous signifie la confession des péchés, par laquelle les hommes sont ressuscités de la mort à la vie, à cause de la vertu qui est communiquée à ce sacrement par le mérite de la passion de notre Sauveur; et en tout ceci nous voyons avec

combien de justesse, avec combien de douceur et de convenance, sans renverser l'Ecriture, ni la détourner de son sens, toute cette histoire s'accommode au mystère de Jésus-Christ, lequel, comme dit l'Apôtre, est l'objet et la fin de la loi et des prophètes. Et en ceci même nous voyons clairement le dessein qu'avoit le Père éternel de nous mettre continuellement devant les yeux la présence de ce Sauveur très-clément.

§ 14.

De quelques autres diverses figures.

Mais notre Dieu ne s'étant pas contenté de tout ceci, il a encore voulu que tous les ornemens du sanctuaire nous représentassent ce même mystère : c'est-à-dire, l'arche de l'alliance, la manne qui y étoit enfermée, le propitiatoire qui étoit au-dessus; le pain de la table, appelé pain de proposition; l'autel de l'encens, le chandelier d'or, et le voile du temple. Car à qui est-ce qu'il convient mieux d'être appelé l'arche de l'alliance de Dieu, qu'à cette sacrée humanité, par les mérites de laquelle nous avons été réconciliés avec Dieu? Quelle manne y a-t-il eu jamais plus agréable, et dans laquelle il se trouvât plus de divers goûts, que tout ce qui s'est passé dans la vie et la mort du Sauveur? Quel propitiatoire plus véritable et plus assuré que ce Seigneur, lequel par le sacrifice de sa passion a apaisé la colère de son Père, et qui se rend tous les jours propice et favorable aux péchés des hommes? Quel chandelier plus resplendissant que celui qui a

donné la lumière au monde, qui vivoit dans les ténèbres et dans l'ombre de la mort? Quel autel plus propre pour offrir à Dieu l'encens de nos prières, que la sacrée humanité du Fils de Dieu au nom de laquelle nous demandons le pardon de nos péchés, et les remèdes pour toutes les nécessités qui nous pressent? Quel pain plus nourrissant pour entretenir les âmes dans la vie spirituelle, que ce Seigneur même, qui a dit : *Je suis le pain vivant descendu du ciel, et qui mangera de ce pain vivra éternellement?* Mais le voile du temple dont le sanctuaire étoit couvert, ne nous représente pas moins l'humanité sacrée, sous laquelle étoit cachée la gloire de la divinité. C'est pourquoi lorsque le Sauveur expira sur la croix, ce voile se déchira du haut en bas, afin que ce qui étoit arrivé en celui qui avoit été figuré, se représentât aussi en la figure. Et ceci suffira pour le regard des figures qui ont représenté Jésus-Christ.

Le fruit que nous pouvons tirer de la connoissance de ces divines figures, sont ces deux si excellentes vertus entre les théologales, l'espérance et la charité. Parce que si les hommes considèrent dans ces figures, les grands biens que Dieu leur a faits de pure grâce, et qui lui ont coûté si cher, encore qu'ils en fussent tout-à-fait indignes, ils seront aussitôt touchés d'espérance de trouver en celui qui les a tant aimés, le remède à toutes leurs nécessités et à toutes leurs demandes. Mais s'ils considèrent aussi celui qui leur a témoigné tant de miséricorde, et qui leur a départi tant de biens, ils ne s'enflammeront pas moins à l'a-

mour de cette même bonté et de cette charité incompréhensible, capable de faire fondre les cœurs de bronze et de fer. C'est pourquoi ce même Seigneur a dit : Qu'il venoit *mettre le feu sur la terre;* parce qu'il venoit faire tant, et de si grands biens aux hommes, qu'ils seroient assez puissans pour les faire brûler d'amour pour lui.

Je crois bien qu'il y aura beaucoup de personnes qui prendront plaisir à cette doctrine, parce que ces deux grandes vertus, savoir l'espérance et la charité, apportent avec elles une grande consolation; de sorte que chacun pensera les posséder déjà, disant en soi-même : J'espère en Dieu, et je l'aime. Mais pour bien juger si l'on aime Dieu, il faut examiner bien soigneusement si l'on a en soi les choses qui doivent accompagner cet amour; la première est l'observation exacte de ses commandemens, comme le Sauveur même l'a expressément enseigné, lorsqu'il a dit : *Celui-là m'aime qui fait et qui observe mes commandemens.* Et en un autre lieu : *Si quelqu'un dit qu'il m'aime, il observera mes commandemens.* Saint Jean dans son Epître catholique dit encore : *Si quelqu'un dit qu'il aime Dieu, et n'observe pas ses commandemens, c'est un menteur.* Tout le monde sait cette belle sentence de saint Grégoire : « L'amour de Dieu, dit-il, n'est ja-» mais oisif; il fait toujours de grandes choses, si » c'est un véritable amour; et s'il ne les fait pas, ce » n'est point amour. » Mais si quelqu'un veut savoir quelles sont les actions et les vertus qui accompagnent cet amour, saint Paul le lui enseignera; car c'est lui

qui attribue à la charité, qui est la même chose que cet amour divin, ces conditions-ci : *La charité est patiente et douce; elle n'est point envieuse, elle ne fait rien de mauvais, elle ne s'enfle point d'orgueil, elle n'est point ambitieuse, elle ne cherche point son intérêt propre, elle n'est point dédaigneuse, elle ne pense point en mal, mais se réjouit de la vérité; elle souffre tout, elle croit tout, elle espère tout, elle supporte tout.* Voilà les paroles de l'Apôtre, et les vraies conditions qui accompagnent cette vertu. C'est pourquoi, comme nous connoissons les choses naturelles par les propriétés qu'elles ont, comme le feu par le chaud, et l'eau par le froid; de même l'homme doit s'examiner par ses propriétés, s'il a l'amour de Dieu, ou non, sans s'arrêter à de simples paroles. Et cela a donné sujet à saint Grégoire de dire : « Que la lan» gue, l'âme, et la vie, doivent être examinées, pour » bien juger si l'on aime Dieu ou non. » Nous avons voulu donner cet éclaircissement à tout fidèle chrétien, afin que par ces marques il puisse connoître s'il a acquis cette vertu. Et par cet avis d'une si noble importance, nous mettons fin au traité des figures de Jésus-Christ.

FIN DU TOME TROISIÈME.

TABLE

DES MATIÈRES

CONTENUES DANS CE VOLUME.

SECONDE PARTIE.

CHAPITRE XXVI. *Que presque tous les empereurs qui ont persécuté la religion chrétienne, ont péri malheureusement; et qu'au contraire ceux qui l'ont honorée, ont prospéré en toutes choses*, page 1

XXVII. *Quinzième excellence de la religion chrétienne, qui est la confirmation de la foi par plusieurs grands miracles*, 10

§ 1. *Relation particulière de quelques grands miracles*, 17

§ 3. *Miracles de la croix du Sauveur*, 24

§ 4. *Miracles rapportés par les saints docteurs*, 31

§ 6. *Miracle que l'empereur Antoninus Pius raconte lui-même*, 67

§ 7. *De quelques autres miracles signalés de notre temps*, 70

§ 9. *De quelques autres miracles fort bien vérifiés qui sont arrivés de nos jours*, 79

§ 11. *De quelques autres miracles plus récens*, 93

§ 12. *Miracles faits en la guérison des possédés*, 102

CHAP. XXVIII. *Du plus grand de tous les miracles, qui a été celui de la conversion du monde*, 111

XXIX. *La dernière excellence de la religion chré-*

tienne, qui consiste au témoignage qu'en ont rendu les prophètes, 145
XXX. *Conclusion de tout ce qui a été dit, et explication de tout le fruit qu'on en peut tirer,* 167

TROISIÈME PARTIE.

CHAP. I. *De la méthode dont l'auteur se sert en cette troisième partie.* 211
II. *Combien ce que la religion chrétienne nous enseigne du péché originel, est conforme aux lumières de la raison,* 214
III. *Pourquoi il a plu à la bonté immense de Dieu de donner des remèdes aux maux de l'homme, et de laisser le diable en son obstination,* 229
IV. *Que ni l'homme, ni l'ange, ni aucune autre pure créature ne pouvoient dans la rigueur de la justice satisfaire pour la dette commune du genre humain,* 235
V. *Que dans la rigueur de la justice, le Fils de Dieu seul pouvoit acquitter la dette du genre humain, et que ce moyen a été très-convenable pour nous obtenir cette grâce,* 245
VI. *Combien la satisfaction faite par notre Sauveur, a de proportion et de conformité aux lois de la justice,* 254
VII. *Du grand bien que le monde a reçu par cette satisfaction de Jésus-Christ notre Rédempteur,* 268
VIII. *Second fruit de l'arbre de la croix, qui est la gloire et la dignité qu'elle nous a causée,* 273
IX. *Troisième fruit de l'arbre de la croix, qui est de nous avoir acquis un souverain prêtre qui intercède pour toutes nos nécessités auprès du Père éternel,* 276

CHAP. X. *Quatrième fruit de l'arbre de la croix, qui est la connoissance de Dieu et de tout ce qui regarde notre salut,* 281
XI. *Cinquième fruit de l'arbre de la croix, qui est la grâce divine,* 288
XII. *Sixième fruit de l'arbre de la croix, qui consiste dans les sacremens de la loi de grâce,* 296
XIII. *Le septième fruit de l'arbre de la croix, qui est de nous donner de l'horreur pour le péché, et de l'amour pour la vertu,* 300
XIV. *Huitième fruit de l'arbre de la croix, qui est la charité,* 307
XV. *Neuvième fruit de l'arbre de la croix, qui est l'espérance.* 336
XVI. *Dixième fruit de l'arbre de la croix, qui est la vertu d'humilité,* 349
XVII. *Onzième fruit de l'arbre de la Croix, qui est la vertu d'obéissance,* 356
XVIII. *Douzième fruit de l'arbre de la croix, qui est la vertu de patience,* 362
XIX. *Treizième fruit de l'arbre de la croix, qui sont les exemples et les puissans motifs qu'elle nous donne à embrasser toutes sortes de vertus,* 370
XX. *Quatorzième fruit de l'arbre de la croix, qui est la profession de l'austérité et de la pauvreté de la vie évangélique,* 379
XXI *Quinzième fruit de l'arbre de la croix, qui est la matière qu'elle nous fournit d'une très-haute contemplation,* 386
XXII. *Seizième fruit de l'arbre de la croix, qui nous donne matière de faire des offrandes et des demandes à Dieu dans nos prières,* 396
XXIII. *Dix sentième fruit de l'arbre de la croix, qui est la faveur et le secours dans les tentations,* 402
XXIV. *Dix-huitième fruit de l'arbre de la croix, qui est la victoire et les triomphes des saints martyrs,* 407

XXV. *Dix-neuvième fruit de l'arbre de la croix, qui est d'avoir réduit le monde à la foi et à l'obéissance envers son roi et son Seigneur légitime*, 428

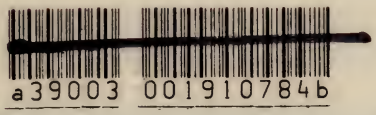
XXVI. *Vingtième fruit de l'arbre de la croix, qui est la félicité de la gloire*, 433

XXVII. *Des figures qui dans l'ancien temps ont représenté la venue et le mystère de Jésus-Christ*, 444

§ 1. *Figure de la formation d'Eve*, 447
§ 2. *De la mort d'Abel*, 449
§ 3. *Figure de Noé*, 450
§ 4. *Du sacrifice d'Abraham*, 453
§ 5. *Figure de Jacob*, 455
§ 6. *Figure de Joseph fils de Jacob*, 459
§ 6. *Figure de Jonas*, 461
§ 7. *Figure de Samson*, 464
§ 9. *Figure de l'agneau pascal*, 467
§ 10. *Figure du sacrifice de la génisse rousse*, 477
§ 11. *Figure de la verge de Moïse*, 481
§ 12. *Figure du serpent d'airain*, 483
§ 13. *Figure d'Elisée*, 485
§ 14. *De quelques autres diverses figures*, 489

FIN DE LA TABLE DU TOME TROISIÈME.

Réseau de bibliothèques Université d'Ottawa Échéance	Library Network University of Ottawa Date Due


a39003 001910784b

BX 1752 .L8214 1825 V3
LUIS, DE GRANADA
CATECHISME

BX
1752
.L8214 1825 V0003

LUIS, DE GRANADA
CATECHISME

CE

1488800

U D' / OF OTTAWA
COLL ROW MODULE SHELF BOX POS C
333 02 03 07 05 17 3